

UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR



ECOLE DOCTORALE ARTS, CULTURES ET CIVILISATIONS



ARCIV

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

Année universitaire 2011-2012

THESE DE DOCTORAT

SPECIALITE : littérature africaine

PRESENTEE PAR : Rony Dévyllers YALA KOUANDZI

**Idéologie et écriture
dans l'œuvre romanesque d'Emmanuel DONGALA**

Soutenue le 21 janvier 2013

devant le jury composé de :

PRESIDENT :

M. Daouda MAR, Professeur titulaire/UGB

RAPPORTEUR :

M. Amadou LY, Professeur titulaire/UCAD

EXAMINATEURS :

M. Amadou Falilou NDIAYE, Professeur titulaire/IFEE, UCAD

M. Abdoulaye BERTE, Maître de conférences/FLSH, UCAD

Numéro : THL1477

Dédicace

A mon père Jean YALA et ma mère Colette LOUBONDO

Que ceci soit le témoignage des efforts consentis et la preuve de ma profonde reconnaissance.

Remerciements

J'exprime ma sincère gratitude au Professeur Amadou LY pour le sérieux et la rigueur avec lesquels il m'a encadré dans ce travail de recherche.

Mes remerciements vont également à l'endroit d'Emmanuel DONGALA, pour avoir répondu à mes préoccupations informationnelles.

J'adresse enfin mes remerciements à mon épouse Grâce MALEKE, à ma sœur Garcia YALA ; et à mes frères Brice YALA, Mervelon YALA, Préback YALA, Sédric YALA, Simplicite YALA, pour leur soutien multiforme.

Résumé de la thèse

La place de l'homme noir ainsi que son épanouissement dans la société ont toujours été au centre des préoccupations des écrivains négro africains de tout temps. Quelle idéologie pour la libération, le progrès politique, économique et culturel à cet effet ? Cette double question fondamentale trouve sa réponse dans leur engagement aussi bien pendant la période coloniale qu'après la colonisation. Emmanuel DONGALA, une des figures représentatives de la littérature africaine, passe au crible les différentes idéologies ayant marqué l'histoire des Noirs en général et ceux de son pays en particulier : l'idéologie colonialiste faite d'un amalgame du capitalisme, de l'expansionnisme, de la religion chrétienne et du racisme ; le traditionalisme bien de fois associé au libéralisme après l'indépendance ; les idéologies dites de libération, notamment le progressisme, le messianisme, le nationalisme, le socialisme scientifique, le socialisme africain la démocratie africaine. Mais les options nationales ne satisfont pas durablement les besoins de l'homme vivant dans un univers dépourvu de repères sûrs. Aussi DONGALA aspire-t-il à un retour à un monde aux valeurs sûres, où prime l'intérêt général et où chacun ait sa place ; à une société fondée sur le modèle de la société primitive kongo.

Abstract

The place of negro in society as well as his aspirations has always been the preoccupations of negro african writers. What ideology for liberation and what ideology for political, economic and cultural progress? This double central question finds its answer through the writers commitment, during the colonial period as well as after. Emmanuel DONGALA, one of the representative highlights of african literature sifts the different ideologies having singled out the history of negroes around the world in general, and those of his country in particular. Among these ideologies, we can mention the colonial ideology made of mixture of capitalism, expansionism, christianity, racism; traditionalism, often associated with liberalism after independence; the so-called ideologies of liberation include namely progressism, messianism, nationalism, scientific socialism, democracy in the western way and their avatars, african socialism and democracy in african way. Unfortunately the national options do not lastingly satisfy the needs of the man living in a universe devoid of safe references. This accounts for

DONGALA's aspiration to a return to a world with safe values where the general interest has priority over, and where everyone has a place, a society built up on the model the primitive Kongo society.

Mots et groupes de mots clés du texte

Idéologie

Ecriture

Engagement

Capitalisme

Colonisation

Colonialisme

Civilisation

Démocratie tout court

Démocratie africaine

Dictature

Guerre

Humanisme

Impérialisme

Indépendance

Libéralisme

Messianisme

Nationalisme

Religion chrétienne

Renouveau

Socialisme scientifique

Socialisme africain

Glossaire

M. : Monsieur

UFMPP : *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*

LFO : *Le Feu des Origines*

JVP : *Jazz et vin de palme*

LPGNE : *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*

JCM : *Johnny Chien Méchant*

LMFM : *La légende de M’Pfoumou Ma Mazono*

E.D : *Emmanuel Dongala*

ONU : *Organisation des Nations Unies*

OTAN : *Organisation des Nations Unies*

OTAN : *Organisation de l’Atlantique nord*

Sommaire

Introduction.....	1
Première partie : Les fonctions de la littérature	12
Chapitre I : Les fonctions de la littérature : décrypter le réel et conscientiser les hommes.....	14
Chapitre II : L’humanisme, l’universalisme et le socialisme scientifique.....	14
Chapitre III : Le réformisme, pour le bien-être universel.....	25
Deuxième partie : Emmanuel DONGALA : la vision critique des idéologies et des hommes du pouvoir.....	45
Chapitre I : le traditionalisme et le progressisme.....	46
Chapitre II : Les prétextes à la colonisation et la dynamique de la décolonisation...	54
Chapitre III : Les idéologies politiques.....	54
Chapitre IV : La classe politique et l’absence d’éthique.....	87
Troisième partie : Une écriture au service du combat idéologique.....	109
Chapitre I : Les techniques narratives.....	111
Chapitre II : La langue.....	136
Chapitre III: Les techniques de mythification et de création de mythes.....	179
Chapitre IV : Les techniques de démystification.....	238
Conclusion.....	269
Index.....	278
Annexes.....	280
Bibliographie.....	300

Introduction

La place de l'homme noir et son épanouissement dans la société ont toujours été au centre des préoccupations des écrivains négro-africains de tout temps. Quelle idéologie pour la libération de l'homme ainsi que le progrès culturel, politique et économique à cet effet ? Cette question fondamentale trouve différentes réponses, selon qu'il s'agit de la littérature de la période coloniale ou de la littérature post-coloniale. Mais, quoi qu'il en soit, ces écrivains s'inspirent, adoptent ou mettent en évidence des idéologies adaptées ou inadaptées (néfastes, etc.) à la réalité de leurs époques, en fonction de leurs visions de l'histoire à travers leurs ouvrages. Ils se sont en majorité inspirés du socialisme scientifique pour la lutte de libération et la construction de nouvelles nations. SENGHOR de même que bon nombre d'autres auteurs ont considéré le socialisme comme « instrument efficace de recherche » permettant de rationaliser une révolte spontanée¹ du peuple noir assujéti. Appliqué aux colonies, le socialisme, mais d'abord le marxisme, souligne l'écrivain sénégalais, faisait apparaître que les rapports de l'homme avec la nature (économie), d'une part, et de l'homme avec ses semblables (sociologie), d'autre part, y étaient entachés d'une triple aliénation : politique, économique et culturelle. Et cela à cause du capitalisme européen...l'exploitation de classe à classe devenait une exploitation de peuple à peuple². Pour lui, s'inspirer du socialisme ne consistait pas à adopter n'importe quel dogme marxiste mais simplement à analyser dialectiquement la situation concrète des peuples colonisés, afin de trouver une solution originale plus efficace à leur problème³. Une dizaine d'années plus tard, il va prôner une voie africaine du socialisme. Le socialisme africain devint pour lui la meilleure voie de développement⁴.

¹Lilian, KESTELOOT. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris: Karthala/AUF, 2001, p.97.

²Lilian, KESTELOOT, op.cit.p.97.

³ Léopold Sédar, SENGHOR. *Rapport sur la doctrine et le programme du Parti, Congrès constitutif du Parti du Rassemblement africain (PRA)*, feuilles photocopiées, 1959, cité par Lilian, KESTELOOT. *Histoire de la littérature négro-africaine*, p.97.

⁴ Léopold Sédar, SENGHOR. « *La voie africaine du socialisme, nouvel essai de définition* » in *Liberté 2. Nation et voie africaine du socialisme, nouvel essai de définition*. Paris : Le Seuil, 1971, pp.283-314.

Pendant la colonisation, l'influence du socialisme scientifique sur les écrivains d'Afrique noire francophone justifie leur idéologie littéraire notamment la négritude, idéologie réaliste et engagée, visant à valoriser la culture noire, à redonner au Noir sa dignité bafouée par le colonisateur et la liberté. Léopold Sédar SENGHOR, David DIOP, et Mongo BETI par exemple font partie de ses figures représentatives. Dans leurs romans et poésies, ces écrivains développent plusieurs thèmes : l'Afrique des ancêtres, la rencontre de l'Europe et de l'Afrique, le racisme, la beauté nègre, la liberté, etc. Ils dénoncent les préjugés européocentristes sur le Noir, la colonisation et traduisent leur aspiration à la liberté. La plupart des écrivains étaient engagés. Avec la nécessité historique des libérations nationales, ceux-ci n'avaient pas à choisir leur camp. Ils étaient naturellement du côté de leurs peuples. Dans ce contexte, faire de l'« art pour l'art », c'était donc trahir la cause.

L'indépendance, bien qu'elle marque une évolution de la situation politique, n'occasionne pas aussitôt une rupture sur le plan littéraire. Les écrivains mettent toujours en exergue la négritude, leur attention étant encore focalisée sur l'Occident. Mais, très vite, des problèmes politiques et socio-économiques se posent. La période post-indépendance se trouve dès lors marquée, pour reprendre les termes de Florence PARAVY, du sceau de désillusions et de difficultés. Plusieurs écrivains quittent les terres colonisées pour décrire, dénoncer les régimes qui s'installent au pouvoir avec leur lot d'iniquités. La thématique de même que l'écriture s'en trouvent renouvelées⁵. On assiste, ainsi que le souligne Lylian KESTELOOT, à un véritable mouvement de rupture entre ce qu'elle dénomme la génération des écrivains du chaos et ses aînés de la négritude⁶. Ces écrivains qui ont en commun le réalisme critique, explorent leurs propres voies thématiques et stylistiques. Nombreux développent ce que Michel NAUMANN qualifie de littérature

⁵ Florence, PARAVY. *L'espace dans le roman africain francophone (1970-1990)*. Paris : L'Harmattan, 1999, p.12.

⁶ Lylian, KESTELOOT. *Histoire de la littérature négro- africaine*. Paris : Karthala/AUF, 2001, pp.274-276.

« voyoue »⁷. Qu'à cela ne tienne, ils évoquent des questions idéologiques dans leurs œuvres : des options économiques, politiques, religieuses, nationales, internationales et personnelles. Boubacar Boris DIOP en donne un bel exemple dans *Le temps de Tamango*, véritable miroir des événements de mai 1968 qui ont marqué le Sénégal indépendant. On citera aussi, à titre indicatif, Mohamed Alioum FANTOURE dans *Le Cercle des Tropiques*, reflet des années d'une féroce dictature que connut la Guinée Conakry anciennement appelée « Marigots du sud ». A travers la peinture sociale, les deux romanciers mettent en évidence les effets du socialisme et du communisme dans leurs pays respectifs avec des procédés d'écriture adaptés.

Au Congo, Emmanuel DONGALA et bon nombre de ses congénères congolais tels Henri LOPES, Dominique MFOUILOU, Martial SINDA et Sony LABOU TANSI s'inscrivent dans la même perspective. Ils produisent des ouvrages reflétant les idéologies et politiques marquant l'histoire du Congo : le socialisme scientifique, le «socialisme bantou », le capitalisme, le messianisme, la démocratie, etc. C'est respectivement le cas de *Le Pleurer-Rire*, *Un vent d'espoir sur Brazzaville*, *La vie et démie*, *Matricule 22*, *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*.

Mais , à la différence des autres, la production littéraire de DONGALA, notamment son œuvre romanesque, s'étend sur toute la vie politique congolaise. Elle se rattache à la période pré coloniale, à la colonisation, aux trois glorieuses (les journées révolutionnaires du 13,14 et 15 août 1963) et à l'ère démocratique. Son œuvre constitue un véritable miroir grossissant de l'histoire du Congo avec les combats idéologiques qui l'ont jusqu'ici saigné. En effet, ses récits se situent entre le XV^e et le XXI^e siècles : le romancier accomplit nécessairement un « devoir de mémoire» en même temps qu'il présente aux Africains en général et à ses compatriotes en particulier l'actualité politique de leur époque. Ce qui leur permet de mieux comprendre le présent et d'envisager l'avenir. L'ensemble des

⁷ Michel, NAUMANN. *Les voies de la littérature africaine (une littérature voyoue)*. Paris : L'Harmattan, 2001.

romans de DONGALA⁸ permet également de saisir, par son cas, l'évolution du projet littéraire de nos auteurs après les indépendances.

Le double intérêt, politique et esthétique, que revêt cette fiction justifie notre choix du sujet : **Idéologie et écriture dans l'œuvre romanesque d'Emmanuel DONGALA**. Par cette étude, nous voulons donc voir la vision du monde de l'auteur sur tous les aspects de la politique congolaise, saisir sa représentation des différentes idéologies qui la marquent ainsi que sa propre idéologie.

Pour mener à bien ce travail, il nous paraît fort impérieux de préciser le sens des concepts d'idéologie et d'écriture qui en font l'objet. La définition de l'idéologie est très controversée. Jean BAECHLER souligne avec raison qu'« écrire sur l'idéologie est une entreprise périlleuse », car « toute définition de

⁸ Emmanuel DONGALA est un éminent écrivain. Et ce sont ses romans et nouvelles qui lui ont valu la notoriété.

Un Fusil dans la main, un poème dans la poche (roman, 1973) reçut à sa sortie le **prix Ladislas Dormandi**, un prix offert au meilleur roman de l'année écrit par un écrivain dont le Français n'était pas la première langue. Très prisé, l'ouvrage a été traduit en portugais (Brésil), hongrois, néerlandais et allemand. Il sera suivi de *Jazz et vin de palme* (nouvelles, 1981) dont plusieurs récits reparaitront en anglais. 1982, son talent littéraire est honoré par le **Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire**. Son troisième important ouvrage *Le Feu des Origines* (roman, 1987) a été auréolé du **Grand prix littéraire d'Afrique Noire** et du **Prix Oulmont-Fondation de France** (1998). Cette publication a été « transcrite » en anglais, danois, norvégien et espagnol. Une autre publication, *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* (roman) obtint le **prix RFI Témoins du Monde** à sa parution (1998). Elle sera traduite en anglais, thaï et hébreu. Bien après, l'écrivain sera fait **Chevalier des Lettres et des Arts** par le Ministère Français de la Culture et des Arts et obtiendra **The Guggenheim Fellowship**. Avec *Johnny Chien Méchant* (roman, 2002), il fait une percée remarquable aux U.S.A, terre d'exil où il vit et professe la chimie et la littérature. Il faut en effet noter que si l'artiste remporte le **Prix Fonlon Nichols de L'excellence Littéraire et pour les droits humains et la liberté** 2003, son œuvre traduite en anglais sera sélectionnée par le **Los angeles Times Book Review** comme un des meilleurs livres de l'année 2005 (elle sera adaptée au cinéma et le film qui en résulte officiellement présenté au **Festival de Cannes 2008**). Son dernier roman, *Photo de Groupe au bord du fleuve* a été consacré meilleur roman français 2010 par la rédaction de LIRE.

l'idéologie est nécessairement arbitraire⁹ ». A titre indicatif néanmoins, le vocable idéologie, au sens courant du terme, est un vague synonyme de philosophie, de système de pensée souvent utilisé de façon péjorative pour désigner un discours coupé du réel, une utopie¹⁰. Nous retrouvons ici l'origine de la notion chez Napoléon.

Napoléon donna au mot son sens péjoratif en qualifiant d'idéologues ceux qui s'opposaient à ses ambitions politiques. Cela fait désormais partie du concept qu'il soit péjoratif au regard du héros de l'action. Le héros de l'action qualifie d'idéologique une manière de penser qui prétend n'être qu'une théorie des idées. Une telle théorie est réputée irréalisable au regard de la pratique politique. L'idéologie est d'abord un concept polémique et ensuite un concept qui dévalorise l'adversaire, prenant le point de vue du héros de l'action valorisant celui qu'il considère, selon l'expression d'Hegel, comme une « belle âme. »¹¹

Selon "*Toupictionnaire*": le dictionnaire de politique, l'idéologie désigne un ensemble d'idées, de pensées philosophiques, sociales, politiques, morales,

⁹ Jean, BAECHLER. *Qu'est-ce que l'idéologie ?* Paris : Gallimard, 1976, p.11 cité par Châton, GWENDAL (2007).

« *Idéologie(s)* » in V. Bourdeau et R. Merrill (dir.) *Dicopo, Dictionnaire de théorie politique*.
www.dicopo.org/Ph?article 48.

¹⁰ Le sens utopique de l'idéologie correspond bien au socialisme utopique pensé par l'écrivain et philosophe anglais Thomas MOORE (1778-1835), le penseur italien Tommaso CAMPANELLA (1568-1639), l'anglais Robert OWEN (1771-1852), les Français Saint - Simon (1760-1825) et Charles FOURRIER (1772-1837). Pour critiquer le régime capitaliste, régime d'exploitation et d'oppression, ceux-ci faisaient l'apologie d'une société imaginaire idéale et juste. A ce sujet Youri Popov écrit : « (...) Thomas MOORE (...) a décrit la vie heureuse des habitants de l'île d'Utopie [du latin utopia forgé sur le grec ou « non » et topos « lieu » : « en aucun lieu »]. Il estimait que l'égalité et le bonheur des hommes sont impossibles tant qu'existe la propriété privée des moyens de production (...). C'est pourquoi à Utopie, île des gens heureux, il n'y avait ni propriété privée ni argent. Le travail était un devoir de tous les citoyens (...), les doctrines de MOORE, Campanella (...) ont été baptisées « socialisme utopique ». Le mot « utopique » est devenu synonyme d'irréalisable, d'irréel, de fabuleux (...). » (Karl MARX et F. ENGELS transformeront le socialisme d'utopie en science).

-Youri, POPOV. *Economie politique et problèmes de l'Afrique*. Moscou : Agence de Presse Novosti, coll. « L'abc de l'économie politique », 1982, pp.8-9.

¹¹ Paul, RICCEUR. *L'idéologie et l'utopie*. Paris : Le Seuil, 1997, p.217.

religieuses propre à un groupe, à une classe sociale ou à une époque¹². Cette définition usuellement employée par des universitaires et chercheurs est bien explicitée, en rapport avec le roman, par le critique béninois Noël DOSSOU-YOVO dans son ouvrage *Individu et société dans le roman négro-africain d'expression anglaise de 1939 à 1986*. Dans la perspective du critique, la création littéraire est déterminée par trois types d'idéologies : l'idéologie dominante, l'idéologie de l'auteur et l'idéologie esthétique. L'idéologie dominante, poursuit-il, se réfère aux croyances, aux hypothèses et à l'échelle des valeurs qui conditionnent la pensée et l'action des hommes d'une époque donnée. Et, dans une situation d'idéologies concurrentes, fait-il remarquer, un écrivain projettera sa propre vision idéologique qui sera conforme ou non à l'idéologie dominante. Ces idéologies peuvent se définir en termes politiques par les concepts de conservatisme, libéralisme, humanisme, nationalisme, radicalisme, démocratie révolutionnaire marxiste. L'idéologie esthétique, quant à elle, se rapporte à la convention littéraire et à l'ensemble des procédés stylistiques adoptés par un écrivain ou un artiste donné ; pour T.Eagleton, elle correspond à un ensemble conceptuel complexe constitué notamment de théories, de pratiques critiques, de traditions littéraires, de genres, de conventions, de procédés et de discours¹³. Il s'agit, en d'autres termes, d'une idéologie littéraire conditionnant le choix par l'auteur d'une thématique et d'une écriture répondant à ses objectifs.

Il faut noter qu'en Afrique, « l'art pour l'art » n'existe pratiquement pas. L'art est surtout pratiqué pour le progrès. Ainsi, on ne peut pas « parler » d'idéologie littéraire chez un auteur sans évoquer son idéologie politique. Les deux ne s'excluent pas. Dans ce sens, l'idéologie ou encore les idéologies, dans le cadre concurrentiel, constituent les thèmes centraux que celui-ci peut se choisir.

¹²"Toupictionnaire": le dictionnaire de politique
<http://www.Dicopo.org/Dictionnaire/Idéologie.htm>.

¹³ Noël, DOSSOU-YOVO. *Individu et société dans le roman négro-africain d'expression anglaise de 1939 à 1986*. Paris : L'Harmattan, 1998, pp.437-438.

La notion d'idéologie est ici utilisée dans ces trois acceptions. Mais que dire de l'écriture ?

Nombreux la confondent au style. Mais Roland BARTHES les distingue dans *Le degré zéro de l'écriture*. Pour ce dernier, le style est un objet au service de l'écriture qui est une fonction : « l'écriture...est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine et ainsi liée aux grandes crises de l'histoire »¹⁴. Tenant compte de la perspective de notre étude, il ne s'agit pas ici d'envisager l'écriture comme une fonction convergente entre la création littéraire et la société mais plutôt dans le sens inspiré par T.Eagleton, comme ensemble de procédés conventionnels et stylistiques employés par un auteur pour traduire ses idées dans son œuvre¹⁵.

Cette étude ne couvre pas tous les ouvrages d'Emmanuel DONGALA. Notre réflexion portera sur *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche, Jazz et vin de palme, Le Feu des Origines, Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* et *Johnny Chien Méchant*

Publié en 1974, son premier roman, *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, évoque des luttes anti-coloniales, luttes de libération en Afrique Noire. Doctorant et marxiste convaincu, Mayéla dia Mayéla, le héros, arrête ses études et quitte la France pour rejoindre les maquisards d'Afrique australe. De retour chez lui, en République d'Anzika, l'ancien « guérillero », le révolutionnaire, est populairement porté à la Magistrature suprême. Il engage une lutte contre le néocolonialisme et travaille pour la prospérité de son pays. Mais confronté à de difficultés diverses, il échoue : lâché par le peuple, il est déposé par l'armée.

¹⁴ Roland, BARTHES. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Le Seuil, 1953, p.13

¹⁵ Noël, DOSSOU-YOVO. *Individu et société dans le roman négro-africain d'expression anglaise de 1939 à 1986*. Paris : L'Harmattan, 1998, pp.437-438.

Quant à *Le Feu des Origines*, c'est l'histoire de Mandala Mankunku, l'enfant des palmes, le savant qui défie les puissants. Véritable mémoire vivante de son peuple, celui-ci part de son village natal Lubituku, s'installe en ville où il devient le premier conducteur de train de son pays sur le chemin de fer nzadi (fleuve Congo)-Océan. Il contribue à l'accession dudit pays à l'indépendance. Malheureusement il entre en conflit avec sa famille, sa communauté tribale et le nouveau pouvoir socialiste. Rejeté en ville, il fait un retour à ses origines.

Jazz et vin de palme s'étend sur l'expérience socialiste dans le continent noir et ce à travers les nouvelles « *L'étonnante et dialectique déchéance du Camarade Kali Tchikati* », « *Une journée dans la vie d'Augustine Amaya* », « *Le procès du père Likibi* », « *La Cérémonie* » « *L'homme* ». Sa nouvelle « *Jazz et vin de palme* » est une science-fiction : elle évoque l'invasion de la terre par des extraterrestres et dénote la stupidité de quelques représentants des pays membres de L'ONU qui, face à un aussi grand malheur, se livrent à « une guerre idéologique » inopportune. Les autres récits, notamment « *A love suprême* » et « *Mon métro fantôme* » sont respectivement un hommage à John Coltrane et une promenade dans New -York. *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* retrace, en ce qui le concerne, l'histoire politique d'un pays d'Afrique marquée par le libéralisme, le socialisme et la démocratie à travers Matapari, l'enfant imprévisible.

Enfin, *Johnny Chien Méchant* relate les violences politico-militaires qui sévissent dans un pays du même continent. Les troupes rebelles du général dogo-mayi Dabanga combattent et défont celles d'un président mayi-dogo. L'enfant soldat Johnny dit Chien Méchant vole, viole et tue à cœur joie. Laokolé, adolescente, se bat pour sauver sa vie, celle de son petit frère Fofu et de sa mère. La guerre fait rage dans l'indifférence totale de la communauté internationale. Fofu perdu, la mère succombe dans un bombardement. Mais la mort de Johnny tué par Laokolé avec l'aide de la bible inspire un espoir de paix véritable.

Notre corpus se limitera à ces cinq ouvrages. Toutefois, nous ne manquerons pas, à l'occasion, de recourir à d'autres sources, pour renforcer notre argumentation.

Notre objectif, dans ce travail, consistera à répondre à la question centrale suivante : quel rapport y a-t-il entre l'idéologie et l'écriture dans l'œuvre romanesque d'Emmanuel DONGALA ?

Nous partirons de l'hypothèse selon laquelle il existe, chez DONGALA, une étroite relation entre l'idéologie esthétique et l'écriture qui se traduit par le fait que son œuvre romanesque est nourrie d'idées qui transparaissent aussi dans son écriture.

Cette hypothèse se vérifiera à partir de plusieurs approches textuelles. En effet, nous n'allons privilégier aucune méthode critique. A cet égard, nous partageons le point de vue d'Arlette CHEMAIN, lorsqu'elle écrit : « D'une façon générale, plusieurs méthodes peuvent éclairer de manière convergente le récit (le sectarisme risque d'être sclérosant) »¹⁶. C'est aussi le point de vue de Georges POULET, lorsqu'il affirme : « Pour comprendre l'œuvre, rien n'est négligeable et une infinité de connaissances biographiques, bibliographiques, textuelles ou généralement critiques sont indispensables »¹⁷. Aussi emploierons-nous les méthodes thématique, sociocritique, structurale et psychocritique. La première permettra de dégager du paratexte aussi bien que du texte lui-même les différents thèmes développés par l'auteur afin de ressortir ses idéologies littéraire et politique ainsi que celles qu'il évalue. La seconde nous permettra, en situant ses ouvrages dans leur cadre géographique et historique, de les analyser de façon efficiente, en rapport avec les réalités sociales connues par le peuple noir en général et les

¹⁶ Arlette, CHEMAIN. « *Quelle critique littéraire ?* ». *L'Enseignement des Littératures Africaines à l'Université*, Colloque organisé par le Département des Langues et Civilisations Africaines de l'Université Marien NGOUABI de Brazzaville du 23 au 24 janvier 1981, s.l. et s.d. p.31.

¹⁷ Georges, POULET *Stendhal* » in *Etudes sur le temps*. S.l: Presses-Pocket, t. IV p.249-250, cité par Ravoux, RALLO *Méthodes de critique littéraire*. Paris : Colin / VUEF, 2002, p.31.

habitants du royaume kongo ainsi que ceux du Congo en particulier. Bien plus, elle contribuera à évaluer les procédés dont le choix est dicté non seulement par la thématique traitée mais aussi par lesdites réalités. Le texte littéraire fonctionnant comme un tissu, un ensemble cohérent d'éléments, l'approche structurale aidera à « disséquer » les récits dongaliens pour voir comment, par les procédés employés, l'auteur informe, exprime ses idées. La psychocritique, quant à elle, nous amènera à considérer la théorie de Charles MAURON. C'est ainsi que nous allons dégager de l'œuvre les « figures mythiques » et les métaphores obsédantes. Ce qui facilitera la compréhension de certaines constantes de l'idéologie du romancier. Le recours à la théorie freudienne s'inscrit aussi dans cette optique, dans la mesure où celle-ci permettra de « saisir » le dessein, le rêve de l'écrivain à travers l'analyse des comportements de ses personnages.

Notre travail sera structuré en trois parties.

Dans la première partie, il sera question de mettre en lumière quelques aspects de l'idéologie créatrice de DONGALA tels qu'ils apparaissent, surtout dans le para texte et l'intertexte de notre corpus.

Dans la deuxième partie qui se fonde sur la critique dongalienne des idéologies et des hommes du pouvoir, nous allons voir comment le romancier met en valeur cette idéologie.

La troisième partie, elle, sera consacrée à l'analyse de l'écriture. Ici, nous verrons comment Emmanuel DONGALA met son écriture au service de son idéologie.

Première partie

L'idéologie créatrice d'Emmanuel DONGALA

Il n'y a pas de création littéraire sans idéologie. L'écrivain, comme tout homme vivant dans la société, peut adhérer à une idéologie donnée, se faire une idéologie à partir de l'observation et de l'analyse de la réalité sociale, de son propre rêve ou de ses lectures.

L'idéologie créatrice dicte le choix des matériaux relatifs à la composition de ses livres et même leur présentation extérieure. Dans cette optique, il n'est pas exclu que du paratexte et de l'intertexte, l'« analyste » ou le « critique » extirpe des informations utiles quant à l'exploration du récit ou la compréhension globale de l'œuvre. Le paratexte, préliminaire à l'espace du récit, qui n'est pas souvent un simple ornement, de même que l'intertexte peuvent constituer des indicateurs idéologiques sérieux.

Le dessein de cette première partie de notre travail est de mettre en lumière les aspects de l'idéologie créatrice d'Emmanuel DONGALA. Nous partirons surtout de l'œuvre du romancier, pour y parvenir. Etant donné qu'elle peut jaillir de tous les paramètres para textuels, nous allons « tâter » les titres des différents ouvrages étudiés, illustration¹⁸, bien qu'elle soit une donnée fluctuante, principalement dépendante de l'éditeur ou de l'illustrateur selon l'édition, la préface et l'histoire littéraire. Cette analyse nous permettra certainement de dégager les fonctions de la littérature chez notre écrivain, l'humanisme et l'universalisme qui l'animent ainsi que son attachement au réformisme pour le bien-être universel.

Chapitre I : les fonctions de la littérature : « décrypter » le réel et conscientiser les hommes

L'acte créateur n'est jamais gratuit. L'écrivain écrit toujours en fonction des objectifs qu'il se fixe. En Afrique, il a toujours existé une étroite relation entre la

¹⁸ Cf. Annexes, copies des couvertures, p.284.

littérature et la société. Divertir, ce n'est pas la première préoccupation des écrivains. Vivant la plupart du temps dans le même environnement que leurs concitoyens et confrontés aux mêmes réalités que ceux-ci, ils pratiquent un art utile, un art pour le progrès.

Pour Emmanuel DONGALA, l'activité créatrice doit poursuivre deux objectifs nécessaires : « décrypter » le réel et conscientiser les hommes pour qu'ils s'engagent pour le progrès¹⁹.

1. Décrypter le réel

Décrypter, faire appréhender le monde constitue perpétuellement une des préoccupations majeures de l'homme. L'écrivain qui est avant tout un agent informateur doit s'y employer. Il lui revient de participer à l'exploration et au dévoilement du monde. Par réel, il faut entendre, tout ce qui existe, que ce soit perceptible ou pas. Dans son important ouvrage intitulé *Le réalisme africain : le roman francophone en Afrique subsaharienne*, Claire DEHON fait remarquer que le réalisme africain se nourrit des composantes de l'imaginaire et du vécu africain : ce que les Africains voient, croient ; et ce qui se passe dans leur environnement²⁰. Avec les données qu'il en tire, DONGALA invente toutes sortes d'histoires ressemblant à la réalité et susceptibles d'aider à la compréhension du « monde ». Cette volonté de décrypter le réel est exprimée par les titres et illustrations évocateurs de *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche, Le Feu des Origines, Jazz et Vin de palme, Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* et *Johnny Chien Méchant*.

¹⁹ Cf. Annexes, interview accordée à Eloïse BREZAUULT, p.299

²⁰ Claire, DEHON. *Le réalisme africain : le roman francophone en Afrique subsaharienne*. Paris : L'Harmattan, 2002.

DONGALA ne choisit pas les titres de ses ouvrages au hasard. Ceux-ci sont tout aussi réalistes que leurs récits. Dans ce sens, Jean Pierre MAKOUTA MBOUKOU souligne : « Le titre [d'un livre] n'est pas indifférent ; il résume en un, deux ou plusieurs mots, l'œuvre toute entière. Tout comme son contenu, le titre (...) est profondément réaliste, c'est-à-dire qu'il vise déjà la nature réelle de « l'objet » en évitant de l'idéaliser »²¹. Plus loin, il ajoute : « Le titre colle au sens de l'œuvre, comme la peau adhère à la chair. Il n'atténue rien du contenu, il n'enjolive pas. Il garde le naturel, le cru, la vérité qui seront ceux du roman »²².

Le titre de son premier roman prélude un conflit armé. Il évoque effectivement une lutte de libération engagée par les Noirs en Afrique orientale et australe dans les « années 60 et 70 » avec un clin d'œil sur celle menée par les Noirs pour recouvrer leurs droits aux Etats-Unis et en Afrique du sud. Le romancier congolais se propose donc, par ce roman, de présenter à ses lecteurs la réalité de ces combats, d'en dévoiler les dessous.

Sur la couverture du roman se trouvent deux drapeaux, l'un disposé en haut et l'autre en bas. Au cœur du premier figure son titre. Lesdits drapeaux sont identiques. Ainsi s'agit-il d' « un seul drapeau de format rectangulaire, composé de deux triangles rectangles de couleurs verte et rouge, séparés par une bande jaune en diagonale, le vert étant du côté de la hampe ». Il fait penser au drapeau congolais, ce qui traduit certainement l'enracinement de DONGALA dans son milieu, terreau essentiel de son inspiration. Le drapeau étant un symbole de la souveraineté nationale, il entend aussi transmettre un message de lutte pour la souveraineté nationale, mettre en valeur une idéologie révolutionnaire, seul gage d'une véritable libération nationale de l'emprise des forces d'oppression.

« Brosser » le tableau de la lutte pour l'émancipation des Noirs dans le monde entier, c'est aussi ce que suggère le titre *Jazz et vin de palme*.

²¹ Jean Pierre, MAKOUTA M'BOUKOU. *Introduction à l'étude du roman africain de langue française*. Dakar-Abidjan-Lomé : Les Nouvelles Editions Africaines, 1980, p.226.

²² Jean Pierre, MAKOUTA M'BOUKOU, *Idem*, p.231.

Jazz et vin de palme est le titre d'un récit que DONGALA a choisi de donner à son recueil de nouvelles. Cela se justifie certainement par l'importance de cette huitième nouvelle dont le titre est élargi à l'ensemble de l'œuvre. Le jazz est un genre de musique d'origine afro-américaine. C'est la musique de la misère noire, de la libération des Nègres de l'esclavage, du combat pour l'émancipation des Noirs aux Etats-Unis. Le narrateur de « *A love suprême* » souligne que dans les « années 60 » où la vie en Amérique était difficilement supportable pour des individus de race noire (JVP : 178), le jazz -cette musique qui était un musée dans lequel il retrouvait une partie de l'histoire du peuple noir (183)-soutenait la foi des activistes noirs dont les meilleurs camarades de sa génération qu'il a vus aller jusqu'au sacrifice, en se faisant massacrer pour les idées auxquelles ils croyaient (201). Le vin, quant à lui, est un élément de la culture africaine. Il a une importance prépondérante dans les cérémonies traditionnelles : il est toujours au cœur du dialogue, des discussions au *mbongui*. Le jazz et le vin de palme font donc penser aux Noirs et à leurs destinées. Le titre laisse transparaître l'objectif du nouvelliste de faire découvrir les vertus de la longue tradition du dialogue en Afrique et de faire passer un message particulier sur son pays. En fait, dans les huit nouvelles au rythme balancé et à l'humour corrosif, l'écrivain fait revivre la révolution rouge de Brazzaville du 13,14 et 15 août 1963 qu'« il considère avec un profond pessimisme ». Il livre ainsi aux lecteurs quelques pages sur l'échec de l'expérience socialiste des trente dernières années d'avant la démocratisation du pays. L'illustration du livre s'inscrit dans cette optique. Couverture rouge émaillée de branchages aux feuilles disparates, tel est « habillé » ce recueil de nouvelles. Le rouge, couleur des socialistes, symbolise le socialisme alors que les branchages et les feuilles représentent la vie. Cela étant, cette illustration est l'expression du mode de vie socialiste, du socialisme scientifique et de ses avatars. Ce qui renforce l'idée que DONGALA a l'intention de s'étaler sur l'expérience socialiste, de crier l'échec des régimes socialistes en Afrique noire post-indépendance, dans ses nouvelles.

Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles est également consacré à l'évocation de ladite expérience, uniquement après la colonisation, alors qu'elle s'étend à la période coloniale dans *Le Feu des Origines*. Le monde dévoilé dans le premier est un monde qui connaît un désastre culturel, du fait de la colonisation et du socialisme, dans le deuxième il résulte aussi de l'action coloniale et de celle des nouveaux dirigeants socialistes. Les deux romans présentent une Afrique post-coloniale en difficulté.

Sur la couverture de *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* se trouve l'image d'un enseignant portant des lunettes et qui montre du doigt, comme sur un tableau, des écrits présentant sous forme schématique l'histoire de l'Afrique en général et du Congo en particulier, les « maladies infantiles » des « soleils des indépendances », un secteur ainsi qu'un sous-secteur d'activité prépondérant quant au développement. Nous pouvons y lire les inscriptions ci-après : corruption, démocratie, africain, Congo, histoire, politique, le colonialisme, l'économie, l'agriculture. C'est la vie de tout un continent qui s'y trouve en majeure partie synthétisée. L'illustration a été choisie pour focaliser l'attention du lecteur sur lesdites questions. Elle est sans doute révélatrice du dessein de l'auteur de scruter à la loupe tous les maux dont souffre l'Afrique.

Ce type d'illustration choisi pour « focaliser l'attention et allécher le lecteur » se rencontre chez la plupart des écrivains africains. C'est le cas d'Henri LOPES avec son « roman épistolaire » *Sans tam-tam*. Comme l'indique Dominique NIOSSOBANTOU, le tam-tam représenté sur la couverture révèle sans conteste le contenu global de l'ouvrage. Ce tam-tam est une tête prise entre deux mains et coiffée d'un petit bonnet qui rappelle la couronne d'épines « semblable » à celle de Jésus sur le chemin de la croix. Sur le visage oblong, le nez aplati et les tatouages sur les joues font partie des caractéristiques du nègre. Le front plissé et ridé, les yeux fermés, symbolisent, poursuit-il, la méditation, le rêve. « La longue barbe est signe de sagesse » alors que la bouche mal fermée laissant entrevoir des dents serrées trahit la douleur, la souffrance. Cette illustration laisse deviner

une méditation douloureuse sur les problèmes qui minent la société africaine²³, ce que confirment les titres des quatre lettres que Gatsé, enseignant dans un collège de campagne, envoie à son ami, haut fonctionnaire et membre du tout puissant parti unique, afin de lui expliquer les raisons qui le poussent à décliner l'offre de nomination au poste de conseiller culturel à Paris. Voici ces titres : **Du même au même, Du même au même, Encore du même au même, Toujours du même au même**. Ces différents titres traduisent une situation interminable.

L'illustration de *Le Cercle des tropiques* s'inscrit dans la même perspective. Cette illustration c'est l'image d'un Noir barbu aux cheveux ébouriffés et au visage visiblement inquiet sur un fond rouge. Elle manifeste le tragique de la situation politique, économique et sociale des pays d'Afrique noire. Aussi, Jean Pierre MAKOUTA M'BOUKOU assure t-il :

« Alioum Fantouré, dans *Le cercle des tropiques*, nous invite à l'accompagner dans ces cercles infernaux où l'Afrique politique se débat, noyée dans les nombreux coups d'Etat qu'elle organise, réussit ou déjoue au prix de nombreuses vies humaines. Ce Messie- koï qui règne sur porte-Océane ne nous rappelle-t-il pas le dictateur qui terrorise chacun de nos pays ? »²⁴

Cette affirmation met en exergue l'engagement de l'écrivain guinéen.

L'illustration constitue à n'en point douter un indicateur essentiel, un des éléments qui tiennent en haleine le lecteur. Elle véhicule un message idéologique qui prépare ce dernier à « s'accoupler avec son texte ».

Le paratexte de *Le Feu des Origines* de même que son titre sont aussi très parlants. L'illustration laisse apparaître les deux grandes périodes marquant la

²³ Lire Dominique, NIOSSOBANTOU. « Réalisme et symbolisme dans *Sans tam-tam* de Henri LOPES » dans *Henri LOPES, une écriture d'enracinement et d'universalité* (2002). dir. par André-patient, BOKIBA et Antoine, YILA, publication du Département de Littératures et civilisations Africaines de l'Université Marien NGOUABI de Brazzaville. Paris : L'Harmattan, pp. 52-63.

²⁴ Jean Pierre, MAKOUTA M'BOUKOU (1980). *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française*. Dakar-Abidjan-Lomé : Les Nouvelles Editions Africaines, p.282.

subdivision de l'histoire de l'Afrique : la période coloniale et la période post-coloniale. Nous y voyons des images éparées des colonisateurs blancs portant une même tenue blanche, coiffés de casques identiques ; et celles de Noirs portant des tenues rayées de couleurs différentes. Cela préfigure l'évocation de l'univers africain pré-colonial, de la rencontre de l'Afrique avec l'Europe ; de la colonisation et de la lutte anti-coloniale. De toute évidence, il y a préfiguration de deux idéologies en présence : l'idéologie du Colonisateur et l'idéologie du Colonisé, c'est-à-dire celle qui sous-tend la lutte contre ladite colonisation.

A la vérité, dans *Le Feu des Origines*, DONGALA veut amener les lecteurs à la connaissance des ancêtres et de leur univers, de leur bonheur de vivre détruit par la colonisation, des résistances à la colonisation, de l'échec de l'indépendance, et de la nécessité de reformer la politique et la société dans l'optique indiquée par le titre²⁵.

Toutefois, au-delà des points communs qui les rattachent aux autres, *Le Feu des Origines* et *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* se distinguent en ce qu'ils développent une recherche de connaissance et une lecture approfondie de l'univers qui nous entoure, que cette lecture soit plus scientifique et moderne avec Matapari qu'avec Mankunku, deux personnages aux éducations et aux trajectoires différentes. Le deuxième roman de DONGALA propose une « lecture plus cosmique, holistique, plus mystique du monde ».

Le dernier roman, *Johnny Chien Méchant*, se démarque beaucoup des précédents. DONGALA n'y aborde pas certains thèmes tant évoqués. Avec ce roman, il se donne la tâche de dévoiler à son public un territoire africain en guerre. Le titre *Johnny Chien Méchant* renseigne à propos. Le lecteur va essentiellement y appréhender la problématique des violences récurrentes en Afrique et celle des enfants soldats.

²⁵ Cf. Chapitre 3 de la présente étude, première partie, p.42.

Titre du quatrième roman de DONGALA, *Johnny Chien Méchant* est aussi le nom de son personnage principal. C'est l'un des rares enfants-soldats qui portent un nom occidental. Il y'a dans ce roman de guerre une sorte d'exclusion du personnage du champ référentiel africain, contrairement à d'autres romans négro africains tels *Allah n'est pas obligé*²⁶ d'Ahmadou KOUROUMA (Birahima) ou *Le dernier des orphelins*²⁷ de Thierno MONENEMBO (Faustin Senguimana). C'est un enfant sans instruction, dépourvu, ainsi que le souligne Jean Stéphane SAUVAIRE, le réalisateur du film *Johnny Mad Dog*, une adaptation cinématographique du roman présenté par Matthieu KASSOVITCH au **Festival de Cannes 2008**, d'une structure familiale véritable et qui ne connaît que l'éducation de la rue. Il a non seulement subi l'influence de la rue mais aussi du cinéma occidental.

Le chien, animal fidèle, ami de l'homme, est cependant souvent négativement connoté. « Chien ! » est une insulte souvent proférée à l'égard des personnes que l'on juge indignes de considération, des personnes éconduites.

Dans le jargon militaire, les mercenaires sont appelés des « Chiens de guerre », ou « Oies sauvages ».

« Chien Méchant » est également une expression de mise en garde placardée sur certaines portes de maisons, certains portails de parcelles, afin de créer la peur, dissuader : c'est une menace pour toute personne qui, sans prendre garde, oserait s'y aventurer. C'est donc pour faire peur et justifier son caractère véritablement guerrier qu'il se choisit ce « nom » qu'il juge fort puissant, « qui vous fout la trouille que ressent un condamné devant un peloton d'exécution, qui fait trembler les criminels quand ils le voient affiché devant une maison. » (JCM : 148). Par cette appellation, Johnny Chien Méchant apparaît tel un véritable ange de la mort. Avec ses amis il sème, çà et là, la mort et la désolation. C'est le cas au quartier Qandahar, fief des combattants ennemis tchéchènes : « (...) nous avons razié, nous avons tué, nous avons violé. Nous étions soûls de sang et de

²⁶ Ahmadou, KOUROUMA. *Allah n'est pas obligé*. Paris : Editions du Seuil : 2000.

²⁷ Thierno, MONENEMBO. *L'aîné des orphelins des orphelins*. Paris, Editions du Seuil, 2000.

spermes. » (346). Cet enfant de seize ans, vêtu de son treillis et de son Tee-shirt incrusté de bris et de verre, armé jusqu'aux dents, vole, viole, pille et abat tout ce qui croise sa route. Johnny, hanté par l'esprit du mal qui le pousse à poser des actes barbares, ignobles, l'est aussi par le fait d'une idéologie violente qui a pour terreau le tribalisme. *Johnny Chien Méchant* est implicitement révélateur d'une idéologie guerrière. Pour Johnny, qui ne s'en cache d'ailleurs pas, ses camarades guerriers ainsi que les commanditaires des violences armées, le « pouvoir est au bout du fusil » (44).

Tout bien considéré, l'analyse d'un certain nombre de titres d'ouvrages de DONGALA dénote que sa première intention est de présenter à son public la réalité et de l'amener à la comprendre. Ceux-ci expriment les idéologies qu'il se propose d'évoquer, afin de faire percevoir leurs retombées : idéologie révolutionnaire, idéologie militante, idéologie du renouveau social et politique mondial. Le dévoilement de la réalité vise ainsi la conscientisation des hommes.

2. Conscientiser les hommes

Pour Emmanuel DONGALA, l'écrivain ne doit pas ignorer les politiques et sociaux de son époque, c'est à lui de voir ce qu'il peut faire face à cela²⁸. Il faut dire que la société congolaise constitue le principal socle de l'imaginaire « dongalien ». En pénétrant son univers littéraire, le lecteur peut non seulement découvrir ou redécouvrir certaines réalités congolaises mais aussi en prendre conscience.

Il serait opportun de rappeler que *jazz et vin de palme* et *Johnny Chien Méchant* plongent uniquement dans la période post-indépendance, tandis que *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* et *Le Feu des Origines* se situent entre celle-ci et les époques précoloniale et coloniale. Cette production littéraire, conformément à sa perspective

²⁸ Cf. Annexes, interview accordée à Eloïse BREZAULT, p.299.

idéologique, est très engagée sur le plan socio-politique. Mais E.D ne prend nullement fait et cause pour une idéologie donnée, car il est du nombre de ceux qui ont toujours pensé que la littérature ne doit pas être esclave d'une idéologie quelconque. Cette attitude était en déphasage avec le discours officiel des régimes socialistes africains qui, à l'époque du socialisme, stipulait que les écrivains devaient se prêter à l'apologie du socialisme. D'ailleurs, son article « *Littérature et société : ce que je crois* »²⁹ dans lequel il dégage cette position sans ambiguïté fut expurgé par le régime socialiste au pouvoir. Dans le même sens *Jazz et Vin de Palme* fut censuré.

Jazz et Vin de Palme consacra l'individualisation du projet littéraire de l'auteur. En effet à partir de cet ouvrage, celui-ci se proposa de ne plus écrire pour le peuple, de ne « parler » qu'en son propre nom³⁰.

Mais, avec la nécessité des libérations des peuples encore sous le pouvoir du colonialisme, du néocolonialisme et de l'impérialisme en Afrique comme le reste du monde dans les « années 60 et 70 », ne pas s'engager aux côtés des victimes de ces systèmes d'exploitation, c'était trahir la cause.

Qu'à cela ne tienne, tous les territoires sous domination libérés, les droits des Noirs recouverts, la solidarité tiers-mondiste et l'union africaine à l'épreuve du temps s'effritent et deviennent factices. Les préoccupations des uns et des autres évoluent. Elles divergent. En Afrique, le tribalisme et le régionalisme font rage. Très vite, les luttes pour le contrôle du pouvoir deviennent sanglantes. Les États, les individus ne pensent désormais qu'à leurs intérêts particuliers. Les vocables peuple, unité et solidarité sont utilisés à tort et à travers. Le politique parle tout le temps de ce qu'il dit être son cher peuple, ne jure qu'en son nom et bien de fois l'engage, même s'il ne consulte pas la majorité de ses compatriotes. Le mot peuple ne signifie plus grand-chose. Souvent, il ne désigne que des partisans du dirigeant ou encore un amas d'individus aux visions et visées différentes. Il n'est

²⁹ Emmanuel DONGALA. *Peuples noirs, Peuples africains* : 9 (1979) :56-64.

³⁰ Voir annexes, Questions-réponses, p.287 ; interview accordée à BREZAULT, p.301.

donc pas étonnant que l'engagement de DONGALA soit devenu un engagement personnel face aux problèmes de son temps : société civile, dictature, démocratie, guerres civiles... Dans son *Histoire de la littérature négro-africaine*, Lylian KESTELOOT a bien mis en évidence une telle rupture chez plus d'un autre écrivain africain. C'est le cas des Congolais Henri LOPES et Valentin Y.MUDIMBE, du djiboutien Abdourahmane WABERI et du malien Moussa KONATE. A l'instar de DONGALA, ceux-ci perdent les illusions d'autrefois. Aussi développent-ils leurs propres discours sur le monde tout en entreprenant une recherche stylistique très accrue³¹. Conscients qu'ils ne peuvent plus contribuer à d'importants changements, face à la « *technologisation* » et « *la scientificalisation* » de la société qui s'intéresse de moins en moins à la lecture, nombreux passent de la littérature à la politique. Nous citerons en exemples Sony LABOU TANSI et Henri LOPES.

L'œuvre de DONGALA assume une fonction à la fois cognitive et critique. Ce dernier écrit pour « témoigner », informer, dénoncer, conscientiser et traduire son aspiration. Evidemment, il se propose d'évoquer le monde africain pré colonial, la colonisation et la « dépoétisation » dudit monde, les luttes pour l'émancipation des peuples noirs et la déception des espoirs suscités par les régimes post-indépendance en Afrique, en faisant sa propre lecture de l'histoire. Ce qui laisse entrevoir son humanisme et son universalisme

³¹ Lire Lylian, KESTELOOT. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Karthala /AUF, 2000, pp.274-276.

Chapitre II : l'humanisme, l'universalisme et le socialisme scientifique

S'engager, c'est-à-dire représenter de façon critique la réalité politique, économique, sociale et culturelle d'une époque ou prendre position sur un sujet quelconque suppose une morale. La morale « dongalienne » repose sur un certain humanisme. Le romancier place l'homme et les valeurs humaines au-dessus de toutes les autres valeurs. Il s'agit pour lui de défendre, où qu'ils soient, les opprimés.

Notre objectif, dans ce chapitre, est de montrer que chez E.D, la création littéraire est, de prime abord, insufflée par son humanisme qui débouche sur un

universalisme dont est corollaire son choix du socialisme scientifique comme idéologie de libération.

1. L'humanisme et l'universalisme

L'humanisme et l'universalisme s'expriment, principalement, par le biais de l'histoire littéraire. L'écrivain DONGALA est avant tout un lecteur. Il subit des influences de la part de ses congénères, s'inspire de bon nombre de leurs ouvrages lus à certains moments de sa vie. Les différentes connaissances accumulées ainsi que les influences qu'elles impliquent constituent son histoire littéraire. Celle-ci se traduit par l'intertexte, c'est-à-dire la présence d'un ou plusieurs autres textes dans le sien : citations ou allusions à des titres d'autres ouvrages.

Dans *Le Feu des Origines*, l'histoire littéraire est principalement mise en évidence par le biais des citations qui introduisent respectivement les huit chapitres du livre. Quelques-unes sont référencées, d'autres ne le sont pas. Mais de manière générale, et particulièrement dans le dernier cas, DONGALA prend au moins le soin d'en indiquer les auteurs.

Il faut d'emblée souligner que les différents auteurs cités sont de races et de nationalités diverses : Léopold SEDAR SENGHOR (noir, sénégalais) ; Saint-JOHN PERSE (noir, français) ; BIRAGO DIOP (noir, sénégalais) ; Amiri BARAKA (noir, américain) ; Mongalé WALLY SEROTE (noir, sud-africain) ; Tchikaya U'TAMSI (noir, congolais) et Lu XUN (jaune, chinois). Ce mélange de personnalités, de races et de nationalités est très significatif : dépassant les clivages sociaux, raciaux, linguistique et se plaçant au carrefour des apports idéologiques de ces écrivains, Emmanuel DONGALA manifeste par-dessus tout un certain humanisme qui détermine sans doute son projet littéraire.

Chapitre I

« Je proclame la nuit plus véridique que le jour »

L.S.SENGHOR

Léopold Sédar SENGHOR est un des pères fondateurs de la Négritude. Il a surtout participé de la réhabilitation de la culture du peuple noir. Il est aussi un promoteur du métissage culturel. Pour lui, la négritude devait en effet consister en la démarche suivante : l'affirmation de la personnalité noire, la recherche des valeurs essentiellement africaines, le rassemblement de toutes ces valeurs, puis le dépassement de ces valeurs en marche vers l'universel³². Sa citation qui enfante le récit traduit sans doute l'ambition de DONGALA d'annoncer la colonisation, de faire de son roman un moyen de témoignage et d'affirmation de l'identité nègre qui sera malheureusement entamée par la rencontre de l'Afrique avec l'Europe. Elle n'est donc pas étrangère au rêve de Nimi A Lukéni sur l'intrusion coloniale peu avant sa mort. C'est la nuit qui révèle cette vérité alors que le jour paraît inspirer à l'homme une fausse confiance :

Hier, j'ai fait un rêve étrange, Mandala : j'ai vu des cadavres vivants, le visage blanc comme la lune, avec une pilosité bizarre comme on n'en trouve pas dans le pays de l'ombre, arriver de sous la mer dans de grandes baleines. Mais voici ce qui m'a fait peur : ils se sont éparpillés sur nos terres comme une nuée de criquets, ils ont marché sur les tombeaux des ancêtres, détruit leurs coupes et pillé nos biens. J'ai invoqué les ancêtres, je les ai appelés au secours, ils n'ont pas entendu, ils ne sont pas venus (LFO : 70).

Ce songe révèle la puissance, la force irrésistible et conquérante des Blancs.

Chapitre II

³² Amadou, KONE. « Le rôle de l'écrivain dans l'Afrique contemporaine » in *Littératures africaines*. Ambroise KOM, *Nouvelles du sud*, n°8 spécial Arts. Littérature. Sociétés, p.12.

C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,
De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient ni
d'aire ni de gîte,
Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient,
hommes de paille,
En l'an de paille sur leur ère...Ah oui, de très grands vents sur
toutes faces de vivants !

Saint -JOHN PERSE, *Vents*.

La citation du poète français annonce sans conteste l'entrée triomphale des colons blancs dans les terres africaines au terme d'un long voyage à travers des vents marins.

Chapitre III

Et dans la savane sans âme
Désertée par le souffle des anciens
Les trompes hurlent, hululent sans merci
Sur les tam-tams maudits
Nuit noire ! Nuit noire !

Birago DIOP

Ce texte de Birago DIOP, écrivain de la Négritude, est un cri d'indignation et de désespoir : les Blancs arrivent et s'installent sans coup férir, aidés par le silence coupable des ancêtres. Maudits soient les tam-tams qui ont annoncé cette intrusion, car elle est source de malheurs.

Chapitre IV

Le jour ne les sauvera pas
et le jour nous appartient

Amiri BARAKA

Cet énoncé d'Amiri BARAKA (Le Roi Jones), figure du combat politique et révolutionnaire des années 60, chantre de la révolte des noirs américains contre la domination politique, économique et culturelle « blanche », traduit une certaine confiance des tiers-mondistes , des Africains quant à l'aboutissement d'une lutte anticoloniale. D'ailleurs, le chapitre se termine par une note d'espoir :

(...) et cette rumeur, répandue par les quelques « évolués » autochtones qui lisaient les journaux métropolitains, racontait que des hommes non blancs venus du monde entier s'étaient réunis quelque part en Indonésie, à Bandoeng et qu'ils avaient juré de libérer le pays, tout le continent, tous les Noirs du monde.(...)un nouveau monde et un nouvel espoir venaient d'éclorre (LFO : 207-208).

Chapitre V

N'aie pas peur Bwana
Ce n'est que moi, j'ai surgi
De cette nuit noire qui me ressemble
Et nous nous sommes retrouvés face à face

Mongalé WALLY SEROTE, poète sud-africain

La citation de Mongalé WALLY SEROTE, figure emblématique de la lutte contre la discrimination raciale, annonce une sorte d'apparition merveilleuse d'un être

humain qui provient de la nuit, du séjour des morts. Ce revenant est un noir comme son frère, le noir vivant qui ne doit donc pas avoir peur de lui. Au contraire, il doit croire en ce dernier. Le texte prélude alors le vent de la décolonisation consécutive au combat anticolonial sous-tendu par le nationalisme et les religions messianiques.

Chapitre VI

« J'accuse la nuit de m'avoir perdu. »

Tchikaya U'TAMSI

L'indépendance acquise, il est impérieux que les nouveaux maîtres du pays de Maximilien Mandala Mankunku prennent vraiment en mains les affaires publiques, travaillent pour l'accomplissement des citoyens. Ce faisant, le choix d'une meilleure voie pour le progrès s'impose. Or, la colonisation a corrompu le citoyen de la nouvelle république. La nuit coloniale l'a égaré. Ce qui présage un avenir incertain, d'où la nécessité qu'il retrouve ses origines.

Chapitre VII

Mais comme je ne veux pas errer
entre ombre et lumière, je préfère
encore m'engloutir dans le noir

Lu Xun, *La Mauvaise Herbe*

Dans le nouveau monde africain, il règne une confusion de valeurs. Et cette citation de Lu Xun d'émettre implicitement le « sentiment de mal-être » qu'éprouve Mandala Mankunku à « voguer » dans l'incertitude et son aspiration - c'est

probablement aussi celle de DONGALA - à un renouveau social, culturel, économique et politique.

Chapitre VIII

« Regarde à présent unifié
en mon corps l'univers entier
-tout ce qui se meut et ne se meut pas »

La Bhagavad - Gîta, chant XI,7

« Le chant de Dieu » en sanscrit, La Bhagavad Gîta est considérée comme l'un des textes majeurs de l'hindouisme, le plus connu en Occident. Il constitue la partie centrale du plus grand poème épique « Mahabharat », homologue à la bible(...) Le Mahabharat compte 1000 vers qui évoquent une histoire guerrière datant de 1500 ans avant l'ère chrétienne(...) La Bhagavad Gîta compte plus de 700 versets et semble dater de plus de 2000 ans. Le Mahabharat (...) c'est le récit d'une guerre entre les « kaurava », les forces du mal, et les « pandava », les forces du bien, une lutte épique qui dure dix-huit jours mais comporte bien de préliminaires. C'est une sorte d'Armageddon qui ne se situe pas à la fin des temps comme dans le christianisme. Dans le mythe hindou, il a déjà eu lieu. La Bâghavad Gîta se situe au début du combat et le récit commence avant la bataille³³. A la vérité, l'emplacement du fragment de La Bâghavad Gîta à la fin de l'œuvre est très significatif. On y assiste ainsi à une sorte de guerre opposant des forces du mal (anges du mal, colonialisme et néocolonialisme, etc.) et les forces du bien (forces surnaturelles dont la principale arme se trouve être le feu). Mandala Mankunku devient alors le symbole de l'univers où s'affrontent ces différentes forces.

Les différentes citations qui annoncent et relient les chapitres de *Le Feu des origines* révèlent différentes sources idéologiques de DONGALA. Les auteurs et

³³Jacques PREVOST. http://jacques.prevost.free.fr/cahiers/_19.htm.

penseurs dont il s'inspire ont, à leur époque et selon les réalités « prévalant » dans leurs pays, émis et incarné des valeurs humanistes, milité pour le salut de l'homme. Leur influence contribue à élargir la vision du romancier congolais sur les problèmes de l'homme, la défense des droits humains en général et ceux du noir en particulier.

L'expression de l'universalisme est aussi notée dans *Jazz et vin de palme*. Le jazz, en parlant surtout de la production de John Coltrane surnommé le Malcom X du jazz, était revêtu d'un sens politique par lui et ses camarades lorsqu'ils devinrent des militants politiques partisans des *Black Power* et compagnons de route des *Panthères Noires* (199). Pour lui, l'appropriation de la musique de J.C était une nécessité, car d'après ce que celui-ci en disait lui-même, sa musique était une source de vie, un moyen d'élever les hommes afin qu'eux-mêmes réalisent ce qu'ils souhaitent dans la vie (JVP : 200). Cependant, avec un peu de recul, il reconnaît que tous s'en approprièrent abusivement, qu'ils exploitaient un peu J.C à son corps défendant : libération de l'homme noir, fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, cris grandiloquents, usés, jetés à la face du monde, mais sans signification concrète. Alors que « la politique ne vit que des foules à manipuler, le salut par la voie de l'art est une affaire individuelle » (ibidem).

Le sens engagé du jazz outre passa les frontières des Etats- Unis. En effet le jazz déboucha sur un universalisme, celui de la contestation politique : il était solidaire de toutes les avant-gardes artistiques, gauchistes ou hippies. DONGALA, « friand » du jazz, fervent admirateur de John Coltrane, est bel et bien un universaliste. Il dénonce alors toutes les forces qui ont jusqu'ici sapé les forces vives d'un continent faible, humilié et opprimé l'homme partout où celui-ci est écrasé. C'est le cas des dictateurs et leurs acolytes, des dirigeants socialistes. La citation qui introduit la première nouvelle « *L'étonnante et dialectique déchéance du Camarade Kali Tchikati* » traduit bien son intention de fustiger leur discours qui prône la raison à outrance, sans véritablement comprendre le monde², leur manière très autoritaire de s'exprimer :

The days will not save them
And we own the night

Le Roi Jones
(Imamu Baraka)

Le jour ne les sauvera pas
Et la nuit nous appartient.

Cet énoncé récurrent qui précède la première nouvelle revêt une signification expressive. Etant donné le titre « *L'étonnante et dialectique déchéance du Camarade Kali Tchikati* », un éminent membre du parti au pouvoir, nous pouvons aisément nous rendre compte qu'il y mettra à nu les faiblesses du socialisme scientifique ou, mieux encore, la dimension utopique du discours socialiste, en insistant sur le fait que, quelles que soient les croyances ou convictions des socialistes, les forces occultes ou nocturnes existent et ils ne pourront en aucun cas échapper à l'adversité.

L'histoire littéraire laisse aussi entrevoir l'engagement politico-littéraire de DONGALA dans *Johnny Chien Méchant* :

« Si la souffrance est humaine, nous
ne sommes pas hommes pour souffrir seulement. »

Georges Seféris « Un vieillard sur le bord
du fleuve », *Journal de bord II*

Pity the planet, all joy gone
from this sweet volcanic cone;
Peace to our children when they fall

In small war on the heels of small war-until
the end of time ...

Pitié terre, toute joie s'en est allée de cette délicieuse
crème volcanique. Paix à nos enfants quand ils seront
victimes de guerres jusqu'à la fin des temps.

Robert Lowell,
Waking up early Sunday morning,
Near the ocean.

Tels sont les passages qui annoncent le récit. Ceux-ci interpellent l'humanité entière quant au sort des enfants en situation de guerre. Ils révèlent l'intention de notre romancier d'évoquer la souffrance qui leur est faite, et qu'il récuse.

En somme, l'engagement est le maître mot du projet littéraire de DONGALA. Il justifie d'ailleurs son idéologie politique à laquelle il reste attaché durant les vingt premières années après la proclamation des indépendances en Afrique francophone : le socialisme scientifique.

2. Le socialisme scientifique

Sous la colonisation, et juste après, le socialisme scientifique s'imposa comme l'idéologie politique convenable, pour le combat de libération des peuples d'Afrique et d'ailleurs. Logiquement, le jeune romancier DONGALA y adhéra ». l'explique dans la préface de son « classique » *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* qu'il a jugé utile de préfacier personnellement à l'occasion de sa réédition :

C'EST UN REDOUTABLE PRIVILEGE que de voir son premier roman réédité (...) et livré entre les mains d'une nouvelle génération de lecteurs. Bien des choses ont évolué en trois décennies et comme le roman reflète d'une manière ou d'une autre son époque (...) il m'a semblé qu'il serait bon d'écrire quelques mots pour ces nouveaux lecteurs qui vont découvrir ce texte publié pour la première fois en 1973. En ces années-là, comme la plupart des écrivains de ma génération, je me considérais comme un « écrivain engagé ». Et quelques années ! C'était de la guerre américaine du Vietnam ou par solidarité tiers-mondiste nous proclamions notre volonté, comme le prônait le Che ,de créer à travers le monde plusieurs brasiers qui devaient consumer l'impérialisme occidental, c'était l'époque du grand mouvement des droits civiques de l'Amérique noire avec ses Malcom X et ses Black Panthers , sur le continent, celle de la lutte contre le colonialisme portugais et pour la libération de Nelson Mandela embastillé par le régime fasciste de l'apartheid sud-africain. En tout cas le fond de l'air était rouge et nous avons fait nôtre le slogan de Mao, « le pouvoir est au bout du fusil ».

Le socialisme scientifique, idéologie engagée , « fédéra » tous ceux qui étaient épris de liberté ; ceux qui entendaient, par le don de leurs personnes , contribuer à améliorer les conditions des peuples noirs aux Etats-Unis, dans les pays servant de théâtres aux luttes d'influence entre puissances planétaires, en l'occurrence le Vietnam, le Congo-Belge ; mettre fin à la politique de domination de la minorité blanche sur les Noirs en Afrique du sud et en Rhodésie du sud ,à celle des Britanniques au Malawi ainsi que des Portugais au Cap vert, en Angola et en Guinée Bissau. Dans ce contexte, l'engagement de l'écrivain ne devait qu'être politique. Aussi, poursuit-il :

Cela voulait dire que pour nous la littérature devait naturellement refléter les combats politiques et sociaux de nos peuples ou du moins elle devait les accompagner dans leur lutte de libération nationale. Notre certitude morale était absolue, nous allions changer le monde car l'histoire, mythique avec un grand H était de notre côté. Le défi que j'affrontais en tant qu' écrivain novice était celui de transformer ces combats idéologiques dans lesquels j'étais baigné en œuvre littéraire (7-8).

L'extrait ci-dessus renseigne sur le contenu de l'oeuvre. Celle-ci s'inscrit dans le contexte des luttes pour l'émancipation du peuple noir aux Etats-Unis et la libération de tous les autres peuples encore colonisés ou sous le coup du néocolonialisme. A l'époque, DONGALA lui aussi était socialiste révolutionnaire, à l'instar de nombre d'autres écrivains et intellectuels convaincus que le salut des peuples du tiers-monde, des « damnés de la terre », en dépendait. Naturellement, l'engagement s'imposait à lui comme leitmotiv, car l'heure était à la fraternité et à la solidarité révolutionnaire, ainsi que l'a lui-même montré le Ché en allant combattre les forces impérialistes aux côtés des révolutionnaires lumumbistes au Congo Démocratique, dans les années 60. L'écrivain n'avait donc pas à choisir son camp, il était logiquement du côté de la majorité opprimée dont il était le porte-parole et le défenseur. Il devait produire des oeuvres idéologiques et politiques, c'est-à-dire des oeuvres livrant un combat politique et développant à cet effet un certain nombre d'idées susceptibles de combattre les forces du mal notamment le colonialisme, le néocolonialisme ou l'impérialisme, pour changer le monde. *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* en est un bel exemple. Parmi les « guérilleros » qui combattent les Occupants blancs en Afrique orientale et australe figurent des individus de nationalités étrangères. C'est le cas de l'anzikais Mayéla dia Mayéla, du camerounais Hondo, du soudanais Barry Issa et du noir américain Meeks, un membre actif du vaste mouvement de lutte pour l'émancipation du peuple noir d'Amérique. Ces combattants du Mouvement de Libération National sont convaincus du bien-fondé de leur action. Le vieux Marobi ne s'en cache pas, lorsqu'il déclare : « Dans nos tribus-je ne sais pas comment cela se passe chez toi [il s'adresse à Meeks] là-bas, en Amérique-, lorsqu'un ennemi occupe tes terres, te prend ton troupeau et, en plus, massacre ta femme et tes enfants, tu es obligé de le tuer » (UFMPP : 31). Cette révolte intervient dans le contexte d'un fort élan de solidarité noire universelle : « On ne connaissait plus de frontière entre le rêve et la réalité. La lutte pour les droits civiques se confondait avec la lutte pour l'émancipation de l'Afrique » (UFMPP : 39). Ainsi, loin de ne concerner que le peuple de la région, elle est perçue comme un combat pour l'émancipation de tous les Noirs, ce que stipule également le chef d'un commando qui contribue à gagner la première bataille de Litamu : « Gardez votre sang froid, et sachez que vous

combattez pour l'Afrique et pour la libération de tous les peuples opprimés » (UFMPP : 52).

Ledit conflit occasionné par la situation coloniale est de fait alimenté par l'idée que seule la solidarité noire ou tiers-mondiste peut aider à la libération du peuple noir, de tous les peuples opprimés. Mais si les Noirs vilipendés, dominés par les Blancs n'ont d'autre choix que de se révolter, de s'armer contre ceux-ci, le fusil ne suffit pas pour parvenir à leurs fins, il faut également un discours, un discours intellectuel qui « donne corps » à la lutte. A propos Meeks, s'adressant à Mayéla dia Mayéla, note : « c'est la tâche que nous accomplirons ensemble qui compte, même si à la différence du père Marobi, nous sommes venus avec une certaine idée dans la tête, un fusil dans la main, un poème dans la poche » (56). Cette observation qui énonce le titre du roman en est la signification. Meeks, Mayéla dia Mayéla, propagandiste du mouvement, le docteur Shamurari, son chef politique, et d'autres sont certainement influencés par des idées gauchistes. Leur discours est un discours révolutionnaire défendant les « peuples opprimés » contre les « forces réactionnaires », les « forces rétrogrades », le « Capitalisme monopoliste, néocolonialiste raciste ».

Le poème n'est pas seulement un projet de discours. Il signifie également la paix, l'amour, le culte de vie, de la beauté : quand la lutte de libération aura triomphé, on pourra lire (ou faire) de la poésie, c'est-à-dire de l'art, de l'anti-mort, de l'anti-violence. Le peuple pourra ainsi exulter avec une chanson au coeur. C'est une sorte de « fleur à fusil », mais fleur cachée, retardée, reportée à la fin de la tâche primordiale, première, inéluctable : la libération.

Emmanuel DONGALA est un écrivain en phase avec les préoccupations politiques, économiques, sociales et culturelles de son époque. Il cherche, en tant qu'écrivain engagé, à faire véritablement œuvre utile. Son humanisme et universalisme font nécessairement évoluer sa pensée au service de l'homme.

Chapitre III : le réformisme, pour le bien-être universel

Tout écrivain engagé combat toujours pour une idée ou quelques idées qui peuvent subir des modifications dans le temps ou évoluer, suivant des circonstances données ou face à la réalité. Dans cette perspective, la pensée politique de DONGALA s'enrichit, se nuance de la même manière que son projet littéraire.

Socialiste, dans le cadre de la libération, DONGALA se pose bien après en simple observateur des régimes au pouvoir, en analyste de leurs idéologies politiques et des relations internationales. Il en découle nécessairement son réformisme qui s'exprime en deux points : la recherche du multilatéralisme puis son aspiration au renouveau social.

1. Le multilatéralisme

Le multilatéralisme prôné par Emmanuel DONGALA s'exprime dans *Jazz et vin de palme*. Cet aspect de l'idéologie du romancier est, de prime abord, porté par le titre du livre. Celui-ci trahit sa volonté de faire la promotion d'une approche de règlement des problèmes mondiaux : le dialogue, gage d'un consensus salubre, à la manière des Africains. En effet, c'est autour du vin de palme, dans le cadre de la solution proposée à l'ONU par le délégué Kenyan, conformément à la tradition africaine, que les humains réussiront à établir un dialogue avec les envahisseurs extra-terrestres invités à « palabrer » autour du grand arbre, à la place centrale du village. Ce qui leur permettra de se débarrasser d'eux sous l'effet des sonorités du saxophone de John Coltrane qui produit sur eux un effet d'envoûtement au point que tous s'abandonnent aux tranches d'une danse universelle (164).

En évoquant l'approche unilatérale des grandes puissances onusiennes ainsi que leurs égoïsmes, la proposition décisive de l'Afrique de même que la part active des artistes noirs américains, le récit met en exergue le « multilatéralisme ». Avec le Jazz, il traduit l'ambition d'insuffler cette idéologie et de lui conférer une portée considérable.

Pour DONGALA, l'attitude dominatrice des groupes d'Etats développés, leur mépris du « continent noir », qui se solde par sa marginalisation des instances, des cercles où des grandes décisions sont prises, ne peuvent pas favoriser le bien-être universel. L'arrogance et le sectarisme qu'ils « affichent », à travers lesquels nous percevons une sorte d'infantilisation de l'Afrique, est une injustice flagrante. Ils ne peuvent pas, de la sorte, permettre de trouver des solutions durables et convenables, même aux problèmes qui concernent directement le continent : pauvreté, SIDA, guerres, etc. L'Afrique n'est pas un petit enfant à la place duquel ils doivent réfléchir, prendre des décisions à proposer voire imposer ; ou encore un grand enfant à qui montrer tout le temps ce qu'il doit faire. Les droits humains sont universels. Tous les hommes sont égaux, disposent des mêmes facultés , en dépit de l'avance de certains pays sur les autres qui tient surtout aux « péripéties de l'histoire ». Qui oubliera que l'Afrique connut, au total, quatre siècles d'esclavage et

de colonisation qui la vidèrent de ses forces productives, lesquelles contribuèrent, par le labeur qui leur fut imposé, à poser les bases de développement dont se réjouissent aujourd'hui les pays de l'Occident qui, du reste, la « pillèrent » et la pillent encore de plusieurs manières aujourd'hui? Les Occidentaux doivent mettre fin à leurs prétentions hégémoniques et consentir à donner à l'Afrique la place qu'elle mérite dans le monde. Il faut donc un nouvel ordre où l'Afrique puisse avoir voix au chapitre, être considérée par ses interlocuteurs comme un partenaire sérieux à respecter. La disparition mystérieuse du président de l'Afrique du sud ségrégationniste, à la suite de celle des extraterrestres signifie que « le vieux continent » doit y aller en étant débarrassée de ses vieux démons. Le nouvel ordre ne sera effectif que si tous les Etats transcendent leurs divergences idéologiques, leurs intérêts égoïstes, privilégient et font du dialogue leur mode de règlement des problèmes qui se posent : le conflit des civilisations, le développement durable, les échanges commerciaux, la migration, etc. Mais, étant donné que le capitalisme, « moteur du monde », qui imprègne pratiquement tous les systèmes politiques, économiques et socio-culturels montre ses limites, décline considérablement, DONGALA aspire à un renouveau de la société.

2. Le renouveau social

Nos écrivains engagés critiquent les régimes au pouvoir, dénoncent les maux qui gangrènent l'Afrique. Quelques-uns, à l'image de Mohamed Alioum FANTOURE dans *Le Cercle des tropiques*, ne nourrissent aucun espoir de changement. L'Afrique, pour eux, se trouve dans une sorte de cercle infernal, empêtrée dans une situation qu'elle ne parvient pas à « dépasser ». Mais cet « afro pessimisme » ne se signale pas chez la plupart de ses congénères. Ceux-ci soulignent la nécessité de réformer la société et laissent transparaître leur foi en l'avenir. C'est le cas du romancier nigérian Chinua ACHEBE. Très marqué par ce

que le professeur Thomas MELONE qualifie de grande « tragédie de l'histoire »³⁴, c'est-à-dire l'effondrement de la société traditionnelle ibo du fait de la colonisation ainsi que les retombées de la gestion calamiteuse de son pays, ce dernier traduit bien cette triste réalité dans *Le démagogue*³⁵ où il fustige la démagogie et l'incompétence des dirigeants politiques. Dans *Le Pleurer-Rire* du congolais Henri LOPES, la malédiction qui frappe le dictateur Bwakamabé Na Sakkadé, qui se manifeste par les « gros boutons » qui ne le quittent plus, la prise de conscience politique du peuple et les résistances à son régime s'inscrivent dans cette optique.

L'aspiration du romancier DONGALA au renouveau social se dégage

du titre *Le Feu des Origines* et de l'intertextualité de l'œuvre. En effet, *Le Feu des Origines* renvoie métaphoriquement au temps de l'éclat des premières aurores, au temps de l'innocence ; au temps des « jours purs », vierges de toute souillure³⁶, le feu étant un symbole de pureté³⁷. Il trahit d'avance la projection, à travers l'œuvre, du rêve de l'auteur, rêve de retour aux jours premiers ou à des valeurs d'une société précoloniale, car le « temps d'avant » est toujours rêve³⁸.

« La quête, la recherche du premier matin du monde, du temps où le péché n'existait pas et où nous étions un avec le cosmos », s'oriente vers la société primitive kongo, celle de Mankunku. Celui-ci est habile chasseur, forgeron, *nganga*, c'est-à-dire savant et guérisseur traditionnel, maître sculpteur en bois, en branche

³⁴ Thomas, MELONE. *Chinua ACHEBE et la grande tragédie de l'histoire*. Paris : Présence Africaine, 1973.

³⁵ Chinua, ACHEBE. *Le démagogue* (traduit de l'anglais *Aman of the people*) par A.DIOP. Dakar-Abidjan : Les Nouvelles Editions Africaines.

³⁶ Raoul, GIRARDET. *Mythes et mythologies politiques*. Paris : 1986, le Seuil, pp.120.

³⁷ Gaston, BACHELARD. *La Psychanalyse du feu*. Paris/ Berger-Levrault, 1949, pp.173-175.

³⁸ Raoul, GIRARDET. *Op.cit.* p.120.

et en pierre. Il vit dans un monde équilibré, naturel, où les hommes sont en harmonie avec le cosmos jusqu'à ce que viennent les « Occupants blancs » qui en bouleversent l'ordre. Frappé d'ostracisme, cet initié de Nimi A Lukéni, dernier de la lignée des rois Kongos, quitte la ville pour Lubituku après avoir brûlé sa maison et tout ce qui s'y trouvait. Il veut retrouver l'éclat primitif du feu des origines. Curieusement, il est poursuivi par un grand feu qui part de la capitale et se propage dans la ville derrière lui.

Le retour de Mandala à ses origines, la destruction, par le feu, du monde moderne symbolisé par la machine et la ville, « monde sans repères sûrs », fait profiler cette aspiration à un monde équilibré, doté de repères sûrs. C'est ce que traduit également l'emplacement du fragment de La Bâghavad Gîta à la fin du roman :

« Regarde à présent unifié
en mon corps l'univers entier
-tout ce qui se meut et ne se meut pas »

Si cette citation annonce le dernier chapitre du récit, elle le relance finalement, car dans l'hindouisme le temps est cyclique. A chaque phase de la création succède une phase de destruction. Pour DONGALA, le salut du monde réside ainsi dans sa renaissance.

Le retour aux origines suppose aussi un retour à une valeur fondamentale, à un principe de gestion de la société : la gestion durable. En effet depuis plusieurs années, l'homme fait fausse route avec ses politiques de développement reposant sur une industrialisation forte et croissante qui entraîne la destruction de l'environnement, de la belle et unique nature dans laquelle il vit. Le romancier DONGALA montre que les premiers habitants de l'Afrique vivaient en « parfaite » harmonie avec elle, bien qu'ils en dépendaient beaucoup. C'est ce que nous notons également dans *La légende de M'pfoumou Ma Mazono*³⁹ de Jean

³⁹ Jean MALONGA .*La légende de M'pfoumou Ma Mazono*. Paris : Présence Africaine, 1954.

MALONGA. Cette nature pleine de mystères symbolisait le rapport de l'homme avec les ancêtres, les « entités supérieures ». Lesdits Africains y tiraient richesse, nourriture, santé, force, réconfort. Nous le voyons à travers ce qui arrive à l'héroïne Hakoula. Menacée de mort et pourchassée par son mari pour adultère, elle s'enfuit du foyer conjugal, se perd dans la nature. Elle est presque mourante, lorsqu'une ancêtre lui apparaît dans une sorte de vision. Cette dernière la réconforte, la conduit dans une forêt où elle s'installe et l'assiste jusqu'à ce qu'elle accouche de son fils Ma Mazono. Dans cette forêt congolaise luxuriante que fait découvrir André GIDE dans son *Voyage au Congo*⁴⁰, rien ne lui est hostile. Ce réalisme merveilleux renseigne sur les bons rapports de l'homme avec la nature dont la destruction n'a cependant commencé qu'avec son exploitation sauvage par les capitalistes occidentaux à la recherche de matières précieuses (caoutchouc, etc.) que les populations indigènes, sous pression, devaient leur fournir. Redoutant des représailles de leur part, celles-ci ne pouvaient plus cultiver leurs propres champs, tisser, forger ou faire de la poésie. Toutes les familles s'acharnaient à trouver du caoutchouc. Désormais elles violaient la nature jadis sacrée avec laquelle elles avaient toujours vécu en parfaite harmonie, qu'elles avaient toujours respectée et qui les avait toujours aussi respectées. Les hommes devenaient hostiles à la forêt qui leur devenait aussi hostile : « La confiance entre la forêt et les hommes qui avaient toujours vécu en symbiose matérielle et spirituelle était rompue, ils s'excluaient mutuellement » (LFO : 117). Si les hommes la détruisaient pour en extraire la matière première, la nature, elle, leur tendait des pièges fatals : elle les précipitait dans un fossé inaperçu, leur infligeait des blessures empoisonnées par ses ronces, les faisait foudroyer par des venins mortels de ses mambas verts. La forêt cachait de plus en plus ses gibiers et ses produits comestibles aux hommes.

Il faut absolument sauver la nature ! E.D souligne aussi la nécessité de protéger la nature dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*. Ce message écologique d'actualité est exprimé à l'occasion d'une visite de collégiens, organisée par le Directeur du Collège d'Ibibiti sur les lieux des travaux menés dans

⁴⁰ André, GIDE. *Voyage au Congo*. Paris : Gallimard, 1927 et 1928.

le cadre de la construction des édifices et installations liés à la célébration du quatorzième anniversaire de la révolution fêté hors de la capitale. Ecœuré face à la destruction massive de la forêt par des bulldozers, qu'il qualifie de massacre forestier, le Directeur laisse les élèves seuls avec leur professeur. Ce dernier présente cette forêt luxuriante tel un poumon essentiel de l'humanité : « il n'y avait pas un autre environnement naturel au monde qui fût aussi précieux et irremplaçable même une bombe atomique limitée serait moins catastrophique pour la planète que la disparition de ces forêts » (LPGNE :131). Le professeur de botanique fait par la suite comprendre à ses élèves que la luxuriante de la forêt tropicale et son apparente inépuisable fertilité étaient trompeuses, étant donné qu'elle repose en réalité sur un sol pauvre acide et pratiquement sans humus. Lorsqu'on enlève les arbres, le sol s'épuise rapidement et se transforme en désert. Alors, la disparition chaque année de 19 millions d'arbres, expose l'humanité à une grande catastrophe (Ibidem). Pour lui, cette forêt d'Afrique équatoriale mérite d'être protégée. A voir la façon dont elle est détruite, les hommes ignorent son importance : c'est de la folie.

Tout compte fait, E.D est un véritable visionnaire. Par son œuvre, il entend éclairer ses lecteurs africains en général et congolais en particulier sur l'histoire de leur continent ou de leurs pays, les relations internationales et leur proposer sa vision sur le monde à construire aujourd'hui.

Au terme de cette première partie de notre travail, il serait opportun de rappeler que notre objectif était de mettre en évidence les aspects de l'idéologie créatrice de DONGALA. Nous avons montré que l'idéologie qui préside à l'acte créateur chez notre auteur est l'engagement politique. Le romancier congolais se donne pour mission de présenter à ses lecteurs la réalité de l'Afrique précoloniale, coloniale et postcoloniale en général et de son Congo en particulier. Ce réalisme critique vise à leur faire prendre conscience d'un certain nombre de vérités idéologiques et politiques tout en faisant de ses livres de véritables armes de combat pour le bonheur de tous.

Deuxième partie

**Emmanuel DONGALA : une vision critique des idéologies et des
hommes du pouvoir**

L'œuvre d'Emmanuel DONGALA est une fiction politique qui reflète sans doute les « grands combats » idéologiques qui ont marqué une grande partie de l'histoire de l'Afrique noire en général et de son pays, le Congo, en particulier.

Aussi voulons-nous scruter ces différentes idéologies et leurs implications représentées de façon critique dans l'œuvre à l'étude, en tenant compte de leurs natures, leurs finalités ainsi que les rapports existant entre elles. Il s'agit notamment du traditionalisme, du progressisme ; du capitalisme, de l'expansionnisme, de la religion et du nationalisme ; du socialisme scientifique et du socialisme anzikais, bantou ou maghrébin ; de la « démocratie tout court » et de la démocratie africaine. En même temps, nous allons examiner attentivement le comportement des hommes de pouvoir, notamment des dirigeants africains pour faire ressortir leur part de responsabilité dans la situation du continent, le bonheur comme le malheur des peuples qu'ils dirigent.

Chapitre I : Le traditionalisme et le progressisme

Le traditionalisme renvoie ici à la notion du conservatisme, à l'ancien, au figé, tandis que le progressisme au changement, au nouveau. Ce qui inspire naturellement l'idée d'une cassure, d'une rupture intrinsèque. En réalité si rupture il y a, cette rupture n'est pas aussi totale, pour autant que les deux idéologies ont pour limon la tradition au sens entendu (considérations liées à la tradition).

1. Le traditionalisme : respect de l'équilibre des anciens et retour à l'authenticité africaine

Le traditionalisme relevé dans *Le Feu des Origines* et *Jazz et vin de palme*, particulièrement dans la nouvelle « *Le procès du père Likibi* », se traduit par le respect de l'équilibre des anciens, alors que dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* il se manifeste par la politique de retour à l'authenticité africaine. Dans *Le Feu des Origines*, le traditionalisme sous-tend la morale et l'action des membres d'une société africaine précoloniale, société très fermée autour d'elle-même. Elle est bien équilibrée. Et cet équilibre tient aux lois fixées par les ancêtres qui, selon le vieux Nimi A Lukéni, servent d'intermédiaires entre le Tout- Puissant et eux, contrôlant tout, la pluie, le vent, les saisons, les forces de la nature (LFO : 65). L'idéal des anciens, c'est la perpétuation de la société par elle-même. Cela suppose le respect des lois établies, la conservation de ces lois. Nimi A Lukéni le fait si bien remarquer quand il dit à Mankunku :

J'ai vécu jusqu'ici dans une société dont l'idéal était sa propre perpétuation. Nos ancêtres et nous l'avons tellement bien construite qu'on avait peur de tout individu qui s'écartait des normes admises, car le moindre faux mouvement, le moindre élément retranché ou ajouté risquait de faire écrouler tout l'édifice (LFO : 69).

L'organisation sociale s'y bâtit autour du clan dont Nimi A Lukéni est le patriarche. Il en est aussi le chef. Mais il n'est pas pour autant le chef du village Lubituku, la terre clanique. Qu'à cela ne tienne, il fait office de guide, de conseiller suprême. Il est donc un repère sûr, un repère stable sur lequel toute la communauté a ses yeux tournés. Mais lui-même, à l'instar des autres villageois, a besoin de l'aide des

aïeux dont il ne peut bénéficier que par le biais d'un « *nganga* » qui révèle la science qu'il détient d'eux. Une des règles communautaires recommande le respect des vieux, des anciens. A ce sujet, Bizenga signifie à Mankunku que le jour où cette règle sera enfreinte, le clan serait détruit, les ancêtres les abandonneraient et ce serait la fin du monde (LFO : 49). Respecter les anciens, c'est aussi une façon d'honorer les aïeux, pour autant que cela participe du respect de l'ordre établi.

Les ancêtres sont également honorés par le biais des offrandes qui leur sont faites, telles les libations, etc. C'est ainsi que le vieux Nimi A Lukéni par exemple ne manque pas de demander à Mandala Mankunku de porter du vin de palme sur les tombes du village afin de les remercier, après qu'il a été guéri par sa science. Pour lui, rien ne se fait sans eux. Par conséquent, Mandala ne pouvait pas le guérir s'ils n'intervenaient pas.

Dans cette optique, les croyances traditionnelles ne doivent souffrir d'aucune contestation, car elles unissent et renforcent les liens de la communauté (LFO : 65-66). Par rapport à cette conception léguée par les aïeux, qui prône la formation d'une personnalité africaine monolithique, chaque membre de la société devait y connaître sa place tout en remplissant une seule fonction bien précise. C'est ce que souligne le vieux Nimi A Lukéni dans ces propos adressés à Mankunku :

(...) te souviens-tu quand vous étiez enfants et que vous alliez par bandes piéger les animaux sauvages (...).Il vous arrivait parfois d'abattre ces géantes fourmies qu'on trouve dans la forêt. Qu'y voyez-vous ? Il y avait une reine, des soldats, des ouvrières, des esclaves...chaque fourmi connaissait sa place, sa fonction, ainsi la société tournait équilibrée, et chacune se sentait indispensable car la défaillance de l'une brisait la chaîne de solidarité (LFO : 38)

C'est ainsi que Mandala Mankunku, à l'instar de son père et de tous les mâles de sa lignée, n'allait qu'être forgeron.

Dans « *Le procès du père Likibi* », le traditionalisme sous-tend la morale et l'action du vieux Likibi. Ce dernier rejette, résiste à l'idéologie socialiste que le chef Mouko relaie au village Madzala dont il est le véritable père spirituel :

(...) le chef Mouko avait, dès son retour, et selon les ordres reçus, convoqué une réunion de tout le village pour rendre compte de son séjour dans la capitale. La réunion avait d'ailleurs été très houleuse .Il avait ordonné aux villageois de ne plus rendre hommage aux ancêtres, de détruire les fétiches car ceux-ci témoignaient d'une mentalité arriérée, de ne plus exiger la dot lorsqu'on mariait sa fille ou de refuser de la payer lorsqu'on vous la demandait, et, pour ce qui étaient croyants, de ne plus prier : c'était à cause de tout cela que le pays n'avancait pas sur la voie de la libération économique, c'est pour cela qu'il y avait des récoltes aux rendements médiocres, des mauvaises routes, du paludisme, de la drépanocytose ,des femmes stériles, etc.

Likibi le premier l'avait interrompu :

-Mouko, tu nous prends pour des imbéciles ou quoi ?(...)Si les prêtres et tous les Blancs qui étaient ici avec leurs « mbouloumboulou » n'ont pas réussi à nous faire abandonner nos coutumes qui viennent des ancêtres fondateurs, ce n'est pas toi, ni les petits militaires au pouvoir qui y arriveront.

(...)

-Je représente le parti et le gouvernement, je peux vous faire arrêter, je peux te mettre en prison.

-Je vais marier ma fille, je toucherai la dot et je verrai qui m'en empêchera, hurla Likibi (LFO : 71-72).

Le père Likibi souligne évidemment la ténacité de la culture négro africaine et manifeste son attachement à celle-ci. De la sorte, il défend l'authenticité de la culture africaine, ce que prétend également faire Bokabar Mabouta dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*. L'action de ce dernier est tant soit peu influencée par le traditionalisme. En effet il vante un retour aux sources de l'authenticité africaine. Donnant lui-même l'exemple, il « troque » son prénom de Barnabé-Saint-Hilaire qui avait des relents de la colonisation contre celui de Bokabar plus authentique. Bien plus, il aime à se coiffer d'un chapeau en peau de léopard. Il arbore cette toque, pour être en phase avec l'idéologie. Il faut souligner que la panthère est un animal très agile et très redouté, au même titre que le lion.

Voilà pourquoi, dans la société traditionnelle africaine, et particulièrement sur le plan mystique, le totem de la panthère est très prisé en sorcellerie. Mais dans « le monde des cinq sens », la peau de léopard symbolise le pouvoir traditionnel, l'autorité suprême, en même temps qu'il la légitime. Par ce chapeau, Mabouta dénote donc qu'il tient son pouvoir des ancêtres, ce qui le légitime et l'emmène à croire qu'il ne peut souffrir d'aucune contestation.

Bien qu'inspiré par le traditionalisme, le général Mabouta n'est pas un véritable conservateur au même titre que le vieux Likibi ainsi que certains membres de sa communauté et celle de Mankunku. A la différence de ces conservateurs, Mandala prône le progressisme.

2. Le progressisme : réforme du système traditionnel

Pour Mandala Mankunku, le progressisme est l'unique alternative pour un monde en perte de vitesse, un monde très vieillissant, comme il le stipule au vieux Nimi A Lukéni : « Il n'y a rien de nouveau à apprendre dans le monde, (...) Ce monde est trop vieux, il est à bout de course. »(LFO : 68). C'est pourquoi il n'hésite pas à lui confier : « Ta Lukéni, (...) j'ai envie de tout bousculer, de réinventer le monde afin de trouver une place qui puisse me donner la joie et la paix. »(LFO : 67). A cet effet, il rejette les croyances et pratiques traditionnelles rétrogrades : « J'en ai marre de tous ces symboles mille fois utilisés, de ce vin de palme qu'on crache au vent et à chaque occasion, de ce respect dû à mon oncle indigne. »(68). Malgré leur différence idéologique, le vieux Lukéni finit par partager l'impression avec lui. Il ne s'en cache pas : « Maintenant j'ai la même impression que toi, les effets pervers sont partout, les oncles deviennent indignes, les guérisseurs cupides, les rites des symboles vides »(69). Mandala estime qu'il est certain que les anciens doivent être respectés, mais pas n'importe qui. Ne méritent ce respect que ceux qui se montrent dignes. Mais il n'en est pas le cas de son oncle Bizenga qui se sert de son métier de nganga pour abuser de la « peuplade » de Lubituku et l'exploiter : « Ce dernier, contrairement à ses prédécesseurs, gardant jalousement et monnayant sans vergogne ses

connaissances, avait fait croire au peuple que le savoir était un don réservé à quelques hommes » (LFO : 57).

Mis à part cet aspect, l'excessive vénération des ancêtres à travers les dons qui leur sont faits, leur invocation dans tout ce que les villageois font ne relèvent que de l'ignorance. D'ailleurs, il se réjouit d'avoir seul guéri Lukéni de sa maladie. Le narrateur, évoquant la joie de Mankunku à la suite de son exploit :

Mankunku triomphait, pas une seule fois il n'avait fait appel à l'esprit des ancêtres pour obtenir la guérison du Vieux Lukéni. Il était maintenant persuadé que seul importait le médicament que l'on donnait au malade ; les ancêtres et les cadeaux qu'on leur faisait jouaient un rôle beaucoup moins important qu'on ne le croyait. En cela, il allait à l'encontre de son maître Bizenga, pour qui le succès d'un traitement était proportionnel aux cadeaux qu'on lui donnait et qu'il promettait d'offrir aux aïeux (64-65).

Mandala Mankunku ne conteste pas l'importance des ancêtres : « Qu'ils soient notre inspiration, d'accord, mais le monde change, tout change ! »(67), avoue t-il.

Du fait de son ouverture d'esprit et de sa volonté de changer les choses, Mandala Mankunku se veut être un homme de type nouveau : l'homme savant. De ce fait, il devient chasseur, nganga, forgeron. Dans cette perspective, il fait de nombreuses découvertes salvatrices. Il découvre en effet le *kimbiolongo*, une racine qui redonne la virilité et la vitalité aux hommes, le jus amer du *quinquéliba* contre le paludisme, les feuilles de *mansunsu* contre la fièvre et la fatigue musculaire, le *kazu* contre le sommeil de même que la fatigue de l'esprit et bien d'autres choses (46-48). Bien plus, il vulgarise la « pharmacopée » pour aider les villageois à se soigner facilement, s'épargnant ainsi de la cupidité de nganga Bizenga. Aux découvertes « médicales » s'ajoutent celles d'ordre scientifique. Effectivement il découvre que la terre est une boule comme le sont le soleil et la lune. Il résout le problème des saisons de l'année : sa société matriarcale fonctionnait sur la base d'un calendrier comportant une semaine de quatre jours,

une année de treize mois qu'il réduit à douze mois. Cela facilite la fixation d'un calendrier agricole raisonnable et d'améliorer significativement les récoltes (54-55). Mandala est donc un véritable « scientifique traditionnel » :

Grâce à ces activités incessantes, Mankunku fit plusieurs découvertes qui sont maintenant tombées dans le domaine public car son peuple les attribue toutes aux révélations des ancêtres. Certaines furent de peu d'importance, d'autres par contre bouleversèrent sa société (55).

Malgré ses prouesses, notre protagoniste, mal compris des autres, se trouve seul embarqué dans la lutte pour la réforme du système traditionnel. C'est ainsi que lorsqu'il décide d'« épouser » Milète, femme originaire d'une autre région, il se heurte à une farouche opposition du clan. Son obstination à réaliser un tel mariage jugé ancillaire lui coûte son exclusion clanique. Et face à la puissance mystique organisée du groupe, il fera avec elle un « enfant-rupture du clan », « un enfant-accident-génétique », « un monstre difforme », « un enfant-esprit-matérialisé ». Il se produit alors une véritable rupture de clan qui est aussi synonyme de l'impossibilité de concilier deux visions du monde tant soit peu différentes.

Avec *Le Feu des Origines*, DONGALA paraît évidemment progressiste, à l'instar de son congénère Jean MALONGA dans *La légende de M'Pfoutou Ma Mazono*. Il y a en effet une rupture idéologique voire sociétale avec d'une part les traditionalistes et, d'autre part, les progressistes, notamment Ma Mazono et sa mère. Ceux-ci se démarquent des conservateurs attachés à la perpétuation de leur monde esclavagiste enclin à la violence et à l'injustice en créant une cité nouvelle, N'tsangou, où règnent la justice et l'égalité.

Somme toute, le traditionalisme et le progressisme s'inscrivent dans l'univers précolonial et postcolonial. En évoquant les deux idéologies relativement à deux groupes sociaux, celui de Lubituku et celui de Madzala, DONGALA montre qu'avant l'ère coloniale, l'Afrique n'était pas une tabula rasa. Bien au contraire, c'était une société bien organisée qui, en soi, a connu tant soit peu de révolutions

grâce aux personnes comme Mankunku, ce que confirment les propos de Léo Frobenius et de Maurice Delafosse :

A la lumière se dissipaient les tares injustement attribuées à la race noire : peuple sans histoire, mentalité primitive...A ces préjugés Frobenius répondait qu'à la fin du Moyen Age, les premiers navigateurs européens découvrirent dans l'ancien royaume du Congo « une foule grouillante habillée de soi et de velours,

des grands Etats ordonnés et cela dans les moindres détails, des souvenirs puissants, des industries opulentes. Civilisés jusqu'à la moëlle des os »⁴¹.

Mais au-delà de ce qui précède, DONGALA dénote que malgré la remise en cause de certaines d'entre elles, les valeurs africaines sont, pour reprendre les propos d'un personnage de Daniel BIYAOUA dans *L'Impasse*, impérissables : elles ont traversé le temps, les guerres, les générations, les périodes sombres, les gens. Même la colonisation, une des pires tragédies de l'histoire africaine dont nous allons mettre en lumière quelques aspects dans le chapitre suivant, n'aura eu raison d'elles⁴².

⁴¹ Lylian, KESTELOOT. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris: Karthala / AUF, 2001,p.85

⁴² Daniel, BIYAOUA. *L'Impasse*. Paris : Présence Africaine,2^{ème} éd., 1996, p.309

Chapitre II : Les prétextes à la colonisation et la dynamique de la décolonisation

Dans l'œuvre de DONGALA la colonisation est perçue par les Occidentaux comme une œuvre salvatrice, une œuvre qui confère à l'Occident une certaine grandeur et consacre leur puissance. Pour les Africains, par contre, elle est une humiliation, une spoliation : ils la combattent avec abnégation jusqu'à la victoire finale.

Ce chapitre est le lieu indiqué où nous allons méticuleusement analyser les sources et l'évolution de la colonisation ainsi que la dynamique de la décolonisation. Cette analyse s'articule naturellement autour de la mission civilisatrice, la religion et le nationalisme.

1. Les prétextes à la colonisation : la mission civilisatrice et la religion chrétienne pour le salut des âmes

Chaque fois que l'on s'emploie publiquement ou individuellement à traduire la colonisation au tribunal de l'histoire, la mission civilisatrice et la religion chrétienne ont toujours été évoquées à tout procès. C'est dire que leur responsabilité est indéniable dans son accomplissement.

La mission civilisatrice qui trouve son origine voire son prolongement dans la mission chrétienne en est indissociable. Ce sont deux missions convergentes. Elles ont pour fil conducteur l'idée selon laquelle le Noir est un être maudit, un païen, un être sauvage. Maudit, car fils de Cham. Cette malédiction qui pèse sur lui le rend serviteur de l'autre, et l'autre c'est le Blanc. C'est un être déchu

de la grâce, un être sans Dieu ; un être qui n'a rien créé ni rien inventé, dit-on encore. Pour Immanuel WALLESTEIN⁴³ , l' inexistence de réalisations nègres constitue un postulat fondamental dans l'idéologie coloniale. L'Afrique, terre maudite peuplée d'êtres sauvages, était naturellement une terre à conquérir. Ainsi le message biblique, message d'amour et de paix qui ne distingue les Noirs des Blancs ou des Jaunes, est édulcoré. Inspirés, galvanisés par ce contre message biblique, les propagandistes occidentaux de l'entreprise coloniale parlent d'une mission civilisatrice pour en expliquer le bien-fondé : « Nous avons une mission sacrée, celle de porter à ces peuplades primitives et nous ne faiblirons jamais » (LFO : 109). Il fallait ouvrir les Noirs, peuple primitif , au progrès, à la lumière de la civilisation⁴⁴.

Comme dans le cadre de la colonisation, les Blancs évoquent aussi la mission civilisatrice pour légitimer la politique de ségrégation raciale en Afrique du sud : Dieu a envoyé l'Afrikaner en Afrique pour une mission civilisatrice et sa tâche divine est de contrôler tout ce qui se passe dans ce pays. Et grâce à lui une nouvelle civilisation de races pures serait battue, le Blanc restera blanc et le bantou bantou (LFO : 68). Races pures ! Races pures ! Blancs purs ! l'idéologie des Afrikaners, promoteurs de l'Apartheid, est de ce point de vue similaire à l'idéologie nazie.

La mission civilisatrice de la colonisation fait du christianisme une religion civilisatrice. Nombre de missionnaires sont convaincus que leur civilisation est supérieure à celle des Noirs qui , du reste , sont des créatures inférieures, des sous-hommes, ainsi que le souligne l'un des envahisseurs étrangers :

« Je ne (...) parlerai pas des coutumes licencieuses de ces gens, la plume d'un religieux se refuse à mettre de telles choses sur un papier. L'évangile dit que

⁴³ Pierre, NDOUMAÏ. *ON NE NAIT PAS NOIR, ON LE DEVIENT*, Les *metamorphoses d'une idéologie raciste et esclavagiste*. Paris : L'Harmattan, 1996 , p.106.

⁴⁴ Léopold, SEDAR SENGHOR. *La voie africaine du socialisme in Liberté 2 , Nation et voie africaine du socialisme*,1971. p.284.

nous sommes des frères, cela est certainement vrai, mais l'Africain est notre petit frère » (LFO :109).

Profondément persuadés que la culture des sauvages ne peut rien avoir de bon, ces missionnaires devaient donc faire la promotion de la culture occidentale. Aussi diluent-ils leur propre culture dans l'évangile. *Christianisme devient synonyme de civilisation*⁴⁵. De ce fait, les évangélistes combattent énergiquement toute croyance, conduite ou pratique contraire à l'enseignement chrétien et qui relève, dans leur perspective, du paganisme. On peut à propos comprendre l'attitude du missionnaire, représentant de l'église de Lubituku, lorsqu'il voit des villageois exécuter des danses traditionnelles au rythme du tam-tam. Cela se passe un jour de dimanche :

(...) Et les fesses gigotaient, les torsos ondulaient comme privés de colonne vertébrale, les mains claquaient, des pièces de cauris tombaient aux pieds des meilleurs danseurs. Brusquement ils formaient deux rangées, d'un côté les femmes, de l'autre les hommes ; celles-ci continuaient à trépigner, à faire trémousser leur agile derrière (fesse) et frétiller leurs sains en continuels mouvements de haut et de va- et -vient latéral. Puis c'était l'assaut, lent, contrôlé. La femme d'un côté, les hommes de l'autre, et hop imitaient le geste de l'accouplement en se heurtant les sens, homme contre femme, puis reculaient, trépassaient, sautillaient et avançaient et hop... !(LFO : 119).

Excédé, le prêtre leur demande tout de suite de mettre un terme à la cérémonie : « Arrêtez ces attitudes obscènes, ô mon Dieu, doux Seigneur Jésus, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (*ibidem*). Etonnés, les danseurs obtempèrent. Les tam-tams se taisent et tout le monde se met à le regarder . « Il fulminait, hurlait, ici, interprète et vite, vous êtes obscènes, c'est de la licence, de la fornication devant Dieu (...) scènes diaboliques. Les villageois se dispersent dans la tristesse et la colère.»(LFO : 119 -120). C'est pour la première fois que ces Africains apprennent que ces danses héritées des aïeux constituaient une offense

⁴⁵ Aimé, CESAIRE. *Discours sur le colonialisme suivi de Discours sur la Négritude*. Paris : Présence Africaine, 1954 , p.10.

au Dieu Tout-Puissant et que le geste d'accouplement qui traduit le mieux la communion avec le monde et la continuité de la vie est une manifestation d'obscénité.

Il apparaît clairement que la christianisation s'inscrit dans une logique de conquête, dans la mesure où il est question de faire triompher les valeurs occidentales tout en éloignant les Africains aussi bien que possible de leurs croyances et coutumes:

...il eut des missionnaires qui sont venus chasser nos ancêtres de tombes, des busquets, des rivières et de derrière les maisons où ils vivaient pour les remplacer par Jésus et la Croix, en même temps qu'eux sont venus d'autres armés qui ont occupé(...)[et se sont] installés(LPGNE :14).

Nous découvrons dans ce passage que la bible et l'épée allaient ensemble dans la conquête du pays de Matapari . A la vérité, le rôle de la religion chrétienne dans la conquête de l'Afrique est prépondérant.

La religion, source de la colonisation, se révèle aussi être un adjuvant du colonialisme. Elle contribue à humilier les Noirs, à adoucir autant que possible nombre d'entre eux et les disposer à obéir à la tutelle coloniale. Il n'est donc pas étonnant que les religieux s'allient aux autorités pour combattre le « moutsompisme », mouvement politico-religieux hostile au système colonial.

La mission civilisatrice qui trouve également son prolongement dans l'action politique des dirigeants aboutit à une assimilation des individus. Nous le découvrons dans ces propos de Matapari :

(...) Chez nous c'étaient les Français. Ils nous commandaient, ils dirigeaient le pays, l'exploitaient, nous ont appris leur langue, nous ont envoyés dans leurs écoles et nous ont donnés pour ancêtres les Gaulois. C'est pourquoi nous parlons encore français aujourd'hui, nous adorons la bouffe française et nous aimons aller passer nos vacances en France même si aujourd'hui il est plus

facile d'avoir un visa pour aller sur la lune que d'en avoir un pour aller dans ce pays.(LPGNE :14).

Les Occidentaux réussissent à faire adopter aux Africains leurs mœurs, leur culture. Et malgré les efforts que ceux-ci feront pour renouer avec toutes les valeurs nègres au lendemain de l'indépendance, les effets de la mission civilisatrice occidentale en Afrique resteront perceptibles :

Nous sommes devenus indépendants, c'est-à-dire maîtres de notre destin. Mais comme nous ne pouvions pas chasser tout ce qu'ils avaient apporté et avec lequel nous avons vécu près d'un siècle, nous avons fait revenir les ancêtres tout en gardant Jésus, la Bible et la Croix, nous avons gardé leur langue à côté des nôtres ainsi que leurs vêtements, le vin rouge, le camembert et la baguette. C'étaient comme si nous renaissions avec deux racines (LPGNE :14).

L'assimilation permet à l'autorité coloniale d'élargir l'espace culturel occidental.

Les Occidentaux ont beau parler de mission civilisatrice ou de mission religieuse pour le salut des âmes pour justifier le bien-fondé de la colonisation en Afrique, la réalité est toute autre. Ces allégations cachent mal les raisons économiques qui l'expliquent, notamment le capitalisme qui a pour corrélat une propension à l'expansionnisme que certains envahisseurs étrangers évoquent implicitement dans *Le Feu des origines*. L'un d'eux écrit :« Nous allons(...) donner à notre pays un vaste empire sur lequel le soleil ne se couchera jamais, un empire qui rendra jaloux le reste du monde, nous affirmerons ainsi notre puissance »(LFO :109). D'autres ajoutaient, poursuit le narrateur : « Il y a des terres à prendre, des serviteurs à volonté. Les droits de l'homme ne sont pas faits pour les Nègres. D'ailleurs les indigènes n'ont droit à rien, ce qu'on leur donne est une véritable gratification. » (LFO : 109).

En réalité, c'est motivé par cette intention que des étrangers blancs, anglais ou français, arrivent dans la région bordant l'océan atlantique. L'un d'eux arrive à Lubituku accompagné d'une poignée d'indigènes. La tactique du blanc est très

simple. Reçu , lui et sa délégation, dans la demeure de Bizenga, il commence par « éblouir » le vieux chef en lui offrant des présents constitués d'objets que ce dernier n'avait jamais vus : tissus cirés de Hollande, des perles des Indes, des alépines, des basins, une grande couverture rouge, de la verroterie. Bizenga caresse l'alépine, fait couler les perles entre ses doigts. Il rit. Il aperçoit la couverture rouge, la touche, la tâte, la déploie, l'enroule autour de ses épaules, la déroule, l'admire à bout de bras, rit et l'enroule autour de sa taille. Pour lui, ceci est le nouveau symbole de sa royauté. Très malin, le blanc ne tarit pas de compliments à l'endroit de celui qui passe pour un roi, qu'il admire dans ses nouveaux habits. Ce dernier marche, se déhanche, se pavane. Il s'arrête, tâte, retâte, rejoue avec les perles autour de son coup. Il sera riche, deviendra grand Roi, reconstruira son royaume et vaincra aisément les clans ennemis avec les Blancs, ses nouveaux alliés à ses côtés. C'est aussi simple que cela, fait observer l'étranger qui saisit l'occasion pour lui suggérer de signer avec lui un traité d'amitié. Ledit traité lui garantira la protection de son pays et lui fera bénéficier de plus de cadeaux encore de la part de la puissance protectrice. Comment ne pas croire en cet homme qui offre des fusils , des tissus , la paix, l'amitié ; qui est prêt , lui et ses frères , à se faire tuer pour la peuplade de Lubituku, au cas où ses ennemis l'attaqueraient ; et qui ne demande en retour que quelques pièces d'ivoire, un peu de sève de caoutchouc sauvage qui pousse tout seul, des palmistes et ,si un jour ils en ont besoin, un coup de main pour construire une route par exemple ?(98-99). Mankunku, l'homme le plus célèbre du village, est absent des « pourparlers ». Le chef qui ignore ce que les Blancs cachent derrière ces yeux bleus va à l'encontre de la loi traditionnelle qui voudrait qu'en pareille circonstance tous les hommes soient présents et décident unanimement de ce qu'il faut faire : il signe. Les deux signataires et leurs témoins se congratulent. On boit du vin occidental, on est heureux. Tout le monde sort de la maison, se rend au centre du village vers le grand arbre compagnon du vieux Lukéni. Bizenga fait apporter son vieux fusil à silex, tire un coup en l'air. L'écho qui fait paniquer la faune est suivi des youyous des femmes, des cris d'hommes et d'enfants qui applaudissent. Par la suite, ce dernier enterre l'arme sous l'arbre. La hache de guerre est symboliquement enterrée. L'étranger sort, quant à lui, le drapeau, symbole de son pays qui entérine

la « conquête spatiale », et l'enterre à côté du fusil. L'amitié est scellée. On danse aux sons des tam-tams. On libère les mbulu-mbulu faits prisonniers lors de la guerre de résistance à l'intrusion du nouvel ami qui, il y'a encore quelques jours, était un ennemi : « Un monde plus habile et plus cynique prenait possession d'un monde moins fort, mais habile et plus naïf »(LFO :107). La conquête se fit donc habilement et sans coup férir :

Ce n'était donc point un choc comme on entend quand deux nuages se heurtent de front en pleine tornade (...) c'était tantôt une simple promenade, celle d'un chasseur ouvrant sa voie à coups de fusil et de mépris, écrasant sous ses bottes les brindilles du chemin, tantôt une valse légère et virevoltante permettant d'esquiver et de contourner les obstacles du chemin valse à pas de corruption, de persuasion, de bluff et d'autres artifices encore (LFO : 117).

C'était fini, un simple signe(signature) venait de changer l'histoire du monde, de leur monde. Parce qu'ils ont accepté, soit par cupidité soit par ignorance, de signer cet accord injuste pour un échange inégal qui restera longtemps la marque de leur relation avec l'étranger(100), par lequel ils ont consenti de fournir une quantité mensuelle de caoutchouc et ainsi de suite, les Africains ont cédé la souveraineté de leur pays. Lorsque, des années plus tard, leurs descendants iront manifester devant la maison du Gouverneur pour dénoncer l'exploitation dont ils sont victimes, ce sera ce même bout de papier alors jauni et racorni qu'on leur montrera afin de leur signifier agir ainsi avec le consentement de leurs aïeux (LFO :100).

Le Blanc se sent chez lui. Il n'a plus peur. Il sort du village, longe le fleuve, contemple toute la beauté du paysage, de la faune et de la flore devenues siennes maintenant. D'un air conquérant, celui-ci s'amuse même à abattre quelques animaux, quarante ou cinquante éléphants, grimpe sur leurs corps caresse les ivoires et pose sous l'admiration des autochtones venus assister au spectacle. L'accord, véritable marché de dupes, marque donc un véritable tournant pour les Bakongo.

Correctement installés dans la région, les colonisateurs entreprennent, à l'instar de leurs congénères en Afrique orientale ou dans la même région, respectivement dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* et *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, l'exploitation capitaliste de l'espace occupé. En collaboration avec administration, les industriels mettent en valeur le caoutchouc ainsi que les palmistes et, par là, tirent abusivement profit de la main d'œuvre indigène. Ils se livrent aussi au pillage de la population autochtone en instaurant l'impôt. Le narrateur nous en dit plus :

Quand il n'y eût plus assez de sève de caoutchouc naturel, l'effort fut axé sur la récolte de palmistes, ces amandes à l'huile délicate. Mais les choses devinrent vraiment difficiles lorsqu'il n'y eut plus ni assez de caoutchouc ni assez de palmistes. Comme la logique des étrangers était de toujours tirer quelque chose du pays occupé, ils trouvèrent un succédané, l'impôt en espèces. Ils instituèrent un impôt de trois francs (LFO :1 07).

Cet extrait met à nu les abus des compagnies concessionnaires et des représentants de l'administration qui jouissent d'une certaine impunité.

Pour faciliter la circulation des marchandises et palier au portage qui fait des multiples victimes, il est entrepris des travaux de construction des routes ainsi que du chemin de fer. Ces labeurs forcés occasionnent aussi d'importantes pertes en vies humaines.

L'exploitation capitaliste des territoires occupés donne lieu à une entreprise de violation des droits de l'homme. Qu'il s'agisse de ceux qui doivent fournir les différents produits ou payer l'impôt comme ceux chargés de les recueillir, tous subissent des sévices. Les premiers sont malmenés, torturés ou tués par les seconds, les mbulu-mbulu, qui sont, en ce qui les concerne, brutalisés par leurs maîtres. Lorsque l'administration coloniale s'intéressa au caoutchouc elle envoyait les collecteurs tous les quinze jours en prendre de chaque habitant une certaine quantité en fonction du poids exigé de chacun avec la complicité du chef Bizenga qui recevait comme paie une brassée de cotonnade qu'il distribuait à ses

épouses. Le chef qui est le seul à tirer un énorme profit des Colonisateurs (il reçoit beaucoup de présents des Blancs qui se payent sa collaboration), incarne la nouvelle classe bourgeoise encore embryonnaire créée par les Colons. Il vit dans une condition très distincte de celle de l'ensemble des villageois. Sa maison est la seule éclairée par une lampe à pétrole la nuit (LFO : 120) et il s'habille à l'occidental : pantalon de toile blanche, ceinture en peau de crocodile, belle paire de chaussures importées(149). Conformément à l'accord passé avec les colonisateurs selon lequel il acceptait au nom de son peuple que celui-ci allait fournir un kilo d'ivoire pour un kilo de sel, faire des journées de travail non rémunérées, livrer régulièrement une quantité de caoutchouc requise et ainsi de suite(LFO :100), c'est lui qui collecte tout ce que le village reçoit en échange . Il devient riche et ne souffre pas de faim avec ses enfants qui ne travaillent pas comme les autres.

Le caoutchouc, c'était une question de vie ou de mort ! Les villages qui refusent de fournir les quantités attendues subissent des violences des mbulu-mbulu. Ces derniers n'hésitent pas à fouetter à sang les récalcitrants, à violer les femmes, à brûler les maisons et à faire sauter à la grenade ceux qui tentent de s'échapper. D'autres, redoutant de faire les frais du courroux des maîtres étrangers quand la collecte était maigre, ramènent des mains coupées ou des parties génitales des récalcitrants ou des personnes qui s'opposent simplement à leur autorité dans un panier, afin de les apaiser et sauver leur propre peau (LFO :115). Ainsi , le caoutchouc était rouge du sang de tout un peuple ! (117).

C'est quand il n'y eut plus de caoutchouc naturel que l'effort fut axé sur la récolte des palmistes, ces amandes à l'huile délicate . Et quand il n'y eut plus assez de caoutchouc ni assez de palmistes, les étrangers résolument déterminés à toujours tirer quelque chose du pays occupé, trouvèrent un succédané, l'impôt en espèces. Ils instituèrent un impôt de trois francs. A ce sujet, les tirailleurs sénégalais ou les miliciens locaux recrutés au sud sont envoyés au nord et ceux recrutés au nord au sud où ils font parler d'eux. Le traitement y est le même. Ceux qui refusent de payer l'impôt sont fusillés, leurs mains ou zizis coupés puis

emportés par les *tourougous*. A leur approche, les hommes s'enfuient dans les forêts hostiles, car il n'est pas exclu qu'ils subissent des exactions même après avoir payé. Lorsqu'un homme meurt avant d'avoir payé, les mbulu-mbulu étalent son corps devant la famille et demandent à l'un de ses plus proches de lui administrer vingt cinq coups de fouet en public. Soucieux de s'acquitter de sa part ainsi que de celle de ses parents, Mandala Mankunku est obligé de travailler durement. Celui-ci se fait recruter par l'Administration coloniale parmi les volontaires pour la construction du chemin de fer Nzadi-Océan. Mais quoiqu'en règle, sa mère et son père sont impunément tués. Satisfait de la sale besogne, les mbulu-mbulu retranchent une des mains de son père, la sèchent et l'emportent (LFO : 140-141). Ces types de violences faites aux « Congolais » par les « tirailleurs sénégalais » avaient déjà été dénoncés par André GIDE dans son *Voyage au Congo*.

L'exploitation capitaliste des colonies constitue à n'en point douter une source d'enrichissement des puissances impérialistes. Cela renforce les Occidentaux dans leur volonté de pérenniser le colonialisme. Mais, comme le souligne Youri POPOV, sous la pression du mouvement de libération nationale et à l'issue du changement radical des forces dans l'arène internationale, l'impérialisme est contraint de s'adapter aux conditions nouvelles et à mettre au point de nouvelles formes de méthodes d'exploitation impérialiste des « pays indépendants ». Ce faisant, le néocolonialisme se substitue au colonialisme traditionnel. De la sorte, les anciennes métropoles gardent leur mainmise sur les anciennes colonies : elles monopolisent d'importants ponts de leur économie et leur apportent une aide multiforme « intéressée » (transfert de technologies, subventions financières ou prêts financiers, construction des bâtiments administratifs à titre de dons, etc.). Ainsi, à Anzika la France contrôle la plupart des banques ; les puits de pétrole et les mines d'uranium sont tenus par des compagnies internationales qui en disposent à leur gré. Bien plus, la France ainsi que l'Allemagne et la Grande Bretagne apportent au pays une aide multiforme. Ce qui permet d'asseoir leur domination sur celui-ci. Mayéla dénonce le fait, lorsqu'il dit à Monsieur Pontardier :

-La colonisation n'a rien laissé, ou plutôt si: un vide, monsieur, un gouffre ! Ne me resserved plus ces salades ! Je la connais votre hypocrisie. Vous nous offrez l'amitié, mais quelle amitié ? Rien ne compte pour vous Occidentaux que l'argent, le gain (...)

-(...) L'argent, le gain, c'est tout le langage que vous comprenez, la realpolitik, n'est-ce pas ?(UFMPP : 295).

Outre les dons, la mainmise des Occidentaux sur les anciennes colonies passe par le placement au pouvoir des dirigeants à leur solde :

Ecoutez, monsieur l'expert, j'en ai assez d'entendre que l'Afrique est mal partie (...). A l' « indépendance » vous vous êtes arrangés pour balkaniser l'Afrique et pour créer des structures facilitant votre mainmise sur les nouveaux Etats où vous avez placé de nouveaux rois nègres à votre service après avoir éliminé les vrais nationalistes. Et pour camoufler tout cela vous nous jetez aux yeux la poudre de l' « aide et de la coopération ». Et vous faites semblant de vous indigner quand vous savez que ce que vous appelez de l'argent gaspillé retourne chez vous, bénéfiques en plus ! (UFMPP : 293-294).

Si les politiciens occidentaux ont une part active au formatage de la vie politique des pays indépendants, il n'est point douteux que les monopoles étrangers y contribuent aussi de façon prépondérante. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un chercheur européen dans un Centre d'études africaines pointe la responsabilité des multinationales dans les violences qui sévissent au pays de Laokolé :

(...) il faut sortir du schéma erroné et stéréotypé qui réduit les conflits en Afrique en une guerre tribale et en un règlement de compte entre deux tribus vengeant des haines séculaires. Le fait ethnique est peut-être instrumentalisé par les politiciens, il l'est sûrement même, mais si vous allez au niveau du petit peuple, du paysan, il n'y a pas de tels conflits puisqu'ils vivent tous la même misère. Dans tous ces conflits, si vous regardez bien, vous trouverez d'abord les grandes compagnies pétrolières et diamantifères qui manipulent les hommes politiques qui à leur tour... (307-309).

Cette analyse est nuancée par un politologue africain :

...Si vous vous contentez de reprendre paresseusement l'analyse politiquement correcte, à savoir la manipulation par les grandes sociétés, même si cela est en partie vrai, vous ne comprendrez jamais la réalité de ce pays et à fortiori vous ne trouverez aucune solution pour résoudre la crise. Il faut regarder la politique par le bas. Au bout du compte c'est un conflit de fond entre les deux grandes ethnies du pays, les Mayi-dogos et les Dogo-mayis, un conflit (...) vieux de bientôt un demi siècle, lorsque les leaders de ces deux groupes se battaient pour le pouvoir abandonné par le colon. C'est un conflit ethnique sous tous ses avatars. (310)

A la vérité, les firmes occidentales arment les belligérants en fonction de leurs intérêts. En manipulant les hommes politiques, les grandes sociétés les divisent tout en tablant sur le fait ethnique que les leaders noirs instrumentalisent pour le pouvoir. Pour chacun d'eux, la primauté de la tribu est essentielle, d'où la bipolarisation de la vie politique et le fractionnement de l'armée en deux « factions » rivales soutenant chacune son protagoniste. Ainsi, dans ce conflit, note Tamilia, « ce sont deux tribus qui s'entretuent »(309), avant de conclure finalement : « ce ne sont deux tribus, deux ethnies qui s'entretuent, ce sont les politiciens qui nous tuent » (311). En réalité, ceux qui s'activent dans ces tueries ne sont qu'une infime minorité. De ce fait, nous pouvons comprendre l'incompréhension de Laokolé :

Qu'avons-nous fait ? Pourquoi devrions-nous souffrir pour un combat qui ne nous concernait pas? Qu'est ce que cela changerait pour nous si c'était le chef des Tchétchènes ou celui des Mata Mata qui avait le pouvoir ?Rien, absolument rien. Et pourtant, c'était comme ça, nous étions l'herbe sur laquelle se battaient les éléphants (JCM :104) .

Ainsi est fait le jeu impérialiste : des leaders politiques qui marchent sur des cadavres pour arriver au pouvoir ! Sans morale, sans le moindre souci pour les victimes innocentes, les impérialistes accroissent leurs profits : « Pour le monde occidental nos gorilles ou notre pétrole comptaient plus que nous les humains (...) En nous entretuant, nous enrichissions les marchands d'armes (...)

exploitation, du diamant (...) le pillage de nos ressources » (LFO :309). On le voit, la politique de l'Occident en Afrique est en déphasage avec sa morale religieuse, socle de sa propre civilisation. Mais, la religion chrétienne de tout temps instrumentalisée pour servir le capitalisme et l'expansionnisme européen ne suscitent pas l'adhésion des Africains qui la rejettent.

3. La religion messianique ou religion de libération et la montée du nationalisme

Le pays de Mankunku connaît une vague de religion contestataire dans laquelle apparaissent également des sectes venues d'Amérique, telle Les Témoins de Jehovah qui prêche la fin apocalyptique du monde et prédit un nouvel ordre des choses sous le gouvernement du Fils de Dieu. En attendant ce nouvel ordre des choses, les T.J, comme les moutsompistes, refusent, excepté » la paie de l'impôt, de faire de la politique, de participer aux élections et de saluer le drapeau, symbole du pays colonisateur (247). Mais la vraie religion de libération nationale est avant tout représentée par la secte moutsompiste à laquelle s'ajoutent les Kimbanguistes, les Croix Koma et les Zéphirins. Toutes ces sectes avaient leurs racines dans le petit peuple des villes et des campagnes (247). Elles développèrent à l'égard des Colonisateurs un discours hérétique mais très combatif, car il a pour terreau la situation socio-économique et politique occasionnée par la colonisation, où la population autochtone vivant dans la pauvreté est exploitée et dominée par les colons. Par ce discours, elles récusent l'ordre colonial et proclament plus ou moins la fin de la domination coloniale. Le discours messianique suscita une véritable prise de conscience collective des colonisés : cette terre occupée par les Blancs et sur laquelle ils étaient victimes de violences et de privations de libertés était la leur et *Nzambi-a-Mpungu* , leur Dieu, allait leur faire justice en envoyant un messie les débarrasser d'eux. Pour cela, ils devaient absolument faire quelque chose. Ils commencèrent alors à revendiquer l'autonomie. Aux revendications autonomistes de la population, les autorités répondent par la violence. Les mesures de répression prises étaient de plus en

plus draconiennes. De leur côté, les églises chrétiennes, après avoir réussi à faire tuer Santu a Tandu (Ma Ngudi, La Sainte) et à répandre en vain la rumeur selon laquelle la prophétesse venue préparer le chemin de Moutsompa, le Messie, le sauveur, avait abjuré, se lancèrent dans une vaste campagne de communication et de distribution de médailles saintes aux beaux profils de la Sainte-Marie et des Saints étrangers, afin d'éradiquer la culture hérétique, idolâtre et sacrilège de Ma Ngudi qui semblait s'enraciner de plus en plus dans le cœur des autochtones. Mais les femmes à qui elles étaient destinées refusent de les prendre; d'autres préfèrent s'enfuir dans la brousse ou dans la forêt lorsqu'arrivent les distributeurs. Dans l'impasse, les autorités civiles, militaires et religieuses s'allient, collaborent chacune dans son intérêt personnel. La répression la plus féroce a lieu en campagne. A l'aube, l'armée encercle les villages prenant ainsi en étau les villageois paniqués à leur réveil. Elle procède à la vérification des papiers de ceux qui avaient payé leur impôt. Tous ceux qui ne sont pas en règle sont emmenés en prison. Par la suite on vérifie les cartes d'électeurs, car ceux qui n'en ont pas, donc ceux qui n'avaient pas voté, étaient des moutsompistes subversifs. Et en présence des villageois on détruit toute photo de Moutsompa ou de Ma Ngudi, on asperge de l'eau bénite et l'on distribue des croix de Notre-Seigneur, des médailles de baptêmes. L'opération se termine par une nouvelle mesure d'exploitation des paysans: l'administration remet à chaque paysan, homme ou femme, un sac d'arachide à cultiver dans l'espoir d'en recueillir trois bien pleins à la récolte (LFO: 248-249). Il s'agit, pour les indigènes, de cultiver les champs de l'administration coloniale. Malgré la répression, l'élan de contestation ne faiblit pas. Même au sein de l'église catholique locale, des dissensions apparaissent quant à la position à adopter face à cette répression. Le geste le plus marquant, le plus spectaculaire est celui de l'Abbé Zola qui rompt avec elle. Animé par la volonté de protester contre ce qu'il appelle les « crimes » contre son peuple, ce dernier brise son engagement de chasteté en prenant publiquement une femme avec laquelle il s'enferme pendant que ses ouailles entourant sa maison chantent des gloria et des hymnes à la gloire de Ma Ngudi. L'Abbé continue son martyre trois jours et trois nuits sans boire ni manger jusqu'à mourir à la tâche: il est le premier martyr volontaire de la lutte pour l'indépendance (LFO: 249).

La ferveur nationaliste des colonisés n'est pas le fait des seules religions messianiques, elle est aussi due aux politiciens révolutionnaires autochtones liés au vaste mouvement de libération tiers-mondiste qui prend son élan à Bandoeng. Mais ce sont les sectes de libération qui contribuent le plus à aiguïser le sens politique ou du moins contestataire de la population que les politiciens (LFO :247-248). C'est d'ailleurs sous la pression des évènements causés par Ma Ngudi (grèves, émeutes) que les étrangers supprimèrent le code de l'indigénat qui légitimait le portage, les corvées, les travaux forcés pour les Noirs colonisés considérés tels des sujets et non des citoyens. Ce fut là un important pas vers la reconnaissance de leur humanité, d'autant plus qu'il fut remplacé par la loi-cadre qui consacra la reconnaissance de leur humanité, libéralisa la vie politique, créa des Conseils et des Assemblées territoriaux (LFO : 248) et y généralisa le suffrage universel. Malheureusement, les élus soutenus lors de l'élection par ces mêmes colons ne sont que les pantins de l'administration. Dans cette période d'incertitude, de crise née du désir d'indépendance, l'Administration s'appuie sur les nouveaux députés qui relaient les anciens chefs de tribus pour proclamer les bienfaits de la mère-patrie, tout en ayant recours à la force pour étouffer le mouvement de contestation. Heureusement ces élus ne sont pas suivis par quelques autres politiciens de même que les masses qui continuent à opposer une résistance multiforme à l'Occupant. Mankunku se livre, en ce qui le concerne, à une forme de résistance personnelle très symbolique par la voie de l'art. Il fait fondre des médailles religieuses que les gens ne veulent plus garder sur eux ou porter. De la sorte, il transforme la Sainte-Marie en Ma Ngudi et Jésus -Christ en Moutsompa (LFO : 252). Il est arrêté. Le pouvoir qui n'avait pas évalué les risques de cette arrestation est surpris par la tournure que prennent les évènements. Les paysans protestèrent les premiers en refusant les sacs de grains d'arachide de maïs que leur distribuait l'administration pour les plantations. Ecœurées, les forces de l'ordre se mettent à réprimer les protestataires. Au plus fort de la répression, les paysans adoptent une stratégie de résistance passive : ils acceptent la distribution forcée des grains mais les tuent avant de les semer en les faisant bouillir dans de grandes touques (LFO : 255). Repartie de la campagne, la contestation gagne la capitale et donne un nouveau souffle à la lutte pour l'autonomie. Face à l'enjeu, les

partis politiques nouvellement créés s'organisent et tiennent des sit-in devant la prison où sont incarcérés Mandala Mankunku et d'autres personnes. Le Gouverneur général convoque tous les députés indigènes de la nouvelle assemblée pour discuter de l'avenir du pays et désamorcer la crise. En tout cas le sort des Colonisateurs était jeté :

(...) En effet, pendant que le gouverneur et ses députés discutaient, la foule entraînée par les étudiants et les chefs de parti que le gouverneur avait refusé de recevoir s'était dirigée vers le camp où avaient été enfermés Mankunku et les paysans, les avait libérés et, prise par son élan, avait continué à marcher sur le palais du gouverneur(...). Ceux qui savaient écrire portaient de grandes affiches avec les noms de Moutsompa et de Ma Ngudi tandis que d'autres demandaient purement et simplement le départ des étrangers (259).

La confrontation qui s'en suivra entre les manifestants et l'armée sera sanglante mais portera un « coup fatal » à l'administration coloniale qui cède à leurs revendications : c'est « l'indépendance ».

Avec l'évocation du capitalisme, de l'expansionnisme, de la religion et du nationalisme tels que mis en évidence dans son œuvre, DONGALA expose tant de réalités de l'histoire politique de l'Afrique avec ses aspects les plus secrets. De cette manière, il dénonce la politique occidentale en Afrique. Mais pour autant, les dirigeants africains ne sont pas exempts de reproches : à cause de leur amateurisme, leur alignement ou leur manque d'éthique, bon nombre d'entre eux sacrifient leurs pays sur l'autel de l'impérialisme occidental que certains reprochent tout de même avec le socialisme.

Chapitre III : Les idéologies politiques

La liberté, le bonheur d'un peuple, d'un groupe d'individus vivant sous les mêmes lois et partageant la même communauté de destin est fonction des choix idéologiques de son élite ou son intelligentsia et de la politique qui en découle, car le «salut », qu'on le veuille ou non, se trouve dans la politique. Malheureusement, en Afrique postcoloniale, les élites nationales la « tirent vers le bas », la plupart du temps. Dans ce sens, la politique ne sert plus la cause commune, les intérêts de tous. C'est ainsi que dans leurs œuvres, nos écrivains ne manquent pas d'analyser les motivations des choix idéologiques de la classe politique, de scruter à la loupe et de dénoncer sa gestion du pouvoir de même que les forces rétrogrades qui entravent les politiques salutaires.

L'objet de ce chapitre est de mettre en lumière les visions politiques opposées du destin des peuples telles qu'elles apparaissent dans l'œuvre de DONGALA dans le cadre des affrontements des doctrines, du heurt des « systèmes de pensée » et ce à travers l'analyse du socialisme scientifique, du socialisme africain, de la démocratie tout court et de la démocratie à l'africaine, toutes, des idéologies qui ont marqué l'histoire politique de l'Afrique. Choisies dans des contextes particuliers, elles présentent des caractéristiques bien distinctes.

Le socialisme est l'idéologie politique dominante de l'œuvre de DONGALA. Et l'écrivain congolais le présente sous ses multiples facettes. En effet celui-ci évoque le socialisme scientifique, socialisme originel, et ses avatars, en l'occurrence le socialisme « bantou » ou « maghrébin » qui peuvent tous être désignés par l'expression « socialisme africain ». Nous allons analyser ces différentes idéologies pour saisir les écarts entre elles.

1. Le Socialisme scientifique

Le socialisme scientifique constitue l'idéologie de quelques régimes au pouvoir dans cinq des huit nouvelles de *Jazz et vin de palme*, notamment « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati* », « *Une journée dans la vie d'Augustine Amaya* », « *Le procès du père Likibi* », « *La cérémonie* » et « *Jazz de vin de palme* ». On le retrouve aussi dans *Le Feu des origines*, *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* et dans *Un Fusil dans la main*, un poème dans la poche où il inspire les maquisards du mouvement national de Libération et le régime de Bokabar Mabouta dont l'idéologie est un amalgame dudit socialisme, du « libéralisme » et du traditionalisme.

Les régimes foncièrement socialistes d'Afrique sont portés au pouvoir par des révolutions militaires et sociales qui balayaient des régimes corrompus ayant hérité les structures du capitalisme colonial. Ces différentes révolutions sont la conséquence d'un profond malaise social qui fait déchanter les peuples. Celui-ci tient à la misère et au cloisonnement social, c'est-à-dire à la division de la société en classes inégales, notamment les Nantis et les Pauvres. Les Nantis sont une poignée de parvenus, d'individus qui participent au festin politique. Les Pauvres par contre, sont les laissés-pour-compte, les masses exploitées par les dirigeants et leurs proches. Ainsi par exemple, le régime de Bokabar Mabouta ne sert que les intérêts de la bourgeoisie. De ce fait, il se creuse un fossé considérable entre les dirigeants et les masses, d'autant plus qu'ils en sont coupés. Le narrateur traduit bien cette triste réalité lorsqu'à l'occasion de la fête du travail du 1^{er} mai, il fait le constat ci-après :

(...) depuis le coup d'Etat qui plaça ces gens au pouvoir, rien n'avait changé. Ils se réclamaient de révolution, de socialisme et jamais la division entre les dirigeants et la masse n'était apparue aussi manifeste à Mayéla que ce jour du 1^{er} mai, fête des travailleurs. C'était à désespérer (UFMPP : 290).

Ces propos confirment bien le cloisonnement de la société anzikaise. Aussi l'option du socialisme scientifique se justifie-t-elle par la volonté de lutter contre les inégalités sociales pour le bonheur de tous. Les caractéristiques de cette idéologie

transparaissant sont : le « centralisme démocratique », le rejet du capitalisme et de l'impérialisme ainsi que la participation des masses à la gestion du pouvoir.

1.1. Pouvoir populaire et rejet des systèmes d'exploitation

L'adhésion au socialisme exprime avant tout l'aspiration des élites africaines à un pouvoir des peuples par les peuples ainsi qu'à une gestion politique et un développement économique viables de leurs pays pour le bonheur de tous⁴⁶.

Le socialisme scientifique tel que présenté par E.D préconise l'instauration d'un pouvoir populaire. Il exclut le multipartisme qui induirait la division du peuple. Le peuple doit absolument être un autour d'un seul parti qui incarne les aspirations de tous.

Le centralisme que les dirigeants socialistes qualifient de démocratique répond donc à la nécessité de construction d'un Etat fort et de développement efficient du pays. Avec l'instauration de la pensée unique, les analphabètes et même les intellectuels ne doivent penser et s'exprimer que comme le veulent les barons du pouvoir, car seul le parti au pouvoir maîtrise la ligne idéologique juste pour le pays et c'est lui qui oriente les instances nationales de l'Etat. Dans cette perspective, la création ou toute tentative de création d'un autre parti politique est passible de sanctions sévères. Un violent éditorial publié contre de prétendus démagogues accusés de s'ingénier à troubler l'ordre public, qualifiés de contre-révolutionnaires dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* est édifiant à cet égard :

Notre pays est un pays démocratique où après la dernière insurrection contre un régime dictatorial, la liberté est garantie par notre parti unique et par son guide éclairé, le général Bokabar Mabouta. Il n'y a qu'un seul parti légal, toute tentative d'en instaurer un autre serait considérée comme un crime

⁴⁶ Claude, SOUFFRANT. *Une négritude socialiste, religion et développement chez J. Roumain, J.S Alexis, Langstone Hugues*. Paris : L'Harmattan, 1978, p.138.

(310-311).

Le pouvoir socialiste se montre intraitable avec ses détracteurs. Ceux-ci sont arbitrairement arrêtés et emprisonnés. Le parti unique contrôle tous les faits et gestes jusqu'aux pensées des citoyens (JVP : 15). Ainsi s'instaure dans le pays un véritable terrorisme intellectuel.

Dans « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati* », le narrateur nous édifie à ce sujet, lorsque parlant de Kali Tchikati, un cadre éminemment rouge formé à Moscou, fervent défenseur de l'idéologie du parti au pouvoir dont il est un des membres fondateurs et numéro deux, il fait savoir :

Il avait été lors de son heure de gloire de ces individus qui avaient instauré un terrorisme intellectuel sur le pays prétendant qu'eux seuls connaissent la « ligne juste » de la révolution, falsifiant l'histoire, étouffant tout débat d'idées sous un centralisme qui n'avait rien de démocratique, censurant les écrivains et artistes, emprisonnant les journalistes. Je n'évoquerai pas ici le sort qu'ils réservaient à leurs opposants politiques (JVP : 18)

La liberté de penser, la liberté d'opinion, la liberté d'expression sont donc confisquées. Nous le découvrons dans l'extrait ci-après : « Comme l'a si bien expliqué le camarade ministre de l'Information et Agitation, les journalistes n'étaient pas là pour informer et analyser l'événement tel qu'ils le sentaient ; ils n'étaient que les propagandistes de la ligne juste, c'est-à-dire les perroquets du parti. » (JVP : 128). On le voit, le recours à l'étiquette démocratique ne sert qu'à tromper ceux qui veulent bien être trompés. Le socialisme scientifique, idéologie de libération populaire, en vient en réalité à recouvrir une pratique politique contraire aux intentions qu'il proclamait.

Le discours politique monopolisé, le pouvoir socialiste excelle dans son entreprise d'endoctrinement des masses, afin, dit-il, de les politiser et les rendre de plus en plus responsables de leur destin. Par là, il entend s'allier avec elles pour créer autour du parti qui tient les rênes du pouvoir, ce que Zacharie

Konimboua appelle « un front national » contre le capitalisme et le social impérialisme sans oublier la social-démocratie et leurs valets. Voilà, selon lui, les vrais problèmes auxquels est confrontée l'Afrique (JVP:92).

Le socialisme scientifique rejette donc toute forme d'exploitation ou de domination de l'homme par l'homme notamment le capitalisme, l'impérialisme, le social impérialisme, le néocolonialisme et même la social-démocratie.

Le capitalisme est un régime économique et social fondé sur les capitaux privés. Du point de vue économique, le capitalisme induit à une aliénation essentielle, souligne Karl Max. En effet, celui-ci estime que de toutes les formes qui en existent, l'aliénation fondamentale, c'est l'aliénation économique selon laquelle ceux qui travaillent ne gagnent pas et ceux qui gagnent ne travaillent pas. Et c'est fondamentalement de cette forme de travail qu'il s'agit de se libérer⁴⁷.

L'impérialisme, quant à lui, désigne la domination politique ou économique et le social impérialisme la domination sociale d'un Etat sur d'autres. La notion d'impérialisme est donc plus large que celle du néocolonialisme. Elle n'implique pas nécessairement les anciennes colonies et leurs anciennes métropoles auxquelles se limite le néocolonialisme car, c'est une domination économique et culturelle sur d'anciennes colonies. Mais la définition qu'en propose Sekou TRAORE est, comme le fait observer Pierre NDOUMAÏ, complète, conforme à la réalité puisqu'elle s'inspire du vécu des victimes du néocolonialisme :

Le néo-colonialisme, écrit-il, est un système de mesures politiques,

⁴⁷ Claude, SOUFFRANT. *Une négritude socialiste, religion et développement chez J. Roumain, J.S Alexis, Langstone Hugues. Paris : L'Harmattan, 1978, p.138.*

*économiques financières, commerciales, militaires, stratégiques, culturelles et idéologiques qui restaurent la domination et l'exploitation impérialiste dans les Etats formellement indépendants*⁴⁸.

Pour ce qui est de la social - démocratie, elle désigne un courant politique socialiste qui opte pour le suffrage universel comme mode d'accession au pouvoir, alors que le marxisme -léninisme prône le triomphe de la révolution comme moyen quasi exclusif de conquête du pouvoir. Sur le plan économique, elle penche pour une économie mixte avec l'introduction dans le système d'exploitation productif capitaliste d'une forte protection sociale de travailleurs, des nationalisations sélectives.

Pour les leaders socialistes, le capitalisme, le social impérialisme et la social-démocratie doivent toujours être combattus voire abattus, quels qu'en soient le prix et les moyens notamment la révolution sociale, la révolution militaire, selon les cas figure. C'est ce qui explique d'ailleurs la révolution sociale évoquée dans « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati* » où le narrateur parle des journées de révolte populaire qui balayèrent un ancien régime au pouvoir, lesquelles renvoient certainement aux trois glorieuses, la révolution militaire signalée dans « *Le procès du père Likibi* », la révolte armée à laquelle participe Mayéla dia Mayéla au Zimbabwe de même que la révolution sociale qui le porte au pouvoir. De tout temps, le colonialisme, le néocolonialisme et l'impérialisme constituent les principaux ingrédients des discours des leaders socialistes révolutionnaires. L'extrait ci-après en est un bel exemple :

(...) le chef de l'Etat lança sa magistrale attaque contre l'impérialisme. Il était au mieux de sa forme (...)

- « *A bas le colonisation, lançait d'une voix le chef*
- *A bas !(...)*
- *A bas le capitalisme !*

⁴⁸ Sékou, TRAORE. *Questions africaines : francophonie, langues nationales*. Paris : L'Harmattan, 1989, p.10, cité par Pierre, NDOUMAÏ. *ON NE NAÎT PAS NOIR, ON LE DEVIENT. Les métamorphoses d'une idéologie raciste*. Paris : L'Harmattan, 2007, p.129.

- *Impérialisme, néocolonialisme !*
- *A bas*
- *Vive la révolution*
- *Viva, viva, viva, soutien*
- *(Tout pour le Peuple !)*
- *(Rien que pour le peuple !)*
- *Merci, dit-il (LPGNE : 145).*

Les autorités socialistes dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* de même que *Le Feu des Origines* et *Jazz et vin de palme* les entendent comme des forces du mal qu'il faut absolument abattre pour une liberté et une indépendance totales, véritables facteurs de développement. Mais le développement passe également par la voie de la libération de l'homme de l'obscurantisme.

1.2. Développement social et libération de l'homme de l'obscurantisme

Le but poursuivi par le socialisme scientifique est de faire de la politique un moyen par lequel le grand nombre des hommes sinon tous les hommes soient heureux par l'amélioration de leur cadre et condition de vie. Mais il faut les disposer à accepter d'œuvrer pour le progrès. A cet effet, il est impérieux de les libérer de l'obscurantisme. Pour les responsables socialistes, libérer les masses de l'obscurantisme revient à les affranchir de l'emprise de la religion, des croyances et traditions qu'ils jugent rétrogrades : elles ne peuvent en aucun cas servir la cause du développement. Ce sont des obstacles au progrès avec lesquels on ne peut pas transiger. En tout cas, c'est le message qu'elles passent à tous les niveaux de la population. La cible privilégiée du pouvoir se trouve être les villageois. Celui-ci veut en effet démanteler la société traditionnelle. C'est de l'effondrement de ce monde qu'il est question dans le discours du vieux Mouko, chef du village Madzala, lors d'une réunion de tout le village selon l'ordre reçu des dirigeants :

Il avait ordonné aux villageois de ne plus rendre hommage aux ancêtres, de détruire les fétiches car ceux-ci témoignaient d'une mentalité arriérée, de ne plus exiger de dot lorsqu'on mariait sa fille ou de refuser de la payer lorsqu'on vous la demandait et, pour ceux qui étaient croyants, de ne plus prier : c'était à

cause de tout cela que le pays n'avancait pas sur le chemin de la libération économique, c'était à cause de tout cela qu'il y avait des récoltes aux rendements médiocres, des mauvaises routes, du paludisme, de la drépanocytose, des femmes stériles, etc. (JVP: 71).

La lutte pour la libération des masses de l'obscurantisme se radicalise avec l'arrestation, le jugement, la condamnation à mort et l'exécution du père Likibi qu'un tribunal révolutionnaire reconnaît coupable de pratiques fétichistes. Cette radicalisation se traduit également par l'exclusion du parti unique au pouvoir de son numéro deux, en l'occurrence Kali Tchikati et d'un autre de ses éminents membres, parce que coupables d'activités occultes (activités contre-révolutionnaires) ; ainsi que la nationalisation des écoles, de tous les hôpitaux et cliniques aux mains de diverses confessions religieuses, à la suite d'un important séminaire intitulé « *Croyance religieuse et animisme : un frein au développement et à la lutte anti-impérialiste* » tenu peu avant sa déchéance par Kali Tchikati dans « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati* ».

Tout compte fait, le socialisme scientifique, à la lumière de notre analyse, est une idéologie engagée qui se décline brièvement de la façon ci-après :

Principes	Actions politiques
Pouvoir populaire et Rejet des systèmes d'exploitation	Centralisme : parti unique ou parti populaire
	Lutte contre le néo-colonialisme, l'impérialisme, le capitalisme, la social-démocratie et le social-impérialisme
Développement social et Libération de l'homme de l'obscurantisme	Lutte contre la religion et les traditions

Le socialisme tel qu' « adapté » ne satisfait pas certains intellectuels africains qui, de ce fait, en viennent à l' « africaniser »

2. Le socialisme africain

Le socialisme africain voulu concrètement par Mayéla dia Mayéla présente des similitudes et des divergences avec le socialisme scientifique. Il préconise lui aussi un centralisme mais qui, dans les faits, est vraiment démocratique ; la lutte contre les systèmes d'exploitation, les pratiques politiques qu'il prend respectivement pour des dangers externes et internes pour son pays ; et prône une bonne gouvernance basée sur le respect des principes traditionnels africains.

2.1. Primat des valeurs religieuses et morales

Le socialisme scientifique, nous l'avons vu, rejette les traditions africaines. De ce fait il fait fi de l'identité africaine, de l'âme africaine. C'est le prolongement, qu'on le veuille ou non, du « génocide culturel » perpétré en Afrique par les colonisateurs blancs.

Aux yeux de Mayéla dia Mayéla, la politique ne peut pas se concevoir hors de la sphère culturelle. Bien conscient de la dimension humaniste du socialisme qui lui a permis de devenir président de la République, celui-ci le repense nécessairement. Le politicien y intègre des valeurs religieuses et culturelles négro-africaines. Ainsi, son socialisme, il le veut respectueux des valeurs africaines : finis l'arbitraire, la torture, les tribunaux bidons ; nous allons revenir à la conception que l'Afrique à toujours eue de l'homme et de la vie humaine et l'amplifier » (UFMPP : 335).

Le leader révolutionnaire entend réaliser une République humaine. Dans la tradition africaine, la personne humaine est sacrée. Ce faisant, on ne verse pas le sang humain gratuitement sauf dans le cadre de l'exécution d'une sentence prévue à l'encontre des hors-la-loi. Dans la nouvelle Anzika, l'homme aura une place de

choix, les droits de l'homme seront respectés et les conditions de son plein épanouissement individuel garanties sur le modèle social traditionnel africain, à en croire Mayéla dia Mayéla. Dans sa pensée, la société africaine traditionnelle présente des caractères des systèmes communautaires africains⁴⁹.

A la vérité, Mayéla dia Mayéla se veut être un président de la rupture. Pour garantir le succès de sa présidence et la réussite de la révolution anzikane, ce dernier table aussi sur un pouvoir populaire et une bonne gouvernance.

2.2. Pouvoir populaire et bonne gouvernance

Après la révolution qui favorise son accession à la magistrature suprême, l'unité profonde d'Anzika devait être garantie, préservée. Dans ce sens, « il ne fallait pas diviser la nation après la rude épreuve qu'elle venait de subir (324). Ce faisant, le nouveau président qui se présente en unique candidat à la présidentielle s'impose comme l'incarnation de l'idéal et du but de tous ses compatriotes. Et il entend révolutionner le pays avec un Etat fort, dirigé par un gouvernement autour duquel doivent s'aillier tous les anzikans. Jouissant d'une popularité incontestable, celui-ci peut compter sur le soutien du peuple, ce peuple qui est allé le chercher chez lui dans son village pour l'installer au pouvoir, ce peuple encore dans l'euphorie révolutionnaire.

L'approbation à 99, 99% de suffrage populaire de la constitution qu'il promulgue et son élection à 99% des voix (UFMPP : 324) le légitiment davantage en même temps qu'elles confortent son pouvoir dont elles renforcent le caractère populaire. Le peuple est donc bien disposé à suivre, à soutenir son gouvernement. Mayéla dia Mayéla entend le faire effectivement participer à la gestion du pouvoir. Il n'a nullement l'intention de se comporter en dictateur. Son centralisme n'exclue pas l'expression démocratique : « je bannirai toute torture, les gens pourront parler,

⁴⁹ Ben Yacine, TOURE. *Afrique : L'épreuve de l'indépendance*. Paris : Presses universitaires de France, 1983, p.57

dire faire tout ce qu'ils voudraient. La cité révolutionnaire doit être de ce monde sinon à quoi aurait servi toute notre vie (...) ? (UFMPP : 30). Le chef de la révolution anzikaïse reste ouvert à toute proposition constructive utile au développement d'Anzika. Conscient des attentes de ses concitoyens, il se résout à leur procurer le bonheur nécessaire par le développement du pays auquel il les fait participer.

2.3. Lutte contre les dangers

L'idéologie nationale mise en exergue par Mayéla dia Mayéla, il est impérieux de le rappeler, vise le développement social. Aussi, part-elle en chasse contre la politique de domination et d'exploitation d'Anzika. Le président sait que les racines de l'impérialisme et du néocolonialisme, émanations de cette politique qu'il a toujours combattue, subsistaient toujours dans le pays, en dépit de la chute de Bokabar Mabouta qui en était complice. Leur subsistance ne peut que desservir la cause d'Anzika. La révolution doit absolument aboutir, sinon elle n'aurait servi à rien. Mais à ses yeux, le néocolonialisme et l'impérialisme ne constituent pas les seuls dangers auxquels doit faire face le pays. Certaines pratiques néfastes instaurées par le gouvernement Mabouta constituent elles aussi des dangers à combattre.

2.3.1. L'impérialisme et le néocolonialisme, dangers venant de l'extérieur

Mayéla dia Mayéla est un politicien « exceptionnel », un socialiste révolutionnaire avéré. Il n'est donc pas étonnant qu'il fasse de la lutte anti impérialiste et anti-néocolonialiste son cheval de bataille. Exerçant à peine le pouvoir, le président marque une rupture non seulement idéologique mais aussi politique avec son prédécesseur Bokabar Mabouta qui s'était toujours déclaré socialiste sans vraiment le prouver. Premier signal fort et concret de cette rupture, il rebaptise le pays. La République d'Anzika devient la République populaire et démocratique d'Anzika. (334). Ce changement est l'expression de sa volonté de

rompre avec les habitudes du passé, de remettre entre les mains du peuple anzikais le destin de son pays. Mayéla dia Mayéla ne veut plus d'une souveraineté illusoire, factice. La vraie indépendance, gage de progrès ou de développement durable, ne sera effective qu'une fois la guerre contre l'impérialisme et le néocolonialisme gagnée. Il faut absolument s'en débarrasser. Pour le révolutionnaire, c'est un devoir. Ce faisant, il n'hésite pas publiquement à s'en prendre à la France, l'ancienne puissance colonisatrice : « l'ennemi principal est l'impérialisme international et français en particulier dans notre cas » (354). Par la suite il renchérit :

(...) Le général de Gaulle a écrit que « La grandeur monarchique ne se divise pas ». Moi je dis : l'indépendance ne se partage pas (...). Il y a quand même une dizaine d'années que nous sommes indépendants, une autre génération est au pouvoir et elle ne voit plus les choses de la même manière (356).

Mayéla affiche ainsi sa détermination à ne céder aucune parcelle de la souveraineté d'Anzika. Dans ce sens, ce dernier décide de « casser la lourde administration héritée et la rebâtir sur des bases nouvelles, de prendre en mains l'exploitation de toutes les ressources nationales » (UFMPP : 330).

Sa lutte contre l'impérialisme se traduit par des actes très significatifs : au plan national, il décide de nationaliser toutes les banques étrangères, les puits de pétrole et les mines d'uranium qui faisaient la richesse d'Anzika, au plan international, il apporte son soutien sans faille au peuple vietnamien dans sa lutte contre l'impérialisme américain et ouvre son territoire à l'entraînement des armées de libération nationale. Toutefois, sa « politique » de nationalisation lui vaut de la part des puissances occidentales un chantage qui contribue à sa chute. Et son successeur, l'« obscur capitaine » Marius Mouyabi, s'inscrit sur la même ligne idéologique que lui. Celui-ci estime que son prédécesseur a échoué dans sa mission de redressement durable de la nation. A cet effet, il se propose de remettre la révolution sur les rails. Mais son idéologie est teintée de régionalisme : « Mayéla

et Mouyabi se réclamaient tous les deux de la révolution -le clivage se fit alors sur des lignes tribales, du moins régionalistes ». (UFMPP : 363).

De révolution en évolution, la foi de la majorité des Africains en le socialisme s'amoindrit, pour autant qu'elle s'use considérablement. D'où la volonté de changer de systèmes politiques dans leurs pays qui justifie ainsi l'avènement de la démocratie. Mais, à la vérité, cela ne constitue pas la solution, tant que certaines pratiques qui constituent de véritables dangers internes à leurs pays ne sont pas éradiquées. Quoi que ses détracteurs pensent qu'il a échoué, Mayéla n'a pas manqué de les combattre.

2.3.2. Les dangers internes : le tribalisme, la gabegie financière, l'ineptie, la violation des droits de l'homme et les inégalités sociales :

Le tribalisme, la gabegie financière, l'ineptie, la violation des droits de l'homme et les inégalités sociales sont autant de maux qui ont miné le régime de Bokabar Mabouta. Dans son programme de gouvernement, le président Mayéla dia Mayéla se déclare déterminé à les éradiquer pour développer harmonieusement Anzika. C'est dans son mémorable premier discours, après l'intronisation, qu'il le dit haut et fort :

... il continua son discours en énumérant l'ineptie du gouvernement précédent, son népotisme, son tribalisme, sa gabegie, tout cela contrebalancé par la future action de son gouvernement qui serait une action progressiste et révolutionnaire, sans tribalisme ni népotisme, sans gaspillage d'argent pour des projets de prestige, etc. (334).

Mayéla dia Mayéla envisage en tout cas une gestion saine des affaires publiques qui contribuerait à mieux combattre l'impérialisme et le néocolonialisme dans l'unité nationale quotidiennement consolidée. Ce faisant, il engage une lutte sans merci contre la domination des classes, de tribus (334) pour finalement arriver à faire d'Anzika un pays sans classes (309).

On le constate, le socialisme africain est lui aussi une idéologie engagée mais bien adaptée à la réalité africaine.

Ci-après voici récapitulés les éléments déclinés du socialisme africain.

Principes	Actions politiques
Pouvoir populaire et bonne gouvernance	-Respect des croyances et coutumes africaines -Centralisme démocratique : tolérance politique, respect des libertés individuelles, justice sociale, gestion rigoureuse, politisation des masses, promotion de la participation au développement
Lutte contre les dangers	-Lutte contre l'impérialisme et le néocolonialisme, dangers venant de l'extérieur ; -Nationalisation et inclination pour la révolution mondiale ; -Lutte contre le tribalisme, la gabegie financière, l'ineptie et la violation des droits de l'homme.

L'expérience du socialisme à l'africaine comme celui à l'occidentale se conclue par un échec qui fait émerger l'idée de l'instauration d'un nouveau type de politique. Dès lors, tous les espoirs des Africains reposent sur l'option de la démocratisation de leurs pays.

3. La « démocratie « tout court » : liberté d'expression, d'association et d'entreprise :

Après avoir expérimenté le socialisme scientifique et le socialisme africain qui n'ont occasionné que des révolutions répétées, une situation de progrès contre progrès ou d'éternel recommencement révolutionnaire où, en réalité, une poignée

d'individus commande à l'écrasante majorité, l'Afrique choisit de faire l'expérience de la démocratie sous la pression surtout de ses peuples.

C'est effectivement son aspiration à la démocratie à l'occidental, « démocratie tout court », pour reprendre les termes du père de Matapari, qui pousse le peuple à engager une révolution contre le régime socialiste qu'il reprouve dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*. Elle se caractérise par la liberté d'expression, d'association et d'entreprendre.

C'est le père de Matapari, M. Le directeur de l'école d'ibibiti, qui est le premier à réclamer, par une lettre ouverte au président socialiste au pouvoir, l'instauration d'une véritable démocratie : « Nous ne voulons plus d'une démocratie populaire, ni d'autre démocratie qualifiée, mais nous voulons de la démocratie tout court » (LPGNE : 250). Et il en donne un contenu : nous ne voulons plus d'une démocratie de l'intimidation ni de têtes coupées. Nous exigeons que le peuple choisisse lui-même ses dirigeants par des élections, nous exigeons la liberté d'expression, d'association et la liberté d'entreprise. Tout cela doit être garanti par un texte suprême, inviolable, une constitution (ibid.).

La démocratie tout court ou démocratie à l'occidental repose donc sur le multipartisme. Comme mode de désignation des dirigeants, elle prône le « suffrage universel ». Le « peuple souverain » se choisit lui-même ses dirigeants. Il doit être libre de ses choix et de la même façon de sa parole : dire librement ce qu'il veut, ce qu'il pense. Le socle de cette démocratie c'est la constitution que personne ne doit violer.

Mais, pendant la conférence nationale souveraine qui entérine le changement d'idéologie politique du pays, on pense l'africaniser.

4. La démocratie africaine

L'africanisation de certaines idéologies occidentales adoptées par l'intelligentsia africaine est à la mode chez DONGALA. A l'instar du socialisme, les Africains font choix d'adapter la démocratie aux réalités africaines lors d'une conférence nationale qui sonne le glas de l'ère socialiste et inaugure l'ère démocratique véritable dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*. Cette « démocratie à l'africaine » se caractérise par le respect des traditions africaines, le pluralisme et le libéralisme.

4.1. Respect des traditions africaines

La démocratie africaine suppose une forme d'organisation démocratique originale qui tienne compte des traditions africaines, qui plonge ses racines dans les traditions africaines séculaires (LPGNE : 325-326).

A l'instar des partisans du socialisme africain, les partisans de la démocratie africaine veulent la bâtir en s'inspirant du modèle communautaire. Ils ont eux aussi à l'esprit l'idée que les « sociétés africaines présentent les caractères des systèmes communautaires susceptibles de constituer les fondements de structure démocratique ». C'est ce qu'on peut lire dans cet extrait du projet de Tâta Tollah, candidat à l'élection présidentielle : « Il faut refuser le développement que l'Occident nous impose. Je voudrais bâtir chez nous une société de parents où règne la solidarité. L'Afrique ne sera sauvée que si nous retournons à nos racines » (339). Et plus tard, il revient à la charge en proclamant son intention de transformer sa société en un vaste réseau de parents, une grande famille élargie typiquement africaine (335). Mais cette démocratie devrait accorder une place de choix aux chefs coutumiers, aux sages et aux féticheurs dans la conduite des affaires du pays. Ce qui justifie leur participation aux travaux de la conférence nationale et le rôle qui leur y est « dévolu » : il leur est fait l'insigne honneur de présider la cérémonie de clôture de la conférence. Toutefois, elle donne la possibilité au peuple de se choisir librement ses dirigeants politiques.

4.2. Pluralisme et libéralisme

Cette démocratie nouvelle signifie pluralisme et libéralisme, autrement dit respect des libertés individuelles des citoyens, diversité de partis politiques, mode d'organisation de la vie collective, qui admet la divergence d'opinions, élections libres et transparentes. C'est ainsi qu'à la sortie de la conférence nationale, il est organisé des élections libres et transparentes qui opposent principalement le professeur Pentium-75 et Tâta Tollah, deux candidats aux profils et aux visions véritablement différents quant à l'avenir de leur pays. Scientifique avéré, le premier l'envisage avec la science moderne alors que le second qui a un niveau intellectuel moyen l'envisage à la fois avec la modernité, la tradition et la religion, ainsi que nous allons le voir dans l'analyse du comportement de la classe politique.

Chapitre IV : La classe politique et l'absence d'éthique

En Afrique post-coloniale d'une manière générale, la classe politique brille surtout par ses mauvaises pratiques tant du point de vue de la gestion des affaires publiques que du comportement social. C'est que les idéologies qu'ils adoptent et exécutent quotidiennement ne leur inspirent pas une véritable morale sinon une

fausse morale, soit parce qu'elles sont dépourvues de vertus, soit parce qu'elles s'en écartent. Voilà pourquoi elle n'échappe pas à la critique des écrivains qui ne ratent pas la moindre occasion pour stigmatiser son manque d'éthique.

Eu égard à cela, Emmanuel DONGALA crée des types à travers lesquels il met en lumière la « pourriture de la classe politique ».

Ci-après, nous allons scruter les tares de l'élite au pouvoir ainsi que les pratiques électorales de l'ensemble de la classe politique telles qu'elles apparaissent chez notre auteur.

1. Les tares de l'élite au pouvoir

L'élite au pouvoir fait montre de plusieurs tares : l'arrivisme, le carriérisme, le détournement de deniers publics, la corruption, la débauche, le snobisme, la mégalomanie et le fétichisme.

1.1. L'arrivisme, le carriérisme et le détournement de deniers publics

L'arrivisme est une attitude de l'arriviste, c'est-à-dire d'une personne qui vise la réussite sociale par tous les moyens et le carriérisme une activité professionnelle dictée par la seule ambition personnelle.

Dans l'œuvre de DONGALA, faire de la politique se présente souvent comme le moyen de réussite la plus facile. Ainsi, l'engagement en politique est motivé par ce fait. Et les dirigeants poursuivent, pour la plupart, des intérêts égoïstes. Chacun veut à tout prix se faire une place au soleil, s'enrichir autant que possible. L'exemple de Boula-Boula est très épatant à cet égard. A l'occasion de la visite de travail effectuée à Ibibiti par un membre du Bureau Politique du parti au pouvoir, dans le cadre des préparatifs du quatorzième anniversaire de la révolution fêté exceptionnellement hors de la capitale, il se fait remarquer comme potentiel

politique aussi important. De ce fait, il est nommé PETRIQUAREC (Président Exécutif des Travaux Indispensables au Quatorzième Anniversaire de la Révolution Fêté Exceptionnellement hors Capital). Profitant de sa nouvelle promotion, il se fait affairiste. En effet, il saisit l'opportunité pour créer expéditivement ses propres entreprises : *Delta contact* et *African Construction Company*. Bien plus, il se crée un hôtel abritant un restaurant, *Aux Agapes Tropicales*, et une boîte de nuit. Soucieux de ne pas se compromettre en les gérant directement, il se propose, au départ, de nommer son beau-frère directeur de *Delta contact* et sa sœur patronne du restaurant. Au beau-frère qui réfute l'offre, il ne fait pas mystère de ses intentions arriviste et carriériste :

« Eh, bien toi, tu es candide, pire qu'une ingénue, répliqua t-il. Crois-tu que les politiciens qui se battent et s'entretuent pour le pouvoir ne le font que pour le seul amour de la patrie ? Pour la patrie ? Crois-tu qu'ils se battent pour être au Bureau politique seulement pour l'amour du peuple ? C'est pour bouffer, mon pauvre ! Bouffer ! J'y suis parvenu et maintenant je veux ma part du gâteau. Pas tout seul comme un égoïste mais avec mes proches (LPGNE : 126).

Boula-Boula est un exemple de dirigeant avide d'argent, insoucieux de la bonne gestion de deniers publics, des ressources nationales, népotiste. De par son refus de la proposition faite, le père de Matapari lui donne une véritable leçon de probité morale qui fait défaut à bien d'autres politiques qui, dans la plupart des cas, exploitent le petit peuple. Du fait de leur carriérisme et arrivisme, le désordre politique est le lot habituel des pays comme on le voit à Anzika. Le désordre politique s'y traduit par le vagabondage politique de certains dirigeants en quête de leur part du gâteau national. Evidemment, on assiste à la transhumance du ministre Moïse Adilène, membre du gouvernement de Mayéla, un de ses plus proches collaborateurs, qui devait malheureusement jouer le rôle de « commissaire du gouvernement » lors de son procès ; et du commandant Bouzoba, son ministre de la défense. Sentant le vent tourner en leur défaveur, ceux-ci « retournent leurs costumes », rejoignent le camp de Mouyabi. Et M.Moïse Adilène de signifier à l'ex-

président : « si j'ai changé de camp, c'est pour tenter de sauvegarder l'essentiel» (388).

Le carriérisme et l'arrivisme constituent de véritables gangrènes pour les politiciens dont ils justifient aussi le trafic d'influence. Mis à part leur vagabondage politique, les politiciens succombent à la tentation de détournement de deniers publics. Aussi un des ministres de la santé n'hésite-t-il pas à détourner, avec la complicité du chef de l'Etat, les fonds que l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) loue au gouvernement pour faire face à l'épidémie de choléra qui sévit dans son pays. Arrêté, jugé et condamné, il sera très vite libéré. Dans la même perspective, le président « renversé » dans *Johnny Chien Méchant* n'hésite pas à détourner d'importantes sommes d'argent sur les recettes pétrolières (33). Cette forfaiture reste malheureusement impunie. Et une telle impunité favorise le développement du phénomène de la corruption.

1.2. La corruption et le trafic d'influence

La corruption est le fait de soudoyer quelqu'un. Selon le même dictionnaire, le trafic d'influence est l'infraction de quelqu'un qui reçoit de l'argent pour obtenir ou donner un avantage. Corruption et trafic d'influence sont de la sorte étroitement liés.

La corruption et le trafic d'influence sont surtout incarnés par Boula-Boula. Lors de son procès, ce dernier déclare dans un élan de mea culpa sincère : « c'est vrai, j'ai été en contact avec des étrangers notamment des capitalistes qui m'ont poussé à la corruption et au trafic d'influence. Je demande pardon, pardon ». (LPGNE : 236). Les accusations de tentative de coup d'Etat portées à son endroit s'avèrent donc fondées, si l'on en croit ses propres affirmations. Dans cette affaire comme celle de la guerre dans *Johnny Chien Méchant*, les Occidentaux paraissent être de véritables corrupteurs. Ce sont eux les principaux corrupteurs. Avec les firmes ils parviennent implicitement, à « coup d'argent », à s'obtenir l'aide des

autochtones pour faire main basse sur quelques richesses nationales. En acceptant qu'ils l'aident, qu'ils travaillent pour eux, le général Dabanga guerroye pour son propre intérêt et pour celui de ses soutiens.

Toutefois, la richesse acquise conduit aisément au snobisme et à la mégalomanie.

1.3. Le snobisme et la mégalomanie

Le snobisme désigne l'attitude d'une personne qui adopte les manières, les goûts, etc., pour se distinguer des autres. La mégalomanie, quant à elle, désigne la folie des grandeurs, c'est-à-dire un vice consistant à agir avec démesure.

Dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, on assiste à un véritable embourgeoisement de la classe politique. Cet embourgeoisement est mis en évidence à travers tonton Boula-Boula et Mâ Lolo. Riche, le premier se procure une villa, un parc automobile exubérant et des costumes aux couleurs y correspondant : « le puissant membre du Bureau politique (...) avait tellement de voitures à sa disposition qu'il en changeait chaque jour en fonction de la couleur de ses costumes » (LPGNE : 202). À l'évidence, en se dotant d'un parc automobile aussi important, le responsable politique « affiche » un comportement snob non seulement pour susciter une certaine admiration mais aussi un grand respect à son égard. Ce snobisme débouche sur la mégalomanie. Pour preuve, il se comporte en véritable adepte de la « *sapologie* » (en dandy).

Chez Mâ Lolo par contre, le snobisme et la mégalomanie se manifestent par son goût exagéré de la mode occidentale, son « maquillage » à outrance et sa commande régulière de vêtements ainsi que de produits de beauté en Amérique :

Elle avait maintenant plein de perruques (..) et elle avait commandé tous les beaux vêtements dont elle avait toujours rêvé dans les catalogues (..) elle avait

abandonné les produits bon marché qui provenaient du Nigeria et qu'on achetait sur les étalages du marché pour ne plus se défriser les cheveux et ne se maquiller qu'avec des produits authentiques venus d'Amérique ; à force de traiter son épiderme avec ces produits éclaircissant, de chocolat brun foncé, sa peau était devenue si jaune (LPGNE :134).

Ce comportement est aussi relevé chez la présidente de la section féminine du parti de Bokabar Mabouta dans *Un Fusil dans la main, un poème dans poche* : « la pauvre femme confondait émancipation et occidentalisation ; (...) Ses lèvres portaient une épaisse couche de rouges ses paupières grassement maquillées lui donnaient un visage de clown (289). En agissant de la sorte, les politiciens remettent tant soit peu en cause leur « négrité ».

La folie des gouvernants s'étend jusqu'au refus de consommer des comestibles et autres produits nationaux au profit de ceux qui proviennent de l'Occident. Cela explique visiblement la réaction des autorités face au stand de Matapari et son père, à l'occasion du « concours de la meilleure recette locale » lancé lors de la Foire Nationale de l'Alimentation. Pour Matapari, leur stand était le plus original :

des chenilles (les deux espèces comestibles de chez nous), des grillons des champs, des cigales du début de saison de pluies, des sauterelles vertes et des criquets de plaines, des termites ailés capturés pendant leur essaimage et qui perdaient leurs ailes dès qu'on les touchait, des vers palmistes gros, gras et blancs, des cigales (...) » (LPGNE : 171).

Tous ces insectes sont riches en protéines et favorisent la virilité, selon le principal exposant. Le problème alimentaire de l'Afrique étant une carence en nutriments essentiels tels que protéines et vitamines de l'avis même du président de la République, leur exposition devait constituer une meilleure réponse à cela. On n'avait donc pas forcément besoin que la cuisine locale intègre dans ses recettes les richesses nutritives d'appoint apportées par des produits importés tels que les boîtes de conserve (170).

Mais une fois en face du stand, les officiels se montrent scandalisés. Le ministre de l'agriculture s'adressant à Boula-Boula s'écrie : « c'est de la provocation, camarade membre du B.P, un sabotage de nos actions révolutionnaires » (173). Dans le même sens, un autre cacique du Parti fait remarquer : « Ah oui (...) c'est un sabotage » (ibidem). Les hommes du pouvoir qui mangent du hachis parmentier, du saucisson, du camembert et consomment du vin rouge préféré au vin local, considèrent les chenilles comme de la nourriture sauvage.

Nonobstant le succès populaire de leur stand, Matapari et son père ne remportent pas le prix mis en jeu.

D'autres ténors politiques, dans *Jazz et vin de palme*, préfèrent les boissons importées aux boissons locales, etc. (129).

Les dirigeants font également preuve de mégalomanie par leur « hédonisme ». Le dictateur, à l'image de Jean Cœur de Pierre avec son émission « le guide et la production » dans *La vie et demie* de Sony LABOU TANSI, s'octroie un « droit de cuissage ». Pour satisfaire ses désirs sexuels, il reçoit fréquemment des prostituées dans sa chambre du palais présidentiel. Il reçoit également des petites belles filles vierges qu'il s'emploie à déflorer (JVP : 110). Ces orgies sexuelles parfaitement élaborées sont la preuve que le chef de la révolution n'a aucune morale. En faisant perdre à des jeunes filles leur virginité, vertu cardinale, il va à l'encontre de la tradition africaine. Evidemment, celle-ci y attache du prix (elle ne se perd que dans le cadre de la consommation du mariage).

Loin de ne concerner que les barons du pouvoir, le snobisme et la mégalomanie touchent, en outre, les cadres administratifs. Le cas Ibara le dénote bien dans *Johnny Chien Méchant*. « Corrompu », celui-ci a un goût très prononcé pour la Mercedes qu'il s'achète et change tous les ans (332).

Mis à part le snobisme et la mégalomanie, l'élite au pouvoir manifeste un certain attachement au fétichisme.

1.4. Le fétichisme

Emmanuel DONGALA ne fait pas mystère de l'attachement des politiciens aux pratiques fétichistes. A ce sujet, il met en lumière leur hypocrisie. En effet l'on note une contradiction entre les valeurs sociales et politiques qu'ils professent et les actes qu'ils posent.

La socialisation du pays dans *Jazz et vin de palme* fait croire à une véritable révolution des mentalités. Avec le matérialisme, on a fait comprendre que toute forme de superstition, de croyance est irrationnelle voire rétrograde, improductive et contre révolutionnaire. Le régime socialiste s'implique avec ardeur et persévérance à inculquer l'idée selon laquelle le socialisme scientifique seul contribuera au progrès durable. Le socialisme suppose la foi en l'homme et en la science. C'est ce qui explique le lavage de cerveau subi par le vieux Mouko qui, à son tour, s'emploie à « *détraditionnaliser* » Madzala. Cela explique également la croisade de Kali Tchikati contre la religion et l'animisme ainsi que le témoigne le célèbre séminaire qu'il organise sur le thème « *Croyance religieuse et animisme : freins au développement et à la lutte anti-impérialiste* » à la suite duquel tous les hôpitaux et cliniques aux mains de diverses confessions sont nationalisés de façon spectaculaire, pour dénoter la radicalisation du combat idéologique mené par le pouvoir (JVP : 29). Mais le régime ne parvient pas à changer nettement et complètement les mentalités dans cet espace africain ancré dans la tradition et le mysticisme. Rien d'étonnant à cela, pour autant que Kali Tchikati, le directeur de l'école chargé de la propagande et de l'idéologie, c'est-à-dire le maître à penser des cadres rouges formés de même que ses compères ne parviennent pas à « *déféticher* » leur propre conscience. Pour preuve, ils ne se gênent pas de recourir aux services des féticheurs. On le voit à l'occasion du grand « show » télévisé du président de la république. Pour démentir la rumeur selon laquelle les

eaux les plus poissonneuses du grand fleuve de leur pays où s'est noyé un étudiant sont habitées par un *mamiwata*, être mystérieux hostile à toute présence humaine, et contrecarrer la peur qui gagne les pêcheurs et qui favorise du fait une grave pénurie de poissons, celui-ci doit nager, faire ses prouesses devant une camera, en direct à la télévision. Mais avant d'y aller, ses fidèles collaborateurs, dont Kali Tchikati, font recours à des féticheurs qui leur donnent la recommandation de placer des œufs de poule au bord des eaux afin d'occuper la *mamiwata* et permettre au grand chef d'Etat de faire ses prouesses dans la zone délimitée à cet effet (JVP : 37). Bien plus, lorsque Kali Tchikati ensorcelé par son oncle prend conscience de la limite de ses forces, il n'hésite pas à consulter un « nganga », pour qu'il l'aide à l'éliminer mystiquement. Mais en vain ! La conséquence en est la triste péripétie qui s'ensuit et son éviction du parti (36-44). Tout ceci prouve le vacillement du politique qui paraît sans conviction idéologique profonde, sans courage politique, sans morale politique. Il ne peut reconnaître aussi facilement ses erreurs et les redresser. Le recours au nganga justifié par le besoin de protection, de vengeance (faire trépasser) voire de résultats ne contribue qu'à renforcer le phénomène du fétichisme, d'autant plus que les autorités elles-mêmes sont désarmées face à celui-ci.

La question du fétichisme est aussi à juste titre évoquée dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*. On y relève le vacillement idéologique du politicien avec le cas Boula-Boula qui avoue, lors de son procès, avoir cédé à la religion en assistant clandestinement à deux messes catholiques à la demande de sa sœur et avoir consulté un féticheur pygmée lorsqu'il a senti sa position menacée dans le parti (236). Il y a là une véritable trahison des idéaux du parti et de son président, reconnaît-il.

L'homme politique paraît vicieux dans son comportement politique qui transparait également dans les pratiques électorales.

2. Les pratiques électorales

L'organisation des élections non démocratiques constitue une des causes de l'instabilité politique, de l'échec politique en Afrique. En effet les pratiques peu orthodoxes auxquelles se livrent les différents candidats pendant la période électorale faussent le jeu politique, empêchent une expression libre voire un choix lucide ou véritable des électeurs, occasionnent l'usurpation de leur vote et, dans bien de cas, des guerres.

Dans son œuvre notamment *Johnny Chien Méchant, Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* et *Les Petits Garçons naissent aussi de étoiles*, Emmanuel DONGALA décrit une campagne électorale, le climat malsain qui entoure les élections et mêmes ses conséquences dans un pays africain.

Parmi les pratiques électorales antidémocratiques auxquelles se livrent des hommes du pouvoir et d'autres candidats figurent en bonne place le dilettantisme, la démagogie, le tribalisme, la fraude et la violence.

2.1. Le dilettantisme

Par dilettantisme, il faut entendre une attitude consistant à exercer une activité en amateur, c'est-à-dire sans compétences, sans sérieux.

DONGALA nous présente, à l'occasion de la campagne électorale décrite dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, des candidats dilettants, incompetents, à la fois amusants et dignes de pitié.

Le premier de ces candidats est un ancien fonctionnaire du Fonds Monétaire International, donc un candidat expérimenté dans la haute finance. Ce qui ferait normalement de lui un bon présidentiable. Mais celui-ci étonne plus d'un observateur quant à son projet. En effet, il assure vouloir sauver son pays du marasme économique à travers un programme d'ajustement structurel renforcé. Son plan est de « réduire progressivement le salaire des fonctionnaires avant d'arriver à un pays où l'Etat ne paierait plus aucun salaire » et ce pour une raison bien amusante selon laquelle le salaire des fonctionnaires, tous le savaient d'après lui, était la cause du manque d'investissements dans le pays. Un tel programme

suscite des doutes concernant les capacités d'analyse du candidat. On douterait également qu'il ait, avec ce genre de jugement irrationnel, travaillé au sein de la prestigieuse Institution internationale.

Un autre candidat est un ancien stagiaire de la Commerzbank allemande. Gagné par le sentiment de désillusion général qui pousse aujourd'hui certains afro-pessimistes à avancer l'idée de confier, pour quelques temps, la gestion de leurs pays aux Occidentaux ou d'échanger de pays avec ceux qui le voudraient, se propose de faire louer le sien aux Allemands pendant dix ans pour le développer grâce à l'efficacité prussienne. C'est véritablement une preuve d'irresponsabilité voire un aveu d'impuissance pour quelqu'un qui prétend présider aux destinées du pays. Il insulte là l'intelligence du peuple et l'expose à une nouvelle forme d'exploitation. C'est en somme un plan de liquidation de la nation qu'il prétend aimer.

Il y a également parmi ces candidats un ancien athlète champion de 100 mètres dont le programme est la réduction du nombre de veuves et de femmes célibataires du pays, en mettant tous les hommes de moins de cinquante cinq ans sur les stades, car d'après lui la pratique du sport allait baisser le risque d'hypertension chez les hommes donc le taux de mortalité et conséquemment le nombre de veuves (339). Voilà encore un bel exemple de candidat à la vision très étriquée. La gestion d'un pays ne saurait s'arrêter à ce niveau. Il n'a vraisemblablement pas, à l'instar de ceux sus indiqués, des notions de la politique et d'économie.

Visiblement, ces différents candidats au poste de président de la République plongent dans la campagne électorale sans véritable projet de société. Ils n'offrent rien d'intéressant. De ce point de vue, ils manquent d'imagination et de pragmatisme. Comment de telles personnalités carrentes et d'ores et déjà improductives peuvent-elles prétendre accéder au pouvoir et répondre aux attentes de la population ? Il n'est donc pas étonnant qu'ils soient tous éliminés dès le premier tour.

Mais mis à part ces « postulants », l'un des deux finalistes du deuxième tour est aussi regardé d'un air amusé. Ce leader qui pourrait devenir un tribun redoutable comme le regretté Khomeiny (336) est tout naturellement surnommé Tâta Ayatollah puis familièrement Tâta Tollah par la population. Ce dernier se présente comme un candidat typiquement africaniste. La description qui nous est faite de lui l'illustre : « vêtu de probité candide et de grand boubou blanc, il se voulait le prototype de l'africain moderne bien ancré dans ses racines ancestrales » (338), fait remarquer Matapari. Un autre signe de son attachement à la tradition : le sceptre qui est le bâton, le symbole de l'autorité monarchique. Tout au long de la campagne électorale, il parade avec son sceptre et ne s'en sépare pas. Ce sceptre fait en bois noir (de l'ébène ?) symbolise l'autorité traditionnelle (353) qu'il tiendrait des ancêtres fondateurs Kongo dont il se réclame descendant et naturel héritier de la gibecière contenant les instruments mystiques du pouvoir (338).

Dans cette bataille pour le pouvoir, les ancêtres avaient donc déjà choisi leur camp : le pouvoir lui revenait de droit. Ce qui explique peut-être qu'à Ibibiti ses partisans le portent en tipoye, cet instrument sur lequel les Noirs transportaient les Blancs du temps de la colonisation, qu'ils le ceignent d'un tissu en raphia et le fassent marcher sur des pagnes jusqu'au podium. On peut y voir un signe de restitution du pouvoir usurpé aux dirigeants naturels du peuple.

Tâta assure tenir sa légitimité non seulement des ancêtres fondateurs mais aussi de Dieu et de ses envoyés : le Christ, l'archange Gabriel et Moutsompa. Il n'hésite pas pour cela à afficher sa foi syncrétique aussi bien par le symbole que par la parole. Dans ce sens, la petite croix discrète mais bien visible accrochée à sa longue tunique blanche est une marque de la dimension de sa foi chrétienne (353). Sa soi-disant importante production scientifique, notamment le volume inédit de quatre cent cinquante pages traitant des mouvements de résistance de son pays contre la colonisation, et l'autre en passe d'être terminé et qu'il intitule « Dieu, les ancêtres et la voie vers la démocratie (338), témoignent de son engagement et de toute sa foi. Pour lui, il faut respecter Dieu, les ancêtres et les valeurs que Dieu

leur avait édictées, valeurs par lesquelles passe la voie de la démocratie africaine. Opposé au mode de développement que l'Occident impose à l'Afrique, il dit vouloir bâtir chez lui une société de parents où règne la solidarité : l'Afrique ne sera sauvée que si elle retourne à ses racines (339). Mais Tâta parle d'une démocratie africaine dont il n'a pas lui-même de vision claire. La foule a beau l'aduler, le prendre pour un sauveur, il n'est qu'un bouffon politique. Son projet le confirme :

Son projet était simple. Il y avait autant de « y'a qu'à... » (...). Le chômage ? Il comptait le résorber en six mois en transformant notre société en un vaste réseau de parents, une grande famille élargie typiquement africaine. On n'aurait plus besoin de diplômés pour occuper des fonctions dans l'Etat, (...) « Alors pour faire de notre pays un pays véritablement administré par son peuple, nous écarterons les intellectuels prétentieux pour mettre à leur place des malafoutiers comme députés et sénateurs, nous injecterons des paysans cultivateurs au ministère de l'agriculture, des mamans vendeuses au marché au ministère du commerce et pourquoi pas oui, pourquoi pas, des féticheurs au CHU. Il faut aimer Dieu et les ancêtres » (354-355).

Ce projet est le reflet de l'immaturation politique de l'homme qui serait sans doute un mauvais président. L'exploitation à fond de la « fibre traditionaliste et religieuse » lui permet d'occulter tout cela.

Tâta se montre très confiant quant à sa victoire. Son choix par Dieu et les ancêtres sera bientôt confirmé dans les urnes pour autant qu'il a vu en rêve le fils de Dieu ou l'archange Gabriel, l'ange porteur des bonnes nouvelles (le narrateur dit ne plus très bien savoir qui des deux lui est réellement apparu) lui montrer une couronne brillante sur laquelle était écrit son nom en lettres d'or certifiant ainsi qu'il serait élu (338). Plus loin, jetant ses dernières forces dans la bataille électorale, il assure cette fois avoir vu en songe Moutsompa lui dire qu'il était sur la bonne voie, qu'il continue le combat et que rien ne pourra l'arrêter sur la route de la présidence de la république . Sa personne est donc un don qu'il fait à son peuple. Ce Dieu lui inspire sans cesse. Il ne manque pas de lui donner des solutions chaque fois qu'il se sent bloqué et s'agenouille devant sa bougie pour l'invoquer (355). Et lorsqu'au cours du meeting électoral Tâta décide d'envoyer publiquement un message de

paix et de fraternité au monde, il lâche une colombe au nom de Dieu et des ancêtres. La bête aussitôt retombée sur terre, ce dernier affirme y voir le refus de cet envoi par Dieu et les ancêtres du fait qu'ils estiment que le peuple doit avant tout se décider à l'élire, lui, l'homme choisi, le seul susceptible d'apporter la paix, la prospérité et le bonheur à tous (356).

Si Tâta Tollah met en avant l'axe idéologique « Dieu-ancêtres-démocratie africaine », son challenger fait prévaloir ses expériences scientifiques et tient un discours démagogique.

2.2. La démagogie

Le terme démagogie découle de démagogue. La démagogie est la politique d'un démagogue. Et le démagogue est un personnage politique qui feint de soutenir les intérêts des masses pour mieux les dominer. Se dit également d'une personne qui cherche à s'attirer la popularité par une complaisance excessive.

Le professeur Pentium-75 en est un véritable prototype. Celui-ci connaît parfaitement ses compatriotes et joue avec leur psychologie. Ce politicien élogieux est nanti d'un cursus studiorum famineux. Il affirme être un scientifique éprouvé : il a réussi, au Japon, à faire pousser la canne à sucre sur les flancs pentus et recouverts de tufs volcaniques du Fuji Yama, sur la terre ponce ; il a fait partie de la mission de la Fao qui a réussi une révolution verte dans l'Etat d'Andar , Pradesh en Inde. Soi-disant plusieurs fois nobélisables, il prétend avoir récusé l'offre d'emploi de deux universités américaines qui voulaient le retenir chez elles à prix d'or. Il affirme, en plus, avoir découvert une équation nouvelle, *drogue+sida= guerre civile* comme au Rwanda. Pour cela il aurait inventé un appareil capable d'arrêter la propagation du sida, pour autant qu'il permettra d'éradiquer le vagabondage sexuel (336-336).

Fort de sa prétendue carrure, le professeur assure être venu servir les siens et non se servir. Une fois élu, il mettrait tout son savoir, toute son expertise au service du développement de son pays.

Arguant que l'avenir de son pays réside dans la science, le professeur enthousiasme les masses au moyen des promesses mirobolantes. Le passage ci-après en est une parfaite illustration :

(...) mes études ayant révélé que votre zone (Ibibiti) était la plus grande productrice d'ananas de la région, j'ai décidé d'implanter ici une usine de transformation de jus d'ananas en carburant !

Le pétrole ainsi produit servira pour les lampes tempêtes des paysans en attendant que les barrages que je ferai construire (..) se mettent à produire de l'électricité. Le reste du carburant sera pour les avions et j'envisage construire ici une piste d'aérodrome capable de recevoir de gros avions-cargos pour le reste de ce carburant (345).

Poursuivant sa campagne démagogique, le professeur, l'air inspiré, déclare :

J'ai également décidé d'implanter ici une usine de cassoulet. Les ingénieurs sont là (345) ;

« Je vais créer la plus grande porcherie du monde et avec les poils durs de ces cochons, nous fabriquerons des brosses à dents et ainsi, nous deviendront les premiers exportateurs de brosses à dents du monde » (346).

Bien plus, il renchérit sur ces promesses en disant :

Le développement c'est aussi le sport. Quelles belles montagnes vous avez par ici ! Ne pensez-vous pas que cela lancerait le tourisme si on pouvait créer une station de ski par ici ? Je vois des sourires incrédules. Faire du sky sous les tropiques ! Sachez que rien n'est impossible à la science. Il n'est pas nécessaire d'importer de la neige d'Europe, nous pouvons technologiquement faire tomber la neige dans ce pays tropical et je m'y emploierais dès que je serai élu (348).

Toutes ces promesses sont démesurées pour autant, croyons-nous, qu'elles peuvent amener certains incrédules à se douter de sa capacité à les réaliser dans un pays au climat incompatible et dont l'économie est totalement délabrée. Qu'à cela ne tienne, il paraît être le candidat le plus sérieux et le plus apte à remporter cette élection. C'est ce que confirme Matapari lorsqu'il dit : « Alors avec sa neige, les lumières, ses autoroutes, ses usines de cassoulet, en moins d'un mandat, notre pays sera une petite suisse (348).

Le recours à la démagogie seul ne suffit souvent pas pour conquérir le pouvoir en Afrique, c'est pourquoi les politiciens, les férus du pouvoir, n'hésitent pas à recourir au tribalisme.

2.3. Le tribalisme

Le tribalisme désigne, au sens courant du terme, la solidarité du groupe ethnique ou linguistique⁵⁰. Le terme est aussi utilisé en lieu et place de celui de l'ethnocentrisme. Cet ethnocentrisme, sous certaines formes extrêmes et brutales, peut considérer que « l'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village⁵¹. Il apparaît alors comme un véritable sentiment d'attachement à la tribu (ou à l'ethnie), une attitude consistant à défendre les intérêts d'une tribu (ou d'une ethnie) ou de plusieurs tribus (ethnies) à la fois, de ses membres.

La politique, nul ne peut correctement (rationnellement) la définir sinon comme une pratique se servant d'instruments idéologiques pour réaliser des

⁵⁰Guy Landry, HAZOUME. *Idéologies traditionalistes et nations en Afrique*. Paris : Présence Africaine, 1972, p.24.

⁵¹ Claude, LEVI STRAUSS. « *Racisme et Histoire* » in *Le Racisme devant la science*, publication de l'UNESCO, p.247, cité par Guy Landry HAZOUME, Ibidem, p.27.

objectifs stratégiques, souligne Henri LEFEBVRE⁵² . Dans les sociétés africaines, le tribalisme compte parmi les premiers Instruments idéologiques des élites politiques.

Chez DONGALA, le tribalisme se manifeste sous deux facettes : comme mode de conquête du pouvoir et comme mode de gestion du pouvoir. Dans tous les cas, nous distinguons deux types de tribalisme : le tribalisme positif et le tribalisme négatif.

Le tribalisme positif, c'est celui mis en valeur par Mayéla dia Mayéla dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*. Il prend en compte les intérêts de toutes les composantes de la population et s'oppose de ce fait au tribalisme pratiqué par son prédécesseur voire d'autres dirigeants.

Dans le souci de sauvegarder l'unité nationale, le président Mayéla tient un discours de rassemblement, dès qu'il accède au pouvoir. Ce dernier constitue un gouvernement représentatif de toutes les tribus d'Anzika. Cette représentativité est indispensable, car devant constituer le socle du parti unique instauré pour rassembler harmonieusement ses compatriotes. C'est le moyen le plus sûr de « transcender » d'éventuelles contradictions tribales ou ethniques et régionales et de prévenir toute tension, tout conflit. Ayant subtilement réalisé des « dosages » ethniques tribaux, régionaux, des compromissions, pour créer son gouvernement provisoire (324), Mayéla consolide en même temps sa cote de popularité. L'unité du peuple autour de sa personne consacre son élection, en tant que candidat unique à la présidence de la république. Avec 99,99% de suffrages universels recueillis, le nouveau président peut compter sur son peuple quant à l'aboutissement de sa révolution, pourvu qu'il sache gérer le capital de confiance dont il bénéficie.

⁵² Henri, LEFEBVRE. *La vie quotidienne dans le monde moderne*. Paris : Gallimard, coll. « Idées », 1968, p.309, cité par Guy Landry HAZOUME *Idéologies traditionalistes et nations en Afrique*. Paris : Présence Africaine, 1972. p.24.

Pour ce qui est du tribalisme négatif, il faut dire que c'est un tribalisme sectaire qui ne vise qu'à assouvir des intérêts partisans. Ce genre de tribalisme est avivé par des dirigeants généralement méfiants à l'égard des membres d'autres tribus que les leurs, sous prétexte qu'en politique il fallait d'abord compter sur la famille et éventuellement sur sa tribu ainsi que le stipule Boula Boula (LPGNE : 380).

Mode de gestion du pouvoir, le tribalisme débouche inévitablement sur le népotisme. Dans cette optique, Boula-Boula, à la suite de son érection au secrétariat général du parti dont il devient le numéro deux (2), profite de sa position au sein de l'appareil étatique pour nommer Mâ Lolo, son amante, à la tête de l'Union Révolutionnaire des Femmes (135), Organisation politique féminine, affiliée au parti unique au pouvoir. Celle-ci voyage officiellement avec lui. Et quand il est déchu du « perchoir » du parti, juste à la veille d'un important congrès, on le remplace par un homme péché dans les profondeurs du comité central et qui avait l'avantage d'être de la même tribu que le président (196).

Ce népotisme est aussi relevé dans *Jazz et vin de palme* et plus précisément dans la nouvelle « *La cérémonie* ». À propos, le narrateur souligne : « En Afrique, vous savez, la compétence comme le génie s'arrange pour fleurir dans la région ou l'ethnie de celui-ci qui détient le pouvoir » (JVP : 138). Ainsi, les cadres nommés à des postes de responsabilité sont pour la plupart issus de la « grande famille » du président. C'est le cas du nouveau Directeur de la Compagnie de ramassage de fumier : « l'homme était compétent : non seulement c'était un type que le président connaissait très bien mais il venait en plus de la même ethnie que lui. Il ne pouvait qu'être compétent » (JVP : 130). La gestion du pouvoir est donc tribale comme dans *Tribaliques* et *Le Pleurer-Rire* de Henri LOPES où des « lobbies tribaux » donnent aux chefs d'Etats les principales décisions à prendre (66 ; 202). Difficile, à cause du poids de la tribu, de sanctionner sévèrement les dirigeants coupables de forfaitures.

Dans le cadre de la lutte pour la conquête du pouvoir, le tribalisme constitue aussi à n'en point douter un véritable tremplin pour les politiciens et les militaires

en mal de popularité ou de se constituer un véritable rempart en cas de contentieux électoral. C'est ainsi que Marius Mouyabi, le tombeur de Mayéla dia Mayéla, s'appuie sur sa tribu afin de conquérir le pouvoir(353). Dans le même sens, Boula-Boula, une fois libéré de prison et réhabilité dans ses droits civique et moral, crée un parti politique, le PILI PILI, Parti Indépendant de Lutte Intégrale Pour l'Institutionnalisation de la Liberté, et cherche à s'appuyer sur sa tribu pour s'implanter dans sa région natale (Ibibiti) et par la suite s'étendre sur toute l'étendue du territoire national. Suivant sa perspective, le développement du parti politique est indéniablement lié à la primauté et à la ténacité d'intérêts de solidarité du groupe ethnique.

L'espace ethnique est donc pris pour lieu privilégié de recrutement des cadres et de conquête des masses d'électeurs.

Tâta Tollah de même que le professeur Pentium-75 font eux aussi du tribalisme un instrument de conquête du pouvoir. Au plus fort de la bataille électorale, leurs partisans se sont regroupés sur des bases tribales et les deux candidats chauffent tellement à blanc leurs partisans que le moindre étincelle risquera d'embraser la capitale, voire tout le pays (LPGNE : 384).

Le recours au tribalisme fait par les politiciens africains pollue l'atmosphère électorale : le tribalisme contribue aux violences électorales.

2.4. La fraude et les violences

Les cas de fraude et de violences sont légion dans bon nombre de scrutins dans le monde.

Dans son ouvrage *Johnny Chien Méchant*, E.D dénonce les violences électorales et post-électorales à travers les actes perpétrés par les partisans du général Dabanga et du président sortant. Ce qui s'y passe semble être un épisode du feuilleton électoral débuté dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*.

Le général candidat accuse son adversaire d'avoir truqué les élections que celui-ci juge démocratiques et transparentes (JCM : 127). Le premier contre toute attente s'auto proclame vainqueur alors que le second l'est déclaré par la commission électorale à sa solde. Difficile dans ce cas de savoir qui a réellement gagné. Cherchant à tout prix à conquérir ou à conserver le pouvoir, les deux mobilisent leurs conditionnels sur la base de la tribu et les regroupent respectivement autour du Mouvement pour la libération Démocratique du peuple (le MPLDP) et le Mouvement pour la Libération Totale du Peuple (le MPLTP).
Johnny :

Ce fameux parti (MPLDP) qui, il, était le nôtre avait donc gagné les élections, mais le MPLTP actuellement au pouvoir refusait de le reconnaître et ne voulait pas céder la place afin de rester éternellement aux affaires pour continuer à piller le trésor du pays, à bouffer l'argent du pétrole et les diamants et surtout à nous brimer (JCM : 128).

Dabanga et ses partisans de même que le candidat président et les siens associent pouvoir et tribu. Ainsi, le camp de l'opposant espère qu'une fois au pouvoir, la tribu dogo-mayi se serve, tire vengeance des années de frustration au cours desquelles les mayi-dogos ont régné sans partage sur le pays. L'occasion est tout indiquée pour s'en emparer, d'autant plus qu'il bénéficie du soutien des lobbies occidentaux.

Les deux camps mobilisés commencèrent à se lancer des insultes puis des coups de points, puis des cailloux, avant de se tirer dessus à coup de fusil, pour terminer à boulets d'armes lourdes.

Tout compte fait, le comportement de la classe politique, d'une manière générale, n'est guère exemplaire. Il bloque ou encore freine le développement de leurs pays qui disposent pourtant de potentialités énormes.

La vision qu'a Emmanuel DONGALA des idéologies-qu'elles soient adoptées ou pas- expérimentées ou utilisées en Afrique pendant la période coloniale et post-coloniale, de même que les pratiques quotidiennes et électorales des politiciens africains, est très lucide. Elle permet de saisir les phases progressives et régressives de la marche des pays d'Afrique noire dans l'histoire et d'en tirer toutes les leçons nécessaires. Aux problèmes idéologiques sont effectivement proposées des solutions idéologiques. Rares sont les dirigeants qui se montrent à la hauteur des « défis ».

Il faut dire que pendant la période pré coloniale, l'idéologie qui profite véritablement aux Africains, c'est le progressisme de Mandala Mankunku. Relativement à la période coloniale, le messianisme, le nationalisme et le socialisme scientifique leur sont avantageux. Sous les soleils des indépendances, le socialisme scientifique ne contribue vraiment pas à résoudre les problèmes africains. Seul le socialisme africain, dans les faits, procure plusieurs avantages aux Africains. Il paraît donc évident, pour E. D, qu'une idéologie à l'africaine constitue une voie à explorer quant au développement du continent ; qu'aux problèmes africains seule une idéologie politique à l'africaine constituerait la réponse efficace. Le choix d'une démocratie africaine s'inscrit aussi dans cette optique. A propos, Ben Yacine TOURE fait justement observer qu'il n'existe pas de développement sans culture : « la culture est l'élément essentiel qui contribue à la définition d'un peuple. C'est pourquoi, explique-t-il, on ne fera pas l'Afrique sans [sa] culture⁵³ ». Il faut tenir compte de l'identité culturelle comme instrument de libération nationale, comme moyen de résistance aux valeurs institutionnelles et comportements destructeurs de la cohésion sociale de nos communautés, comme un tremplin à partir duquel on peut façonner un mode de production adapté aux particularités des sociétés africaines. Les sociétés africaines, souligne t-il, ne se représentent pas le monde de la même façon que celles de l'Occident. Elles privilégient la sociabilité dans la vie du groupe, valorisent la communauté et se présentent comme essentiellement humanistes. Les rapports entre l'individu et la nature y sont différents. Il en va de même de la conception du temps. Les rapports

⁵³ Ben Yacine, TOURE. *Afrique : L'épreuve de l'indépendance*. Paris : Presses Universitaires de France, 1983, p.74.

entre personnes occupent une place plus importante que les rapports entre rôles⁵⁴. Ce faisant, une idéologie politique africanisée ou à l'africaine permettrait une meilleure participation au processus de décision politique, de construction et de développement desdites sociétés : elle (la participation) tire ses moyens et sa signification des valeurs culturelles de la société intéressée. Un individu peut être effectivement entraîné dans la politique ; mais, si la logique des institutions en place est empruntée à une autre culture que la sienne, il peut vivre cette participation comme une contrainte ou une aliénation⁵⁵.

La vision « dongalienne » des idéologies et des hommes du pouvoir transparaît également dans son écriture.

⁵⁴ *Idem* ; p.73

⁵⁵ *Idem*, p.44

Troisième partie

Emmanuel DONGALA : une écriture au service du combat idéologique

Dans les deux premières parties de cette étude consacrée à la thématique dongalienne, nous avons analysé l'engagement idéologique de l'auteur. Mais dans cette troisième partie, nous nous proposons de mettre en lumière cet engagement idéologique à travers le tissu narratif des romans et nouvelles. Ici, l'analyse devra permettre de découvrir et d'en faire ressortir des éléments objectifs permettant de mieux appréhender certaines constantes qui se sont dégagées de l'analyse thématique.

Ceci dit, notre objectif est de répondre à la question subsidiaire suivante : quels sont les procédés d'écriture utilisés par DONGALA dans le cadre de son combat idéologique ?

Nous allons répondre à cette question dans les quatre chapitres autour desquels s'articulera notre réflexion.

D'emblée, nous soulignons que DONGALA est le fruit de deux cultures, la culture occidentale et la culture africaine, il recourt à la fois à l'esthétique négro africaine et à l'esthétique occidentale. Toutefois, l'écriture étant une quête formelle permanente, l'idéologie littéraire de DONGALA est faite non seulement de conventions littéraires mais aussi des procédés stylistiques, certes adoptés, mais bien repris par ce dernier, en vue d'atteindre ses objectifs.

La démarche qui préside à cette réflexion reposera sur l'analyse des techniques narratives, de la langue, des techniques de mythification et de création de mythes, puis des techniques de démystification.

Chapitre I : Les techniques narratives

Lire un texte littéraire pour pénétrer « l'univers-pensée de son auteur », c'est aussi tenir compte des techniques narratives, c'est-à-dire des procédés que celui-ci met en œuvre pour accomplir l'acte narratif. Avec le roman, « véritable aventure de l'écriture », les écrivains jouissent d'une certaine liberté dans le choix de ces procédés au point qu'ils déroulent leurs récits comme ils l'entendent.

Dans son œuvre, DONGALA emploie plusieurs techniques narratives dont nous allons analyser les contours à travers l'examen de la narration à la première personne, la narration à la troisième personne, l'adoption du héros picaresque, le prisme narratif et l'ordre du récit.

1. La narration à la première personne

Dans bon nombre de ses récits, Emmanuel DONGALA a adopté le héros comme principal narrateur, pour renforcer leur caractère réaliste. Cela se traduit par l'usage du pronom personnel « je », car « le je est d'ordinaire témoin »⁵⁶, souligne Roland Barthes. Dans la même perspective que Barthes, MINEKE Schipper de Leew écrit :

Le « Je » a une position centrale au premier niveau, comme narrateur et en même temps au deuxième niveau, le niveau de l'histoire elle-même dans laquelle le « Je » agit et est présenté comme personnage principal. Dans ce

⁵⁶ Roland, BARTHES. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : le Seuil, 1972, p.39.

*cas ci, les narrateurs à la première personne racontent et voient, ils s'expriment et rappellent leurs expériences*⁵⁷.

Avec la narration à la première personne, Je-héros, Je -témoin, l'histoire est donc racontée de l'intérieur. Les événements sont analysés de l'intérieur. Et le narrateur ne dit que ce qu'il voit, ce qu'il vit, ce qu'il entend, ce que sait tel ou tel personnage. C'est le « récit à point de vue » selon Lubbock ou à champ restreint selon Blin, la « vision avec » selon Pouillon⁵⁸.

Dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* c'est Matapari, le personnage focal qui accomplit l'acte narratif.

Le choix de l'enfant comme narrateur n'est pas anodin. D'ailleurs, l'auteur lui-même le fait remarquer :

*Je voulais raconter les problèmes que connaissait l'Afrique, à l'époque où j'écrivais, à savoir la dictature, la corruption... Or je me suis rendu compte que ces thèmes avaient déjà été traités dans de nombreux romans comme ceux de KOUROUMA, de Tierno MONENEMBO, de Sony LABOU TANSI... Comment donc renouveler ces sujets et les traiter différemment ? J'ai donc choisi de faire raconter les faits par un petit garçon, Matapari, qui a un regard neuf et amusant sur la situation de son pays... On a déjà beaucoup écrit sur la corruption et les dictatures... Et utilisant le regard de Matapari, j'essayais donc de renouveler le thème en lui apportant une certaine fraîcheur*⁵⁹.

Matapari, l'enfant inattendu, l'enfant imprévisible, nous parle surtout de sa naissance, de la vie de sa famille et de l'histoire de son pays sur la base d'une somme d'informations qu'il reçoit de son père et de son oncle Boula Boula ainsi que des faits dont il est témoin. C'est ce qu'on peut par exemple constater dans ce

⁵⁷ 2. Schipper de Leew, MINEKE. *Le je africain: pour une typologie des écrits à la première personne in Autobiographies et récits de vie en Afrique*. vol.13, 1. Septembre, Paris, L'Harmattan, 1991 ; p.10.

⁵⁸ Gérard, GENETTE. *Figures III*, Paris : éd. Du sud, 1978, p.206.

⁵⁹ Cf. Annexes, interview accordée à Eloïse BREZAULT, p.291.

extrait qui rappelle une importante tranche de l'histoire du continent africain en général et sa patrie en particulier :

C'est mon oncle (...) Il m'a expliqué, qu'on avant, notre pays avait été occupé par les blancs arrivés chez nous. Ces français nous ont tellement exploités qu'il y a vingt ans nous nous sommes révoltés contre cette exploitation qu'on appelait « colonialisme » et nous sommes devenus indépendants, c'est-à-dire maître de notre destin(...). Malheureusement les trois ou quatre premiers dirigeants qui ont pris la relève des Français continuaient à obéir à ces mêmes Français et à d'autres blancs encore, c'est-à-dire qu'ils étaient vendus à ce que mon oncle m'a dit qu'on appelait « impérialisme et néocolonialisme ». C'est pourquoi des jeunes militaires les ont renversés par des nombreuses coup d'Etats, les ont tués et ont pris leur place et ainsi de suite jusqu'à ce jour de ma naissance hasardeuse du vingtième anniversaire de l'indépendance où le militaire qui nous dirige a mis en place , toujours d'après mon oncle qui m'a raconté toutes ces choses, « un système révolutionnaire » qui était basé sur ce qu'on appelle le « socialisme scientifique » .(LPGNE :13-15).

Nous découvrons dans ce passage que les Français ont mené une politique d'exploitation et d'assimilation dans ledit pays pendant la période coloniale. Bien plus après l'indépendance ils ont continué à y maintenir leur mainmise par le biais des gouvernants fantoches, corrompus. Et la conséquence évidente en est l'instabilité politique qui se traduit par des coups d'Etat militaires répétitifs au terme desquels s'installe durablement le régime de type socialiste.

L'usage de « Je » se note également dans quelques nouvelles de *Jazz vin de palme* dont « *La cérémonie* », « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati* ». Dans la première, le narrateur, victime d'un système socialiste dont il est un des maillons, raconte sa « triste expérience », tandis que dans la deuxième le narrateur fait partager celle du camarade Kali Tchikati, victime lui aussi d'un système socialiste dont il était un baron.

Comme dans les « récits » précédents, dans *Johnny chien Méchant* la narration est réalisée à la première personne notamment par Johnny et Laokolé,

deux adolescents (garçon et fille). Ceux-ci ne racontent que ce qu'ils voient, ce qu'ils font, ce qu'ils vivent . C'est ainsi qu'ils relatent les causes de la guerre, son déroulement et ses atrocités. De la sorte ces narrateurs nous impliquent dans les sphères des événements qu'ils décrivent de façon « grossissante ». Ce qui nous laisse partager l'émotion, la douleur, la souffrance des personnes, etc. C'est le cas dans la scène du viol de Madame Ibara par Johnny Chien Méchant et sa bande :

*« Nous avons tout donné, laissez-nous maintenant », a imploré la femme.(...)
Je me suis précipité sur elle comme ça soudainement. Très vite il ne me restait plus que son slip à arracher. M. Ibara qui voulait venir à sa défense a reçu un coup de crosse et est tombé (...) . Il ne cessait de crier : « Tuez-moi si vous voulez, mais ne toucher pas à ma femme. » La femme se débattait comme une furie, essayant de me donner des coups de pieds ou de me mordre. Je l'ai frappée et au bout d'un moment elle était épuisée et ne résistait plus. J'ai cavale, j'ai trompé, pompé. Je baisais la femme d'un grand. Je baisais aussi une intellectuelle pour la première fois de ma vie. Je me suis senti intellectuel. Enfin j'ai lâché ma décharge. « C'est mon tour », a crié piment (...). « Eh, laisse-moi faire. » Il a essuyé rapidement les saletés de petit piment avec la blouse de la femme et hop, il a plongé son truc là où il fallait(...). Probablement trop habitué à enfoncer des vis avec un tournevis, il ne pompait pas en avant en arrière comme tout le monde, mais ses fesses vrillaient comme s'il enfonçait un tire-bouchon dans les entrailles de la femme. « Je suis prêt maintenant », a crié Petit Piment (...) a pu accomplir allègrement sa besogne dès que Piston a retiré son tire-bouchon (342-343).*

C'est un coup dur pour monsieur Ibara qui assiste impuissant au viol de son épouse par des jeunes gens sans formation militaire déontologique et sans cœur :

*Pendant ce temps, M.Ibara pleurait littéralement devant son impuissance. Rien ne
« Tuez-moi ! Après ce que vous m'avez fait, il vaut mieux me tuer. »(...)
« On ne va pas vous tuer, Monsieur Ibara. Nous allons tuer votre femme si vous ne la baissez pas là, tout de suite dans ce salon, devant nous . Décidez-vous ou vous baissez la femme, ou on la tue.
M.Ibara, mayi-dogo, a regardé Mme Ibara, sa femme dogo - mayi . Elle était allongée par terre, dans un piteux état, serrant ses cuisses ensanglantées et sanglant. Petit Piment a pointé le canon de son kalach sur le sexe de Mme Ibara*

prêt à « rafaler ». Chialant, M. Ibara (...).Il a avancé lentement péniblement, hagard comme l'ombre d'un zombi, debout au dessus de son épouse, a baissé son slip. Son sexe pendait mollement, misérablement (343-346).

Ce genre de scène- scène de viol systématique- est une des dures réalités vécues dans nos pays en temps de guerre. Très éprouvant, elle ne peut que susciter l'indignation des lecteurs.

Cette volonté de rapprocher simplement le lecteur de la réalité est dépassée par la narration à la troisième personne « il ».

2. La narration à la troisième personne

Dans ses romans *Le Feu des Origines*, *Un Fusil dans la main*, *un poème dans la poche* et quelques nouvelles de *Jazz et vin de palme*, notamment « *une journée dans la vie d'augustine Amaya* », « *Jazz et vin de palme* », « *Le procès du père Likibi* » et « *L'homme* », DONGALA déroule principalement son récit à la troisième personne « il ». A la troisième personne, le narrateur raconte l'histoire de l'extérieur. Ce récit à la troisième personne correspond à ce que la critique anglo saxonne nomme le récit à narrateur omniscient et Pouillon « vision par derrière » , que TODOROV symbolise par la formule Narrateur > Personnage (où le narrateur en sait plus que le personnage, ou plus précisément en dit plus que n'en sait aucun des personnages⁶⁰. Dans ce cas, l'auteur se place dans la situation d'un observateur qui assiste à tous les faits et gestes des personnages. Celui-ci est au courant de tout. Il jouit même de la faculté d'entrer- et de nous y amener- dans les pensées non encore exprimées de ses personnages, pensées liées au désir de briller qui est l'une des constances du psyché. C'est le cas lorsqu'il nous révèle l'obsession de Mayéla, le nouveau président, à développer le socialisme anzikais et à mettre le pouvoir entre les mains du peuple(UFMPP : 229) De la même façon, le romancier nous introduit dans le secret de la préparation des discours de Mayéla (104,105,328,329,330).Il nous donne la primeur de ces discours par

⁶⁰ Gérard, GENETTE. *Figures III*. Paris : Editions Du sud, 1978, p.206.

rapport au public. On voit le politicien cent fois sur le métier remettre son ouvrage, polir, repolir, effacer, changer, ajouter. De la sorte nous comprenons mieux que son auditoire. Il y a donc omniprésence et omniscience de celui qui raconte. Ce type de focalisation est la particularité du roman, car « il est la convention type du roman, « il (la troisième personne) signale et accomplit le fait romanesque, sans la troisième personne il y a impuissance d'atteindre au roman »⁶¹. Aussi, l'emploi de ce pronom manifeste t'il la volonté de l'auteur de présenter méticuleusement les faits à ses lecteurs, de faire de ses livres de véritables armes chargées d'exterminer les Forces du mal responsables des malheurs de l'Afrique : le colonialisme, l'impérialisme occidental, l'Apartheid, les dictatures et les dictateurs, le capitalisme immoral, etc. Cela trouve un écho dans les propos de ses personnages. C'est le cas lorsque Marobi, pour légitimer la lutte contre les Colonisateurs blancs, déclare : « Dans nos tribus -(...) - lorsqu'un ennemi occupe tes terres, te prend ton troupeau et, en plus, massacre ta femme et tes enfants, tu es obligé de le tuer » (UFMPP :308-309). Dans le même sens l'auteur met par exemple dans la bouche de Mayéla s'érigeant contre le régime de Mabouta les propos ci-après : S'ils ne peuvent pas faire marcher le pays parce qu'ils ont dépensé tout l'argent pour acheter des villas ,des costumes et de l'essence pour leurs voitures, si leur politique malsaine empêche l'administration de tourner et que le pays stagne , qu'ils laissent la place à une autre équipe qui fera de ce pays un pays sans classes, où il n'y aura ni riches ni pauvres. S'ils ne veulent pas partir, eh bien (...) nous prendrons le pouvoir (UFMPP : 308-309).

A l'évidence, l'usage du « il » donne une certaine puissance à l'action de l'écrivain. Il élève ses textes efficacement au niveau de la diatribe avec une large vision des faits. L'adoption du héros picaresque se justifie elle aussi par le souci d'offrir aux lecteurs une vision élargie de la réalité.

⁶¹ Roland, BARTHES . *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Le Seuil, 1972, p.29.

3. L'adoption du « héros picaresque »

Politiques, les fictions dongaliennes mettent en évidence le rapport des héros avec le pouvoir. Aussi, multiplient-elles les considérations sur la relation que les individus ou les groupes entretiennent avec le pouvoir. Aussi privilégient-elles le type de héros problématique, promeut « l'histoire d'une recherche dégradée », « recherche des valeurs authentiques dans un monde dégradé⁶² .

Le héros dongalien possède des qualités qui concourent à une action vigoureuse : grandeur d'âme, courage, audace, volonté, énergie, intrépidité. Il fait preuve d'un engagement total qui le pousse même à risquer sa vie. Il s'en tient, fermement, même au péril de sa vie, aux impératifs de la raison, de la dignité, de l'honneur. Il est au service de son continent ou de son pays pour lequel il recherche la justice, l'équité et le bonheur par l'instauration d'un régime, d'un système politique, économique et culturel exemplaire modèle opposé à celui en place.

Mais si, par rapport aux missions qu'il assume, le héros est problématique, du point de vue de son parcours, c'est surtout un picaro sinon un avatar du picaro. Celui-ci s'embarque ou se laisse embarquer dans des aventures, car il voyage beaucoup. Il participe aux grands événements marquants de l'histoire. Le parcours atteste du mouvement de l'histoire. Il permet au protagoniste d'observer la société du haut ou du bas. En cela, il favorise non seulement le dévoilement de la réalité sociale mais aussi la formation dudit héros.

Mandala Mankunku, Matapari et Mayéla dia Mayéla tirent globalement parti de leurs aventures.

⁶² Ange Séverin, MALANDA. *Origines de la Fiction et Fiction des Origines chez Emmanuel DONGALA*, La Courmeuve/Paris : 2000, p .72.

Le premier s'exile quelques temps après l'invasion de sa terre natale, revient à Lubituku, tue son oncle Bizenga, s'exile cette fois ci dans la capitale et y repart vers la fin de sa vie. Ces différents déplacements l'amènent à voir, à vivre quelques évènements caractéristiques de la période coloniale et post-coloniale : construction du chemin de fer, effondrement de la société traditionnelle kongo, lutte anti coloniale, désillusion de l'indépendance (lui-même, héros de cette lutte, n'obtient rien de l'indépendance sinon le titre de héros national : analphabète, il est jeté aux mouches). Mankunku nous met au courant de tout ce qu'il vit, voit et entend. Par lui, nous entrons dans le secret des faits et en prenons la mesure. Et c'est fort de son expérience qu'il sent la nécessité de retourner à ses origines.

Les différents déplacements du héros marquent par ailleurs les étapes de sa vie voire la structure interne du récit. Globalement ils doivent être utilement compris dans une perspective idéologique.

Avant la pénétration coloniale, il s'opposait déjà au traditionalisme de son grand-père Lukéni et de son oncle Bizenga mettant ainsi en exergue son progressisme. Après avoir pris la tête d'une « armée autochtone », il résiste vainement à l'intrusion de l'envahisseur blanc.

Il considère son oncle comme le principal responsable de l'échec du mouvement de résistance ainsi que de tous les malheurs qui en découlent. Et puisqu'il fallait payer l'impôt des trois francs (lui, son père et sa mère), celui-ci part de Lubituku pour travailler sur le chemin de fer Nzadi - Océan en construction en qualité de simple manœuvre. Une semaine après, celui-ci rentre au village, découvre que des tourougous reçus par le chef Bizenga ont donné la mort à ses parents, ce qui exacerbe la haine latente entre les deux hommes. Mandala se fait justice en tuant ce dernier. Crime de lèse- majesté. Voilà le meurtrier au ban du clan. Au regard de la coutume, il s'est lui-même exclu. Seul le chemin de l'exil s'offre à lui comme possibilité de retrouver la paix perdue : «il fallait qu'il aille loin pour retrouver la paix perdue » (LFO : 157). Son exclusion du nouveau pouvoir

socialiste en place, son rejet de la capitale traduit symboliquement une certaine antipathie à l'égard de son traditionalisme.

A l'instar de Mandala Mankunku, Matapari prend part à tous les évènements socio-politiques qui secouent son pays. Son nom, sa naissance difficile comme celle de Mankunku qui présageait que celui-ci serait un signe de la division, de la discorde dans sa société, présageait également qu'il serait un lutteur. Bien qu'il ne comprenne pas profondément les choses, le sens de toutes les luttes auxquelles il participe, celui-ci se montre irréductible aux côtés de sa mère et de son père. Il brave le froid, les menaces, les armes ou les interdictions de se mêler de ce qui concerne les grandes personnes. C'est dans ce cadre qu'il voyage. Et d'un oeil amusant, « enfantin » il observe du bas la décadence sociale, politique et économique « orchestrée » par des dirigeants irresponsables, dictateurs, immoraux. Le premier déplacement important par lui effectué se situe entre la bourgade d'Ibibiti et la capitale :

...les adultes ont souvent la manie d'écarter les enfants quand ils prennent leurs décisions : je sais tout simplement que je me suis retrouvé passager clandestin dans l'un des camions qui a amené la délégation de notre patelin pour participer à une gigantesque manifestation prévue dans la capitale (LPGNE : 283).

Matapari se retrouve parmi les manifestants hostiles à la dictature coupable de crimes politiques et économiques ainsi que de violations des droits de l'homme dont il est lui-même victime, tel lors de la tentative de libération politique de son père de la prison : « Ce que je voyais , dit-il, n'était pas beau : des coups de feu, des coups de crosses qui s'abattaient sur les hommes, les femmes, les enfants qui essayaient de fuir. J'étais révolté » (275). Révolté mais aussi étonné, le héros se demande pourquoi on « tape » sur les gens qu'on ne connaissait pas, ces gens qui ne voulaient que s'exprimer, qui ne voulaient que réclamer la libération de son père.

Les différentes aventures vécues par le personnage contribuent à sa formation révolutionnaire.

Après la chute du régime socialiste, Matapari et ses parents retournent ensemble à Ibibiti avant d'aller à son village natal voir son grand-père. Ici aussi les voyages rythment la structure interne du roman.

Comparativement à ceux des précédents personnages, le parcours de Mayéla est plus picaresque. Ce dernier part de son pays Anzika pour la France où il étudie. Le voyage contribue au « formatage idéologique » du héros. C'est en France que, Président de la FEANF, Fédération des Etudiants d'Afrique Noire en France, qu'il se découvre et se fait une vocation marxiste. En fait, l'idéologie marxiste correspondait bien aux missions à assumer. Cela justifie que, lors de la nuit africaine qu'il y organise, l'on montre un spectacle de danse, une pièce de théâtre anti impérialiste (186), et l'abandon de ses études doctorales en sciences physique : « Ce qui m'intéresse, c'est d'aller chez moi chasser toutes les marionnettes qui sont au pouvoir et qui gouvernent encore la plupart de nos pays »(188). Et, dans le même sens, Mayéla envisage créer un parti révolutionnaire d'opposition pour défier le Parti Unique au Pouvoir chez lui. Il faut dire que dans les milieux étudiantins, ses amis, ce sont des Troskards, des Maos et autres gauchistes.

Au-delà de tout cela, Mayéla dia Mayéla ambitionne de devenir un héros de la même trempe que Lumumba, FANON, Malcom X. Déjà le fait qu'il ait mis un terme à ses études à la suite d'une brouille avec l'Assistant qui dirigeait sa thèse, on le passe pour un héros. Les multiples soutiens qui lui ont été apportés face au comportement humiliant de son encadreur, le témoignent : « Après cet incident que je racontais alors à mes amis, il y eut des manifestations organisées par la FEANF, l'UNEF, les Troskards, les Maos et autres gauchistes... La Faculté des Lettres fit même grève. J'étais un héros » (UFMPP : 189).

S'il se rendait dans un maquis, quelque part en Afrique pour combattre pendant un laps de temps donné, son image serait parfaite. Héros authentique, il

reviendrait chez lui avec plus de prestige. Au cas où il mourrait héroïquement, les enfants d'Afrique et d'autres du tiers-monde écriraient son nom dans les annales de l'histoire aux côtés de ceux de LUMUMBA, FANON et Malcom X (ibid.). Aussi n'hésite-t-il pas dans un ultime discours enflammé tenu devant un public acquis à sa cause à conclure de la plus belle façon : « J'ai décidé donc de rompre radicalement. Dans quelques semaines je serai en Afrique, dans un maquis, à combattre avec nos frères guérilleros. Il est temps que l'Afrique se lève violemment et qu'elle n'ait plus peur des armes des colonialistes blancs... » (UFMPP : 193).

Le lendemain, le journal local rapporta ses propos. Le surlendemain, il était expulsé de Paris et de France. Direction Munich en Allemagne où il avait une amie. Auprès d'elle il demeure pendant un mois et trouve un boulot dans une usine de la place. Celui-ci « amasse » de l'argent qui lui permet de se payer son billet de voyage en Afrique. Il contacte à Bonn un mouvement de résistance par l'ambassade de Tanzanie. C'est ainsi que le MNL (Mouvement National de Libération) du Zimbabwe le recrute. Une fois au maquis, Mayéla fait l'expérience de la solidarité révolutionnaire, découvre les horreurs de la guerre. La résistance écrasée, le guérillero terrifié abandonne ses armes, s'enfuit de Litamu à travers la forêt, se retrouve en Zambézi où les autorités l'arrêtent et l'emprisonnent. L'infortuné nous fait part de la triste réalité politique, sociale et économique du pays, la réalité du reste semblable à celle d'Anzika : exploitation de l'homme par l'homme, dictature politico-bourgeoise, cloisonnement social reflété par la configuration de l'hôpital où le Docteur Nkoua le rencontre pour la toute première fois de sa vie. La description de l'hôpital à elle toute seule résume bien la situation : « C'est bien cela l'Afrique : l'Afrique de nouvelles bourgeoisies possédantes avec pavillons spéciaux, face à la masse paysanne dépourvue de tout et s'entassant comme du bétail dans des salles que l'on imagine mal être des salles d'hôpitaux(170). Sorti clandestinement de l'hôpital, le rescapé de Litamu doit à nouveau s'enfuir et cette fois avec la complicité du docteur Nkoua, médecin traitant à son chevet. Par auto celui-ci cherche à joindre la Tanzanie voisine en passant par un village au nord de Karanga en traversant le lac Malawi. A Mwaya, un villageois lui offre son « hospitalité ». Il s'y repose. Le lendemain, il continue sa

route en direction de la partie septentrionale du pays. Le chauffeur lui indique l'adresse d'un de ses parents contrôleur de train, pour l'aider à voyager gratuitement jusqu'à Ujiji ou Kigoma. Mayéla dia Mayéla exulte se rendant compte que l'hospitalité africaine dont on a tant de fois parlé existe vraiment, pour le moment aucun maillon de la chaîne n'avait craqué (211). Au bout de quelques temps, le voyageur arrive au lieu où, le lendemain, il prend le train pour Ujiji. Les conditions de voyages, nous le découvrons sont difficiles. En dépit de cela, il arrive à Ujiji, gros village à majorité musulmane. Le conducteur du train lui fait offrir l'hospitalité par un de ses parents, l'oncle du cousin germain de la belle-mère de son frère(213). A Ujiji, Mayéla dia Mayéla se fait embaucher en gare pour décharger des wagons de marchandises. Trois jours de travail lui permettent de gagner assez d'argent pour la suite de son voyage. Après avoir remercié son hôte en lui offrant un pantalon et une paire de chaussures, il gagne Bujumbura par voie carrossable. Il visite la ville : d'abord le triste quartier des commerçants Buyenzi où il loue un studio, ensuite le quartier des riches, Kiriri, enfin Rohero, le quartier des petits riches : « Eh oui, comme partout au monde, les riches étaient toujours séparés des pauvres » (214-215).

Dans la capitale, le fugitif se fait embaucher comme éboueur pendant trois jours. Un ancien étudiant qu'il avait connu en France devenu directeur du Cabinet du ministre des Affaires étrangères et qu'il a la surprise d'y trouver lui obtient un laissez-passer dans l'avion hebdomadaire Bujumbura-Kisangani. Il arrive à Kisangani(Zaïre). A coup de pourboire et de corruption, Mayéla s'étant « déguisé » en militaire, réussit à se faire embarquer dans un cargo militaire pour le compte de l'armée à destination de Banzyville au bord de l'Oubangui où devaient avoir lieu des manœuvres et à s'éclipser du champ où tout le monde est caserné. Par la suite, l'ancien guérillero passe par Mobaye et arrive à Alindao. Pendant son séjour, un coup d'Etat a lieu à Bangui(232). Par bateau, Mayéla longe le fleuve Oubangui, le fleuve Congo, et arrive au port de Brazzaville. C'est par un automobile qu'il arrive à Anzika.

Dans *Johnny Chien Méchant*, seule Lao est une héroïne problématique alors que Johnny est son contraire. Certes ils en ont en commun le courage, mais ils s'opposent quant à la majorité de leurs traits. Johnny se porte vers le Mal, Lao vers le Bien. Le héros met donc en exergue des antivaleurs. C'est un héros sans humanité, un anti héros.

Lao, en ce qui la concerne, répugne le Mal face auquel elle ne cède pas. A l'instar de ses compatriotes pris au piège se refermant autour d'eux, vit de bout en bout les événements, lutte surtout pour la paix. Elle refuse d'ailleurs d'abandonner sa pauvre mère pour aller aux Etats-Unis où un meilleur avenir l'attend. Certainement cette dernière est convaincue que cet avenir comme celui de son pays doit se jouer au pays et non à l'extérieur. Elle ne faiblit, ne cède pas face au mal incarné par Johnny. La défense qu'elle assure d'une fillette contre la rage de ce dernier au camp des réfugiés témoigne de l'humanisme qui l'anime :

...J'ai retenu le ceinturon, je pense même l'avoir retiré de ses mains. Il m'a regardé en fronçant les sourcils de courroux, histrion ridicule. Et je l'ai reconnu. Chien Méchant. (...). Et le forcené de frapper, chaque coup de ceinturon brûlant ma chair et déchirant un peu plus mon T-shirt. Si ces coups avaient atteint l'enfant, elle ne serait plus en ce moment qu'un tas de viande haché. (...) Surprise, j'ai levé les yeux.

Chien Méchant était par terre et se faisait sérieusement tabasser. En fait c'était l'émeute. (...) l'enfant dans mes bras, lorsque, ce Chien Méchant m'a brutalement interpellée (442-443).

Chien Méchant est ainsi démystifié. Il n'est donc pas un super homme, un soldat invulnérable, ce que confirmera aussi sa mort. Tout ceci dénote que, dans le cadre de leur confrontation, l'humanisme l'emporte toujours sur l'idéologie du mal.

Somme toute, en traçant pour ses héros un itinéraire quasiment picaresque, E.D a voulu avec eux amener les lecteurs à voyager dans l'espace de ses fictions afin de découvrir méticuleusement les réalités communes aux pays d'Afrique noire. L'emploi du prisme narratif s'inscrit lui aussi dans cette optique.

4. Le prisme narratif

Par prisme narratif, nous entendons la double relation d'un ou de plusieurs faits par deux narrateurs différents dans un texte. Cette technique prépondérante quant à la polyphonie du récit procède certainement du souci de l'auteur de confronter les « visions », les points de vue de ses personnages afin d'éclairer la lanterne de son lecteur, de le convaincre. Cette technique est employée dans *Johnny Chien Méchant*.

Le récit se focalise autour de deux personnages, Johnny et Laokolé comme indiqué précédemment. Et chacune de ses « sections » a pour titre l'une ou l'autre de ces « appellations », sont concentrés. Pour Laokolé il s'agit des sections 1,4,5,7,9,12,14,16,17,19,21,23,25,26,28,29,31 ;pour Johnny il s'agit des sections 2,3,6,8,10,11,13,15,18,20 où il prend plusieurs autres sobriquets qui marquent les étapes de son parcours de jeune soldat.

-Section 1

Laokolé évoque les préparatifs de sa fuite avec sa mère et Fofo, quelques temps avant que ne commence le pillage de la ville ordonné par le général Giap (nom d'un seigneur de guerre emprunté au général et homme politique vietnamien Võ Nguyen Giap). Il, faut absolument fuir afin de ne plus revivre les violences subies lorsque les premières milices-celles qui combattaient alors ceux qui se préparaient au pillage- avaient abattu leur père sous leur regard.

-Section 2

Johnny dit Lufua Liwa (« Tue-La-Mort »ou « Trompe-La-mort ») rapporte le discours radiodiffusé du général Giap autorisant les « combattants de la liberté» à se servir pendant quarante huit heures (de dimanche à lundi), à prendre tout ce qui les intéressait. Cela fait partie de la victoire, c'est la prime de guerre .

-Section 3

Laokolé évoque de nouveau les préparatifs de leur fuite.

-Section 4

Johnny dit Matiti Mabé (« La mauvaise herbe » comme le cannabis, le « *diamba* », chanvre fort) explique comment son unité, les Mata Mata (milice de Dabanga), s'empare de la radio nationale. Il pénètre dans un studio (le studio B) et y trouve la belle Tanya Toyo, cette femme journaliste soi-disant aimée de l'ancien président de la République, cet homme à la braguette célèbre parce qu'elle s'ouvrait seule à la vue de toute belle fille dandinant les fesses et portant un soutien -gorge, et la viole à cœur joie.

-Section 5

Laokolé, Fofu et leur mère se jettent dans la rue, à l'instar de beaucoup d'autres personnes pour sauver leurs « lambeaux de vie ». Les enfants dont nombreux étaient à peine en état de marcher souffrent de cette guerre mais à un prix plus élevé que les adultes, fait remarquer Laokolé. Celle-ci rappelle les violences qui occasionnèrent la mort de son père et paralysèrent sa mère. Elle aperçoit son ami Mélanie avec les membres de sa famille à bord d'un véhicule 4x4. Les miliciens quant à eux commencent à faire main basse sur la ville.

-Section 6

L'unité de Johnny dit Mattiti Mabé est éclatée, en vue de mieux traquer leurs ennemis disséminés dans la population. Lui, est nommé à la tête d'une unité qu'il baptisera « Tigres rugissants ». Ses copains Idi Amin (nom de guerre faisant penser à l'ancien dictateur ougandais Idi Amin Dada), Double-tête (nom renvoyant à l'amphisbène, serpent à deux têtes, très dangereux) et Mâle Lourd (nom de guerre donné parce qu'il aurait un pénis gros et lourd comme la trempe d'un éléphant quand il est en érection) en font partie. Déjà les différentes appellations des soldats renseignent sur la nature du groupe, un véritable « escadron de la mort ».

-Section 7

Chien Méchant et ses éléments se déploient vers les quartiers habités par les Mayi-dogos, croisent la marée humaine et se mettent à tirer dans la foule en panique. Bousculades, morts ! Laokolé et sa mère n'auront la vie sauve qu'en se cachant derrière une touffe de lantanas, du côté gauche de la rue. Et pour la première fois elle aperçoit Johnny dans ses états. Affublé d'une casquette à visière retournée et d'un T. shirt sans manches, il porte un collier formé de cauris enfilés et sur lequel sont accrochés deux ou trois petits sachets. Il porte également un tissu rouge noué autour de son biceps droit. Terrifiée, Laokolé assiste impuissante à l'exécution d'un pauvre petit garçon vendeur à la sauvette des fruits qui n'a pas pu se sauver pour conserver sa marchandise. Après la sale besogne, les bourreaux remontent dans l'automobile de la famille de Mélanie qu'ils ont dû tuer.

-Section 8

Le commando « Tigres Rugissants » dirigé par Johnny se déchaîne contre Houambo, un quartier peuplé par des Mayi-dogos avec la mission d'éliminer tous les Tchétchènes sensés se dissimuler dans la population.

-Section 9

Laokolé réalise que Fofu n'est plus avec eux. Il s'est perdu dans la masse fuyante qui déferle vers les ambassades (dans le quartier des ambassades).

-Section 10

La foule en fuite se heurte au barrage de feu dressé par Johnny dit Chien Méchant et ses « hommes ». Sur ces entrefaites, les miliciens massacrent les parents de Mélanie, sa grand-mère et sa sœur s'emparent de leur automobile et en font leur véhicule de guerre. Les Tigres Rugissants se montrent ainsi impitoyables même avec les enfants. Sur la lancée ils tuent un pauvre petit vendeur ambulancier que Johnny prend pour un potentiel tchétchène.

-Section 11

Johnny s'étale sur les raisons explicatives de la guerre, lesquelles raisons l'ont motivé à s'y engager. Globalement c'est le tribalisme. Cette guerre est une manifestation de l'opposition entre la tribu Mayi-dogo et la tribu Dogo-mayi : « En réalité il y avait des haines séculaires entre nous, haines qui n'attendaient qu'une occasion pour exploser » (131-132).

-Section 12

Plusieurs fuyards sont massacrés devant les représentations diplomatiques qui leur ferment leurs portes.

-Section 13

Les « tigres rugissants » se meuvent pour empêcher la foule de se réfugier dans les ambassades.

-Section 14

Laokolé, sa mère et bien d'autres sont recueillis par le H.C.R.

-Section15

Devant l'enceinte du H.C.R, Johnny dit Chien Méchant et ses acolytes tirent sur des enfants, des hommes et des femmes adultes sans défense. Des casques bleus interviennent, pour mettre fin au massacre.

-Section 16

Les réfugiés sont pris en charge par le H.C.R. On y découvre que cette guerre atroce a fait près d'un demi million de déplacés.

-Section 17

Tous les Blancs, près d'une cinquantaine présents dans l'enceinte du H.C.R, sont évacués vers l'Occident.

-Section 18

Quelques éléments de l'armée régulière et supplétifs dont Johnny dit Chien Méchant encerclent le bâtiment et somment le H.C.R de pousser à la sortie tous les réfugiés, sous prétexte que les anciens miliciens tchéchènes s'y sont aussi réfugiés.

-Section 19

A la suite d'une opération hélicoptérée interarmées, les ressortissants européens sont extirpés et évacués. Abandonnés, les nationaux affluent vers Kandahar.

-Section 20

L'armée et les supplétifs se préparent à attaquer Kandahar, fief des Mayi-dogos. Laokolé refuse d'embarquer avec Tanisha qui a réussi à la faire accepter des militaires venus pour l'évacuation, dans l'espoir de lui offrir une meilleure vie aux Etats -Unis.

-Section21

Kandahar est bombardé. Peu après le début des bombardements, Lao et bien d'autres réfugiés suivent à la télé l'intervention de deux experts des questions africaines sur les causes de la guerre. Le premier évoque le capitalisme monopoliste et le tribalisme, tandis que le second n'évoque que le tribalisme dans le même sens que Johnny.

-Section 22

Les miliciens et les soldats de l'armée dite régulière sèment la désolation à Kandahar.

-Section 23

Sa mère et la tante Tamilia qui les a hébergées à Kandahar sont tuées dans les bombardements. Laokolé s'enfuit de la capitale pour le village de leur guide. Mais elle s'arrête au premier village situé sur le bord d'une route carrossable.

-Section 24

Les soldats vainqueurs fêtent leur victoire.

-Section 25

Le village est sauvagement attaqué et Laokolé se sauve éperdument dans la forêt.

-Section 26

Laokolé se retrouve par hasard dans un zoo, où arrive une mission de l'Institut International pour la protection des gorilles et chimpanzés, afin d'en évacuer par hélicoptère bon nombre d'espèces menacées dans ce contexte de guerre. Elle les supplie de l'emmener avec eux. Méprisée, elle est délaissée.

-Section 28

Laokolé se retrouve dans un camp de réfugiés où doivent arriver le président Dabanga et sa suite.

-Section 29

Le président visite le camp des réfugiés. La distribution des denrées alimentaires qui doit se faire juste après son départ est compromise par les soldats chargés de la sécurité cherchant à se servir plutôt qu'à servir. Une émeute éclate. Celle-ci est violemment réprimée. Laokolé protège une fillette de la fougue de Johnny. Plusieurs émeutiers y compris Laokolé et l'enfant sont emmenés manu militari vers un camp militaire. Heureusement, le sort de Laokolé et de sa protégée est confié au redoutable Johnny qui les amène dans son habitation.

-Section 30

Johnny tente de gagner l'estime de Laokolé en lui faisant des présents : Bible, pagnes pillés. C'est avec la même Bible que Laokolé le tue.

-Section 31

Avec beaucoup de sang froid, Laokolé tue Johnny au moyen d'une Bible.

Tout bien considéré, les chapitres se ressemblent pratiquement. Avec les deux narrateurs, l'auteur nous présente des visions différentes de l'essentiel des faits. Ces visions ne s'opposent pas, au contraire elles sont parallèles et complémentaires, pour autant qu'il s'agit de la vision du bourreau d'une part et de celle de la victime d'autre part. La double narration élargit donc la perspective du conflit et de ses retombées. Elle fixe l'attention du lecteur sur certaines vérités telles les causes du conflit ou l'attitude de la Communauté internationale face aux conflits en Afrique, ce que nous observons aux sections 12 et 15 quand Laokolé et Johnny déclarent respectivement : « La porte blindée de la première ambassade restait obstinément et désespérément close(...) Il semblait que toutes avaient reçu la même consigne : ne pas ouvrir leurs portes»(JCM :150), « Des grappes de personnes agglutinées autour de différents enclos diplomatiques tambourinaient sans cesse aux portes dans l'espoir de les voir s'ouvrir malgré les coups de feu tirés de l'intérieur pour les en dissuader(...) les ambassades avaient fait le travail pour nous, ils avaient refusé d'accueillir nos ennemis »(186). L'attitude de la Communauté internationale fait penser à un complot international ourdi contre le pouvoir du président Mayi dogo et les siens. De ce fait, la position de l'Organisation des Nations Unies et du Haut Commissariat des Réfugiés se trouve si fragilisée et ils ne peuvent pas intervenir énergiquement. D'ailleurs, les casques bleus abandonnent la plupart des réfugiés autochtones. Il transparaît, pour certains de ces Blancs, que les « vies » de ces Noirs leur importent peu, celles des Blancs voire des animaux sont plus précieuses, en témoigne cet échange entre Laokolé et un membre de la mission de l'Institut International pour la protection des gorilles et chimpanzés :

« (...) Nous sommes là pour en évacuer autant que possible car ils sont menacés par cette stupide guerre où l'on massacre même des animaux, de pauvres animaux innocents

-Pourquoi eux, et pas moi ?ai-je plaidé ?

-Parce que la disparition de ces singes serait une grande perte pour l'humanité.

-Pourquoi eux et pas moi ? ai-je répété.

-Parce que vous n'êtes pas un singe,

Si, je suis un singe », ai-je fait(...). J'étais désespéré (LPGNE : 405).

Ce mépris du Noir se traduit également par l'attention et le prix que les soldats effectuant l'opération hélicoptérée baptisée « gorille vert » accordent visiblement à la vie d'un caniche au détriment de la sienne :

Je(Laokolé) ne sais pourquoi le convoi qui transportait les évacués blancs s'était brusquement arrêté juste avant d'atteindre le portail. Ce dernier char, celui qui avait écrasé Mélanie, revenait en marche arrière du tonnerre, suivi d'un des gros camions. S'étaient-ils rendus compte qu'ils avaient écrasé une jeune fille ? (...)juste à temps pour voir le tank et le bahut passer de nouveau sur le corps éclaté et brisé de Mélanie avant de s'arrêter devant le deuxième bâtiment.

Deux soldats sont descendus du camion en soutenant une femme au bord de l'hystérie. Elle pleurait : « Mon mignon, mon chouchou, je veux le retrouver, mon bébé. »(...). Ils n'ont pas tardé et sont ressortis aussitôt. Ils ne soutenaient plus la dame qui avait dans ses bras un petit caniche tout frisé, à la toison tondue sur le dos . Encadrée par les deux soldats en armes, elle marchait en caressant l'animal et en lui murmurant : « Ça y est, n'aie pas peur mon minou, tu es sauvé mon mignon. »(235-236).

Cette attitude qui frise le racisme dénote l'indifférence des Occidentaux face à la tragédie, à la situation chaotique, laquelle situation transparait aussi dans le temps du récit.

5. Le temps du récit

Par temps du récit, nous entendons la disposition du récit, c'est-à-dire l'ordre dans lequel sont relatés les événements qui se produisent dans l'œuvre.

Du point de vue de la conception temporelle de la narration, DONGALA, dans bien de cas, adopte une forme linéaire que l'on trouve dans le roman réaliste du XIX^{ème} siècle. Nous le relevons dans « *Jazz et vin de Palme* », « *L'homme* », « *La cérémonie* » et « *Une journée dans la vie d'Augustine Amaya* ».

Si nous considérons principalement le fait que toutes ces nouvelles sont des fictions politiques, nous admettrons que le temps du récit traduit un certain ordre politique stable ou perdurant tant au plan national qu'international. Au plan national, l'ordre est socialiste ; au plan politique il obéit à la logique de la suprématie (ce sont les grandes puissances qui décident) et à ce sujet, l'écrivain prône le multilatéralisme.

Les autres récits, « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati* », « *Le procès du père Likibi* », « *A love suprême* », *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* et *Johnny Chien Méchant* ne sont vraiment pas linéaires, parce que l'ordre est brouillé du fait de quelques analepses et prolepses.

« *A love suprême* », dernière nouvelle de *Jazz et Vin de palme* est, il faut le rappeler, un témoignage, un hommage rendu à John Coltrane, à titre posthume. C'est dans l'ensemble une longue analepse par rapport au moment où les faits liés à son existence sont rapportés. « *L'étonnante et dialectique déchéance du Camarade Kali Tchikati* » est aussi, en ce qui la concerne, marquée par des analepses : Kuvouezo rappelle le passé révolutionnaire de son ami (18). Kali conte lui - même ses mésaventures montrant comment, par les mystères de l'Afrique dont il découvre la réalité, ses convictions socialistes sont sapées. L'usage de longues analepses traduit la volonté de l'auteur de faire l'inventaire, de poser un regard rétrospectif sur près de trois décennies passées d'expérience socialiste en Afrique noire en général et son propre pays en particulier. Il en de même dans « *La cérémonie* ». La nouvelle est elle aussi émaillée d'analepses. C'est le cas lorsque le narrateur digresse en évoquant le détournement des fonds à son usine par son ancien Directeur Général(121), l'acte de vol de trois sardines par lui commis, le prélude ainsi que son adhésion au parti socialiste au

pouvoir(121,122), la découverte des Amériques par Christophe Colombe [analepse externe au récit (122,124)]. A la différence des autres nouvelles, « *Le procès du père Likibi* » comporte des analepses. C'est ce que l'on peut constater quand le chef Mouko et Ikounga se disant que le vieux Likibi peut être à l'origine de la sécheresse qui sévit à Madzala, parlent du mariage de Moukiétou que Likibi leur avait refusée en mariage (66,70) ; Zacharie Konimboua y fait allusion (86) ; de même, le père de la mariée en rappelle les faits (89,90, 93, 65) : face à l'accusé, Konimboua évoque la confrontation finale entre les gens qu'il taxe de partisans du socialisme africain et ceux du socialisme scientifique. Avec « *Mon métro fantôme* », par contre, le temps du récit est fantomatique.

Comme dans ces nouvelles, on rencontre également des analepses ses paroles dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*. On la relève par exemple lorsque Matapari raconte ce qui lui a été expliqué sur l'histoire de son pays ; les coups d'Etat militaires à répétition (13, 14, 15 16) et quand à l'âge de quinze ans, il fait le récit de l'histoire du jour de sa naissance (9, 10, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23-33). C'est aussi le cas, lorsque ce dernier relate les événements concomitants à l'enfance de son père : première marche des hommes sur la lune(son père avait à peine neuf ans au moment où elle se réalisa et , à l'époque , souligne t-il, il n'existait pas encore de postes téléviseurs en couleur, la science n'avait pas encore très évolué) ; accession du pays à la souveraineté nationale ; décorations de son grand-père lors du dernier 14 juillet que les colons y ont passé et de la toute première fête de l'indépendance du 15 août par le nouveau président de la république pour la même raison : avoir chassé de l'école du village - parce que convaincu du fait que l'institution scolaire devait être laïque-, un prêtre qui voulait y dire une messe (36, 46). D'autres analepses : évocation du souvenir d'Alédia, une fille que Matapari aime (177- 183) compte rendu synthèse à son grand père de tous les événements qui ont secoué et ouvert le pays à la démocratie pluraliste (374). A cela nous ajouterons la prolepse par laquelle Matapari projette le bonheur que le professeur Pentium-75 pourrait apporter à son pays au cas où il deviendrait le nouveau chef de l'Etat : « Alors avec sa neige ses lumières, ses autoroutes, ses usines de cassoulets et ses brosses à dents en

moins d'un mandant, notre pays sera une petite Suisse. » (LPGNE : 348). Le roman se donne à lire telles des pages de l'histoire politique de l'Afrique noire en général et du Congo-Brazzaville en particulier.

Dans le même sens, le bouleversement de l'ordre du récit de *Johnny Chien Méchant* tient surtout au prisme narratif. Globalement, ce type de narration signifie le chaos social africain. Nous pouvons à juste titre comprendre la remarque de Lylian KESTELOOT selon laquelle Emmanuel DONGALA fait partie de la génération des écrivains du chaos⁶³. Cette expression du chaos social est très marquante dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* et *Le Feu des Origines*.

Avec *Le Feu des Origines*, notre auteur instaure un code basé sur le temps mental. Le temps romanesque est cyclique, car il renvoie toujours au point de départ, ainsi que nous l'avons déjà dénoté dans l'un de nos chapitres précédents. Toute phase de construction succède à une phase de déconstruction : à l'ordre ancien succède le nouvel ordre colonial marqué par une certaine perversion culturelle ; à l'ordre colonial succède le nouvel ordre post-indépendance et à cet ordre le romancier veut voir se succéder un autre ordre. Cette conception du temps n'est pas étrangère à la cosmogonie négro africaine : selon les anciens, la trajectoire du temps n'était pas rectiligne mais circulaire, c'est-à-dire que tout était perpétuel retour, tout n'est que perpétuel recommencement, tout est cercle fermé (LFO : 68).

Nous retrouvons le même code dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*. Le récit s'ouvre par l'épisode de l'emprisonnement du président Mayéla lequel épisode annonce aussi son exécution et se referme par un épisode similaire qui en constitue également le septième, le quatorzième, le dix-septième, le vingtième et le vingt quatrième chapitres. Les chapitres restants sont consacrés

⁶³ Lylian, KESTELOOT. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Karthala / AUF, 2001 , pp. 273-275 .

à sa participation à la guerre de libération et à son voyage riche en péripéties (Zimbabwe- Malawi- Tanzanie- Burundi-Zaïre- République centrafricaine- Congo-Anzika). L'image omniprésente de la prison renforce le caractère cyclique du temps romanesque. En effet le temps épouse l'image de la prison que nous évoquerons dans le quatrième chapitre de cette partie et cela traduit une situation politique délétère dans une Afrique qui ne parvient pas à saisir tant soit peu la chance qu'elle a d'avancer avec quelques politiciens nationalistes qui travaillent volontiers pour un véritable développement.

A l'instar de DONGALA, d'autres écrivains africains adoptent le temps cyclique. C'est le cas de Mohamed Alioum FANTOURE dans son roman *Le Cercle des Tropiques*. Ledit temps se trouve déterminé par l'image du cercle par laquelle le romancier caractérise l'univers compris entre les Tropiques du cancer et du Capricorne. Le temps romanesque s'adapte à la rotondité du cercle. Celui-ci fonctionne tel qu'un espace clos dans lequel se trouvent empêtrés les pays africains. Il est donc l'expression de l'éternel recommencement, d'une tragédie historique.

L'analyse faite des techniques narratives, à savoir la narration à la première personne et à la troisième personne ; l'adoption du héros picaresque, du prisme narratif et de l'ordre du récit met en évidence quelques réalités idéologiques et politiques qui, du reste, se manifestent aussi dans une langue fonctionnelle.

Chapitre II : la Langue

La langue, c'est l'âme d'un peuple, le souffle d'une culture, le véhicule d'une vision du monde.

Nos écrivains sont des fruits de deux cultures, notamment la culture occidentale et la culture africaine. C'est ainsi que, dans leurs œuvres, ceux-ci emploient souvent deux langues ou plus. Ils réalisent avec dextérité, une symbiose de leurs langues maternelles avec des langues étrangères. Evoquant

l'usage du français et des langues africaines par nos auteurs Jean Pierre MAKOUTA MBOUKOU fait à, juste titre, remarquer :

L'écrivain recourt à la langue maternelle, d'une part dans un souci de fidélité au contexte culturel et, d'autre part, parce qu'il sent comme une incapacité congénitale à rendre en français certains aspects culturels de sa civilisation. Il ne s'agit nullement d'une question de non maîtrise de la langue française, mais bien d'une inadéquation entre le « moi » nègre et la langue chargée de l'exprimer⁶⁴.

Aussi DONGALA emploie-t-il une langue métissée dans son œuvre.

Chez DONGALA, le métissage linguistique traduit en même temps sa part de nationalisme et son ouverture au monde. Bien plus, il met en exergue le métissage culturel dans une société où les hommes doivent apprendre à transcender leurs différences, à vivre ensemble en vue d'enfanter un monde nouveau viable. Enfin, il signifie le souci de l'auteur d'exprimer adéquatement les différentes idéologies en présence dans ses romans et nouvelles. Ce souci d'adéquation entre l'idée à exprimer et le langage ne manque pas de secréter une création néologique.

L'analyse méticuleuse de la langue « dongalienne » qui suit portera sur le lexique, les énoncés phrastiques, les niveaux de langues, les temps et modes verbaux ainsi que les tonalités textuelles.

1. Le lexique

Le choix des mots est indispensable dans la conception et l'émission d'un récit. Chez notre auteur ce choix, comme susmentionné, n'est pas hasardeux. Il n'est pas dépourvu d'intention politique et idéologique.

⁶⁴ Jean Pierre, MAKOUTA M'BOUKOU (1980). *Introduction à l'étude du roman Négro- Africain de langue française*. Abidjan- Dakar- Lomé : Les Nouvelles Editions Africaines, 2^{ème} éd., p.295.

Qu'il s'agisse de *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche, Le Feu des Origines, Johnny Chien Méchant, Jazz et vin de palme* et *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, le discours de DONGALA est construit autour des mots et expressions qui dévoilent sans ambiguïté les idéologies de même que les régimes y relatifs.

1.1. Les mots et expressions de la langue espagnole et anglaise

Emmanuel DONGALA est un écrivain polyglotte mais francophone par-dessus-tout. Ce qui fait qu'il écrive principalement en français, même s'il ne s'empêche pas d'employer quelques fois des mots et expressions d'autres langues étrangères notamment l'espagnol et l'anglais (nous ne saurons pas tous les citer.).

L'espagnol se rencontre dans *Johnny Chien Méchant*.

La luta continua ! (19) : la lutte continue

C'est un « slogan » révolutionnaire. On peut même penser que c'est le « Che » qui l'emploie. Non, c'est le général Giap, chef de la milice Mata-Mata qui l'emploie pour galvaniser ses « troupes » lors d'un discours radiodiffusé par lequel le nouveau président autorise à tous les miliciens un pillage généralisé en guise de récompense pour le travail fait.

Nous citerons également ces phrases prononcées par Johnny pour simplement signifier qu'il connaît la langue.

-Te quiero mucho muchachita amor de mi corazan (190).

Je t'aime beaucoup mademoiselle.

-Para bailar la bamba se necesita un poco de gracia (190)

Pour danser la rumba, il faut être beau.

Dans le même roman, on relève des mots et expressions anglais : « you », « *international* » « *out* », « *refugee* », « *help* », « *crime* » (190) : vous, international, dehors, réfugiés, aide, crime.

Ce sont là des mots utilisés par le chef des casques bleus qui s'adresse à Johnny et son groupe leur expliquant qu'il était interdit à des hommes en armes en dehors des soldats onusiens de franchir les portes du site du HCR, que la population qui s'y est réfugiée est sous leur protection, que y entrer pour les massacrer était inadmissible.

Big chief (20): grand chef

Johnny désigne ainsi le nouveau président de la république

« *When it bleeds, it leads* » (217): plus il y a du sang, plus c'est spectaculaire, ce qui disent les Américains

C'est la journaliste belge Katelijne qui s'exprime ainsi pour encourager Laokolé à laisser filmer sa pauvre mère aux jambes amputées avec ses moignons pour produire une image forte d'une réfugiée qui puisse émouvoir le public occidental jusque là silencieux sur la tragédie que connaît le pays.

L'usage de ces langues auxquelles s'ajoute le français dénote bien que DONGALA est un métis culturel. Il est pour le dialogue culturel.

1.2. Les mots de la langue française

E.D emploie le petit nègre et le français classique.

1.2.1. Le petit nègre ou le forofifon naspa

Le *petit nègre*, c'est selon l'acceptation de Makhily GASSAMA, un « sous produit du français », un français incorrect et sommaire parlé par les indigènes des colonies.

Dans son étude de la psychologie du colonialisme , indique M.G, Frantz FANON explique en substance que sous la colonisation les Occidentaux se servaient du *petit nègre* qu'ils faisaient parler au noir au cinéma, dans les annales pour enfants et dans la vie quotidienne pour entretenir le complexe d'infériorité, dont ils faisaient souffrir . C'était également une façon détournée d'exprimer cette idée : « Toi, reste où tu es », donc de demander au noir d'être bon négro. Le faire parler *petit-nègre*, c'était l'attacher à son image, celle d'un être « rigolo » et pas assez civilisé, apprenant en tâtonnant à faire comme son maître ; l'engluer, l'emprisonner, victime d'une essence, d'un apparaître dont il n'est pas responsable⁶⁵.

En faisant parler à son héros le *petit nègre* dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, DONGALA veut simplement le situer par rapport au personnage européen qu'est l'assistant dirigeant sa thèse de doctorat. Il ne s'agit nullement ici d'enfoncer le noir mais plutôt, par une sorte d'ironie ,de dénoncer l'arrogance du blanc face à un nègre qui n'a pas honte d'assumer sa négritude et qui se sent bien dans sa peau L'assistant lui parle en supérieur ,en sauveur, s'identifiant ainsi ,sans le savoir, au « colonialiste » qui n'avait cesse d'affirmer qu'il ne travaillait que pour aider le Noir, bon banania ,à s'affirmer , suite aux retards répétés de l'étudiant au laboratoire.

L'ayant vivement interpellé, l' « encadreur » lui signifie qu'il ne terminerai jamais sa thèse de sciences physiques, paresseux et coureur de jupons qu'il était, et qu'après tout c'est l'intéressé qui devait se faire des soucis à ce sujet, car lui l'enseignant avait déjà sa situation . Ce dernier voulait ainsi se donner en exemple. Excédé, Mayéla lui fait savoir qu'il n'envie pas sa situation, parce qu'elle ne l'intéresse pas ; qu'il avait peut-être quelque chose à lui apprendre sur la chimie mais rien sur la vie. Au besoin, c'est l'élève qui peut apprendre au maître. Mayéla ne se contrôlait plus. Ce qui l'intéressait, il, c'était d'aller chez lui chasser toutes les marionnettes qui étaient aux ordres des occidentaux et qui gouvernaient encore

⁶⁵ Frantz, FANON. « *Le noir et le langage* » dans *Peau noire, masques blancs*.1952 :14.32 cité par Makhily GASSAMA. *Kuma* (« y 'a bon banania »). Dakar-Abidjan : Les Nouvelles Editions Africaines, pp.1978, 243-253.

la plupart des pays d'Afrique. En réaction à ce propos, l'enseignant fustige l'ingratitude des Africains qui viennent en France. Les Blancs leur apprennent à porter la cravate et le veston, leur donnent leurs filles et en retour ceux-ci les insultent. Pour celui-ci, Mayéla n'avait qu'à rentrer chez lui. Sur le point de quitter le laboratoire, Mayéla s'incline bien bas : « *Madam's le patron', missié lé pat'on moi zé vous dire au'voir, pa'don, adié !* »(UFMPP : 188)

Après l'incident qu'il racontait alors à ses amis, des manifestations furent organisées par la FEANF (Fédération des étudiants d'Afrique noire en France), l'UNEF, les Troskards, les Maos et autres gauchistes contre les propos à la fois racistes, xénophobes et humiliants de Monsieur L'Assistant. La Faculté des lettres fit même grève.

Mayéla dia Mayéla fait aussi usage du petit nègre lors de sa conversation avec Monsieur Pontardier au sujet de la situation de l'Afrique en général et d'Anzika, son pays, en particulier. Celui-ci se montre très « exaspéré » face à ses propos selon lesquels l'Afrique est mal partie et qu'à voir l'insouciance des dirigeants qui engagent inutilement des sommes d'argent faramineuses pour des célébrations avec faste des festivités nationales à l'occasion desquelles les Noirs ne savent que boire et manger, elle souffrira pendant longtemps d'un certain retard par rapport aux autres. Pour lui, ce retard le condamne à vivre sous perfusion financière occidentale. Affichant un air de supériorité parce que se sentant blanc et civilisé, goguenard en plus(297), lui dit de ne pas céder à l'émotion. Et Mayéla d'ironiser : « L'émotion est nègre et la raison Hellène *missié* »(294). C'est pour ce dernier une façon de montrer qu'il n'a pas honte d'être noir, que lui et ses compatriotes assument naturellement leur négritude, quoi que ce blanc pense et dise, même s'il s'exprime le plus souvent dans un français classique.

1.2.2. Les mots et expressions du français classique

En ce qui concerne le français classique - c'est de cela qu'il est surtout question- on remarque, que ce soit dans *Un Fusil dans la main, un poème dans poche, naissent aussi des étoiles*, *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* ou *Johnny Chien Méchant*, que le discours de DONGALA est construit autour des mots et expressions qui dévoilent sans ambiguïté les idéologies des Colonisateurs d'une part, et celles des Colonisés en lutte contre eux d'autre part, de même que les idéologies prônées, adoptées par les nouveaux Maîtres de l'Afrique, les régimes y relatifs et leurs caractéristiques.

Dans *Un Fusil dans la main un poème dans la poche*, le « *capitalisme monopoliste* » (10) désigne l'idéologie des Occupants blancs qui sous-tend le colonialisme et consacre le pillage systématique des ressources naturelles de la région occupée. Mayéla recourt au qualificatif « *les forces rétrogrades* » (105) pour dénoncer l'action de ces conquistadors, ces promoteurs du néocolonialisme (133) qui, même après l'indépendance, ont pillé (33) Anzika jusqu'à la révolution. En outre, le socialisme scientifique désigne l'idéologie des maquisards, alors que le *socialisme anzikais* ou *africain* (329) désigne celle qui sous-tend le régime de Mayéla dia Mayéla.

En outre, le narrateur fait usage de termes et expressions *révolution* (104), *engagement révolutionnaire* (52) ; *libération de tous les peuples d'Afrique* (52) pour nous informer sur la nature gauchisante des idées à la base de l'action armée de Mayéla dia Mayéla et de ses frères maquisards. A cela peut être ajoutée la dénomination du Mouvement politico-militaire noir africain à savoir le Mouvement de Libération National et même celle du Parti noir américain dans lequel milite Meeks, notamment *The Black Proletarian Party*, dans le cadre de son action liée à la cause de son peuple en Amérique.

S'agissant par exemple du régime du général Hatha Basting, président de la république où Mayéla en provenance de Litamu est emprisonné quelques temps après y avoir échoué, nous pouvons aisément relever un certain nombre de termes dans l'extrait qui suit :

*Ainsi, c'était (...) le continent qu'il (Mayéla) voulait défendre ! Enlever le pouvoir d'entre les mains des derniers colonisateurs blancs pour le remettre entre les mains de ces **Noirs galonnés** et bedonnants, **assis sur la masse du peuple d'où ils tiraient puissance, richesse et gloire**, et pour lesquels **conserver le pouvoir** était plus important que l'action politique ! Des politiciens qui n'hésitaient pas à **torturer** sous le moindre prétexte .Il fallait sûrement une nouvelle révolution. Ainsi de révolution en révolution, atteindrons-nous ce que nous cherchons ? (UFMPP : 145)*

Le régime du général Bokabar Mabouta, prédécesseur du président Mayéla dia Mayéla, est un régime hétéroclite. Et cette hétéroclité nous est indiquée par des termes correspondants. Tel est le cas dans ce fragment phrastique « (...) il (Moïse Adilène) donnait sa caution de gauche » (Ibidem).

Dans *Le Feu des origines « Us et coutumes »* (68) exprime le traditionalisme et « *réinventer le monde* » (67) l'idée du progressisme, Liberté, *Libération*, lutte, *révolution* (291), termes qui nous font penser à la lutte contre l'impérialisme, pour la seconde indépendance (ibidem).

Dans *Jazz et Vin de Palme*, ce sont pratiquement les mêmes termes qui reviennent. On le voit avec la désignation par Zacharie Konimboua de ce qu'il considère être un danger pour l'Afrique en général et son pays en particulier : *néo-colonialisme, impérialisme, social-démocratie, social impérialisme, socialisme maghrébin ou africain*. Il ne soutient que l'idéologie du régime auquel il appartient et qu'il associe au progrès. Les mots et groupe de mots *dictature* « *fliqué* » (115) et « *grand dictateur* » (112) traduisent le caractère policier du pouvoir socialiste scientifique.

Dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, la plupart des vocables sont également relevés. Certains vocables clés du récit résument l'histoire du pays : *esclavagisme, colonialisme, néocolonialisme, socialisme scientifique, démocratie africaine* (325) que les forces veulent instaurer dans le pays de Matapari. Le mot *démocratie* (360) et *tribalisme* (140, 141...) utilisés par Dabanga

permettent de se représenter tant soit peu l'idéologie de son camp dans *Johnny Chien Méchant*. Dans ce roman de guerre, le vocabulaire est de fois cru quant à la description des faits. C'est le cas des violences commises à Kandahar par les Tigres Rugissants :

*Nous avons continué à ratisser Kandahar mètre carré par mètre carré, dynamitant les belles maisons , coupant les arbres fruitiers, abattant les chiens et les personnes de sexe masculin entre douze et quarante cinq ans et évidemment, nous servant. Tout l'après midi nous avons **razzié**, nous avons **tué**, nous avons volé, nous avons **violé**. Nous étions **soûls de sang et de spermes** (JCM : 346).*

De ce vocabulaire qui traduit l'horreur procède le caractère voyou du roman⁶⁶.

L'œuvre fourmille de représentations de scènes de tueries, de pillages, d'extorsions et de viols. L'exhibitionnisme sexuel, la pornographie souvent inhabituelle dans le roman négro africain classique et qui constitue une des marques distinctives du nouveau roman africain post-colonial gène tel dans le passage suivant de *Johnny Chien Méchant* :

J'ai (Johnny dit Matiti Mabé) arraché le grand boubou et déchiré son soutien poisson (...) j'ai enfin fait sauter son slip et j'y suis allé là dans le studio (...) j'ai pompé la belle TT (Tanya Toyo). Je crois même qu'elle aimait cela puisqu'elle pleurait de plaisir... Ouais elle était dans un autre monde, froide comme un poisson (...) je l'ai retournée et l'ai chevauchée par derrière (...) j'avais vraiment fait la chose avec TT (JCM : 44.45).

Dans le même roman, le caractère voyou du roman apparaît aussi dans l'extrait ci -après, scène d'accouplement de Johnny et Lovelita :

Lovelita mon amour. Je lui ai ordonné de fumer le chanvre avec moi, elle s'est mise à fumer et je l' ai entraînée loin des regards, dans l'herbe haute. Ma chose était devenue debout debout, comme une tête de fusée, a d'abord exploré la bouche de ma Lovelita que j'ai ensuite retournée, elle s'est mise à

⁶⁶ Michel, NAUMAAN. *Les nouvelles voies de la littérature africaine et de la libération* (« une littérature voyoue »). Paris : L'Harmattan, 2001.

quatre pattes, j'ai baissé son jeans et sa culotte qui sont tombés sur ses brodequins...saisir à pleine forme les deux oranges de sa poitrine pour les sucer... la tête de ma fusée a pénétré dans le tunnel soyeux et humide que sa croupe cabrée, légèrement surélevée et projetée en arrière m'offrait ...soudainement maboule sous le choc de la giclée des larves fumantes jetées du Myragongo de mes entrailles, elle a planté ses dents dans la chair...Le cri de plaisir...j'ai crié à mon tour...la vache(JCM :246-247).

Toujours dans le registre du français classique, il convient de souligner que DONGALA emploie beaucoup la négation, c'est-à-dire des mots et groupes de mots qui permettent à ses personnages d'exprimer leur opposition à certaines idées et pratiques politiques. Il s'agit des adverbes non, ne ainsi que leurs formes renforcées (en association avec pas, rien, jamais, aucun). Et ladite négation donne à l'écriture une dimension contestataire.

La négation marque avant tout le courage des protagonistes. Elle traduit une volonté sinon une détermination à échapper à la condition existentielle, à la situation imposée par les administrateurs de leurs différents territoires. C'est le cas lorsque Mandala Mankunku, une des figures incontestables de la lutte contre le colonialisme dans son pays, se refuse, après la mort de Ma ngudi, la prophétesse, de « baisser » les bras et d'accepter la situation de fait :

Il se laissa d'abord aller à un pessimisme profond quant à l'issue de la lutte pour la libération ; puis il se souvint de son passé, de son aïeul Mankunku, du vieux Lukéni, de sa révolte de toujours contre tout ce qui lui semblait aller à l'encontre de l'idée qu'il se faisait du monde : défi au grand fleuve, défi à la nature, défi au culte des ancêtres, défi contre Bizenga, défi contre l'étranger ! Non, il fallait se retrouver, se ressourcer et continuer le combat (LFO : 251).

A travers ces souvenirs Mandala prend conscience de sa nature de lutteur qu'il a héritée de l'un de ses ancêtres, l'un des plus grands, l'homme aux yeux verts qui renversait les puissants ; l'homme au regard qui traversait le corps ; qui lisait dans les cœurs et les âmes ; qui, la nuit, pouvait interroger le regard des fauves, éblouir celui des hiboux, traquer les sorciers nyctalopes (24). Cela est

surtout attesté par le long combat qu'il livre contre son oncle Bizenga, le complice du colonisateur blanc. Cette opposition physique entre le neveu et son oncle, d'un simple ouvrier ou manoeuvre contre un roi est une véritable confrontation de géants qui dure une saison de pluie (LFO : 153). Tout le temps qu'ils sont restés debout, les deux n'ont fait que se regarder, se chercher. La prédiction du vieux Lukéni faite à ce sujet était donc fondée :

Le vieux Lukéni lui (à Mankunku) racontait qu'un jour il avait vu deux buffles qui, en se battant, s'étaient accrochés par les cornes, ils étaient restés debout, immobiles pendant une lune entière jusqu'à ce que la soif et la faim les terrassent (LFO : 52).

Le songe est symbolique : il faut certainement voir dans cette confrontation l'ombre d'une opposition du colonisé à un ange du mal, une figure de la bourgeoisie colonialiste. La confrontation est très longue. Les deux êtres s'invectivaient et se regardent sans vraiment en venir aux mains afin d'en finir une bonne fois. Lassés par le statu quo, les spectateurs reprennent le cours normal de leurs activités. Et chaque fois qu'ils y reviennent, ils les trouvent dans les mêmes positions. Même la nature à laquelle est lié Mankunku dès sa naissance se lasse. Il faut signaler que l'épreuve du *nkasa* que l'enfant des palmes a passée avec succès lui a déjà permis de démentir son oncle sur le fait qu'il est sorcier. Fort de son succès, ce dernier emprisonne le vieux par son regard : « Son visage est dur, toute son émotion s'y est concentrée accentuant le froncement sévère de ses sourcils, la dureté de ses mâchoires serrées, la propension de ses yeux, la palpitation des ailes de son nez : le visage de Mankunku, souligne l'auteur, s'est transformé en masque » (LFO : 155). Sur son visage, c'est un masque que l'on voit. Le masque, « expression de l'ancestralité » comme de la force surnaturelle qui se manifeste en l'homme, trahit la volonté de l'ancêtre Mankunku de châtier le vieux « roi », car « s'il y a confrontation, c'est que les ancêtres l'ont voulue » (LFO : 151). Le masque avance vers Bizenga. Le garde-corps du chef brandit son arme et tire sur le masque, les balles atteignant son corps se transforment en eau. Elles ne peuvent pas tuer le masque qui arrive, arrache le fusil et écrase la crosse sur la tête du tireur qui tombe le crâne fracassé ! Ni l'arme, ni le talisman ni le gri-

gri de Bizenga ne peuvent pas l'arrêter alors qu'il fonce sur ce dernier. Se sentant déjà vaincu, Bizenga jette même le fétiche, marche dessus dans la poussière, invoque les ancêtres qui l'ont abandonné, crie, pleure. A l'aide d'un couteau, fabriqué par Mandala lui-même dans l'atelier de son feu père, le masque le tue.

Le défi contre Bizenga constitue le premier acte de résistance de Mandala contre le colonialisme ainsi que nous l'avons déjà indiqué, car que voient-ils l'un en l'autre ? Mandala voit défiler au fond du regard de son chef, l'étranger en casque peint en kaolin blanc puis des chaînes d'hommes se levant et s'abaissant au rythme de la houe sous un soleil torride, et des laptots traînés ça et là sur la face de la terre et de la mer, et sur la fameuse route des caravanes . Il y voit aussi Bizenga lui-même et des hommes qui lui ressemblent, coiffés de casques blancs, surveillant des caravanes d'hommes, une chicotte à crins d'hippopotame à la main, portant les plus beaux forts alcools importés. Quant à Bizenga, il voit dans les yeux de son adversaire une contrée vide, déserte, où les tombeaux des ancêtres semblent avoir disparu pour être remplacés par des cathédrales de blues et de haine concentrés par le train, ce monstre fumant apporté par les étrangers, qui, oubliant leur casque blanc, fuient à toute allure pour embarquer dans les bateaux qui les ramènent chez eux sous les cris et les violences d'un peuple révolté, libéré (LFO :150).

Mandala Mankunku, homme qui renverse les puissants, est, par sa naissance mystérieuse, par le fait même qu'il est habité par l'esprit de son aïeul et présente les mêmes traits physiques que lui, naturellement prédisposé à être un « libérateur ».

Par ailleurs, la négation permet de rendre plus ou moins catégoriques les positions idéologiques des personnages. La confrontation idéologique entre le vieux Lukéni et Mandala Mankunku est marquée par l'emploi des formes renforcées de la négation. S'interrogeant sur son monde, Mandala Mankunku arrive à la conclusion suivante : « Il n'y a rien de nouveau à apprendre dans le monde, ... ce monde est trop vieux » (LFO : 68). Reformuler ce monde, c'est

l'unique moyen de la pérenniser. Au petit-fils qui pense qu'on peut vraiment le faire sans les ancêtres, le vieux Lukéni oppose un cinglant « Non, jamais ! » (LFO : 65). Pour le patriarche, on ne peut pas construire une nouvelle société qu'il veut en faisant totalement fi des ancêtres et leurs connaissances.

La négation participe du rétablissement de la vérité. C'est aussi le cas, lorsque, l'afro Amérique Muriel, épouse de Bunseki Lukeni, un arrière petit fils de Mankunku, réfute une affirmation de Mankunku. Après avoir parlé de la réalité coloniale à celle-ci et à son mari, le vieux soutient qu'ils la connaissent parfaitement puisque les livres contiennent tout le savoir. A propos la réponse de Muriel est sans ambiguïté :

Oh, tu le sais bien, vieux Mankunku, on n'apprend pas tout dans les livres. La connaissance que tu as ta sagesse est celle qui ne peut être apportée que par l'expérience de toute une vie. C'est cette connaissance là que nous n'avons pas. Chaque vie est une affaire individuelle que l'on commence toujours de zéro alors que la science est cumulative nous la prenons là où nos prédécesseurs l'ont laissée, nous bâtissons sur cette somme. Alors il faut que ces deux sortes de connaissances se nourrissent l'une de l'autre (LFO : 296).

Dans l'esprit de Muriel, le noir aussi scolarisé qu'il soit ou pas ne doit pas faire fi de ses racines, de sa culture sans lesquelles il ne saurait être un homme complet. Il doit s'inscrire entre la tradition et la modernité. La modernité lui permettrait de s'adapter aux exigences du nouveau monde et la tradition de conserver et d'assumer son identité. Ce point de vue n'est pas partagé par son mari pour qui a les ancêtres et leur monde équilibré, leurs croyances, n'ont plus de place dans le monde moderne, ce à quoi Mandala répond tout de suite en disant : « non, ne dites pas que les ancêtres n'ont plus leur place, le monde serait vide, atrocement vide » (LFO : 297).

A entendre Mankunku, les ancêtres son réels et ils environnent les leurs. C'est grâce à eux que l'on comprend les choses. Ils sont proches des vivants. Le fait de le croire permet de comprendre le pourquoi, le sens de beaucoup de choses

dans ce monde, car derrière l'apparence des choses, il y a une réalité invisible intelligible.

Dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, la négation participe du rejet des politiques et ce en confirmant le peuple dans ses certitudes, en renforçant l'adhésion populaire au discours de Mayéla dia Mayéla. C'est ce que nous relevons à travers les réactions de la foule aux déclarations du socialiste à Mopti :

- *Donc, voilà ! nous avons produit trois tonnes de cacao dans ce village ; ils viennent, ils envoient leurs gens de la ville, ceux qui roulent en Rolls Royce ou en Mercedes, ils envoient ces gens nous dire « Vous n'avez pas assez travaillé, vous êtes paresseux, vous avez le derrière aussi lourd que celui d'un éléphant. » (Rires et applaudissements)*
La foule : Non, tu dis la vérité ! (Bravos)
- *Voilà ! (...) est ce qu'ils nous félicitent pour ce bon travail ?*
La foule : Non !
- *Non. (...)*
La foule : Oui, dites leurs dites leur ! (...) Qu'ils écoutent ! (306 307)

Il y a ici une véritable expression du désenchantement du peuple face au comportement de ses dirigeants. Ceux-ci ne le respectent pas. En plus d'être impudiques, ils mentent puisqu'ils ne tiennent pas leurs promesses.

La négation participe aussi du rétablissement de la vérité occultée sur le noir à travers cette contre vérité, cette pensée de Meeks allant à l'encontre de la « triste célèbre affirmation » de Senghor, « l'émotion est nègre, la raison est hellène » : « c'est le don de la parole qui nous[les Noirs] caractérise..., et non pas le rythme » (UFMPP : 40). Pour Meeks, il y a chez le nègre un don de la parole qui lui permet, à plusieurs occasions, de faire montre d'un certain art de discourir. La maîtrise de la parole est une qualité importante héritée d'une Afrique à la tradition orale millénaire et où la sagesse d'un homme se mesure par sa capacité à utiliser la parole de la plus belle manière qui soit. Le noir n'est pas fait que pour ressentir les choses, éprouver des émotions. Meeks, défenseur de la cause noire aux USA,

en fait une très belle démonstration lors de ses discours au coin des rues des quartiers noirs :

- *Frères noirs, peuples opprimés... je parle haut, sans crainte, bien haut pour que cette Babylone fasciste qui nous entoure et nous exploite entende !... Je ne suis pas un pasteur ni un prédicateur mais un révolutionnaire noir. Il continue à parler, béret noir sur la tête ; le poing levé comme Carlos et Smith aux jeux olympiques de Mexico (...)*

- *... et les porcs merdeux, ces cochons pourris, nous les tuerons tous, ils se vautreront dans leur propre sang après s'être régalés du notre pendant quatre cents ans !*

- *... frères, vous laisserez- vous couillonner, toujours couillonner comme des tas de cocus ? Notre victoire est à portée de main, et les genoux de la grande bête fasciste enfanteresse de tous les porcs boueux du monde blanc est en train de flancher... (40).*

Le révolutionnaire est très éloquent, quoi qu'il emploie quelques mots offensants. Il sait lier la parole à la gestuelle.

Dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* encore, Meeks emploie la négation pour remettre en cause ce qu'il prend pour une illusion, notamment l'affirmation selon laquelle l'Afrique est un continent uni, très uni ainsi que le clament les révolutionnaires africains : pour lui l'Afrique avec grand A est un mythe. On ne peut vraiment pas parler d'une unité africaine, fait-il entendre à Mayéla, dans un Etat d' Afrique, sauf celui dans lequel il est né. Et dans cette Afrique nul ne peut se sentir chez lui. Pour preuve, le Ghana et le Zaïre ont bien expulsé les Dahoméens parce qu'ils étaient des « étrangers » les Hutus et les Tutsis se sont entre-tués tout en faisant partie d'un même Etat, le Nigeria a subi une guerre civile pour préserver l'unité de son territoire, territoire artificiellement créé par les anciennes puissances coloniales (UFMPP : 34). C'est vrai que sa présence comme celle de Mayéla et d'autres africains en Afrique australe est une manifestation, un signe de solidarité, mais ce n'est pas encore la vraie solidarité

avec grand S, elle n'y est pas encore. Le tribalisme, la xénophobie sont des maux qui restent tout entiers à combattre.

Dans sa forme renforcée, la négation traduit bien de fois une faible opposition, un rejet et marque en même temps un simple ajout ou une simple progression. C'est le cas dans le discours de Mayéla dia mayéla, discours dans lequel il « part en guerre » contre l'alcoolisme : « ... L'alcoolisme est un fléau social importé d'un système bourgeois décadent la colonisation n'a pas seulement été une colonisation politique, mais elle a été aussi une colonisation mentale et morale l'alcoolisme est l'un de ses legs. Aussi devons-nous le combattre coûte que coûte, jusqu'au bout. » (UFMPP : 16). Ici, Mayéla affirme que la consommation de l'alcool par les Négro-Africains est une habitude contractée en Occident, ce que soutient également Kapinga (UFMPP : 179). Pourtant, dans la société traditionnelle, le vin et l'alcool enivrants existent. De ce point de vue, il se trompe. Heureusement, il élargit tout de suite sa vision. « Ainsi donc, l'important de boissons alcooliques, c'est-à-dire vins, liqueurs, boissons distillées, bière, sera interdit ... » ,« mais nous n'en resterons pas là, nous devons aussi prendre nos responsabilités envers nous-mêmes, la fabrication du vin de palme et d'ananas, d'alcool de maïs et de canne sera interdite » (16-17).

Dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, la négation contribue à élever le texte au niveau de la contestation politique. Elle « abonde » dans la lettre ouverte au président de la République : « Nous ne voulons plus de démocratie populaire ni d'autre démocratie qualifiée mais nous voulons la démocratie tout court » (LFO : 250), nous ne voulons plus une démocratie de l'intimidation ni de têtes coupées » (LFO : 251). Les négations ne, plus, ni, traduisent une soif inextinguible de rompre avec une traduction idéologique, son désir de changement

Aux côtés des mots et expressions du français, figurent des mots et expressions des langues maternelles.

1.3. Les mots et expressions des langues maternelles

Les congolismes sont légion dans l'œuvre de DONGALA. Ils se signalent par des mots dont la plupart des significations intègrent le sens global de l'œuvre.

Dans *Le Feu des Origines*, nous relevons :

-Le *kazu* (47) : cola contre le sommeil.

-Le *Quinquelib*a (47) : plante volante dont le jus amer permet de traiter le paludisme.

-Le *Kimbiolongo* : racine qui redonne la virilité et la vitalité aux hommes.

-Le *Mansunsu* (47) : plante dont les feuilles permettent de soigner la fièvre et la fatigue.

-Les feuilles de *Kimbazia* (21) : feuilles aux vertus mystiques. C'est le vieux Lukéni qui s'en sert. Il les mâche et les crache devant tous avec le vin de palme pour mettre Mankunku sous la protection des ancêtres.

-Le *Foufou* (21) : farine de manioc (aliment de base).

-Le *Ntundu* (64) : fruit sauvage.

-Des *sansis* (118) : des guitares traditionnelles.

-Des *massikoulou* (118) ensemble d'instruments de musique.

-*Tukula* (52) : poudre blanche.

-*Malamu* (115) : sorte d'interjection, signifie très bien.

-Le *mbongui* (227) : « case traditionnelle » où, dans la tradition, ne se retrouvent que les hommes pour des palabres, des pourparlers, des conciliabules, le règlement de problèmes de diverses sortes.

-Le *Kipoyi* (224) : fauteuil en bois sur lequel on portait le colon blanc sous la colonisation.

-Le *nkasa* (151) : ciguë de couleur blanchâtre qu'on fait souvent boire à une ou des personnes lors de ce qui est appelé *l'épreuve du nkasa* dans le règlement d'une affaire de sorcellerie , afin de retrouver le coupable qui meurt aussitôt après l'avoir bue. L'innocent ne meurt pas. C'est la dimension mystique de l'épreuve. Mankunku passe par cette épreuve lorsqu'il est accusé d'être un sorcier par son oncle Bizenga qu'il finit par tuer. En effet en tant que chef du village, ce dernier a collaboré avec les mbulu-mbulu qui tuent ses parents. Celui-ci la passe avec succès.

-L'arbre *nsanda* (76-78-144) : arbre symbolique chez les Kongo. C'est l'arbre sous lequel on enterrait vivants les malfaiteurs, les bannis de la société ou de toutes les personnes considérées dangereuses pour la société. Mankunku, l'enfant étrange, aux yeux verts, pris après sa naissance pour un enfant porte-malheur, a failli y être enterrée, n'eut été l'intervention du patriarche Lukéni.

-*Nganga* (16, 16,19...): savant, guérisseur traditionnel. En plus de ces appellations, nous retiendrons les paroles du chant scandées par les manifestants en lutte contre l'Administrateur colonial au pays de Mankunku.

A cela nous ajouterons les paroles du chant dans la bouche des révolutionnaires noirs à la conquête de l'indépendance :

Nsi ya beto

Ba mbuta zeto

Ba tu sisa yo

(...)

Ba mbuta zeto

Ba tu sisa yo ooo (259)

Ce qui signifie :

Cette terre nous appartient

Nos ancêtres nous l'ont laissée...

Nos ancêtres nous l'ont laissée

Ces paroles dont l'écho est profond et mystérieux intègrent la rhétorique des révolutionnaires qui ne désirent que la justice sociale, la liberté, l'indépendance. En établissant un véritable lien entre la terre et les ancêtres et soulignant le fait que c'est leur héritage, elles légitiment leur combat.

Nous y relevons d'autres paroles :

Telema a a

Telema a a (24)

Ce qui signifie :

Lève-toi oi oi

Lève-toi oi oi

Ce sont des paroles d'un chant religieux dites par des colonnes de marcheurs, de fidèles accompagnant Santu -a -Tandu qui fait une entrée triomphale dans la capitale où une importante foule déferle sur la place publique des Anciens combattants. Ces paroles sonnent comme un véritable appel à la mobilisation du peuple colonisé face à l'Administration coloniale.

On peut également relever ces paroles de Wendo qui chante ses malheurs et bonheur avec Marie Louise : « *Marie Louise, solo e ngai na yo mama...* »(203) = Marie Louise, sincèrement toi et moi...

Un Fusil dans la main, un poème dans la poche recelle aussi des congolismes désignant des personnes ou des choses :

-*Zola Bantou* : nom du village de Mayéla dia Mayéla, signifie littéralement « aime les gens » en kikongo, kituba, une langue vernaculaire au Congo.

-*Mbuta dia Mayéla* : le vieux sage. C'est le nom du grand-père de Mayéla dia Mayéla.

-*Tezzo dia Mayéla* : « l'érudit ». C'est le nom du père de Mayéla dia Mayéla.

La disposition de ces noms traduit l'arbre généalogique de Mayéla dia Mayéla. Mayéla dia Mayéla, fils de Tezzo dia Mayéla, lui-même fils de Mbuta dia Mayéla surnommé le vaillant pour avoir tué le premier blanc qui osa pénétrer dans sa case pour l'asperger d'eau bénite, a certainement hérité de ces derniers sa nature guerrière, révolutionnaire. C'est un homme évidemment intelligent. Président, il connaît malheureusement un échec concernant son projet révolutionnaire. Cet échec est visiblement celui de l'intellectuel africain précocement confronté à la gestion du pouvoir.

-*Dipanda*(267) : l'indépendance.

-*Loba, loba mwana ya mboka* (307) : parle, parle fils du pays.

Cette phrase est prononcée par la foule de Mopti, une ville perdue dans la forêt équatoriale, envers Mayéla dia Mayéla lors d'un meeting que celui-ci y tient. Elle s'exprime ainsi pour encourager sa diatribe contre le régime de Bokabar Mabouta.

-*Mouambe* (147) : soupe faite à partir de la noix de palme bouillie et « pillée ».

Dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, sont aussi relevés quelques congolismes, qui sont des noms des personnes et des choses.

-*Lemba* (38) : cérémonie religieuse traditionnelle ayant deux parties, l'une d'entre elles est secrète.

-*Kaman* (72,232) : talisman qui rend fort, ardemment désiré par Matapari.

-*Matapari* : nom du personnage principal, signifie les caprices.

-*Boula-Boula* : Celui-ci correspond bien à la boxe qu'il a pratiquée. Signifie littéralement casse- casse.

-*Tata Ayatollah* : dignitaire musulman chiite, signifie papa Ayatollah ou guide religieux (appellation d'un leader politique dans LPGNE).

Dans *Jazz et vin de palme*, nous indiquerons, pour ne pas, nous répéter :

-*Radio Trottoir* (77) : rumeur publique

-*Mamiwata* (37) : « terme pidgin : déformation de la sirène ».

-*Ta ngudi* (85) : père des jumeaux. Le vieux Likibi dit l'être.

-*Nganga* (378,39) : féticheur savant traditionnel

-*Tiya tua mputu* (41) : poudre à canon.

-*Moukiétou* : nom de la fille du vieux Likibi, signifie « fille » ou « femme ».

-*Matanga* : nom d'un juge, membre du tribunal révolutionnaire qui juge Likibi, symbole de la tradition. Signifie funérailles. Ainsi ce procès symbolise pour le pouvoir les funérailles de la tradition. Le nom revêt ainsi une connotation idéologique. Il en est de même de *Mattiti Mabé* et *Lufua Liwa* dans *Johnny Chien Méchant*.

-*Matiti Mabé* : un sobriquet du principal enfant-soldat, signifie la mauvaise herbe. Lui-même explique que c'est une mauvaise plante qui contient le curare, la mauvaise herbe dont une fumée au cerveau vous transformait la blanche et frigide lune en un seul soleil incandescent dégoulinant de sang (67), l'herbe mauvaise, tueuse, champignon qui trucidait, cannabis dont la fumée fait exploser le cerveau en mille éclats psychédéliques (147).

-*Lufua Liwa* : Tue La mort, Trompe La mort (328)

A ces appellations s'ajouteront quelques autres mots, groupes de mots, phrases :

-*Tcham-Tcham* : alcool tiré du palmier raphia

-*Maboké* (365) : plat de poissons d'eau douce ou silure cuit à l'étouffée dans les feuilles de manioc ou bananier.

-*Yéyééé* (310) : interjection marquant l'étonnement. Elle est employée par une femme, face à ce qu'elle considère comme des mensonges proférés par le

chercheur européen qui voit à travers la guerre qui sévit dans son pays un simple conflit ethnique entre les Mayi dogos et les Dogos- mayi.

-*Moughété* : « arbre pyrophyte qui se dresse dans la savane, silhouette solitaire et fière, quand toute la végétation a été dévastée par le feu de brousse. »(341)

-Le *poto –poto* (281) : la boue

-Le *ndombolo* (335) : genre de musique d'origine congolaise au rythme emballant.

-*Lé d'a, lé noua, le'bin'otsota* (348) « on mangera, on boira, on dansera, on fera ripaille dans la joie. » C'est au sujet de la célébration de la victoire remportée lors d'une bataille que Johnny s'exprime ainsi.

Sommes toutes, nous pouvons affirmer qu'Emmanuel DONGALA est un bon connaisseur de ses langues locales. Mais son talent est aussi perceptible à travers les néologismes qu'il crée.

1.4- Les néologismes

Par son génie, E.D invente des termes nouveaux non conventionnels qui participent de l'humour et de la mythification du politique. Il s'agit de :

-« *Connasse* » (JCM : 206) : mot injurieux prononcé à l'endroit de Laokolé. Il est calqué sur le terme connarde.

-*Camarade suprême* (JVP : 135) : c'est le chef de la révolution qui est ainsi désigné.

-*Fesses prolétariennes* (JVP : 81) : le néologisme renvoie aux fesses du camarade Zacharie Konimboua, président du tribunal révolutionnaire chargé de juger le vieux Likibi.

-*Dékoulakiser* (JVP : 97) : verbe créé à partir de Koulak : classe possédante et réactionnaire en Russie.

Appliqué au vieux Likibi à qui l'on reproche d'être un membre de la classe bourgeoise, quoi que campagnard par Konimboua, a le sens de servir la bourgeoisie du pays.

-Fesses léninistes (137) désignant les fesses du chef de l'Etat.

-Fesses révolutionnaires (JVP : 120) désignant également les fesses du président de la République.

Ces différents néologismes, comme cela peut être constaté, contribuent à l'évocation de l'idéologie de manière humoristique.

2. Les tonalités textuelles

Emmanuel DONGALA emploie diverses tonalités, c'est -à - dire des tons d'écriture créés par un ensemble de procédés qui provoquent chez le lecteur divers états émotionnels.

2.1. La tonalité comique ou le badinage expressif

Le badinage expressif est une des caractéristiques essentielles du style dongalien. De manière générale, il présente bon nombre de descriptions et d'épisodes de ses récits sous une forme badine, pour détendre l'atmosphère dans lequel il communique et atteindre ses objectifs. Au fait, ce dernier souligne :

Avec l'humour, on peut dire beaucoup des choses qu'on ne peut pas dire autrement. Et surtout, les personnages qui ne vous auraient pas écouté ou lu, vous écouteront si vous y mettez un peu d'humour. Même les gens dont on se moque au départ vont écouter ce que vous dites parce que c'est drôle, bien qu'après ils se rendent compte de ce qui a été dit ! Et cela peut les faire réfléchir. Alors si on écrit de manière beaucoup plus directe, ces mêmes

personnes repousseront la critique sans l'avoir écoutée. Je pense que l'humour est très efficace. J'ai toujours à l'esprit un dicton des Noirs-Américains qui dit : " Nous rions pour ne pas pleurer." L'humour permet une mise à distance de la réalité, un certain décalage. On ne se prend pas au sérieux, tout en disant des choses sérieuses⁶⁷.

Le point de vue de DONGALA rejoint celui de Georges ELGOZY qui fait savoir que grâce à l'humour qui édulcore la sévérité des jugements sur les gens et sur les événements, l'homme d'esprit dispose d'une approche qui l'autorise sans grand risque à dénoncer les menaces de servitude, les traditions éculées. L'humour sert en ce moment d'arme offensive mais non offensante : « L'humour, forme spirituelle de non-violence(...) inspire plus de sympathie et suscite moins de haine. Il n'est pas de cause qui, défendue avec humour ne gagne en force persuasive. »⁶⁸

La séquence de natation dans une partie des eaux poissonneuses de son pays dans « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati* » en est certainement une belle illustration. Celui-ci expose l'hypocrisie des politiques. En fait ces dirigeants socialistes qui combattent le fétichisme, l'occultisme, s'y livrent eux-mêmes à cœur joie. A ce sujet, Kali Tchikati rapporte à Kouvuezo :

Il faut te dire, mon cher Kouvuezo, qu'il y avait déjà un précédent dans notre glorieux Parti : un étudiant s'étant noyé dans les eaux les plus poissonneuses de notre plus grand fleuve, les pêcheurs n'y allaient plus car le bruit courait que dans ces eaux vivait une sirène, une de ces créatures que nous appelons Mamiwata, la mère des beaux, qui entraînait avec elle les hommes, en particulier les beaux garçons, dans son royaume des profondeurs aquatiques. Pour contrecarrer cette peur qui causait une pénurie de poissons dans la capitale, nous avons invité le chef de l'Etat, Président de notre parti d'avant-garde marxiste-léniniste, à suivre les traces du grand Mao, c'est-à-dire à nager

⁶⁷ Cf. Annexes, interview accordée à Eloïse BREZAULT, p.292.

⁶⁸ Georges, ELGOZY(1979). *L'humour, essai, tout un art de vivre*. Paris : De Noël, p.187.

dans ces eaux devant les cameras de la télévision .Mais avant d'envoyer des plongeurs délimiter exactement la zone dans laquelle notre président devait

cantonner ses prouesses, nous avons fait déposer, à l'insu de la population, bien que nous n'y croyions pas ,des œufs frais de poule au bord de l'eau comme nous l'avaient recommandé les féticheurs,car disaient-ils, la belle Mamiwata préférait les œufs aux beaux garçons , et pendant que notre président serait en train(...),elle ne ferait pas attention , car assise sur un rocher elle serait occupée à casser et à manger ses oeufs . Nous n'y croyions pas, je le répète, en tant que matérialistes conséquents, mais nous l'avons fait quand même car en Afrique, mon cher on ne sait jamais (JVP : 36-37).

Il paraît clairement que derrière le discours qui triomphe sur la place publique se cache le mensonge.

Plus édifiant encore est le récit de « *Jazz et vin de palme* » quasiment présenté sur un ton badin. L'extrait scénique des débats en cours aux Nations Unies, en vue de trouver une réponse collective et efficace à l'invasion de la par des extra-terrestres⁶⁹, le confirme.

La Russie et les Etats-Unis se rejettent la responsabilité de l'invasion. Pour les Russes, les Américains n'ont rien fait pour empêcher l'invasion. Par contre, les Américains y voient un complot Russe visant à soviétiser le monde.

Le délégué du Swaziland, sur la foi des ancêtres consultés, attribue l'invasion à des manœuvres de sorcellerie des Blancs racistes pour éliminer des peuples de couleur (JVP : 158). Afin d'y mettre un terme, le délégué américain propose ce qu'il appelle « *saturating bombing* », le système de tapis que leur armée avait expérimenté en Allemagne : intervention massive des chars et des véhicules blindés qui avait déjà fait sa preuve ailleurs (156).

⁶⁹ E.D aborde là une question qui préoccupe tant les scientifiques : existe-t-il, en dehors de la terre, une planète où il y a la vie, ou encore une autre civilisation, ancienne ou actuelle? Il semble croire que les extraterrestres existent. Mais leur civilisation vaincue par les humains ne serait pas plus puissante que la leur.

L'Afrique du sud propose simplement de construire , avec des barbelés, une sorte de ligne Verwoerd autour de la zone contaminée et suggère de placer le long de cette ligne des soldats de pure race et d'y mettre en quarantaine tous les Arabes, tous les Noirs, tous les Chinois, tous les Malais, tous les Esquimaux (160). Le délégué belge, quant à lui, insiste pour que l'on prenne urgemment une décision quitte à la prendre même unilatéralement dans le cadre de l'OTAN. Le représentant de la France, en ce qui le concerne, met en garde l'Assemblée de n'accepter aucune solution exclusivement russo-américaine.

Tous les pays du monde sont pratiquement envahis. Et, c'est l'invasion de Johannesburg qui accélère les choses. On voit le délégué sud-africain perdre soudainement son teint de bifteck saignant, blanc comme un drap blanc, se lever et appeler à une solution consensuelle. Celui-ci dit accepter même une décision venant d'un non-blanc. La décision viendra alors d'un délégué noir, le délégué kenyan qui propose, conformément à la tradition africaine, d'inviter le chef des extraterrestres sous l'arbre à palabres. La retrouvaille agrémentée par le vin de palme leur permettra de mieux les étudier et, par la suite, de voir comment se débarrasser d'eux. Ce qui se réalisera. Grâce aux effets du saxophone de John Coltrane associé au vin, on parvint à s'en débarrasser : les créatures se volatiliseront dans la nature.

La musique de John Coltrane associée au vin palme déclenche une danse universelle. Et DONGALA imagine avec un certain humour le président des Etats-Unis emporté par le rythme irrésistible, claquant des mains, martelant le sol de ses talons de bottes cow-boys, tandis que celui de l'Union Soviétique exécute les pas d'une danse géorgienne endiablée, les cris de « tovaritch » se mêlant à ceux du président américain, « l've get rythm, man ! and soul ! », rythm et soul étant les caractéristiques indissociables de la musique noire.

L'égoïsme et la stupidité de certains dirigeants du monde face à de grands problèmes qui concernent l'avenir de la planète et dont le règlement nécessite

« l'union sacrée » ou la solidarité universelle, tels sont les vices dénoncés par l'auteur.

Par le rire , E.D. Dénonce également la stupidité des masses paysannes et l'irresponsabilité des dirigeants auxquels elles font preuve de loyauté primitive. Cela se lit, dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, à travers le discours d'Etoumba, un paysan venu du village Entsouari , arrivé à Ibibiti après deux jours de marche, pour la célébration du quatorzième anniversaire de la révolution fêté hors de la capitale. Homme râblé solidement planté sur ses jambes, torse nu avec un pagne passé entre ses cuisses exactement comme un cache-sexe fortement noué à sa ceinture, bandeau rouge fixé sur sa tête, visage couvert de desseins aux formes géométriques étranges peint en kaolin blanc et en argile rouge, arc aux flèches en mains, carquois rempli d'autres flèches au dos , « ce paysan rappelant les images des guerriers anti colonialistes noirs décrits dans les livres des explorateurs »,se tient devant la tribune officielle, s'empare du micro et s'adresse au chef de l'Etat :

« ...nous souffrons beaucoup dans les villages. Il n'y a pas de service de santé, il n'y a pas de médicaments et les enfants meurent chaque jour de paludisme, de sida et de diarrhée. Nous avons faim. Nous n'avons pas d'argent pour acheter le sucre, le sel, le savon et les habits. Non pas que nous soyons paresseux, mais nous ne travaillons plus parce que nous sommes découragés (...) il n'y a plus de routes pour évacuer les produits et voilà déjà trois ans que nos récoltes d'arachides , de café, de cacao et de maïs dans les hangars, s couvrent de moisissures. Nous , nous souffrons trop, camarades président...ce n'est vraiment pas une vie (LPGNE :147).

Très excédé, le guerrier, le combattant, ainsi que l'indique son nom, ne se montre pas lucide quant aux causes de la situation qu'il qualifie lui-même de malédiction . Quand ce dernier et d'autres paysans interrogent les délégués du Parti dans leur région, ceux-ci répondent toujours : « c'est la faute de l'impérialisme et de ses valets »(147). Ainsi, c'est l'impérialisme qui est cause de leur paludisme et de leur sida, c'est l'impérialisme qui fait que les gens s'enrichissent sur leurs dos et que

l'argent ne s'arrête qu'en ville, c'est l'impérialisme qui fait pourrir les arachides de même que leurs poissons dans les greniers et claies. L'impérialisme, toujours l'impérialisme, leur fait-on croire. Etumba dit même avoir appris que l'impérialisme suivait le chef de l'Etat partout où il allait pour l'empêcher de travailler. C'est d'ailleurs, souligne-t-il, ce qui l'a motivé à venir à Ibibiti défier physiquement ce bandit d'impérialisme : « qu'il vienne et qu'on se batte à mort et que je le vainque une bonne fois pour toute ! Nous pourrions alors vivre heureux sur cette terre bénie de nos ancêtres » (148). Ses deux pieds calés et légèrement écartés fermement dans le sol, Etumba, l'homme le plus vaillant d'Entsouari, le plus habile des guerriers et chasseurs, exhibe ses muscles et interpelle directement l'impérialisme : « Monsieur impérialisme, sortez et venez vous battre contre moi si vous avez des couilles bien suspendues ! Je vous attends ! »(148). A la vérité, le villageois ne sait même pas ce que c'est. Agitations de la foule, amusement, rire de l'assistance. Non, ce n'est pas la faute de l'impérialisme et de ses valets. La responsabilité incombe avant tout aux dirigeants en place, ces politiques que Mayéla dia Mayéla qualifie de folkloriques (UFMPP : 206). C'est à eux qu'il faut d'abord s'attaquer. Mayéla estime que la souffrance, la misère, les proportions incontrôlées du paludisme, du VIH-SIDA résultent surtout de l'incompétence de l'élite au pouvoir, quoi qu'il n'exclue pas la contribution indirecte de l'impérialisme à cela. Les paysans l'ignorent, parce qu'on ne leur dit pas la vérité(UFMPP :300). L'idéologie masque alors une situation intolérable, pathétique.

2.2. La tonalité pathétique

Du grec « pathos », l'adjectif pathétique signifie « souffrance ». La tonalité pathétique est donc liée à l'évocation de la souffrance et de fait émeut profondément le lecteur. On relève cette tonalité dans de nombreux passages de son œuvre.

La tonalité pathétique est beaucoup présente dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, étant donné le caractère éminemment politique du

roman. On y voit Mayéla dia Mayéla, victime d'un complot impérialiste, seul face à ses ennemis, seul face aux problèmes découlant du complot, seul dans sa cellule de prison, seul face à la mort. Triste isolement d'un homme politique qui jadis comptait une multitude d'amis de soutiens politiques et populaires. Il abonde inévitablement dans la présentation des faits l'utilisation du champ lexical des larmes et de la triste, de la mort, de la solitude. Mayéla dia Mayéla ne bénéficie d'aucun soutien international. Et cela est dans une certaine mesure le fait de la stratégie d'isolement des puissances occidentales. L'organisation de l'unité Africaine (l'OUA) et très peu de pays du monde expriment leur indignation morale et l'assurent de leur soutien (343). Mais ce soutien est en réalité théorique : « Anzika se retrouva seul, malgré les télégrammes de soutien que Mayéla recevait d'un peu partout dans le monde. » (Ibidem). Mayéla dia Mayéla lui-même a aussi une part de responsabilité dans cet isolement. Les journalistes de même que la plupart des observateurs africains lui reprochent d'avoir agi seul dans sa lutte contre l'impérialisme comme si Anzika était déjà isolé :

En son for intérieur Mayéla reconnaissait cela. Poussé par un égoïsme, une fierté et une suffisance que l'on acquiert inévitablement quand on est au pouvoir, il avait voulu montrer au monde qu'il pouvait tenir tête seul et devenir ainsi un leader incontesté de l'Afrique. « Ah vanité » se dit-il. Première chose à apprendre, la solidarité. On ne peut pas faire grand-chose seul dans notre monde contemporain (UFMPP : 347).

Mayéla dia Mayéla ne peut évidemment pas admettre publiquement s'être trompé en ne recherchant pas activement la solidarité des pays engagés dans le même type de combat. Il le cache d'ailleurs mal lorsqu'il fait remarquer à un journaliste :

Ecoutez, je sais ce que c'est que la sympathie et l'indignation morale de l'opinion internationale. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de la bataille de Litamu, mais croyez-moi, j'y étais pendant que les armées portugaise et sud-africaine nous bombardaient, l'opinion mondiale exprimait son indignation. Si j'ai appris une chose, c'est qu'il faut d'abord compter sur soi-même, les autres pourront toujours verser des larmes de crocodiles (346).

Mayéla est pris dans son propre piège. Mais qu'à cela ne tienne, la situation qui lui est imposée est de facto une injustice, car c'est le fait d'une intolérance de l'Occident vis-à-vis d'un régime dirigeant un pays indépendant et qui prend en toute indépendance ses décisions et mesures politiques ainsi qu'économiques qu'il juge utiles pour son développement. Victime du capitalisme international, le président est aussi victime des forces anti-progressistes au sein même de son propre système. On peut lire toute sa tristesse devant la pratique de la torture par ses « hommes » et ce à la vue d'un ex prisonnier fraîchement sorti de prison : « Mayéla se reconnut douloureusement dans cet homme persécute » (UFMPP : 151). La douleur de Mayéla dia Mayéla est plus grande lorsqu'il se retrouve abandonné par ses proches collaborateurs. La séquence de la capitulation de la poignée de soldats à son service est très attristante, émouvante :

L'armée de Mouyabi (...). Cette armée avait déjà perdu une douzaine d'hommes, et il n'y avait aucun autre moyen de déloger ses anciens miliciens que faire appel à Mayéla. Arrivés au camp, ils poussèrent Mayéla en avant, une mitrailleuse aux reins. Quand ils reconnurent leur président, les jeunes miliciens cessèrent de tirer sous les exhortations de Mayéla, ils sortirent les mains en l'air. C'était émouvant. (365).

Poussé tel un vulgaire homme, l'ancien homme fort d'Anzika inspire pitié et tristesse. Fortement ému Mayéla dia Mayéla ne peut pas retenir ses larmes : « Et Mayéla pleura » (362). L'image de Mayéla arrêté, poussé et pleurant est très choquante, car il s'agit d'un chef de l'Etat, d'un président de la République dignement porté au pouvoir.

Les champs lexicaux de la souffrance, de la tristesse et de la mort sont aussi employés dans *Johnny Chien Méchant*, d'autant plus que c'est un roman de guerre. Le romancier cherche à toucher la sensibilité des lecteurs pour susciter en eux la pitié et la douleur sur le sort d'un peuple, notamment le peuple Mayi dogo , symbole d'un peuple d'Afrique poursuivi comme des bêtes sauvages par ses propres frères :

De tous les quartiers fidèles à notre nouveau président déferlaient des miliciens, des soldats de l'armée dite régulière et des pillards. J'ai dit des miliciens, des soldats et des pillards ? Redondance inutile, j'aurais dû tout simplement dire pillards, car tous l'étaient des chacals et des hyènes sortis de leurs tanières, attirés par l'odeur du sang et de la rapine (...)

En tout cas cette fois ci c'était la fin des Tchétchènes et de l'arrogance des Mayi dogos. Nous étions dans leur fief, nous allions leur donner une bonne leçon pour qu'ils comprennent une fois pour toutes qu'ils devaient laisser notre général commander (JCM : 324).

Les différentes images employées ici traduisent l'ampleur, l'acuité des massacres perpétrés et planifiés contre la tribu mayi dogo. Les miliciens comparés à des chacals et hyènes, animaux carnivores, se comportent en véritables assoiffés de sang. Ils déferlent à Kandahar pour se livrer à une véritable chasse à l'homme. Ceux-ci tirent sans égard. Aucune femme, aucun enfant et même aucun vieillard n'est épargné. La toute première victime des « Tigres rugissants » est un mystérieux vieillard trouvé dans une petite maison en planches sans importance. Ce vieillard tel que décrit par Johnny a l'aspect d'un « ange ». Calme, nullement impressionné par le téméraire Johnny et ses compagnons d'armes ni moins par les armes par eux pointées en sa direction, il ignore les menaces, les intimidations, les injonctions qui lui sont faites. De blanc vêtu, celui-ci lit sa bible qu'il ne laisse pas tomber. Johnny est alors tétanisé devant celui qu'il prend pour un tchétchène donc un ennemi, mais un ennemi non armé. C'est Petit Piment qui a la force de tirer le premier. Ce n'est qu'après lui que Johnny, se sentant « libéré », va à son tour tirer, se vengeant ainsi de sa faiblesse indigne : il vide tout son magasin sur le vieillard qu'il considère tout de suite n'être qu'un démon. Et le corps massacré se trouve déchiqueté, totalement en bouillie (LPGNE : 326). Mais ce qui vient de se passer présage heureusement un malheur en ce qui le concerne il est conscient que ce n'est pas normal (ce sera avec la même bible du vieillard ravi pour constituer sa nouvelle bibliothèque qu'il sera tué). A cet acte douloureux s'ajoutent d'autres dont il est principalement comptable. C'est le cas de la bastonnade infligée à un « type » tiré dans un premier temps de sa cachette à coups de godasses et de crosses ainsi que de menaces. Ce qui s'en suit, c'est la

classique discrimination des hommes de femmes, fouille, etc. C'est le cas lorsque les miliciens rencontrent une grande famille dans sa fuite :

Nous avons commencé par la fouille des hommes... Nous les avons palpés minutieusement... en les dépouillant au passage de ce qui nous plaisait : montres ceintures, chaussures et tutti quanti. Très peu d'argent par contre. Nous avons ensuite fouillé les femmes, palpés leurs seins, caressé leurs nombrils, tâté leurs fesses, nous n'avons pas manqué de passer les mains entre leurs cuisses... J'ai déchiré le lobe d'une oreille en arrachant des boucles d'oreilles... (327).

Furieux de n'avoir pas trouvé beaucoup d'argent, les Tigres Rugissants leur en exigent davantage : la bourse en échange de la vie, « la bourse ou la vie ». Et comme personne n'obtempérait, le grand père de la famille est froidement abattu alors que ce dernier implore la pitié, la compassion de Petit piment : « Mon fils... ». Il n'a même pas fini sa phrase que petit piment lui logeait une balle en pleine poitrine... les femmes se sont mises à crier, à pleurer. Il les fait taire en menaçant de tuer quiconque pleurerait. Alors, les pleurs se transforment en reniflements (328).

Le pathétique se dégage également de la scène de l'assassinat d'un gamin, membre de la même famille, sorti du plafond où il se cachait. Le gamin déjà mort de trouille est en pleurs. Chien Méchant tire sur lui et ce malgré l'intervention de son père et de sa mère « ...Ta gueule ! » Ai-je crié à la maman. Et pan ! J'ai tiré dans la nuque du gamin agenouillé » (329). Petit piment tue également la mère affolée. Par la suite tous les hommes son tués (329).

Toutes ces scènes de violences insoutenables contribuent à donner à l'œuvre une incidence politique notoire. Ce qui, peut être, justifie son audience aux Etats-Unis.

Dans *Le Feu des Origines*, la tonalité pathétique, par la douleur et la pitié qu'elle suscite face à la souffrance quotidienne du colonisé, occasionne aussi

l'indignation du public et met en évidence l'aversion du romancier pour le système colonialiste. Les mots et groupes de mots entrant dans les champs lexicaux déjà mentionnés sont légion. On peut en relever quelques uns dans l'extrait ci-dessous : « La colère de ses sénégalais était redoutable. Si l'on ne s'exécutait pas sur le champ, ils n'hésitaient pas à fouetter à sang les récalcitrants, à violer les femmes, à brûler leurs maisons ; si ces derniers s'échappaient ils les poursuivaient, les acculaient dans des impasses et les faisaient sauter à la grenade (114). Ces violences exaspèrent d'autant plus qu'elles ne viennent pas directement du blanc, mais du noir, du propre frère du noir. La peur du noir pour ce noir équivaut ici à celle qu'il a du blanc. Ainsi, que ce soit à propos de l'intrusion coloniale ou de la gestion coloniale, « l'ennemi du noir, c'est le noir lui-même ». A voir que lesdits tirailleurs s'y livrent sans état d'âme, on ne peut que s'indigner. Fouetter à sang, violer les femmes brûler les maisons, couper les mains, tuer, c'est tout ce qu'ils savent faire ils ont été « dressés » pour cela.

Le pathétique, en ce qui concerne *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, permet de capter l'attention des lectures sur quelques faits d'une réalité politique, économique et sociale africaine pitoyable marquée par le sceau de la violence et de la misère. La violence caractérise le rapport du politique avec son peuple dans un continent où, le plus souvent, aucun avantage, aucun changement politique, aucune amélioration de la situation économique ne s'obtiennent sans effusion de sang. Violenté par les sbires du régime en place, Matapari fait observer : « Nous combattions pour la démocratie. En vérité ce coup de godasse m'avait fait comprendre le sens de la démocratie. » (LPGNE : 276) La démocratie, c'est véritablement un combat, une lutte, une lutte qui exige des sacrifices. On peut même mourir pour elle. Les manifestants le comprennent si bien qu'ils ne reculent pas face à la répression. De nombreuses personnes meurent et l'odeur du sang hante aussi longtemps le pays que Matapari qualifie de « pays meurtri, écoeuré où l'odeur du sang imprégnait toute chose (...) cette odeur fadasse de sang qui vous soulevait le cœur » (285). En ces instants de lutte, le pays vibre au rythme de marches de protestation, de tueries.

Dans *Jazz et vin de palme*, le pathétique permet de saisir la misère du politique, du socialiste vidé de son humanité et animé par l'orgueil avec le cas Kali Tchikati que nous évoquerons longuement, dans le chapitre quatre de cette étude. Hissé au sommet du parti unique, donc de l'appareil de l'Etat, celui-ci ne connaît que des déboires : il est « ensorcelé, hanté » au point qu'il trahit ses idéaux. A Kuvezo, il dit crûment : « - Mon oncle veut me « manger » comme le font les sorciers » (JVP : 44), « mon cher Kuvezo, tu as devant toi quelqu'un qui va bientôt mourir : j'ai été ensorcelé par mon oncle paternel » (16).

Le pathétique attire également l'attention sur la condition sociale du citoyen à travers Augustine Amaya, cette femme qui doit se réveiller très tôt le matin, quitter le quartier MOUNGALI pour le port de Brazzaville où elle traverse pour Kinshasa, au Zaïre, afin de payer quelques petits produits au marché noir (beurre, huile, savon, farine) et revenir les vendre, au détail, la nuit dans son quartier et le jour au marché de la gare. Le peu d'argent de bénéfice gagné lui sert à nourrir ses enfants. Cette femme qui fait partie de la population ainsi que d'autres vendeuses sont malheureusement souvent malmenées par les forces de l'ordre. Les faits que voici en témoignent : « On les avait chassés du marché de la gare à coups de bottes militaires et de pelles de bulldozers, le jour où le président de la république avait décidé de placer le marché sur son itinéraire journalier » (53). Les forces de l'ordre ne traitent pas ces femmes courageuses, ces citoyennes qui ne se nourrissent pas de la politique sinon de leurs petites activités commerciales avec dignité. A la vérité, le chef de l'Etat, comme garde, ne dispose en réalité que d'une soldatesque, véritable symbole de la tragédie que connaît le pays.

2.3. La tonalité tragique

La tonalité tragique traduit la gravité du destin qui s'acharne sur l'homme voué au désespoir et à la mort, suscite la pitié devant une situation fatale, sans issue. Elle se manifeste par les « procédés » ci-après : gravité du discours, ampleur de phrases, ponctuation forte et usage du champ lexical de la mort.

La tonalité tragique se rencontre surtout dans *Johnny chien Méchant et Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*.

Dans un *Fusil dans la main, un poème dans la poche*, DONGALA déroule le destin tragique de Mayéla dia Mayéla, symbole du politicien nationaliste africain. Celui-ci abandonne ses études supérieures, participe à la lutte de libération en Afrique Australe. Cette lutte se solde par un échec et il échappe de justesse à la mort. Il connaît une ascension au pouvoir mais en est déchu deux ans plus tard. Visiblement, le héros n'a pas assez de chance. A la tête d'Anzika, il enregistre des succès mais tous les efforts par lui fournis, pour le compte du développement économique et politique d'Anzika, sont annulés par l'impérialisme. Arrêté et emprisonné, on ne lui accorde pas de grâce. Il ne peut même pas volontairement échapper de la prison en acceptant de signer une requête en grâce que lui propose Moïse Adilène, émissaire du président Mouyabi qui ne cherche qu'à le faire sortir de la prison par la grande porte, parce que ne voulant pas le faire tuer, afin d'éviter d'exacerber les tensions tribales notoires dans le pays. L'ex-chef de l'Etat le chasse même : « Sortez d'ici et n'y remettez plus jamais les pieds. Je vais mourir demain, je serai exécuté ! Vous avez demandé ma mort, supportez on le poids ! » (UFMPP : 274). Le prisonnier politique reste égal à lui-même durant son procès. Il le marque par ses ultimes propos qui surprennent plus d'un « spectateur ». Devant la foule qui s'attend à ce qu'il s'humilie et demande pardon pour l'isolement politique économique et diplomatique d'Anzika, la détérioration du tissu économique et social dont on le tient pour responsable, qu'il implore la grâce présidentielle, qu'il supplie qu'on lui laisse la vie sauve, il déclare d'une voix ferme : « Je n'ai rien à déclarer à une cour de putschistes, de détourneurs de vestes et de gens qui se comportent (...) la grâce révolutionnaire ! Je ne demande aucun pardon, condamnez moi et cessons ce cirque qui met tout le monde mal à l'aise ! » (UFMPP : 376).

Etonné, tout le monde reste bouche bée. Mais cela ne change pas le cours de la justice qui, sans surprise, le condamne à mort : « la sentence tomba nette : condamné à mort au nom de la révolution » (376). En réalité, Mayéla ne fait que

suivre le cours d'un destin tout tracé pour lui un destin dont il n'est pas maître, un destin qu'il subit. Il effectue une marche irréversible vers la mort : l'orgueil supplante étonnamment son « instinct de conservation ». La peur que le condamné à mort ressent après le procès n'est que passagère. Troublé, on le comprend, ce n'est qu'un humain. Même à l'attente de son exécution, Mayéla dit Mayéla assume son statut de socialiste révolutionnaire. Il refuse de recevoir, dans sa cellule de prison, le pasteur Bidié (393). Le jour de l'exécution, c'est indifférent, serein face à la mort qu'il se dirige vers le poteau les yeux ouverts car il refuse le bandeau : Mayéla mourra dans la dignité, dans le courage, dans la dignité.

2.4. La tonalité épique

La tonalité épique sert à raconter une suite d'événements célébrant un héros, un acte héroïque ou légendaire. Elle est marquée par l'intervention du merveilleux, de ce qui paraît miraculeux, surnaturel, une ponctuation forte, du rythme, des images et des verbes d'actions.

La tonalité épique est surtout employée dans *Le Feu des Origines*, un récit qui s'apparente, à bien égards, à une épopée. Elle permet l'évocation des exploits de l'homme le plus fort du monde, le champion, le porte-espoir des colonisés :

Moutsompa était connu dans sa région pour ses exploits hors du commun, on avait appris, depuis que c'était l'homme qui pour s'amuser, se battait seul, poings nus, contre ses éléphants et les buffles ; c'était l'homme qui arrachait un baobab par la force de ses biceps, qui enfonçait un clou en tapant avec la paume de sa main... l'homme qui, un jour, laissa un camion poids lourd rouler sur ses pieds sans ressentir la moindre douleur... il s'était placé sur la voie et arrêtait tous les trains qui passaient (LFO : 213).

On note dans cet extrait l'usage des superlatifs hyperboliques : « arrachait un baobab par la force de ses biceps », « enfonçait un clou en tapant avec la paumes de sa main », « se battait, poings nus contre les éléphants et les buffles ». Un homme arrêter un train pesant plusieurs dizaines de kilogrammes ! C'est de

l'ordre du surnaturel. Cela donne le vertige. Mais les gens, malgré les explications, le raison logique et rationnel de l'Administration coloniale sur le sujet, croient en lui. Désormais, ils ne jurent que par Moutsompa, « l'homme qui fait peur aux étrangers ». Celui-ci devient un héros de conte populaire, un héros de légende (215). Dorénavant, c'est le seul espoir du peuple vis-à-vis des Blancs, d'autant plus qu'il a démontré que leur puissance n'est pas illimitée, contrairement à ce que l'ont pensait jusque-là.

Tout compte fait, la pensée idéologique éclate si bien au moyen des différentes tonalités étudiées. C'est aussi le cas au moyen des phrases fonctionnelles.

3. Les énoncés phrastiques

L'exploration de *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche, Le Feu des Origines, Jazz et vin de palme, Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* et de *Johnny Chien Méchant* dénote que DONGALA emploie nécessairement plusieurs types de phrases dont des phrases explicatives, interrogatives et exclamatives, en fonction de la nature du message qu'il veut communiquer .

3.1. Les phrases explicatives

De toute évidence, l'usage des phrases explicatives tient à la volonté de l'auteur d'expliquer au lecteur, de l'amener à bien pénétrer son « univers pensée » , afin d'en saisir quelques aspects. Cela se vérifie par exemple lorsque Matapari fait état de sa vision du monde quant à la démocratisation de son pays :

Après l'esclavage, le colonialisme, le néocolonialisme et le socialisme scientifique, la démocratie s'abattit sur nous un matin du mois d'août, en pleine saison sèche.

Je rigole quand j'entends aujourd'hui tous ces gens qui passent à la radio ou à la télé ou écrivent dans les journaux et qui donnent des explications fameuses

et contradictoires pour expliquer son arrivée. Ils disent tantôt que cette fameuse démocratie a été imposée aux peuples par le président de la France dans un discours devant les chefs d'Etat africains- pauvres gens qui croient encore qu'un simple discours pouvait changer quelque chose : si je me mettais bout à bout tous les discours que j'ai entendus depuis ce célèbre matin d'août, notre pays serait plus qu'une démocratie, ce serait un vrai paradis - d'autres disent qu'elle est arrivée grâce à la lutte des femmes tandis que pour d'autres encore la démocratie a atterri chez nous grâce aux travailleurs et à leurs syndicats ; il faudrait aussi mentionner ceux pour qui la démocratie a dégringolé sur nos têtes grâce aux étudiants, aux paysans, à Dieu, à la chute de l'Union Soviétique et à la fin de la guerre froide, j'en passe et des meilleurs. Il fallait les voir pavoiser, bomber le thorax à la télé (LPGNE : 245-246).

Tout un amas d'informations, de ventes qui, toutes, ne constituent pas les causes immédiates du basculement du pays dans la démocratie :

Franchement je me marre car moi je sais d'où est parti le mouvement qui a lancé la démocratie sur orbite chez nous et celui qui l'a lancé. Eh bien, je vais vous le dire : le mouvement est parti de notre école et celui qui l'a lancé c'est ...papa !(246-247)

A en croire Matapari, la démocratie n'a pas été imposée en Afrique par les Européens. Au contraire, les peuples d'Afrique ont toujours aspiré à la liberté. Ainsi la démocratisation du continent a surtout des causes endogènes. C'est le résultat d'une action solidaire menée par un peuple désabusé par une classe politique téméraire, égoïste et incompétente.

Il faut souligner que de manière générale l'œuvre de DONGALA est sous-tendue sinon traversée par un conflit d'intérêts, une opposition entre le peuple et ses dirigeants, le pouvoir et la société civile. Ce qui est incompatible avec la démocratie dont Matapari ne manque pas de signifier la définition de: « Donc, papa m'avait expliqué que démocratie signifiait liberté d'expression et d'association, liberté d'entreprendre, mais aussi élections libres car c'est par ces dernières que s'exprime la volonté souveraine du peuple ! »(LPGNE : 331).

Dans le même sens, beaucoup d'autres phrases explicatives peuvent être « signalées ». Elles alertent, explicitent l'idéologie ou la font lire entre les lignes, ce que confirme par exemple ce fragment textuel qui laisse « percevoir » quelques raisons justificatives de la guerre qui oppose les partisans du général Dabanga à ceux du pouvoir qui sera renversé. Johnny Dit Chien Méchant :

Lorsque les combats avaient commencé, nous on savait seulement que, comme d'habitude, deux leaders politiques se battaient pour le pouvoir après des élections que l'un disait truquées et l'autre disait démocratiques et transparentes.(...)Dans cette bataille, les deux camps avaient mobilisé leurs militants qui avaient d'abord commencé par se lancer des insultes, puis des coups de poing, puis des cailloux et enfin ils s'étaient mis à se tirer dessus à coups de fusil, pour terminer à boulets d'armes lourdes. C'est en plein milieu de ces disputes qu'un beau matin nous avons vu débarquer dans notre quartier des jeunes gens armés qui n'avaient pas l'air de rigoler.(...)Ils nous avaient dit qu'ils étaient du Mouvement pour la libération démocratique du peuple, le MPLDP et qu'ils combattaient contre les partisans du Mouvement pour la libération totale du peuple, le MPLTP(...)

C'est alors qu'ils nous avaient expliqué. Le chef du MPLDP était de notre région, donc son parti était automatiquement notre parti et celui ou celle qui était contre était un traître.

(...) ce fameux parti qui paraît-il était le nôtre avait donc gagné les élections, mais le MPLTP actuellement au pouvoir refusait de le reconnaître et ne voulait pas céder la place afin de rester éternellement aux affaires pour continuer à piller le trésor du pays, à bouffer l'argent du pétrole et des diamants et, surtout à nous brimer. C'était grave, il fallait que tous les gens de notre région-majoritaires dans notre quartier- prennent les armes pour chasser ce président et donner aux gens de sa tribu, les Mayi-dogos ,une leçon qu'ils n'oublieraient jamais (JCM : 127-129).

Johnny poursuit la présentation des faits, en soulignant l'attitude du public et la stratégie du politique pour le convaincre :

(...) Parlant en notre nom, plusieurs vieux du quartier, hommes et femmes, avaient refusé de croire à ce que racontaient ces individus sortis on ne savait d'où. (...)

Profitant du silence et du semblant d'ordre imposé par les militants, un homme que je n'avais pas remarqué jusque-là s'était avancé . Il était plus âgé que la plupart des membres du commando, sérieux, cravate, veste et surtout le reste .Il devait être leur chef car dès qu'il avait fait un signe de la main, on lui avait tendu une serviette bien bourrée . Il en avait sorti des photos en couleurs qu'il avait brandies vers nous : j'avais vu des corps des mutilés, des personnes à la chair fendue par des coups de machettes, des peaux purulentes de brûlure...

Ces photos étaient celles des gens de notre région attaqués par ces bandits de Mayi-Dogos à la solde du président actuel : ils dépeçaient vivantes nos femmes enceintes, ils pilaient des bébés dans des mortiers, ils passaient des fers à repasser sur le dos de nos hommes, ils coupaient des nez, des oreilles et des bras, toute une galerie d'atrocités. Je ne sais pas comment ils avaient fait pour photographier tout cela mais nous avons frémi d'horreur. « Il nous faut venger notre région, avait-il martelé, car si nous ne faisons pas rien, ces rats puants des Mayi-dogos nous tueront tous, nos femmes , nos enfants, nos poules et nos cabris . »(JCM :129-130).

Les « cadres » du MPLDP usent ainsi d'un discours « ethno - tribal » pour diviser la population, enrôler les jeunes dans leur milice voire rallier une partie de « l'armée nationale » à leur cause.

A l'instar des phrases explicatives, les phrases interrogatives remplissent bien la fonction de dévoilement idéologique.

3.2.Les phrases interrogatives

Les formules interrogatives expriment des demandes et suscitent des réponses qui aident à comprendre les motivations, les aspirations et les actes

posés par les personnages de DONGALA. Tel est le cas dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, lorsque Meeks pose la question « pourquoi combattez-vous ? » au vieux Marobi qui répond :

-Nos aïeux, les récits nous le disent, ont dans un passé lointain combattu les premiers Boers envahisseurs. Puis les Allemands, puis les Anglais. Je ne sais pas pourquoi nous avons cessé longtemps de combattre l'homme blanc. Dans nos tribus-je ne sais pas comment cela se passe chez toi, là-bas en Amérique- lorsqu'un ennemi occupe tes terres, te prend ton troupeau et, en plus, massacre ta femme et tes enfants, tu es obligé de le tuer (UFMPP:31).

En Afrique - surtout dans l'univers traditionnel - la terre est un élément qui légitime et qui scelle l'appartenance d'une famille à telle tribu ou tel groupe social. C'est un espace de culture qui permet à ses membres de se procurer des produits de consommation ou de vente utiles à leur subsistance. C'est une marque d'identité, de souveraineté, de dignité et de liberté. Ainsi, en occupant ou en volant les terres des Africains, l'européen les prive non seulement de leur gagne-pain quotidien mais aussi et surtout du symbole matériel qui unit la famille et la tribu voire le clan. Impunément arrêté, frappé, « massacré » et affamé sur sa propre terre, il est tout à fait normal que le peuple ne fasse confiance qu'aux moyens violents pour recouvrer sa liberté⁷⁰. La réponse du vieux Marobi émise sous forme de proverbe participe assurément de la compréhension de la révolte anticoloniale.

C'est également par l'interrogation - une double interrogation- qu'il nous est fait connaître le fond de la pensée idéologique du président Mayéla :

« Nous ,qu'allons - nous offrir maintenant ? Si nous pouvons, si nous devons être indulgents envers nos aînés parce qu'ils n'en savaient pas plus, nous devons par contre être rigoureux, exigeants et sans pitié envers nous-mêmes et notre génération car nous en savons davantage. Qu'avais- je promis aux paysans, lors de mes tournées à l'intérieur ? Beaucoup des choses je crois

⁷⁰Frantz, FANON. *Les damnés de la terre*. Paris : La découverte, 1985, p.25.

mais des choses réalisables.(...) Je leur ai dit que j'allais essayer de développer un socialisme anzikais (UFMPP :329).

Les formules interrogatives paraissent bien être une des sources d'éclatement de l'idéologie. Les formules exclamatives en font également partie.

3.3. Les phrases exclamatives

Il est intéressant de noter que DONGALA emploie les formules exclamatives pour susciter un effet de surprise chez le public. Dans cette optique, deux des déclarations du président de la conférence nationale étonneraient le commun des lecteurs : « Si, COMME toutes les études scientifiques le prouvent, l'homme est né en Afrique, alors moi je vous dis que la démocratie aussi est née en Afrique ! (...). Alors forts de cela,(...) nous allons réinventer une nouvelle démocratie, une démocratie africaine !» (LPGNE : 325). Ces propos traduisent l'aspiration de tout un peuple à une démocratie qui s'enracine dans les valeurs africaines.

Dans l'imaginaire de conférenciers, la démocratie n'est pas l'apanage des seuls Occidentaux. L'Afrique, « berceau de l'humanité », a connu des formes d'organisation démocratiques. C'est ce que l'écrivain nigérian Chinua ACHEBE dénote dans *Le Monde s'Effondre* par l'exemple de la société traditionnelle ibo précoloniale dont il évoque l'organisation politique et sociale. L'unité est le clan. Celui d'Umofia renferme neuf villages dont Iguedo où réside Onkonkwo. En vérité, il n'y existe pas de roi, de chef. Mais le pouvoir est exercé par un collège bien hiérarchisé de dirigeants, les hommes de hauts titres, les chefs religieux et les *egwugwu*. Ceux-ci l'exercent suivant une démarche démocratique, une démocratie à l'athénienne : dans l'ensemble, la population masculine peut s'exprimer dans les assemblées publiques convoquées par le crieur du village. Le caractère démocratique de cette organisation tient également au fait qu'elle n'accorde presque pas de privilèges héréditaires. Tout le monde peut gravir l'échelon et faire partie de ces groupes. Seul le pouvoir religieux se transmet de façon héréditaire.

Dans *La Légende de M'Pfoutou Ma Mazono*, Jean MALONGA montre lui aussi l'existence d'une forme d'organisation démocratique en Afrique avant l'arrivée des Colonisateurs dans une société traditionnelle Kongo dénommée N'Tsangou, peuplée d'anciens esclaves venus de-ci, de-là. Elle transparait dans le mode de désignation de son *Mpfoutou* (chef). Celle-ci se fait directement sur la place publique, tenant compte de la loi du nombre. C'est ainsi qu'est désigné Ma Mazono intronisé sous le nom de M'Pfoutou Ma Mazono. L'aspect démocratique de l'organisation se dégage également d'autres lois fermes mais humaines et très libérales qui la régissent avec modération et justice⁷¹ .

Les différents types de phrases employés alternent dans les récits de DONGALA. Cette alternance permet de faire passer convenablement son message sous divers aspects. Il en est de même des niveaux de langue.

4- Les registres de langue

DONGALA emploie plusieurs registres de langue. Certes, les caractères des personnages reflètent leurs âges et leurs niveaux psychologiques, mais on relève dans bien de cas une discordance entre la qualité du langage et les âges ainsi que le niveau intellectuel de certains d'entre eux. Ces écarts sont notoires chez Mankunku (analphabète), Matapari (enfant narrateur), Johnny (enfant soldat, enfant-narrateur), le Général Giap et d'autres personnages, en l'occurrence les illettrés. Ce qui trahit tant soit peu ses récits (l'impression du réel est édulcorée). Qu'à cela ne tienne, sa langue est limpide de façon générale.

4.1- Le registre familial/ relâché

⁷¹ Jean, MALONGA. *La légende de M'pfoutou Ma Mazono*. Paris : Présence Africaine, 1954, p.140.

C'est le niveau le plus bas de la langue caractérisée par des écarts sur le plan syntaxique, lexical et grammatical. Normalement on le retrouverait fréquemment dans tous les ouvrages. Mais il est rare dans la plupart des ouvrages. Cela se justifie certainement par la volonté d'élever le niveau du débat idéologique axé sur les préoccupations sinon l'actualité de l'heure.

Se signalant par le lexique, le niveau familier/relâché est surtout présent dans *Johnny Chien Méchant* chez les enfants soldats. On le relève par exemple dans la relation du viol de madame Ibara par Johnny, Idi Amin dit Male Lourd et Petit Piment : « Piston (...) enfin (...) moins émotionné par la perspective de trousseur la femme d'un chef a pu accomplir allègrement sa besogne »(343). Et quittant la demeure de M. Ibara, Johnny emploie le registre familier lorsqu'il menace de le tuer s'il ne la basait pas lui-même devant eux, dans son salon (343). Dans cette séquence du viol, ledit registre contribue à mettre en évidence le caractère vil des actes accomplis par ces enfants soldats.

Au contraire du registre familier/relâché, le registre médian est beaucoup employé.

4.2. Le registre médian /standard

Le niveau médian ou standard prédomine dans l'œuvre. C'est le niveau référence de la langue, qui permet de mesurer le style. Il se caractérise par une langue correcte sur le plan syntaxique, grammatical et du vocabulaire.

Il abonde dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*. La plupart des personnages de ce roman sont des intellectuels. Nous pourrions citer Meeks, Mayéla dia Mayéla ; Kagamo, le chef militaire du Mouvement de la résistance (le MNL) ainsi que son chef, le Docteur Shamurari. Ajoutés à ces révolutionnaires le Docteur Kapinga, Maître Moïse Adilène, etc.

Le discours de Mayéla dia Mayéla consécutif à la chute de Litamu par exemple, se situe à ce niveau. Celui-ci y utilise des mots si légers et si purs pouvant émouvoir, susciter l'intérêt du public parce que habitué à cela : liberté, révolution, capitalisme monopoliste, néocolonialiste (104). Mayéla dia Mayéla, maître de la parole, bon discoureur, sait adapter son discours au niveau de son public peu lettré dans l'ensemble. « Bon flatteur », il « surfe » sur la mauvaise foi des autorités pour se faire aduler, pour obtenir l'appui de la population dans sa lutte contre le régime en place. Ayant encouragé les paysans à augmenter (doubler) leur production cacaoyère, le gouvernement se déclare ne pas être en mesure de les aider à l'évacuer et à l'écouler.

-[Mayéla] : Ils disent « voilà, il n'y a pas d'argent dans la caisse, il n'y a pas de camions pour venir chercher le cacao. »

- La foule : Oui dites-leur ! Loba (parle) ! Qu'ils écoutent !

- S'ils savaient qu'il n'y avait pas d'argent dans la caisse, pourquoi nous ont-ils dit de doubler notre production ?

- La foule : Loba, Loba mwana mboka (parle, parle fils du pays)

[Mayéla]-S'il n'y a pas d'argent où trouvent-ils l'argent avec lequel ils achètent l'essence pour leur Cadillac ? (Rires et bravos)... (UFMPP : 307-309)

C'est également dans une langue standard que Mayéla énonce et rapporte quelques maximes révolutionnaires telles que celles qui suivent :

Un discours révolutionnaire est un repas qui se mange chaud, et l'on ne doit pas laisser le temps à ceux qui sont servis de le déguster ; il faut les prendre au moment où ils sont le plus affamés, leur servir un repas si épicé qu'ils l'avalent le plus vite possible, sans avoir le temps de le tourner plusieurs fois dans la bouche pour savoir si c'était réellement bon et qu'ils s'en aillent rassasiés (UFMPP : 103-104).

Pour lui, un discours de propagande doit blaser le public.

Une autre maxime pour les révolutionnaires africains soucieux de résoudre les nombreux problèmes auxquels se trouve confronté le continent : « Chercher

d'abord le royaume politique, le reste vous sera donné en plus» (146). Mayéla dia Mayéla cite Nkrumah pour signifier qu'à ses yeux seule l'action politique en constitue la meilleure réponse : « Oui je voulais écrire des livres, des poèmes pour témoigner (...) Quelle idiotie et quelle prétention. Non vraiment il n'y a que l'action politique qui puisse sauver le monde ! » (Ibid). A travers ces propos, il soulève implicitement la question de la nécessité du choix entre l'engagement littéraire et l'engagement politique en Afrique. Il insinue qu'on ne peut pas changer le monde avec des simples idées. Les mots c'est bien mais l'action c'est mieux. On comprend dès lors pourquoi bon nombre d'écrivains, c'est le cas de Sony LABOU TANSI, de Jean Baptiste TATI- LOUTARD et de Henri LOPES, ont plongé dans la politique.

Le niveau médian est en outre quasiment omniprésent dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, roman aussi politique qu'*Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*. Le registre médian intègre bien la rhétorique politicienne. Dans cette optique, son usage trahit l'intention pédagogique de l'auteur qui se traduit par exemple par les propos du Directeur de l'école d'Ibibiti, lorsqu'il marque son opposition à la dictature qui se targue d'une prétendue démocratie, mais quelle démocratie ? Celui-ci signifie vouloir, de même que la majorité de ses concitoyens, de la fin du Parti Unique et de la dictature, de la démocratie de l'intimidation et des têtes coupées. Il dit partager sa volonté de partager son ardent désir de choisir désormais ses propres dirigeants à travers des élections libres et transparentes, de la liberté d'expression et d'entreprendre garanties par un texte suprême inviolable (une constitution). C'est tout cela que le peuple met sous le vocable, « démocratie » (LPGNE : 251). C'est donc par ces mots limpides que nous comprenons le sens de ce que ce leader de la révolution sociale donne à la démocratie voulue de tous.

L'aspect pédagogique évoqué n'est qu'une manifestation du réalisme de l'auteur. Cet aspect transparait aussi dans la démarche de Matapari expliquant comment la démocratie pluraliste a été instaurée dans le pays. Pour commencer, ce dernier dit rire quand il entend des gens passer à la radio et à la télévision ou

dans les journaux en donner des explications fameuses et contradictoires pour justifier son arrivée. Pour certains, la démocratie a été imposée aux peuples africains par le président de la France dans un discours devant les Chefs d'Etat africains. D'autres disent qu'elle est arrivée grâce à la lutte des femmes tandis que pour d'autres encore la démocratie a atterri chez eux grâce aux travailleurs et à leurs syndicats sans oublier ceux pour qui elle est le fait des étudiants, des paysans, de Dieu de la chute de l'Union Soviétique et de la fin de la guerre froide. Matapari s'en moque. Il fait savoir que le vent de la démocratie est parti d'Ibibiti (245-252). La compréhension du point de vue que soutient le protagoniste se trouve ainsi simplifiée.

Le registre médian se rencontre aussi dans les ouvrages restants. Il se signale dans plusieurs passages de *Jazz et vin de palme* où il alterne souvent avec le registre familier/relâché. Le nouvelliste l'emploie toujours dans l'optique de permettre au lecteur de saisir sans coup férir les informations véhiculées. C'est le cas lorsque le narrateur évoque le détournement des fonds à l'usine de récupération du fumier dont il est la sentinelle. L'« incriminé », « un ancien directeur avait détourné deux millions trois cent mille francs soixante dix centimes destinés à acheter des nouvelles machines pour l'usine et de pièces de rechange... [et] s'était bâti une villa au bord de la mer » (JVP : 121). Comme sanction, on le mute simplement en le nommant cette fois ci directrice d'une agence quelque part. On comprend aisément par-là que l'impunité est érigée en mode de gouvernement en Afrique où sanctionner un voleur voire un récidiviste est synonyme de le changer simplement de poste ou de l'appeler à des nouvelles fonctions. De la sorte, l'auteur dénote l'échec de la révolution visible à bien d'égards. Ladite révolution a occasionné une véritable rupture culturelle, pour autant qu'elle combat la tradition africaine, cette tradition véhiculant l'histoire, les souvenirs mémorables et l'identité de tout un peuple, et incarnée par des personnages aussi remarquables comme le vieux Lukéni. A propos, on relève une fois de plus l'approche pédagogique de l'auteur mettant dans la bouche de Mandala Mankunku (face à l'état de santé critique du patriarche qui trépassera plus tard) des mots simples mais justes et acceptables pour énoncer cette vérité : « un

peuple ne peut pas vivre sans mémoire » (LFO : 63). Pour ce dernier, la mort de Lukéni serait synonyme de perte de tout ce qu'il sait, car c'est toute une bibliothèque qui brûlerait. C'est là un argument pouvant servir contre le socialisme scientifique, car sans tradition comment un peuple pourrait-il raisonnablement et efficacement bâtir son présent et mieux envisager son avenir ? Il est dès lors évident que le socialisme scientifique avec le projet social par lui imposé, lequel projet ne s'appuie pas sur les bases traditionnelles africaines, est voué à l'échec. Et la responsabilité du désordre social qu'il occasionne incombe aux élites, aux « Grands ».

Très utilisé, le registre médian est le principal « registre référence » de DONGALA, même s'il emploie également, outre le registre familier/relâché, le registre soutenu/oratoire.

4.3- Le registre soutenu/oratoire

Le niveau soutenu /oratoire est le niveau le plus élevé auquel la langue peut être employé. Il se caractérise par une langue correcte sur le plan syntaxique, grammatical et lexical. A ce niveau, le vocabulaire est recherché et la structure de base de la phrase française est modifiée pour une raison esthétique.

Employé, le registre soutenu/oratoire permet de mettre en évidence le caractère soutenu de certaines réflexions, déclarations ou faits voire leur gravité. Les propos de Laokolé que voici l'illustrent bien :

Dès que nous avons débouché sur l'avenue principale, nous avons été happés dans les malstroms d'une humanité en panique. La foule avait envahi les trottoirs (...) cette foule avançait quand même, tant les mouvements individuels des gens dans cette masse étaient chaotiques (JCM : 47).

Assurément, cette citation met en évidence la gravité de la situation qui prévaut dans son pays.

Le registre soutenu sert aussi, tout en châtiant la langue, à traduire la noblesse des idées et convictions. Un exemple frappant à ce sujet :

-Prends un homme comme toi, Nkoua. Tu te souviens ?

Nous militions ensemble à Londres au sein de l'Association (Association des étudiants africains en Grande-Bretagne). Nous avons stigmatisé l'impérialisme, l'Apartheid en Afrique du sud et en Rhodésie et leurs valets locaux dont le président de ce pays qui est le nôtre. Or que fais-tu dès ton arrivée ? Tu acceptes un poste important dans le parti unique dont nous-toi y compris-qualifions de clique pro impérialiste, valets, chiens couchants de l'impérialisme, etc. (UFMPP :180).

Le professeur Kapinga reproche au docteur Nkoua son inconstance idéologique. Il aurait aimé que son ami fasse preuve de probité morale. L'intéressé assure lui-même qu'il ne le pouvait pas par peur d'être emprisonné ou de perdre le bénéfice de ses longues années d'études. Le poste que lui offrit le gouvernement à son retour de Grande Bretagne, celui de secrétariat d'Etat à la santé publique, était tellement « juteux » qu'il ne pouvait pas en être autrement. Et l'acceptation du poste faisait de lui un membre influent du parti unique. Kapinga l'invite à changer d'attitude : « il est temps que certains d'entre nous décident de se faire zigouiller pour les idées qu'ils défendent au lieu de ramper toujours à quatre pattes devant les idées de sieur Hatha Bastings sans prétexte que cela ne sert à rien de résister » (180). Ainsi, les intellectuels doivent être à l'avant-garde du combat politique.

Il faut souligner que le registre soutenu est surtout employé à l'occasion des procès. C'est le cas lors du procès du vieux Likibi notamment dans le verdict rendu par Zacharie Konimboua. Dans un élan révolutionnaire, ce dernier dit que la cour révolutionnaire réunie le 3 Janvier à Madzala reconnaît le dénommé Likibi coupable d'avoir arrêté les pluies sur toute l'étendue du territoire dans le but d'empêcher le pays de poursuivre son option révolutionnaire qui s'affirme de plus

en plus et de continuer à remporter chaque jour de victoires de plus en plus grandes. Il poursuit en soutenant que l'individu susmentionné est également reconnu coupable de s'être transformé en serpent, en vent, en fruit pourri et peut-être même en caméléon au vu et au su de tout le monde, violant ainsi les lois anti-fétichistes du pays. Et dans une belle péroraison, il signifie que le nommé Likibi ayant été reconnu coupable des chefs d'accusations ci-dessus mentionnés, et pour montrer que la révolution partout où elle se fait n'a pas peur de frapper haut et fort, sera fusillé à l'aube (JVP : 103). La solennité de ce réquisitoire dénote la ténacité du régime dans sa lutte contre le traditionalisme considéré comme une idéologie régressive. La lutte contre les croyances et les pratiques traditionnelles se révèle donc être sans merci. Ici, l'usage du registre soutenu /oratoire trahit, en outre, le dessein de dénoter que dans la lutte contre les forces opposées, l'intellectuel concerné au premier chef doit se surpasser.

Dans *Un Fusil dans la main, un poème dans poche*, le procès de Mayéla dia Mayéla s'inscrit également dans cette optique avec le réquisitoire sans appel de maître Moïse Adilène. Après avoir dénigré les mémoires de Mayéla dia Mayéla, *Mémoires d'un guérilléro* qui, d'après lui, n'est qu'un tissu de mensonges, conclut - il en disant qu'il ne demanderait pas la peine capitale contre l'accusé, car leur révolution est indulgente; mais qu'un tel homme qui a mené le pays au bord de la guerre civile et de la ruine mérite la prison à vie. Que son mauvais livre soit donc brûlé et, quant à lui, qu'il soit enfermé dans un cachot avant qu'il aille aux oubliettes de l'histoire. Aux juges de faire véritablement leur travail en toute âme et conscience (374-375). Ainsi sera condamné à mort Mayéla dia Mayéla qualifié de présomptueux.

Le procès de Mayéla dia Mayéla est aussi le procès du socialisme africain dont il est l'unique personnification même si le vieux Likibi est lui aussi taxé de partisan d'un socialisme bantou (JVP : 91). Il se lit donc à travers ce procès une volonté de « mise en quarantaine de ce leader », de faire disparaître son socialisme avec les mots. Le style châtié du réquisitoire dénote bien la taille ou l'ampleur de la contestation de cette idéologie par une frange des « intellectuels » et étudiants qui venaient d'Europe pour les vacances et qui lors des tournées de

Mayéla à l'intérieur du pays le taxaient de démagogue, lui qui voulait seulement aider son peuple (UMPP : 329). En guise de réplique, il les qualifia, lors d'un meeting sur la place Nelson Mandéla, de « phraseurs néophytes apparentés de gauche », de « pondeurs d'articles pseudo révolutionnaires » qui avaient oublié les réalités du pays. Et à l'occasion, il menaça de quitter le pouvoir, de démissionner dans les vingt-quatre heures qui suivaient si quelqu'un de plus capable que lui se présentait pour le remplacer avec une équipe de technocrates.

L'emploi des registres ainsi qu'on vient de le voir, répond à l'engagement de l'auteur, tel est aussi le cas des temps verbaux.

5. Les temps verbaux

Tout texte littéraire s'appuie toujours sur des temps verbaux qui, non seulement déterminent les moments du déroulement des faits racontés, mais permettent aussi de définir la nature du texte et de saisir certains aspects de l'idéologie de son auteur.

Notre analyse des temps verbaux dans l'œuvre de DONGALA s'appuiera sur la typologie temporelle d'Harald WEINRICH. Celui-ci propose deux groupes de temps en Français. Au groupe I appartiennent le présent, le passé composé et le futur, tandis qu'au groupe II le passé simple, l'imparfait, le plus-que-parfait et le conditionnel. De cette catégorisation il arrive à la conclusion selon laquelle les temps du groupe I peuvent être caractérisés comme temps commentatifs et ceux du groupe II comme temps narratifs. Les textes voire les passagers où dominent les premiers sont en conséquence commentatifs et les autres narratifs⁷².

L'exploration de l'œuvre de DONGALA révèle une alternance des temps du groupe I et du groupe II, ainsi que nous tenterons de le démontrer.

⁷² Harald, WEINRICH. *Le temps*. Paris : le Seuil, 1973, p.221.

5.1. Les temps du groupe I

Pour ce qui est de ces temps, nous allons tout d'abord nous intéresser au présent ensuite au futur, enfin au passé composé.

5.1.1. Le présent

Le présent est le temps d'actualisation des faits par excellence. Il indique que ceux-ci ont lieu au moment où l'on parle. C'est surtout le temps du discours direct, du dialogue rendu présent à la mémoire, pour le rendre vivace. De ce fait, il favorise la participation directe du lecteur au récit. Le dialogue entre Mayéla dia Mayéla et Jean Pontardier, expert français près la république d'Anzika détaché par le fond d'aide et de coopération en tant qu'assistant technique le confirme si bien :

- Vous n'êtes pas de ces gens-là ! Vous vous rendez compte de tout cet argent perdu qu'on pourrait utiliser pour autre chose plus rentable !

-(...) l'Afrique est mal partie (...)

- Ecoutez, Monsieur l'expert, j'en ai marre d'entendre que l'Afrique est mal partie surtout de votre bouche, vous qui n'avez aucun droit moral à vous donner les leçons.

-(...)

-Il faut être juste. La colonisation a eu ses bons et ses mauvais côtés comme toute chose. D'ailleurs, je ne sais si vous le savez, mais j'ai écrit des articles sur certains abus de la période coloniale et même de la période que vous appelez néocoloniale. Mais d'un autre côté la colonisation a laissé des routes, des écoles, des hôpitaux.

-La colonisation n'a rien laissé ou plutôt si : un vide, monsieur, un gouffre ! Ne me réservez plus ces salades ! (UFMPP : 293-295).

L'usage du présent bien qu'alternant avec d'autres temps permet de « pérenniser » le débat sur la colonisation française en Afrique. Les différentes positions des interlocuteurs dénotent la division des intellectuels (Noirs et Blancs)

sur la question. Il est aussi intéressant d'en faire ressortir l'aspect évoqué des festivités étatiques en Afrique noire. Celles-ci sont souvent l'occasion des dépenses faramineuses consenties par les autorités elles-mêmes, au détriment de l'intérêt général.

L'aspect participatif du présent est également évident à travers ce dialogue entre femmes réfugiées chez Tamilia, en réaction à l'interview du jeune politologue africain et du chercheur européen au sujet des violences qui sévissent dans leur pays :

- *Moi [Tamilia] je suis mayi-dogo (...) ma nièce Lao qui est ici (à Kandahar) avec sa mère ne sont pas mayi-dogos mais elles sont bien ici dans ce quartier !*

- *Mais Tamilia, sans te couper la parole, j'ai vu des Mayi-dogos tuer des Mayi – dogos. C'est tribal ça ?*

- (...)

- *Pas du tout ! A renchéri une autre, c'est les politiciens – là, comme ils veulent le pouvoir, ils veulent des miliciens, comme ils n'ont pas d'argent pour payer les miliciens, ils leur demandent de piller ... (JCM : 310-311).*

Pour ces femmes, le tribalisme, le sentiment de haine, de rejet interethnique, n'est pas une réalité sociale. En fait, il est entretenu, manipulé à des fins politiciennes.

Le présent contribue assurément au caractère événementiel de l'œuvre. Dans cette perspective, il est employé pour mettre en évidence la densité événementielle. Le passage ci-après en est une parfaite illustration :

La suite est un kaléidoscope aux mille fragments tarabiscotés, une succession d'évènements désordonnés, chaotiques(...)marche de protestation des vendeuses du marché, trois femmes tuées par balles à la hauteur du palais présidentiel ; déracinement par un vent léger du grand baobab centenaire(...) arrestation de tous les signataires d'une lettre ouverte au président de la république demandant la tenue immédiate d'une conférence nationale souveraine dans ses décisions(...) réunion extraordinaire du comité central de

notre parti sanctionnée par un communiqué envisageant le multipartisme (...) grève générale des travailleurs qui réclament une augmentation de salaires ;(...) réunion extraordinaire du conseil des ministres accordant une augmentation des salaires(LPGNE :285-287).

Cette densité d'événements rapportés de façon anachronique est significative de l'ampleur du chaos social et du mouvement de masses, mouvement populaire prélude à la démocratisation du pays de Matapari, de la libération de son peuple du joug quotidien de la dictature.

Le présent exprime tout à fait une réalité dictatoriale, habituelle, dans plusieurs cas. On le relève par exemple lorsque, dans « *L'homme* », le narrateur fait observer que bien que son pays soit plus fliqué que jamais, bien que son pays fourmille d'espions, d'indicateurs, d'hommes de main (...) le nouveau président, successeur du père fondateur de la nation, pour parer à tout éventuel assassinat de sa personne se soit déclaré *intuable* et immortel, par décret, et se terre dans son palais (115-116).

Il faut souligner que le présent revêt parfois la valeur du futur mettant en évidence les ambitions, les rêves des personnages. Ainsi par exemple, il exprime une ambition que nourrit Mayéla dia Mayéla pour Anzika lorsque celui-ci déclare : « Mais nous allons essayer de réaliser une république humaine. Finis l'arbitraire, la torture, les tribunaux bidons ; nous allons revenir à la conception que l'Afrique eue de l'homme et de la vie humaine... » (UFMPP : 335). C'est également par le présent qu'est annoncé le projet des conférenciers de réinventer une démocratie à l'africaine : « (...) le président, nous allons réinventer une nouvelle démocratie, une démocratie africaine ! » (325). C'est pour bientôt, dans un futur proche.

5.1.2. Le futur - simple

De manière générale, le futur simple exprime un fait ou un événement à venir au moment où l'on parle.

A plusieurs occasions, il est utilisé pour annoncer ce qui va s'accomplir ou des faits supposés s'accomplir dans un avenir proche ou lointain. C'est le cas dans « *Le procès du père Likibi* » quand Konimboua Zacharie, s'adressant au vieux Likibi et tournant en ridicule le socialisme bantou, évoque son éradication lors de l'Armagedon idéologique entre ses tenants et ceux du socialisme scientifique : « (...) vous, réactionnaires, serez précipités dans l'Apocalypse dans l'Armagedon de la confrontation entre vous et nous révolutionnaires. » (JVP : 36).

Le futur annonce aussi des certitudes, pour ce qui est de l'avenir, comme lorsque M. le directeur, préparant ses tracts contre la dictature au pouvoir, souligne son optimisme : « (...) nous lutterons jusqu'au départ de ce dictateur. » (LPGNE : 252). Il est donc très confiant quant à l'aboutissement du mouvement de lutte qu'il enclenche. Matapari, en ce qui le concerne, est optimiste pour ce qui est de l'avenir du pays qui sera certainement dirigé par Pentium - 75 ; avec sa neige qu'il promet d'y faire tomber, ses lumières, ses autorités, ses usines de cassoulet et ses brosses à dent, en moins d'un mandat leur poussera une petite Suisse (348).

Le futur -simple, à l'instar du temps présent, est d'une certaine importance dans les récits. Pour autant qu'il renseigne sur les desseins, les aspirations et les attentes des personnages, il a une fonction à la fois psychologique et idéologique indéniable. Le regard sur l'importance du futur et celle du présent nous amène à examiner un autre temps non moins important du groupe I : le passé composé.

Comme le présent, le futur met en lumière certains aspects de l'idéologie et de la politique envisagée par Mayéla dia Mayéla : pour lui, il n'y a qu'une chose à faire, mener une politique dure, du moins les premières années : rigueur morale, rigueur économique et politique. Casser la lourde administration héritée et la rebâtir, prendre en main l'exploitation de toutes les ressources nationales (...) bannir la torture, les gens pourront parler, dire ou faire ce qu'ils voudront (330). La

volonté marquée de Mayéla dia Mayéla est donc de faire D'Anzika un pays véritablement indépendant, un pays développé, un monde libre.

Le regard sur l'importance du futur, comme celle du présent, nous amène à examiner un autre temps non moins important du groupe I, notamment le passé-composé.

5.1.3. Le passé composé

Le passé composé exprime, selon Maurice GREVISSE, une action qui a lieu dans le passé dans une période parfois non encore entièrement écoulée, il a une suite ou des résultats dans le présent⁷³.

DONGALA l'emploie aussi dans une perspective politique et idéologique. C'est par le passé composé qu'est mis en lumière le projet néocolonialiste des puissances occidentales en Afrique dans le réquisitoire de Mayéla dia Mayéla contre les Occidentaux. Ce dernier estime que ceux-ci se sont arrangés, à l'indépendance, à balkaniser l'Afrique et à créer des structures facilitant leur mainmise sur les nouveaux Etats où ils ont placé des nouveaux rois nègres à leur service, après avoir éliminé les vrais nationalistes (UFMPP : 293-294).

A la vérité, cette stratégie qui ne vise qu'à perpétuer une domination déjà notoire a des conséquences évidentes sur la vie sociale, économique et politique d'Anzika.

Dans son ouvrage intitulé *On ne naît pas noir, on le devient*, Pierre NDOUMAÏ évoquant l'expérience africaine du néo-colonialisme explique que le néo-colonialisme est une réalité vécue quotidiennement par les Africains depuis l'indépendance. En effet, au même moment où se préparaient les cérémonies appelées « proclamation des indépendances », l'entrée en vigueur du néo-

⁷³ Maurice, GREVISSE. *Précis de grammaire française*. Paris : DUCULOT, 1969, p.188

colonialisme se tramait dans les coulisses. Et aux dirigeants africains au pouvoir avec leur bénédiction, il était demandé un dévouement indéfectible aux anciennes métropoles⁷⁴. Le néocolonialisme est un système de domination très complexe et solide. C'est ainsi qu'en dépit de sa volonté résolue d'y mettre fin dans son pays, le président Mayéla dia Mayéla est lui-même pris dans l'engrenage du système.

Vu sous l'angle de l'aspect analysé, le passé composé épouse la vision historique de l'auteur. Il permet de connaître tant soit peu les bases sur lesquelles est partie l'Afrique dite indépendante et de savoir pourquoi elle est mal partie. Les temps commentatifs induisent, au premier degré des remarques, des observations. Le tableau des temps verbaux est complété par celle des temps narratifs.

5.2. Les temps du groupe II

Dans cette catégorie, nous allons respectivement analyser l'usage de l'impératif, du plus-que-parfait et du passé composé.

5.2.1. L'imparfait

L'imparfait exprime une action présente que l'on semble se hâter de rejeter dans le passé. Il montre aussi une action en train de se dérouler dans une portion du passé mais sans en faire le début ni la fin. Dans cette optique, il permet de faire voir, dans le passé, comme dans un tableau continu, plusieurs actions se déroulant ensemble. C'est pourquoi il convient à la description⁷⁵.

L'usage de l'imparfait chez DONGALA s'inscrit dans cette double perspective. Se faisant, il traduit un fait, une situation ou, mieux encore, une réalité permanente, habituelle. On peut lire une telle réalité dans l'extrait ci-après :

⁷⁴ Pierre, NDOUMAÏ. *ON NE NAIT PAS NOIR, ON LE DEVIENT*. Paris : L'Harmattan, 2007, p.130

⁷⁵ Maurice, GREVISSE. *Précis de grammaire française*. Paris : DUCULOT, 1969, p.184

Les nouvelles de la radio commençaient et finissaient toujours par une de ses pensées florissantes (celles du Guide providentiel). Ces nouvelles télévisées débutaient, continuaient et finissaient devant son visage et le seul journal local publiait dans chaque numéro au moins quatre pages de lettres de citoyens lui déclarant leur éternel amour (JVP : 110).

L'imparfait dévoile le culte de la personnalité quotidien, habituel dont jouit le dictateur. Divinisé, celui-ci se livre pourtant à des pratiques quotidiennes ignobles : dans sa chambre, le président-directeur utilise durant plusieurs nuits de suite des prostituées expertes pour ses jouissances particulièrement élaborées ainsi que des petites filles vierges et candides qu'il s'amuse à déflorer (JVP : 109-110). Il s'organise donc des « orgies sexuelles ». Il est clair qu'il manque d'éthique.

L'imparfait contribue aussi au dévoilement d'une réalité politique habituelle lorsque le narrateur dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche* fait observer que le pouvoir enlevé des mains des Blancs a été confié à des Noirs galonnés et bedonnants qui se sont assis sur la masse du peuple d'où ils tiraient puissance, richesse et gloire et pour lesquels conserver le pouvoir était plus important que l'action politique, des politiciens qui n'hésitaient pas à torturer sous le moindre prétexte. (145). Il est dénoncé par là les nouveaux dirigeants au pouvoir en Afrique qui, dans la pratique, ne font pas preuve de rupture avec le pouvoir colonial : ils livrent à l'exploitation éhontée des populations qu'ils privent des libertés.

L'imparfait sert également à la description des actants, des scènes et des lieux. La description de Mâ Lolo, la présidente de l'Union révolutionnaire des femmes à l'occasion de la foire nationale de l'alimentation dans *Les petits Garçons naissent aussi des étoiles*, en est une belle illustration : « Eh oui, elle était là, plus maquillée que jamais, brune comme une papaye mure, coiffée d'une perruque, parée d'un ensemble assorti de bijoux en or autour du cou et pendant à ses oreilles. » (LPGNE :175). Cette dame qui confond émancipation et occidentalisation, à force de traiter son épiderme avec des produits éclaircissants venus d'Amérique, devient carrément transparente (134). Le « maquillage » ou la

« dépigmentation », fruit d'un complexe d'infériorité et de la volonté de se démarquer de la couleur noire pour se « rapprocher » du blanc, est une pratique courante en Afrique. Elle est bien en vogue chez bon nombre d'hommes et des femmes politiques africains.

De la même manière, le fétichisme des dirigeants d'Afrique est mis en évidence à travers les faits racontés qui précèdent la participation et la débâcle de l'équipe nationale de football du Zaïre à la coupe du monde de 1974. A l'époque, le Zaïre avait un président qui faisait souvent des rêves de grandeur : il voulait être le premier président africain à inscrire le nom de son pays sur la liste des vainqueurs de la coupe du monde. Alors, pour réaliser son rêve, il pensa que la seule compétence des joueurs et de l'entraîneur européen ne suffisait pas. Il fallait également faire appel au génie de l'Afrique traditionnelle. Le témoignage des joueurs qui firent partie de l'équipe cobaye sur laquelle les féticheurs sélectionnés avaient démontré leurs prouesses ne laissa place à aucun doute : un gardien de but prétendit que le ballon se transformait devant ses yeux soit en une boule de feu soit en une boule hérissée de piquants. Un arrière relata que le ballon devenait invisible chaque fois qu'il pénétrait sur la surface de réparation ; un autre gardien jura que chaque fois qu'un tir était cadré et qu'il plongeait sur la balle, il voyait apparaître un petit singe qui lui subtilisait la balle et l'envoyait au fond des filets. Qui pouvait encore douter que la coupe du monde était dans la poche ? Mais pour leur premier match, les Zaïrois sont battus à plate couture par la Yougoslavie : 9-0. L'équipe rapatriée, les neuf féticheurs furent emprisonnés (328). Il apparaît que les autorités politiques, au plus haut niveau, font la promotion du fétichisme, fléau endémique en Afrique. Celui-ci fait oublier le sens du travail, de l'effort, du sacrifice, de l'organisation, qui, seul, peut permettre un véritable développement dans tous les secteurs de la vie nationale.

Somme toute, l'imparfait participe de la mise en lumière des tares des dirigeants politiques. Maintes fois l'auteur l'associe au passé simple et au plus-que-parfait.

5.2.2. Le passé- simple

A la différence de l'imparfait, le passé simple en général montre le déroulement de l'action, son début jusqu'à sa fin. Aussi permet-il de dénoter plusieurs actions dans leur succession et de faire apparaître la progression des évènements. C'est pourquoi il convient particulièrement à la narration des faits.

Dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, le récit des faits relatifs à la révolution sociale qui porte Mayéla au pouvoir l'illustre bien. Un groupe d'étudiants décida de commémorer le massacre de plusieurs dizaines de personnes à l'occasion du meeting qu'il organisa pour annoncer la création de son parti politique. La manifestation fut réprimée dans le sang. Des leaders étudiants furent enrôlés de force dans l'armée pour une durée de deux ans et les portes de l'Université fermées. Mais le mouvement s'élargit. Par solidarité, toute la population « se souleva » contre le pouvoir :

Les syndicats décidèrent de faire une grève et de marcher sur le palais présidentiel. Aux grévistes s'ajoutèrent les chômeurs, les mécontents, les voleurs ; s'ajoutèrent également les tribalistes (...). Ils entourèrent le palais. Le président leur ordonna de disperser (...). On ne se dispersa pas. Il leur demanda de se disperser (...) on ne se dispersa pas. Aussi, après trois jours de menaces de chantages et de bluff, le président fut-il contraint de démissionner (321-322).

Le passé-simple prédominant dans ce passage est utilisé pour représenter effectivement des actions différentes dans leur succession. Et la vitesse avec laquelle les faits se succèdent met en évidence la détermination du peuple à en découdre avec une dictature sanguinaire. En effet, outre les carnages évoqués cette dictature est responsable de beaucoup d'autres atrocités : la pendaison publique mais « gratuite » de trois hauts fonctionnaires, trois anciens collaborateurs du général Bokabar Mabouta (311-313) ; la « bastonnade » et la torture, au cours d'une séance publique, de quarante six condamnés pour délits divers, vols, viols, refus d'applaudir le président, d'enlever son chapeau à son passage, journaliste ayant oublié de citer tous les titres du président trois fois lors

d'un journal radiodiffusé, distributeurs de tracts subversifs, opposants politiques (334-349). Cinq d'entre eux trouvèrent a mort. Les morts comme les vivants furent exposés au soleil. Il faut souligner que le président Bokabar Mabouta inaugura lui-même la séance en donnant les premiers coups de bâtons. Une telle attitude dénote bien que les autorités politiques entretiennent le désordre social en foulant aux pieds les valeurs africaines, socles de la paix. Cela est plausible dans *Le Feu des Origines*. On y voit un chef d'Etat, lors d'un grand meeting, haranguer la foule, ridiculiser le cadavre d'un opposant politique que ses partisans malmenaient (290-291).

Dans le même roman, le passé simple permet de « saisir » le processus de démythification de l'homme blanc dans le temps : A l'occasion de la deuxième guerre mondiale, de nombreuses personnes parmi lesquelles Moutsompa sont recrutées, afin d'aller défendre la mère patrie, la France. En Europe, ces tirailleurs découvrent beaucoup de choses : la nudité de la femme blanche, la peur et la vulnérabilité du Blanc, etc. Alors commence le processus de démythification des maîtres : Curieux cheminement que celui de l'histoire : c'est la guerre qui se déroula à des milliers de kilomètres de là qui, plus que tout ce qu'ils avaient vécu, bouleversa la mentalité des gens du pays de Massini. D'abord, une nouvelle catégorie d'étrangers arriva avec la fin du conflit : des Libanais, des Grecs et surtout des Portugais. C'étaient de petits commerçants (...). Ces nouveaux venus rastaquouèrent sans panache, aidèrent beaucoup à détruire le mythe de la supériorité des étrangers. On colportait des images peu reluisantes sur leur sexualité et leur propreté : ils n'étaient pas circoncis, ils ne savaient pas satisfaire une femme au lit, ils ne mangeaient que des fayots... comble de stupéfaction, la langue des maîtres, celle que tout homme devait parler pour accéder à la civilisation et pour être considéré comme « évolué » était allégrement massacrée par ces nouveaux colons (...). Mais ceux qui contribuèrent le plus efficacement à ôter l'aura de mystère donc de supériorité qui régnait autour des maîtres étrangers, ce fut les anciens combattants, ces hommes qui avaient traversé en conquérants la ville européenne (194-195). Le passé simple épouse le mouvement l'histoire, pour autant que celui-ci traduit la vitesse avec laquelle s'effrite le

mythe. La destruction du mythe de la supériorité du Blanc et de l'infériorité du Noir prépara le terreau de la révolte populaire contre l'Administration blanche en place laquelle révolte est aussi traduite au moyen du plus-que-parfait.

5.2.3. Le plus-que-parfait

Le plus-que-parfait dénote un fait passé qui a eu lieu avant un autre fait passé, mais n'en montre pas le début⁷⁶. On le relève dans plusieurs passages tel celui faisant état des pourparlers qui précèdent la grande manifestation populaire qui précipite la chute de l'Administration coloniale : « les députés et les étrangers avaient mené à bien leurs conversations présidés par le gouvernement général ; ils étaient flattés ces indigènes qu'on disait évolués (...) on avait discuté entre gens civilisés » (LFO : 256). Mais le peuple ne suivra pas ces dirigeants qui désapprouvent ses actes de sabotage de la campagne agricole organisée par les autorités. Dans le même sens, il est fait usage du plus-que-parfait pour expliciter les faits précédant la décision prise par Mayéla dia Mayéla, laquelle décision devait occasionner le désordre économique, politique et social qui entraîne la chute de son régime. Pendant deux années euphoriques et enthousiastes, « les masses n'avaient pas ménagé leurs efforts ; dans l'enthousiasme elles avaient construit, bénévolement, (...) près de cent kilomètres de route (...) des le cadre de l'opération » deux bras pour Anzika, quatre hôpitaux et une dizaine d'écoles (...). L'économie avait bien repris » (UFMPP : 341-342).

C'est aussi au moyen du plus-que-parfait que nous est montré comment la guerre qui oppose les leaders Mayi-dogos et Dogo-mayis a débuté : les deux leaders politiques se battaient pour le pouvoir et consécutivement à l'élection présidentielle, leurs camps avaient mobilisé leurs militants qui avaient d'abord commencé par se lancer des insultes, puis des coups de poing puis des cailloux, et

⁷⁶ Maurice, GREVISSE. *Précis de grammaire française*. Paris : DUCULOT, 1969,p.187

enfin ils s'étaient mis à se tirer dessus à coups de fusil pour terminer à boulets d'armes lourdes (JCM : 127).

Au terme de notre analyse, il apparaît clairement que l'usage des temps verbaux du Groupe I et du Groupe II n'est pas gratuit. L'alternance de ces temps permet de narrer et, en même temps, de commenter. Ce qui participe de la compréhension de quelques aspects des idéologies et de leurs implications.

La langue de DONGALA est accommodée à son engagement. Celle-ci exprime de manière limpide les idées qui sous-tendent les forces du mal et celles qui les combattent, toutes sortes d'idées sublimées, et souvent alimentées par une perception erronée de la réalité.

Chapitre III : Les techniques de mythification et de création de mythes

Dans le cadre de la lutte idéologique , « tous les coups sont permis » et l'idéologie la plus fine, la mieux portée ou la mieux mise en valeur » ,défait toujours l'autre. Son triomphe passe surtout par sa propre mythification ou par celle de la personne ou du groupe qui l'incarne.

Selon **Le Dictionnaire Hachette Encyclopédique de poche 2007**, la mythification est le fait de mythifier, c'est-à-dire de conférer à quelqu'un ou à quelque chose une dimension mythique, quasi sacrée. Dans bien de cas, le processus de mythification passe par des références à quelques mythes et dans d'autres cas concourt à la création de mythes.

Mais qu'est-ce qu'un mythe ?

Le mythe est un terme polysémique. Afin d'en saisir quelques contours utiles à notre analyse, nous partirons du dictionnaire **Le Nouveau Petit Robert**.

Mythe :

a)-Récit fabuleux, transmis par la tradition qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects de la condition humaine ;

b)-Par extension, représentation de faits ou de personnages souvent réels, déformés ou amplifiés par l'imagination collective, une longue tradition littéraire ;

c)- Image simplifiée, souvent illusoire que des groupes humains élaborent ou acceptent au sujet d'un individu ou d'un fait et qui joue un rôle déterminant dans leur comportement ou leur appréciation.

A ces définitions, il nous paraît utile d'ajouter celle de Mircea ELIADE qui, établissant le rapport du mythe archaïque avec son environnement et les structures économiques, remarquant aussi son rôle prédominant dans la religion, y voit avant tout une histoire liée au rite, à des sacrements qui présupposent une réalité extra humaine⁷⁷. C' est de ces acceptions qu'il sera question.

A l'instar de bon nombre d'écrivains africains, DONGALA « tire » des mythes de la tradition orale, de la mémoire collective et de la rumeur. Ces mythes retravaillés par l'imaginaire de l'auteur, essentiellement dans *Le Feu des Origines*, y naissent, pour certains, de l'histoire, ainsi que nous allons le voir.

L'objectif poursuivi dans ce chapitre est de mettre en lumière les différentes représentations de l'idéologie chez DONGALA par le biais desdits procédés notamment le dialogue, la composition en abyme, l'énumération, l'exagération, la caricature, le discours et l'allusion ainsi que les mythes qui en découlent.

1. Le dialogue

⁷⁷ Mircea, ELIADE. *Traité d'histoire de religions*. Paris : Payot, 1953, p.20

Les dialogues tournent, pour la plupart, autour des problèmes qui interpellent. Il s'agit essentiellement des questions d'actualité politique, économique et sociale. De ce fait ils assument une fonction de dévoilement et même de dénonciation. Voici par exemple comment l'écrivain nous dévoile l'idéologie de la communauté de Lubituku d'une part et celle qui « accouche » de l'action de nganga Mankunku, le « destructeur », d'autre part :

Mankunku triomphait, pas une seule fois il n'avait fait appel à l'esprit des ancêtres pour obtenir la guérison du vieux Lukéni.

(...)

« Mankunku mon enfant, je te remercie pour ce que tu as fait pour moi.

-C'était mon devoir...

-Je t'en remercie quand même. Je te demande de porter ce vin frais sur les tombes du village afin de remercier également les ancêtres. »

(...)

« Ta Lukéni », j'ai porté le vin aux tombeaux. Que se serait-il passé si je ne l'avais pas fait ?

(...)

-Tu as fait appel à eux pour me guérir, je dois les remercier.

-Crois-tu vraiment que nous ne pouvons rien faire sans eux ?

-Oui mon enfant, rien. Ils sont les intermédiaires entre le Tout-puissant et nous ; ils contrôlent tout, la pluie, le vent, les saisons, les forces de la nature. Nous ne pouvons rien sans eux. Ils ne sont pas tous bons. Toi qui es nganga, savant, ton travail est de recueillir ces forces, ces connaissances pour que cela nous serve à nous, hommes de chair et d'os vivants sur la terre.

(...)

-Mais non, je peux guérir quelqu'un sans leur secours.

-Il ne peut y avoir de guérison sans eux, impossible ! Si tu n'avais pas fait appel à eux, je serais mort. »

(...)

« Et puis il faut le croire, sinon que deviendrait le clan ? Quel lien commun nous unirait ? Sans ce respect des anciens qui se rappellerait de notre passé, de notre histoire ? Saurais-tu aujourd'hui que nos arrière-grands-parents venaient du Kongo dia ntotila ? Qui s'occuperait de nous, les vieux ? Je serais peut-être

*en train de mourir seul, dans quelque case mal bâtie laissant passer la pluie.
Tout se tient, mon enfant.*

(...)

« Les ancêtres ne peuvent pas avoir tout connu. Je me sens à l'état, Ta Lukéni, je veux l'espace. J'ai envie de tout bousculer, de réinventer le monde afin de trouver une place qui puisse me donner la joie et la paix. Est-il mauvais d'ajouter d'autres connaissances à celles laissées par les aïeux ? Ils ne connaissent pas le rythme solaire des saisons que j'ai découvert ; nous avons les meilleurs récoltes, est-ce un mal ? Qu'il soit notre inspiration d'accord, mais le monde change, tout change (...)

-Il nous faut une nouvelle connaissance !

Il n'est plus suffisant de n'être que le relais des savoirs transmis par les anciens, de n'être que le dépositaire d'un savoir à jamais figé. Il nous faut quitter cette face inerte de la connaissance et rechercher sa face active qui consiste à la traquer, à la débusquer où qu'elle se cache

« (...)

-Il n'y a rien de nouveau à apprendre dans le monde, cria t-il passionnément, ce monde est trop vieux, il est à bout de course ! J'en ai marre de tous ces symboles mille fois utilisés, de ce vin de palme qu'on crache au vent à chaque occasion (LFO : 64-68) ».

Ici, il est mis en présence deux idéologies, le traditionalisme et le progressisme. Le vieux Lukéni, par ses propos, confère clairement au traditionalisme une dimension quasi sacrée. De ce fait, cette idéologie ne devrait souffrir d'aucune contestation, d'aucune entorse. On l'accepte, on l'applique simplement. En mettant en exergue la croyance aux ancêtres et à leurs préceptes, elle perpétue la filiation, la longue chaîne vivante qui lie les ancêtres fondateurs aux vieux et les vieux aux enfants, cette chaîne sacrée qui maintient les morts parmi les vivants, favorisant de ce fait l'unité du clan. Le vieux Lukéni a beau passer Mandala Mankunku pour un destructeur, ce dernier ne s'en offusque pas. Au contraire, il remet en cause le traditionalisme sur son immobilisme, sa caducité. Il défend avec une certaine opiniâtreté son progressisme. Pour lui, seul le progressisme permettra la survie de ce monde désormais ouvert à l'extérieur. De la sorte, le protagoniste idéalise, élève son idéologie. Et comme de la discussion jaillit la vérité, les deux personnages consentent que leur monde et son idéologie avait besoin d'évoluer (LFO : 69).

L'idéologie telle que perçue est à la fois un facteur unificateur (elle maintient la cohésion du groupe) et un facteur de progrès. L'aspect unificateur de l'idéologie transparait aussi à travers la composition en abyme.

2. La composition en abyme

Encore appelée technique du reflet, la composition en abyme est une technique utilisée au XV^{ème}, XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle par des maîtres de la peinture tels l'espagnol Diego Velquez de Silva (1599-1660), les peintres flamands Hans Memling (1422-1494) et Anto Van Dyck (1559-1494). Elle consistait à faire apparaître dans un objet, élément de leur tableau, la scène qu'ils représentaient. Très admiratif de ces artistes, André Gide, figure du nouveau roman français, l'a transposée en littérature sous la forme du roman dans le roman. Il y voit un facteur d'éclairage de l'œuvre dans ses propres proportions⁷⁸.

Plusieurs écrivains négro-africains l'emploient dans leurs œuvres. C'est le cas dans *Le Pleurer-Rire* de Henri LOPES où le Maître d'Hôtel, un des principaux personnages du livre de l'auteur, écrit son propre livre, *Chroniques sur la vie d'un dictateur de la fin de notre siècle* (143). C'est également le cas dans *Le temps de Tamango* où le personnage principal, Ndongo Thiam, surnommé Tamango (nom de guerre : symbole de toute révolte), semble être l'auteur du roman intitulé *Le Temps de Tamango* qui raconte sa vie du dedans, au-dedans de l'œuvre (118-159).

⁷⁸ Madior, DIENG. « *La composition en abyme dans trois romans sénégalaise* » In *Colloque sur la Littérature et l'esthétique négro-africaine*, Dakar- Abidjan Lomé : NEA, 1979.pp.189-210.

Emmanuel DONGALA, en ce qui le concerne, l'emploie dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*. En effet, Mayéla dia Mayéla y écrit un livre intitulé *Les mémoires d'un guérillero*, ouvrage de clarification et de réflexion sur un long périple intérieur, des bancs de l'université à l'engagement réel avec en toile de fond son expérience dans le maquis (318). C'est pratiquement cet ouvrage qui est déroulé dans celui de l'auteur jusqu'à ce qu'il se lance dans la vie politique anzikane et devienne président. Le contenu de ses écrits se confond donc avec celui du roman. Et l'auteur poursuivant son récit raconte les temps de sa

présidence ainsi que son renversement, son arrestation, son jugement, son emprisonnement, et les derniers instants de sa vie, de l'intérieur.

Mayéla tient à cet ouvrage parce que c'est pour lui un témoignage, principalement sur une « partie glorieuse » de sa vie.

L'évocation des circonstances de son engagement révolutionnaire, son maquis et la guerre de libération du Zimbabwe, son emprisonnement en Zambézie et sa fuite sont autant des faits de nature à faire prendre conscience aux Africains, qu'ils aient obtenu l'indépendance à la suite d'un conflit armé ou non, du prix de l'indépendance, afin de la défendre jalousement et œuvrer ensemble pour le développement de leurs pays. L'exemple qu'il offre est aussi important pour la construction et l'épanouissement de la nouvelle Afrique. C'est par cet ouvrage ébauché tout le long de son voyage (318) qu'il a dû asseoir en partie sa légitimité. L'attrait est irréversible pour un homme qui a sacrifié sa propre vie en se mettant au service de la cause noire en Afrique australe, un prototype de révolutionnaire, car liant la parole à l'action, parce que mû par des convictions idéologiques profondes. Par cet ouvrage, il fait la promotion de la solidarité de la fraternité révolutionnaire, célèbre donc le socialisme révolutionnaire.

Seule l'action politique peut sauver l'Afrique ! Cette vérité une fois assimilée aidera à comprendre sa politique à la tête d'Anzika et de mieux envisager, chacun pour son pays, la nouvelle guerre ou lutte, celle que Salvador

Allendé nomma « la guerre pour la seconde indépendance », c'est-à-dire la guerre pour la construction nationale, la souveraineté économique, la liberté de tous, qui ne sera achevée que lorsque la nation sera la seule source de ses décisions et lorsque les mécanismes, la violence matérielle, symbolique du capital financier multinational, n'auront plus d'emprise sur elle⁷⁹. C'est à ce niveau que le président Mayéla a essayé d'hisser son pays. Et, à ce sujet, nous pouvons aisément

énumérer les résultats, loin sans faux satisfaisants, de sa politique.

3. L'énumération

L'énumération montre avec ostentation les retombés de la politique de Mayéla dia Mayéla nourrie par son « socialisme anzikais ».

Au moment où le président Mayéla prend le pouvoir, celui-ci hérite d'un pays déliquéscent, bien rongé par une dictature sanguinaire qui a consacré un véritable cloisonnement social en enrichissant davantage les riches et en appauvrissant considérablement les pauvres, s'est prêté à l'impérialisme occidental et a érigé le népotisme en mode de gouvernement. Son projet est de reconstruire ce pays tant sur le plan politique, économique, culturel que social : il veut débarrasser Anzika de l'empire étrangère, relancer l'économie nationale, remettre le peuple au travail, instaurer la justice et l'entente sociale, réhabiliter les valeurs anzikaises, former la conscience politique du peuple et mettre le pouvoir entre ses mains. Pour lui, la concrétisation de ce projet passe par le socialisme anzikais. Ainsi par exemple, sous son impulsion, l'économie reprend bien et le taux de croissance suscite l'envie des pays voisins. Dans cette même optique, grâce à leur sens du sacrifice, les masses enthousiastes construisent bénévolement près de cent kilomètres de route dès la première année dans le cadre de l'opération « deux bras pour Anzika », quatre hôpitaux et une dizaine d'écoles, et la deuxième année elles

⁷⁹ Jean, ZIEGLER. *Main basse sur l'Afrique, la recolonisation*. Paris : le Seuil, 1980, p.8

avaient réalisé la moitié de ce qui avait été accompli la première année (UFMPP : 342).

Lors d'une conférence de presse consécutive à la situation chaotique que connaît le pays, Mayéla dia Mayéla énumère quelques autres aspects positifs de sa politique :

-Que pensez-vous être votre plus grande réussite ? lui demanda un journaliste britannique.

-Je répondrai sans hésitation que c'est la politisation du peuple anzikais (...)

-Nous avons établi une charte de coexistence pacifique avec nos voisins pour qu'ils nous laissent en paix tenter notre expérience socialiste. Nous avons également ouvert notre territoire à l'entraînement des armées de libération des territoires encore sous domination coloniale.

(...)

-Nous avons été l'un des premiers pays à nous engager à ne pas faire d'expériences nucléaires dans l'atmosphère et je le réaffirme ici solennellement, en prenant le monde à témoin, nous ne serons jamais les premiers à utiliser l'arme nucléaire,-il crut voir un sourire de condescendance et d'amusement éclairer le visage des correspondants occidentaux et russes,- nous avons également affirmé notre soutien sans faille au peuple vietnamien pendant toute sa lutte contre l'impérialisme américain ; nous sommes également les seuls en Afrique à avoir décrété un embargo sur les voitures françaises tant que la France continuera à vendre des armes à l'Afrique du sud. Enfin, nous avons ouvert un bureau d'information sur la Palestine pour expliquer la lutte de nos frères arabes à la population anzikaise (354-356).

L'énumération contribue de la sorte à sublimer l'idéologie. Ici, elle est à la fois une force mobilisatrice, un facteur de développement et un véritable instrument de combat.

La fonction unificatrice de l'idéologie se dégage aussi par le biais de la technique de l'exagération.

3. L'exagération

L'exagération notée principalement dans la représentation de quelques personnages, s'inscrit bien dans le cadre de l'élévation idéologique. Cette exagération se traduit surtout par le culte de la personnalité, c'est-à-dire la « vénération » outrancière et systématique portée aux chefs d'Etat.

Dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, « l'élévation » du « prince » fait de ce dernier un dieu et cristallise cette image dans les consciences au moyen de quelques actes et discours médiatisés. A ce sujet, Matapari fait par exemple remarquer : « La radio, la télévision, les journaux et l'école nous avaient appris dès avant le berceau que c'était lui qui nous donnait tout, le pain, le lait, le miel et les bonbons » (253). De tels propos mettent directement en exergue le caractère providentiel du « guide » et, indirectement, « l'Etat-providence » ainsi que le socialisme qui en est le substrat. Celui-ci secrète religieusement un stéréotype chez notre « héros » : « Jamais dans mon idée le chef de notre révolution ne pouvait être renversé ni même tout simplement contesté. Je le considérais immuable comme la nature des choses » (252). Cette perception est étrangement similaire à celle que le président de la république impose à ses sujets dans « *L'homme* » en se décrétant intuable et immortel.

L'exagération se note également par le biais des panégyriques attribués au Guide Suprême. Ainsi, dans le même roman on peut, en outre, relever l'accumulation des noms et qualificatifs se référant au président et qui participent du culte de sa personnalité : guide suprême, l'homme des masses, l'homme des actions concrètes, le dirigeant populaire, l'apôtre de la paix, l'ami des jeunes, l'homme peuple, le guide providentiel, l'homme - à- qui -l'histoire donne toujours raisons (LPGNE : 102).

Des noms, qualificatifs ou appellations comparables sont notés dans *Jazz et vin de palme* : « Le chef...homme-peuple, homme - Etat, homme-parti, homme

des masses, l'incarnation de la révolution, président du comité central du Parti, président de la République, chef de l'Etat président du conseil des ministres, chef suprême des armées, maréchal à vie ! »(120) ; Bien-aimé président à vie, chef de la nation(113) ; père-fondateur de la nation, le Guide éclairé , le rénovateur, le Grand Timonier, le président à vie , le Maréchal des armées et génie bienfaisant-de -l'humanité (110) ; homme- peuple, homme-Etat, homme-parti, homme des masses, l'incarnation de la révolution, président du comité central du parti, président de la République, Chef de l'Etat, président du conseil des ministres, chef suprême des armées, maréchal à vie(136).

L'exagération se traduit, en outre, par les louanges faites au chef de l'Etat, notamment à l'occasion de la cérémonie d'intronisation du nouveau directeur de l'usine de récupération du fumier. La foule présente, très enthousiaste, y chante des cantiques de louanges à la gloire du « bien-aimé Président »(JVP :137). Dans la même optique, elle scande des slogans très flatteurs : « Président à vie, à vie notre président » ; « A vie le président, pour l'éternité notre président, immortel notre président »(JVP :140).

Mise à part la kyrielle de qualificatifs ou de surnoms par lesquels le dictateur éprouve du plaisir à se faire appeler de même que les louanges et slogans qui lui sont consacrés, il y'a exagération dans la citation de son nom dans le discours officiels. On le voit dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* à travers le discours prononcé par le ministre de l'agriculture lors de l'inauguration de l'exposition à la Foire alimentaire. Ce dernier y cite quinze fois le nom du président sans oublier celui du numéro 2 de son régime (LPGNE :172), Boula-Boula. C'est là l'expression d'un véritable culte de la personnalité qui transparaît également dans la représentation du tyran.

La représentation du tyran se fait non seulement au moyen de son« portrait », mais aussi de son statue que l'image abstraite construite sur sa personne.

Dans *Jazz et vin de palme*, l'image du Guide est omniprésente. On trouve sa photo incrustée dans les médaillons accrochés aux vêtements (les cadres du Parti l'ont nécessairement), pendant obligatoirement dans les maisons ou « placardée au studio de la télévision nationale en sorte que tout journal télévisé débute, continue et finisse devant elle. »(111).

Cette volonté de diviniser quotidiennement le chef de l'Etat est poussée à l'extrême dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, avec la représentation du Guide par le biais d'une statue, un buste en fibre de carbone et recouvert d'une fine couche d'or mis sur orbite(158). A la vérité, la représentation du « prince » le fait passer pour un dieu. Ce dernier acte ne fait qu'amplifier la cristallisation de l'image (dieu) dans les consciences. La part des médias est prépondérante dans cette cristallisation.

Avec l'exagération, il se réalise une véritable mythification qui débouche sur la mystification du peuple, ce à quoi participe si bien la caricature.

5- La caricature

La caricature est la représentation déformée de la réalité. Technique de déformation, elle est employée à l'occasion pour mythifier. On le voit lors de la représentation des faits liés à l'attentat dont Mayéla dia Mayéla est victime.

Il faut rappeler qu'après mults réflexions sur la situation difficile d'Anzika, celui-ci s'est lancé dans une campagne de reprise en main de la situation socio-politique de son pays, véritable entreprise de « retour au peuple » qui l'a senti éloigné de lui, dans la mesure où pour faire face à la menace d'invasion d'Anzika, son président a recouru à une milice et non à lui. Le Guide de la révolution communique beaucoup. Il essaie de reformer complètement la police, la milice et l'armée. Un jour, celui-ci décide de passer à son bureau chercher le dossier relatif à la police afin de l'étudier complètement. Accompagné par des sirènes de motards

dans des rues presque vides, le chef de l'Etat arrive à son bureau, monte les escaliers précédé de ses gardes de corps. Dès que le premier ouvre la porte, il essuie des tirs de mitraillettes (la réforme fait des mécontents). Il s'écroule dans une « marre de sang ». Poursuivi, l'assassin réussit à enjamber la fenêtre et à s'enfuir. Pendant ce temps, Mayéla « mort de peur » s'est jeté à plat le ventre en criant au secours. Lorsqu'on le relève, il tremble, grelotte. Les motaristes, la garde qui viennent de l'aider à se remettre sur ses pieds pouvaient remarquer cette peur. C'est la panique. On passe un coup de file par-ci par-là. Le calme rétabli, Mayéla est ramené à son domicile sans qu'il n'ait même pris les papiers voulus.

Mais le lendemain, la presse qui lui est encore fidèle exploite l'événement en sa faveur. Mayéla le peureux devient Mayéla le courageux. Elle cherche à montrer que le chef n'a pas perdu la main, qu'il est toujours confortablement aux commandes du navire Anzika, qu'il tient bon dans le bras de fer qui l'oppose à l'impérialisme et ses valets :

Le lendemain, tous les journaux du pays-il contrôlait encore la presse-publiaient une photo de Mayéla, mitraillette au poing, avec de grosses manchettes telles que : « Attentat manqué contre le président Mayéla. Grâce à son courage légendaire, le président a réussi à mettre en fuite l'assassin qui avait auparavant abattu un garde. » On exaltait son courage appris par un long séjour dans le maquis de l'Afrique australe(361).

Mayéla dia Mayéla est ainsi mythifié. Ce dernier ne profite pas de la tentative d'attentat à sa vie pour réaliser une « purge », « liquider » ses adversaires. Ce qui prouve qu'il n'est pas un dictateur. Cette image « colle » bien au discours qu'il a toujours tenu.

6. Le discours et l'allusion

L'œuvre de DONGALA accorde une place prépondérante au discours. Le discours met en valeur la parole et contribue à mythifier l'idéologie à travers le proverbe.

Le proverbe est une formule qui condense sous une forme elliptique et parfois énigmatique un conseil, une règle de l'ordre social. Il peut être considéré comme la forme la plus élaborée du langage, une parfaite illustration de la langue par son utilisateur. Parlant des proverbes, Chinua ACHEBE souligne qu'ils sont l'huile de palme qui fait passer les mots avec les idées⁸⁰.

Dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche toujours*, nous relevons un proverbe clé: « lorsqu'un ennemi occupe tes terres, te prend ton troupeau et en plus massacre ta femme et tes enfants, tu es obligé de le tuer »(UFMPP:31). Ce poème qui a une connotation qui frise la célèbre boutade de Wollé Soyinka, « le tigre ne proclame pas sa tigritude, le tigre saute »,mythifie l'idéologie ainsi que l'action révolutionnaire du personnage et de son créateur qui fait du roman un moyen d'abattre le colonialisme.

Le proverbe évoque en même temps ce que Jean STENGERS appelle « la mythologie du colonisé » pour désigner la manière dont Patrice LUMUMBA avait décrit les souffrances des Congolais sous la domination coloniale belge, à l'occasion de la fête de l'indépendance. Celui-ci évoquait une lutte de tous les jours dans laquelle ses compatriotes n'ont ménagé ni leurs forces ni leurs privations, ni leurs souffrances, ni leur sang : ils ont connu le travail harassant, exigé en échange des salaires qui ne leur permettaient ni de manger à leur faim ni de se loger décentement, ni d'élever dans la dignité leurs enfants⁸¹. Ce propos est peut-être caricatural mais il a l'avantage de susciter psychologiquement un sentiment d'indignation qui débouche sur une unité des consciences pour un peuple ayant

⁸⁰ Chinua, ACHEBE. *Le Monde S'Effondre*. Paris : Présence Africaine, 1972, p.6.

⁸¹ Jean, STENGERS. *Congo, Mythes et réalités*. Paris : Duculot, 1989 cité par Claire, DEHON. *Le réalisme Africain, Le roman francophone en Afrique subsaharienne*. Paris : L'Harmattan, 2002, p.134.

une histoire douloureuse commune. De la même manière nous invoquerons le proverbe dit par le vieux Marobi pour justifier la révolution a pour effet d'attirer l'attention de tous les Noirs attachés à leur terre, à leurs origines et de susciter leur adhésion à la cause du peuple colonisé.

Dans *Le Feu des Origines*, le proverbe émis sous forme de conte permet à la fois d'élucider un point de vue et de passer une leçon de morale. Dans ce sens, nous comprenons aisément le point de vue du doyen d'âge de la communauté citadine du village de Mandala Mankunku, porte-parole de tout le clan opposé à son mariage avec Milète. Voulant le persuader de respecter la tradition en écoutant le conseil des Anciens, il déclare :

Mandala Mankunku, homme destructeur ! Ecoute ceci : un homme aimait tellement sa femme que pour la satisfaire il consentit sous le miel de ses paroles et la beauté de ses seins à cueillir les noix d'un palmier sacré qui poussait dans le village. Malgré les paroles des vieux qui lui déconseillaient son extravagant projet il grimpa le palmier pour aller chercher les noix interdites. Il monta, monta. Hélas, le palmier ne fit que s'allonger, s'allonger, si bien que le pauvre homme disparut dans les nuées et on ne le revit plus jamais (274).

Le proverbe mythifie la parole, l'autorité des Anciens et partant leur idéologie traditionaliste. Il stipule que toute personne qui outrepassé les valeurs établies par les ancêtres, qui va à l'encontre du clan ou qui ne se préoccupe que de son intérêt personnel au détriment de l'intérêt général, est vouée à la malédiction et à la perte. Et lorsque Mandala Mankunku, se retrouvant seul devant le fait accompli, convoque une réunion de la dernière chance pour tenter de se réconcilier avec le clan. Il justifie son initiative par le proverbe ci-après : « Si on ne se lave pas la bouche après avoir mangé les cacahuètes, il reste toujours quelque chose sur les dents » (282). Par ce proverbe, il les invite donc à laver les mains en famille, à dissiper les malentendus, afin que soit levée la malédiction qui pèse sur lui, mais sans revenir sur sa décision. La position des Anciens n'évoluant pas, Mandala Mankunku se montre arrogant et très menaçant à l'égard de toute personne qui

l'ensorcelle incognito. A cause de l'enjeu du moment, le doyen d'âge tente de le ramener à la raison : « Le jeune singe a une queue, s'il ne la tient pas de sa mère, il la tient de son père »(285). Par ce propos, il est signifié au téméraire qu'il n'a qu'à s'en prendre à lui-même, autant qu'il a transgressé volontairement la loi traditionnelle.

Le discours qui mobilise la sagesse traditionnelle africaine est aussi la principale arme politique de Mayéla dia Mayéla. Bon discoureur, il croit à la parole. D'ailleurs, la grande épopée africaine ne s'était elle pas transmise de génération en génération par la parole ? La parole n'était elle pas un don, un souffle réservé aux seuls privilégiés ? , s'interroge-t-il (UFMPP : 18). Mayéla « joue des rapports du langage avec le pouvoir »⁸². Il sait que la conquête loyale du pouvoir repose sur un usage efficient de la parole, donc du discours. Ce qui explique, même s'il n'approuve pas le fascisme et le nazisme, son admiration pour un Hitler qui croyait lui aussi en la vertu de la phraséologie. A propos, il rappelle ce que ce dernier écrivait dans son *Mein Kampf* : « depuis des temps immémoriaux, les avalanches religieuse et politique de l'histoire ont été déclenchées par une même force et par elle seule : la puissance magique du verbe » (UFMPP : 371). « Ainsi les opérations langagières lui permettent de construire l'action, ou l'activité révolutionnaire »⁸³ par laquelle il échafaude le chemin du pouvoir.

E.D nous montre ainsi comment, par le discours, se structure le processus révolutionnaire d'Anzika.

Nouvellement rentré au pays, Mayéla devenu, à cause de son passé révolutionnaire, l'homme le plus populaire de la République d'Anzika, l'idole de la jeunesse et des étudiants, l'équivalent d'un Ho Chi Minh, unissant en lui le théoricien et l'activiste révolutionnaire(284) se contente dans un premier temps d'observer les politiciens anzikais. On l'invite régulièrement à donner des

⁸² Ange- Séverin, MALANDA. *Origines de la fiction et Fiction des Origines*. La Courneuve /Paris : L'Harmattan, 2000, p.74.

⁸³ Ange- Séverin, MALANDA, *Ibidem*, p.74

conférences sur la révolution africaine en cours. Le parti unique au pouvoir qui voit en l'homme une valeur cherche à faire de lui un de ses membres. A cet effet celui-ci participe à ses réunions et réceptions. On lui offre du travail dans un Ministère, travail mieux rémunéré que le métier de professeur qu'il exerce. L'intéressé refuse en faisant l'éloge du métier d'enseignant, un métier noble et enrichissant sur le plan culturel(248). En fait, il veut aussi par ce refus conserver sa liberté de parole. Il y tient beaucoup, car c'est du devoir de l'intellectuel de dire librement ce qu'il pense pour rendre éclairer et conscientiser, par sa parole comme sa pensée, son peuple et l'amener à bien se prendre en charge. Lui qui se voulait maintenant un homme réfléchi qui, après une expérience acquise difficilement dans le maquis avait accédé à une certaine maturité politique, souligne le narrateur, voyait d'un œil de plus en plus critique l'action du gouvernement(285). Le parti qui caresse le rêve de le compter dans ses rangs le convie à la réception officielle du 1^{er} mai, faite du travail à laquelle est présente en toute la faune politique d'Anzika, les ambassadeurs étrangers et les hauts fonctionnaires(286). Mayéla dia Mayéla, parmi les grands, échange avec certain d'entre eux.

Déçu par les politiques au pouvoir, Mayéla se résout à entreprendre une action politique. Finie « l'attentisme ». Entreprendre une telle action dans son pays serait une preuve de plus de la sincérité de son engagement révolutionnaire avéré. « Pour nous, la sincérité et le courage d'un engagement ne peuvent se prouver que dans son propre pays », souligne-t-il (297).

Deux mois après l'évènement, Mayéla décide d'entreprendre une « tournée politique » dans l'hinterland. La première étape de cette étape, c'est la deuxième ville du pays. Il explique à de nombreux étudiants venus l'écouter que le régime Mabouta devenait une dictature : il leur explique calmement et sans passion comment, dans un pays, un homme ne peut cumuler plusieurs fonctions à la fois, car c'était là le début du fascisme. Quant à nommer général un homme qui n'avait jamais mis pieds dans un avion de combat... (UFMPP : 305). L'écho du discours est tel qu'un autre meeting dans la même ville est interdit. Mais

l'intrépide révolutionnaire poursuit sa tournée. Il se rend à Moptie, une autre ville. La raison qui l'y amène, c'est le mécontentement des paysans suite au fait que le gouvernement, contrairement à ses prévisions annuelles n'a pas pu acheter à un prix raisonnable son café et l'évacuer. Le fin « politicien » capitalise le mécontentement en tirant à boulet rouge sur le gouvernement : Mayéla, au fur et à mesure que s'effectue la tournée, « peaufine » sa stratégie. Non seulement qu'il informe et dénonce, mais éduque aussi les masses. C'est à Indo qu'il enfonce le clou. Il y assimile les paysans à des « damnés de la terre », au « prolétariat ». Tel un Lénine ou un Castro, il se livre ici à un véritable exercice pédagogique. Il explique, argumente, pour faire comprendre. L'assimilation du paysan au prolétaire, à l'exploité du capitalisme, au damné de la terre, lui permet de créer l'électrochoc. Dénonçant vigoureusement la démagogie et le culte de la médiocrité, Mayéla s'affiche comme prolétaire, le porte-voix des pauvres avant de conclure que les dirigeants en place devaient s'en aller et laisser la place à une équipe plus compétente, s'ils n'avaient plus de solution à leurs problèmes sinon le peuple le renverserait. Visiblement, », il lance un appel à la révolution. Le marxisme lui sert d'instrument de lutte et de conquête du pouvoir. Tous les révolutionnaires mettent en exergue le socialisme. Ainsi dans son fort intérieur, ce dernier est convaincu qu'il faut pour son pays un socialisme à l'anzikaise. En tout cas, seul le socialisme à l'anzikaise le sauvera. La foule y croit. Elle applaudit et l'encourage à parler :

-« *mwana ya mboka* » (306) : fils du pays

-« *Loba, loba mwana ya mboka* (307) : parle, parle fils du pays.

Le discours postule le socialisme africain en idéologie respectueuse de valeurs humaines. C'est là un communautarisme à l'africaine ; une idéologie devant permettre de bâtir une cité révolutionnaire où n'existerait pas la torture et où les gens pourront parler, dire, faire tout ce qu'ils voudront (330).

Le socialisme africain structuré au moyen du discours est évidemment mythifié. De cette mythification découle la mystification du petit peuple (les analphabètes surtout), car quel est le citoyen averti qui croirait à l'effectivité d'une

telle conception des libertés, des droits humains qui frise le libertinage, à un véritable retour au communautarisme primitif ?

Heureusement, la révolution est déjà en marche. Il ne reste plus à Mayéla qu'à « affiner » son programme et de créer un parti politique qui puisse porter ses idées et permettre de la façon la plus conséquente son érection au pouvoir. Ce serait naturellement un grand parti, pour autant que pendant son quadrillage du pays, celui-ci s'est tissé beaucoup d'admiration et de sympathie. Mayéla projette alors un grand meeting dans la capitale afin d'annoncer publiquement et pour une première fois la création d'un parti politique d'opposition. Décidé à empêcher coûte que coûte l'aboutissement de ce projet inquiétant à son égard, le Parti Unique lui propose d'aller représenter Anzika à une conférence au siège de l'organisation de l'unité africaine à Addis-Abeba. Ce qu'il n'accepte pas. Deux jours plus tard, on lui offre un poste d'ambassadeur à l'ONU (certainement pour l'éloigner). Il rejette l'offre. C'est ainsi que la presse et la radio gouvernementale, à quelques heures du meeting, profèrent des menaces à peine voilées à son encontre. Le meeting débuté sous de bons auspices s'acheva dans la confusion. Mayéla victime, de même que ses partisans, de la répression sauvage des forces de l'ordre est blessé grièvement. Remis de ses blessures, il est assigné à résidence à Zola- Bantou jusqu'à ce que le fasse chercher le peuple pour l'installer au pouvoir.

Vue sous cet angle, l'idéologie est à la fois un instrument de combat dans le cadre de la conquête du pouvoir, une force mobilisatrice, un facteur de développement.

A l'instar du socialisme africain, la démocratie africaine est sublimée, mythifiée au moyen du discours. Fort du fait que l'homme est né en Afrique ainsi que l'attestent les études scientifiques, le président de la conférence nationale, du haut de sa tribune énonce la volonté des conférenciers de réinventer la nouvelle démocratie, la démocratie africaine qui s'enracine dans les traditions africaines séculaires incarnées par les sages et féticheurs sous les auspices desquels seront placées les cérémonies de clôture (LPGNE : 325-326). Les responsables de la

conférence confèrent ainsi à cette idéologie un caractère sacré. Bien plus, l'écho du discours dans le public lui « donne » un caractère de mythe, d'autant plus que son choix est collectif (unanime).

Employé seul, le discours permet simplement la mythification. Associé à l'allusion, il favorise l'élaboration sinon la construction de quelques mythes. Le procédé d'allusion sert ainsi à exprimer la connotation au moyen du discours, à induire dans le champ référentiel explicite des « mythes lisibles entre les lignes », ce que l'on peut constater dans cet extrait du discours des « envahisseurs blancs » sur le noir dans *Le Feu des Origines* :

Je ne te parlerai pas des coutumes licencieuses de ces gens, la plume d'un religieux se refuse à mettre de telles choses sur un papier. L'évangile dit que nous sommes tous frères, cela est certainement vrai mais l'africain est notre petit frère (LFO : 109).

Il y est incontestablement fait allusion au mythe de l'infériorité du Noir et de la supériorité Blanc pour signifier que cette infériorité serait native. Un autre extrait de ce discours à travers les propos que l'instructeur militaire blanc tient à l'endroit des mbulu - mbulu :

« Nous sommes les chefs nous sommes beaux intelligents Dieu nous a envoyés pour vous civiliser vous êtes noirs, couleur du démon, de la nuit, du serviteur, vous êtes esclaves macaques regardez-vous vos cheveux crépus vos lèvres camus vos nez camus alors que nous avons les cheveux raides le nez fin et pointu les lèvres minces nous sommes la race des seigneurs reculez redressez la tête garde vous !... » (LFO : 75).

La quasi inexistence de la ponctuation traduit ici le souffle, la vitesse avec laquelle s'exprime le militaire.

Il faut souligner que dans les représentations occidentales, le diable ,Satan, était souvent peint tel qu'un nègre avec une queue relativement longue ; la couleur noire était donc identifiée à Satan et à sa descendance ; elle renvoyait aussi à la malédiction, aux ténèbres desquelles le blanc prétendait être venu sauver le Noir.

En rapportant directement ces propos aux « tirailleurs sénégalais », le blanc fait manifestement usage de sa « tactique d'humiliation » du colonisé visant à asseoir sa domination sur ce « sauvage » qui, indolent, doit accepter volontiers sa condition de même que la prétendue mission civilisatrice que les Européens entendent assumer sans faille : « Nous avons une mission sacrée, celle de porter la civilisation à ces peuplades primitives et nous ne faiblirons jamais » (LFO : 109).

La référence au mythe de l'infériorité du noir et de la supériorité du blanc permet évidemment de sublimer, de mythifier l'idéologie coloniale et le Blanc. En dehors de ladite idéologie et de son défenseur, la puissance occidentale est également mythifiée. L'aspect de la puissance occidentale a un écho chez les Africains, les gens du pays de Mankunku bien avant l'ère coloniale : " On racontait aussi : « il ne faudra les accueillir, s'allier avec eux et leur puissance afin de dominer à notre tour les ethnies voisines ... »" (LFO : 74). C'est le même discours que traduit le rêve prédictif du vieux Lukéni. C'est ainsi que Mankunku ,stupéfait de voir qu'un seul d'entre eux ait pu réussir à conquérir leurs vastes terres et à leur imposer son autorité au moyen d' un fusil dans la main, un poème dans la poche , va chercher à savoir d'où ils tiraient cette force et cette puissance, « s'ils mangeaient comme lui, s'ils avaient des dents, si leur sang était rouge, s'ils pétaient, rotaient ,pissaient, si leurs excréments étaient bien des excréments, s'ils baisaient comme lui ». Après avoir minutieusement enquêté là-dessus, il se rendra bien compte bien compte qu'ils étaient naturellement des hommes mais des hommes qui avaient un secret.

Chemin faisant, il se développera à l'antipode de ce discours, un autre discours élaboré cette fois par les Noirs. Celui-ci leur permettra d'aller à l'assaut du colonialisme. Il s'attaque à la « force du blanc » et à l'évangile européocentriste. Au cœur de ce discours se trouve Moutsompa, un soldat de l'armée coloniale française, un ancien « tirailleur sénégalais », à qui on attribué l'exploit quasi imaginaire d'avoir arrêté le train, la machine, symbole de la puissance coloniale ou encore de la civilisation occidentale :

La rumeur commença du côté de l'océan, elle suivit tout comme le train la voie ferrée ... puis s'éparpilla sur tout le pays ... Moutsompa. Moutsompa était connu dans sa région pour ses exploits hors du commun, on avait appris depuis que c'était l'homme qui, pour s'amuser, se battait seul, poings nus, contre les éléphants et les buffles ; c'était l'homme qui arrachait un baobab par la force de ses biceps, ... l'homme qui ne se battait jamais contre d'autres hommes (...) l'homme qui, un jour, pour amuser les gens, laissa un camion poids lourd rouler sur ses pieds sans ressentir la moindre douleur. Il n'y avait qu'une chose qu'il n'avait pas encore bravée et qui le marquait, la locomotive ! Eh bien voilà, il voulait prouver une fois de plus sa force, il s'était placé sur la voie et arrêtait tous les trains qui passaient. Le nom de Moutsompa était devenu synonyme de résistance à l'étranger (LFO : 213-214).

Le colonisateur, au début, se moqua de la crédulité de ses nègres à l'esprit irrationnel, de ces enfants qui croyaient n'importe quoi. Mais face à l'ampleur de la mythification de Moutsompa, laquelle mythification place sa force au - dessus de la sienne, l'étranger se voit obligé de réagir pour arrêter cela (conscient du danger qu'il courait : la contestation de son autorité). A cet effet il sollicite l'aide de Massini, l'unique conducteur du train Congo-Océan. Il organise un meeting au cours duquel ce dernier se dérobe de la mission qui lui est confiée :

J'ai toujours pensé que le jour où nous arrêterons ce train ce sera le commencement de la fin de ces messieurs à côté de nous et de leurs dames. (Clins d'œil ironiques, bravos de la foule.) Mais (...) je n'ai jamais vu Moutsompa (...) je ne l'ai jamais vu de mes yeux, mais cela ne veut pas dire que je ne sais rien car voici ce qu'on m'a raconté. A l'endroit où le train traverse la grande montagne et juste à la sortie du grand tunnel de Mbamba, il s'est tenu debout, jambes écartées de chaque côté des rails pour surprendre le train. Lorsqu'il a vu ce train de manganèse arriver, il a tendu les deux bras, le bolide est venu percuter les paumes de ses mains, il a bandé ses muscles et le train s'est arrêté net ! (LFO : 219)

Massini se refuse de magnifier la puissance des Occupants pour ne parler que de Moutsompa, l'homme le plus fort du monde ! L'homme qui tient tête aux

colonisateurs devient lui-même un mythe. Jugeant déjà ces derniers en fonction de l'idée amplifiée par l'imagination qu'elle se fait de lui, ladite foule lapide l'interprète indigène de l'Administrateur blanc par le truchement duquel Mankunku est sommé de parler de leur puissance et non de Moutsompa sous peine d'emprisonnement. C'est le premier acte de résistance réelle à l'occupation. La réunion tourne à l'émeute qui se solde par beaucoup de blessés graves.

Déterminées à mettre fin à ce mythe, les autorités font arrêter Moutsompa ou du moins quelqu'un qu'elles font passer pour Moutsompa. Torturé après qu'on l'a promené de village en village pour le présenter aux populations et l'humilier afin de détruire le mythe, celui-ci est enterré incognito. Est-il réellement mort ? Mort, ô mystérieuse mort ! Pour ses partisans, il n'est pas mort. D'abord, ils ne croient pas que ce soit véritablement Moutsompa. En plus, ils estiment que si cette mort est vraie, sa tombe serait localisée, retrouvée. Tous soutiennent que leur héros a simplement disparu. Il a certainement été enlevé au ciel. Il est à la droite du Fils de Dieu (LFO : 226) et reviendra un jour débarrasser le pays de tous les étrangers.

Le discours, s'appuyant « naturellement » sur la rumeur, met donc en place le mythe religieux bâti autour de cette figure.

Les Moutsompistes lui vouent un culte aussi organisé en dépit de la terrible répression entreprise contre eux. Ce culte s'accroît avec Santu a Tandu. Qui est Santu a Tandu ? C'est une fille aux origines non bien connues. D'après « Radio - Trottoir », elle est nordiste.... Elle est plutôt une fille sudiste égarée au nord et qui aurait reçu du Fils de Dieu qu'elle aurait vu dans une vision avec à sa droite Moutsompa, la mission d'achever l'œuvre enclenchée contre le colonialisme. Celle-ci s'y prend au moyen d'un prêche hérétique. Ayant refusé de se marier à l'homme proposé par ses parents pour se consacrer à cette mission, elle parcourt tout le pays, de l'est à l'ouest, répandant la bonne nouvelle avec en toile de fond l'idée que l'heure de la libération a sonné. Elle enseigne qu'il n'existe qu'un seul Dieu,

Celui qui s'était exprimé par l'intermédiaire de Jésus-Christ et de Moutsompa⁸⁴, tout autre culte étant idolâtre. Elle enseigne à la femme de ne se marier qu'à un seul homme mais l'homme de son choix, à s'affranchir de la tutelle des hommes comme elle. A contrario, elle encourage la polygamie, interdit la consommation d'alcool sauf le vin de palme et d'ananas. Elle souligne en plus l'inutilité de la confession des péchés, car le péché est une affaire individuelle. L'homme a simplement besoin de s'exposer à la pluie et de se laver avec son eau bénite bienveillante pour se purifier. Elle collecte des milliers des statuettes et de sculptures puis les brûle publiquement, encourage se frères et sœurs africains à quitter les églises étrangères qui ne sont que des lieux de mensonges et de détournement de la Parole de Dieu. Elle introduit dans ses hymnes des inspirations protestantes et le nom de Moutsompa. Beaucoup de miracles se font par elle. Les églises chrétiennes mécontentes se plaignent auprès de l'Administration de celle qu'elles taxent de « fausse prophétesse » semant le trouble parmi leurs fidèles. Arrêtée, Santu-a-Ntandu est remise entre les mains des autorités qui lui demandent de renier toutes ses paroles hérétiques (226-242), ce qu'elle refuse. Quelques jours après son arrestation, la population apprend qu'elle avait accouché de deux jumeaux. Cette nouvelle accroît le respect qui lui est dû d'autant plus qu'elle est une mère bénie qui, selon ses partisans a mieux fait que la Vierge Marie qui n'eut qu'un seul enfant. Une nuit elle est déportée dans une direction inconnue. Radio- Trottoir affirme qu'elle n'est pas morte, elle a été enlevée par un hélicoptère envoyé par Moutsompa qui l'a emmenée loin de là en attendant son retour triomphal à la libération. Ceux-ci redeviennent des Moutsompistes fervents. Malgré les persécutions dont ils font l'objet, ils ne faiblissent pas et poursuivent leurs actes de désobéissance civile : refus de payer les impôts et les taxes, de déclarer leurs enfants à l'Etat civil, de porter des cartes d'identité, d'accepter les semences distribuées sous forme de « prêts » par l'Administration (un sac prêté équivaut à trois sacs au remboursement après récolte), ces actes occasionneront

⁸⁴ Il y'a ainsi, pour paraphraser Claude SOUFFRANT, récupération du Christ, de sa personne et de son message que l'on mélange. L'identification du Christ au noir est effective. Le Christ noir devient animateur de la lutte de libération »

-Claude, SOUFFRANT .*Une Négritude socialiste*. Paris : L'Harmattan, 1978 ,pp.184-185.

le développement du sentiment nationaliste qui gagnera la population entière. Une vraie religion se constitue autour de Moutsompa :

des photos qu'on disait du vrai Moutsompa apparurent un peu partout dans des médaillons accrochés aux vêtements avec des épingles ou des camées portés au cou, au poignet. Les gens (...) se réunissent la nuit en secret autour d'une photo de leur sauveur encadrée de fleurs et illuminée de bougies (LFO : 223).

De toute évidence, le discours et l'allusion, par le biais du mythe messianique relatif à Moutsompa, mythifient le nationalisme africain qui contribue de façon prépondérante à l'indépendance.

Plusieurs jours n'auront malheureusement pas passé pour que l'indépendance déçoive. Le rêve de Mankunku, celui de voir instauré un monde post- indépendance équitable, se révèle irréalisable. Cela n'est pas étonnant puisque la colonisation a eu à occasionner une véritable rupture de valeurs de même qu'une rupture sociétale : « L'irruption des étrangers avait rompu un équilibre, elle avait emmené un désordre tel qu'on ne savait plus qu'elle était la cause de quoi » (LFO : 141-142). Le changement de mentalités irréversible, l'élite au pouvoir perpétue le désordre social que l'on peut percevoir à travers la profanation publique du corps sans vie d'un opposant politique par le chef de l'Etat en personne (LFO : 259). Or, dans la tradition africaine, le cadavre, à l'instar du cimetière, résidence des morts, est très sacré. Cette façon d'agir dénote évidemment que les autorités foulent aux pieds les valeurs traditionnelles qui soutenaient jadis l'équilibre de la société. On comprend dès lors le malaise éprouvé par Mankunku, la tradition progressiste personnalisée, qui doit quitter la capitale pour Lubituku, symbole des origines fondatrices du pays. Sa vraie place semble se trouver dans cet univers, d'autant plus qu'il est accompagné par un feu rageur qui détruit tout à son passage. A ce niveau, l'auteur, par l'allusion, introduit implicitement le mythe de la fin du monde dans son « histoire ».

Chez DONGALA, le feu est nécessairement lié à la renaissance sociale ainsi que le dénote la nature et la fonction du feu qui se répand de la capitale vers

d'autres régions juste après que Mandala Mankunku a décidé de quitter la capitale pour Lubituku :

Derrière tout n'était que feu, comme si tous les feux étaient devenus le feu, spectacle d'un monde qui brûle et qui s'écroule. Il courait, courait, les épines déchiraient ses habits, arrachaient sa peau, labouraient sa chair ; il arracha les lambeaux de ses vêtements qui gênaient sa course et les jeta ,le feu les engloutit aussitôt(...) Il sentait vraiment sa solitude (...) il se demanda s'il ne portait pas en lui-même sa propre négation, s'il ne fallait pas aussi consumer celui qui avait porté tous ces noms ?Mandala Maximilien Massini Mupépé comme il avait mis le feu à sa demeure, comme ce monde qui s'embrasait derrière lui. Il en finirait ainsi définitivement avec ce monde pour lui devenu vieux, si vieux que certaines choses avaient deux, trois noms et parfois plus dissimulant ainsi l'essence même des choses les plus belles et pures dans leur nudité. Comment un tel monde pouvait-il se régénérer sans se détruire auparavant ?(...) Toute fin porte en elle un espoir, celui d'un commencement. C'était peut-être cet espoir qu'il était en train de vivre maintenant(...) il découvrit enfin ce qu'il avait cherché pendant toute sa vie : retrouver , comme au premier matin du monde, l'éclat primitif du feu des origines ! (259).

Il ressort de cette longue citation que, dans l'imaginaire de DONGALA le temps est cyclique. Toute fin est le début d'un commencement. Il se profile véritablement ici une aspiration de Mandala voire de son créateur à une renaissance culturelle, politique et économique de la société. Or, rien ne peut renaître sans se détruire ou sans mourir préalablement ; toute reconstruction ne peut se faire sans une destruction préliminaire. Voilà pourquoi notre auteur détruit la société post-indépendance, société artificielle avec tout ce qu'il y a de périmé dans son héritage culturel, politique et économique, société dénuée d'une vraie âme, engendrée par la colonisation. A cet égard, il recourt au feu.

Nous retrouvons la même fonction du feu chez Tchikaya U'Tamsi, l'auteur de *Feu de brousse*. Ce feu est en même temps un élément purificateur et restaurateur de l'ordre.

Mais quel type de monde DONGALA veut-il voir se substituer à ce monde ?

Il est évident que DONGALA entreprend par le biais de son héros la quête du premier matin du monde, du temps où, selon lui-même, le péché n'existait pas, où les hommes étaient un avec le cosmos. L'éclat primitif renvoie « métaphoriquement » aux temps des origines, aux origines du pays de Mankunku, à la manière de vivre de ses ancêtres, à leur univers en particulier. Il s'agit de l'époque des Lukéni. Il s'agit dans ce cas précis d'une société très ancienne ? celle de Nimi A Lukéni. Le romancier la réactualise au moyen du mythe sacré du feu qui se greffe à la métallurgie. Ce mythe est lui aussi incorporé dans le récit par le procédé de l'allusion. Le feu, élément sacré, avait naturellement une importance capitale quant à l'industrie Kongo. Le vieux Nimi A Lukéni ne s'en cache pas :

« Ah ce noble art qu'est le métier de forgeron ! On prend le fer, on le détruit, on le construit ; le soufflet anime la flamme du feu comme celle de la vie ; l'eau ensuite, que l'on puise du creux de sa main et avec laquelle on asperge une âme vive et flamboyante pour la tuer quand on veut. Maître du fer, du feu, et de l'eau ! (...) »

Nous, forgerons avons créé le couteau, arme mâle pure comme un cri à l'aube de la création du monde ; puis nous avons créé la houe, outil femelle, qui ouvre les entrailles de la terre comme l'outil mâle ouvre celle de la femme pour l'ensemencer. Et nous avons créé les cloches qui accompagnent les rois, la lance du guerrier, la hache du cultivateur, les bijoux légers des femmes ! (...) ». Tous les mâles de ma lignée ...) ont été forgerons. Le cuivre, le fer, le plomb et l'or n'avaient aucun secret pour eux ; comme eux, je connais la source de la puissance (...) »(31).

Nous sommes fondé de croire que le feu contribuait au prestige du forgeron qui occupait une place de choix dans la société kongo, pour autant que son caractère sacré donnait à la sidérurgie une dimension mystique qui faisait sa noblesse.

Ici, les mythes de feu permettent de légitimer l'idéologie réformatrice de DONGALA, d'idéaliser le modèle social qu'il propose. Les mythes de feu ont surtout une portée politique. Nous en saisissons davantage les aspects lorsqu'on les

présentera distinctement et méticuleusement en les typifiant, bien après avoir étudié les mythes religieux de type messianique qui peuvent aussi être appelés mythes anti-colonialistes. Ceux-ci défont tous les préjugés raciaux des Occidentaux.

7. Les mythes

Le mythe a toujours une origine. Ce qui fait dire à Jean Ziegler : « Le mythe ne naît ex nihilo. Il n'est non plus le fruit d'une intuition dont il serait impossible de connaître la source et le projet. Le mythe est le fait de toutes les participations groupe-individus d'une part et groupe-univers de l'autre qui leur préexistent »⁸⁵.

Si quelques Blancs sont partis d'un certain nombre observations et même de stéréotypes pour créer le mythe du Noir et de l'Afrique, les écrivains, quant à eux, tirent toutes sortes de mythes de la tradition orale, de la mémoire collective, de la rumeur. Ceux-ci créent, inventent ou réinventent des mythes à des fins diverses.

L'œuvre de DONGALA fait référence à trois catégories de mythes : le mythe psychologique, les mythes religieux de type messianique et les mythes anthropologiques.

7.1. Le mythe psychologique : mythe de la supériorité du Blanc et de l'infériorité du Noir

⁸⁵ Jean, ZIEGLER. *Sociologie et contestation, Essai sur la société mythique*. Paris: Gallimard, coll. « idées », 1969, p.176.

Dans la perspective freudienne, le mythe psychologique est un mythe lié à un complexe, c'est-à-dire un ensemble de représentations partiellement ou totalement inconscientes qui dictent la conduite humaine.

Le mythe psychologique noté chez DONGALA est celui de la supériorité du Blanc et de l'infériorité du Noir.

Le mythe de la supériorité du Blanc et de l'infériorité du Noir a été induit par le regard porté sur ce dernier et son milieu par les Occidentaux imbus d'eux-mêmes, de l'Antiquité jusqu'au XX^{ème} siècle. Cette vision trouvait ses fondements entre autres dans l'anthropologie, la phrénologie, le sectarisme religieux, l'ethnologie coloniale...

Ainsi par exemple, sur le plan scientifique, l'image du Noir était « amputée » d'une grande part d'objectivité. De la sorte, Galien, médecin grec de l'Antiquité, fit un portrait du Noir (nez écrasé, cheveux crépus...) dans lequel il n'y avait pas de place pour la raison.

Engagé, pour sa part, à parler du monde visité par la raison, Hegel, philosophe allemand entreprit de parler de l'Afrique comme un continent anhistorique, un milieu habité par des êtres sauvages, incapables de penser. Dans le même sens, l'écossais David Hume affirmait qu'il n'y avait aucune trace d'intelligence dans le Noir qu'il voyait se promener à travers l'Europe et lequel était plus proche de l'animal que de l'être pensant. Bien plus, dans l'article **Nègre** de son Dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle, Pierre Larousse, s'inspirant des progrès de la phrénologie et des travaux de Franz Joseph Gall, démontrait que la taille du cerveau de l'africain était plus légère et moins volumineuse que celle de l'espèce blanche et comme dans toute la série animale l'intelligence est en raison directe des dimensions du cerveau, du nombre et de la profondeur et des convulsions. Ainsi affirmait-il la supériorité du blanc sur le noir. Ce stéréotype fut

également répandu en Occident par le biais des mises en scène spectaculaires du nègre qui le rendaient sauvage aussi bien aux yeux de ceux qui l'observaient qu'à ses propres yeux⁸⁶. C'est ce que résume si bien le professeur Kapinga dans cette déclaration faite à Nkoua :

« -Voyez-vous...à l'école occidentale, il n'insiste que sur un côté, le côté généreux de leur monstre sacré. Ils n'ont jamais su où nous mettre. Après la bible qui nous rejetait en marge de l'humanité en faisant de nous les descendants de l'assassin Caïen, Hegel, le grand philosophe, nous mettait purement et simplement « à l'écart » de l'histoire. C'est Marx et surtout Cheick Anta DIOP qui nous y ont remis »(UFMPP :178)

Les Noirs ne sont que des sauvages aux yeux des Occidentaux. Et s'ils ne sont que des sauvages, il va de soi qu'ils n'ont pas droit à la dignité humaine. C'est la raison pour laquelle un missionnaire blanc déclare dans *Le Feu des Origines* : « Il y a des terres à prendre, des serviteurs volonté. Les droits de l'homme ne sont pas fait par les Nègres. D'ailleurs les indigènes n'ont droit à rien, ce qu'on leur donne est une gratification. » (109).

Le mépris de l'Africain, être sauvage, faisait du Noir en général et de l'Africain en particulier qu'il soit traité comme un grand enfant, un éternel idiot, un être qui n'avait qu'à être éduqué, qu'à apprendre. On pouvait faire de lui ce qu'on voulait ou le manipuler à souhait (tel un esclave, un boy), cela importait peu pour autant que c'est le lot quotidien qui leur était divinement réservé. Bon nombre de religieux soutinrent en effet que les mélanodermes étaient des descendants de Cham, un des fils de Noé, d'après la Bible, qui aurait été maudit pour avoir vu la nudité de son père en état d'ébriété. Leur malédiction, était donc un « décret juridique divin ». Ainsi, le Noir, l'être maudit à perpétuité, était le symbole du mal, du péché du diable.

⁸⁶ Marielle, TROLLET-NDIAYE. *Femme blanche, Afrique noire*. Paris : Grasse /Fasquelle, 2005, pp. 349-351 .

S'appuyant sur ce préjugé de l'infériorité du Noir et de ses accointances avec le diable, on jugea que ces Noirs devaient nécessairement être évangélisés pour que, cela plût à Dieu, ils bénéficient de sa grâce.

Or, la civilisation occidentale était diluée dans le message religieux. Aussi, le missionnaire et les autres maîtres de l'entreprise coloniale, notamment l'administrateur et l'officier, allaient-ils engager une action civilisatrice croisée.

Colonisé pendant longtemps, le Noir parvient heureusement à prendre conscience de sa personnalité et lutte pour l'indépendance, ainsi que nous allons le voir avec l'analyse du mythe religieux. Contrairement au mythe de la supériorité du Blanc et de l'infériorité du Noir qui légitime, en la sublimant, l'entreprise coloniale, la force de la colonisation, le mythe religieux que nous allons analyser va à son encontre et mythifie, au contraire, la force du Noir. De la sorte, il contribue à la libération du pays de Mankunku.

7. 2. Les mythes religieux

Nous en distinguons deux sortes : le mythe messianique et le mythe eschatologique.

7.2.1. Le mythe messianique

Le mythe religieux de type messianique est un mythe qui se rapporte au prophète, à une prophétie ou qui tient d'une prophétie. C'est un mythe du salut, c'est-à-dire un discours sacré dans lequel est annoncé à un peuple, une communauté, un groupe d'individus, la fin de leur misère ou de leurs souffrances et qui véhicule l'espérance de l'avènement d'un monde nouveau où l'on vivra heureux. Il trouve ses fondements dans la foi messianique, c'est-à-dire la croyance en la venue d'un messie, d'un libérateur ou d'un sauveur devant mettre fin à l'ordre présent considéré comme mauvais et instaurer un nouvel ordre.

Le récit de *Le Feu des Origines* comporte un mythe messianique bâti sur deux personnages mythiques Kongos notamment Moutsompa et Santu-a-Ntandu, certainement Grénard Matchouand André dit André Matswa et Kimpa vita aussi appelée Dona Béatrice⁸⁷ qui ont eu à secréter des messages prophétiques porteurs d'espérance à leurs compatriotes assujettis, martyrisés.

D'un point de vue historique, deux siècles et quelques années les séparent. Le messianisme incarné par les deux bakongos à une connotation politique.

DONGALA rapproche et fusionne les deux mythes qu'ils occasionnent pour dénoter l'incidence politique ou la force prépondérante du messianisme dans la

libération politique de son pays. De cette manière, le messianisme qui favorise le nationalisme est lui-même sublimé, mythifié. Dieu et de Moutsompa la fin imminente de la colonisation et l'avènement d'un monde nouveau, juste, équitable :

⁸⁷ Moutsompa et Santu-a-Tandu renvoient certainement à André Grénard Matsoua et Kimpa Vita, deux personnages Kongo immortalisés par la littérature congolaise et qui sont entrés dans le panthéon des héros africains.

Kimpa Vita surnommée « Béatrice du Congo » a lancé son mouvement synchrétique au Kongo au XVIIe siècle. Elle affirma avoir été visitée par Saint Antoine de Padou qui lui ordonna de prêcher pour la restauration du royaume Kongo effondré à cause de l'impérialisme portugais. Il faut dire que depuis sa naissance, le royaume fut le théâtre de multiples violences. Sa capitale fut plusieurs fois détruite, des rois et princes tués. Lorsqu'elle commença sa mission, le roi Pedro IV ; pourtant légitime et reconnu en 1964 par l'ensemble des dignitaires Kongo, s'est retiré sur le mont Kimbangu au nord de Sao Salvador, laissant ville à l'abandon. Kimpa Vita entreprend un travail de conciliation de son peuple. Saint Antoine entra dans sa tête et il dit : « Un nouveau royaume naîtra. Vous devez reconstruire la ville, relever les maisons, redonner à la terre sa fertilité et ses récoltes ». Parmi ses adeptes elle se choisit quelques personnes qu'elle nomma « Anges » ou « Petits Antoine » avec la mission d'informer les « Kongolais » sur les buts véritables de la nouvelle religion. Elle remet en cause la nouvelle religion importée, notamment le christianisme qui a profondément bouleversé les mentalités au point qu'elle a détourné plusieurs d'entre eux de Nzambi-a- Mpungu, leur dieu traditionnel. A l'image de Saint Antoine, elle commença à opérer des miracles remplissant ainsi son devoir avec succès. Ce qui inquiéta les missionnaires capucins qui s'en plaignirent auprès du roi. Interpellée, elle se mit à critiquer le pape et ordonna que soient brûlés les fétiches et les croix, objets-symboles de la religion chrétienne.

Elle répétait sans cesse que son rôle était de mettre fin à l'occupation étrangère, d'établir entre les hommes et les femmes ainsi qu'un juste salaire. Elle disait aussi qu'elle allait aider les ouvriers et les employés à prendre possession des usines et des bureaux et bouter les patrons dehors (LFO : 244).

Accusée de promouvoir une hérésie, elle fut malheureusement arrêtée condamnée par l'Inquisition et brûlée publiquement avec son compagnon Barro. Seul leur bébé fut épargné du bûcher. Pour effacer son souvenir, le prêtre qui baptisa l'enfant refusa de lui donner le nom de Saint Antoine réclamé par le peuple. Celui-ci le vénère plus que de son vivant, car pour ses fidèles elle a rejoint Saint Antoine de Padoue et ressuscitera bientôt. La résurrection sera source de salut pour le peuple. A l'instar de Kimpa Vita, Matswa André lui aussi est une des figures incontestables du messianisme en Afrique en général et au Congo en particulier. Né au Congo français en 1899, il fit ses études dans une mission catholique et travailla au service des douanes avant de se faire tirailleur sénégalais. Démobilisé, il travailla à Paris et fréquenta des milieux communistes. Le 21 Juillet 1926 il créa une Amicale, Association des ressortissants de l'Afrique Equatoriale Française, destinée dans un premier temps à l'entraide des ex- combattants. Mais très vite, elle se politisa, prenant une part active dans la lutte anti-coloniale entre 1930 et 1942. En effet elle milita contre l'indigénat, pour de meilleures conditions de travail dans les camps de travaux forcés, pour une distribution équitable des terres. Elle lutta également pour la sauvegarde des valeurs culturelles et richesses, l'accès de tous à tous les emplois, l'auto gouvernance, l'accession des colonisés à la citoyenneté française. Entre-temps les autorités Moutsompa et Santu- a- Ntandu connaissent tous deux la colonisation. Moutsompa n'a pas personnellement laissé un message. C'est, au contraire, le petit peuple qui l'a élaboré sur sa personnalité. Pour lui, il n'est pas mort et reviendra triomphalement pour délivrer son peuple. Il est cru comme un véritable envoyé de Nzambi a Mpungu, leur « Dieu » traditionnel. Santu a Ntandu qui, à sa différence, s'investit dans la lutte anti-coloniale est prise pour sa prophétesse. Son message confirme la rumeur sur Moutsompa. En effet elle annonce au nom de coloniales ne restaient pas inertes face au mouvement matswaniste qui sema certainement un grain de nationalisme dans le cœur de la population. Ce faisant, au cours de ladite période, une vague de répression s'abattait sur tous les matswanistes.

Nombreux étaient arrêtés et emprisonnés au Moyen Congo (à Brazzaville, Mayama, Boko, Kinkala et Mindouli) ou déportés dans d'autres territoires comme le Tchad. C'est dans ce contexte de répression quasi systématique que Matswa, traîné en justice, fut condamné à la déportation. Il parvint à s'enfuir du Tchad pour le Nigéria. Du Nigéria, le fugitif arriva en Centrafrique où sa présence fut malheureusement signalée. Le danger qui le guettait le poussa à regagner le Congo (le pool) avant de rejoindre Paris en passant par le Congo Belge, le Sénégal (Dakar) et le Maroc (Casablanca). Tous les détails de ces voyages colportés furent enrichis par l'imagination collective (On raconte souvent qu'il disparaissait mystiquement de sa cellule avec ses co-détenus, chaque fois qu'on tentait de les « quérir » pour les assassiner).

Santu a Tandu éblouit, draine des foules. Celle-ci demande à ses fidèles de ne pas jeûner en carême, de ne pas confesser leurs péchés, mais de s'exposer à l'eau de pluie pour être lavés de leurs péchés, encourage les hommes à la polygamie (243)

et opère des miracles. Elle guérit des aveugles, des paralytiques, des femmes stériles, des gens atteints de maladies incurables. Seuls ceux qui n'ont pas de foi sincère, de cœur propre, ne guérissent pas. La « Sainte » prophétise sur des personnes. Ce qui permet de démasquer les voleurs, les magiciens, les mauvais esprits, les espions des étrangers, les sorciers, tous les hypocrites (230). De son regard maternel, elle manifeste un parfait amour vis-à-vis des siens.

Elle prêche publiquement même au cœur de la capitale. On la voit par exemple debout au pied d'un monument érigé en l'honneur des anciens travailleurs sénégalais, symbole de la lutte pour la liberté. Elle harangue des foules, des gens qui, sublimés par sa prêche ont quitté leurs maisons et leurs postes de travail pour l'écouter.

La Sainte n'a pas peur d'affronter ses détracteurs, ce que témoigne de façon plausible son retour dans la capitale après plusieurs mois de cavale (si elle se cachait, c'est parce que son heure n'était peut-être pas encore arrivée). La Sainte qui a quitté la nouvelle métropole cosmopolite pour Lubituku fait demi-tour, après

Le mystère demeure autour de sa mort. Dans quelles circonstances Matswa mourut- il ? Où fut -il enterré ? En tout cas aucun de ses inconditionnels ne vit son corps. Ce qui leur permit d'affirmer qu'il n'était pas mort. Et s'il n'était pas mort, il était quelque part au ciel d'où il viendrait un jour libérer son peuple du joug colonial. Ce message d'espérance fut répandu dans la population. Une secte s'organisa autour de sa personne (aujourd'hui son culte est associé à celui de Simon Kimbangu). Lorsque l'administration française locale en découvrit l'existence, la répression s'accrut mais ce fut sans compter sur la persévérance des « fanatiques » de ce « prophète » qui s'obstinait à l'adorer et lutter contre l'Administration coloniale (refus de payer l'impôt, de déclarer leurs enfants à l'état civil, etc.).

- Lire Martial, SINDA. *Le Messianisme Congolais et ses incidences politiques* suivis de *Les Christs noirs* par Roger, BASTIDE Paris : Payot, 1972.

avoir traversé plusieurs villages et y arrive à la tête d'une multitude de fidèles galvanisés par sa déclaration : J'avais disparu un certain temps pour recevoir les instructions de Dieu et de Moutsompa. Maintenant me revoici parmi vous. Il paraît que l'armée et la police me cherchent ?(...) Puisqu'elles sont incapables de me trouver, c'est moi qui irai vers elles, qu'elles m'arrêtent si elles en ont le courage !

Alléluia ! Alléluia ! -L'heure de la libération a sonné mes frères et mes soeurs, c'est ce que je suis revenu vous dire (240-241).

Elle arrive au milieu des hymnes et des chorals d'une foule en liesse tenant à la main des milliers de feuilles de palmes vertes qui rappellent l'entrée du Christ le Messie, le roi des juifs, à Jérusalem. Le cortège se dirige vers la place des Anciens Combattants.

Santu a Tandu incite vivement à croire à son message disant clairement que si le cœur de son peuple reste insensible à cela pour ne suivre que le faux message des étrangers tant qu'il ne serait pas pur, la misère et la pauvreté continueraient à les frapper. Par conséquent, ils ne retrouveraient jamais le bonheur qui existait du temps de leurs ancêtres ainsi que le leur ont promis le Christ et Moutsompa (LFO : 229). Vouloir de la liberté, de la justice et du bonheur promis c'est donc suivre le chemin qu'elle trace pour lui, puisqu'elle a été envoyée à cette fin : « j'ai été envoyée pour vous annoncer que l'heure de la libération était proche » (242), « L'heure de la libération a sonné mes frères et sœurs, c'est ce que je suis revenue vous dire » (241) :

L'heure de la libération est proche, bientôt vous ne peinez plus sous le soleil pour un salaire de misère alors que les maîtres se prélassent sous leur véranda : tous les hommes seront égaux et les femmes seront les égales des hommes, la justice divine descendra sur terre (242).

C'est inéluctable, irréversible, pourvu que son peuple la croie. A cet effet, un signe lui est donné : « Et tout ceci, proclamait-elle, se réaliserait avant la naissance de l'enfant quelle porterait un jour dans son sein car celui-ci ne devrait naître que libre » (244).

Son arrestation donne lieu à des émeutes sanglantes qui durèrent toute une journée et toute une nuit. Les magasins des Portugais, des Libanais et des Grecs installés dans la Capitale sont pillés et brûlés, les maîtres blancs sont pris à partie (243). Un couvre feu est décrété. Celui-ci donne aux forces de l'ordre

l'autorisation de tirer sur les manifestants. Mais même la nature est mécontente de l'arrestation. Ce mécontentement se manifeste par un violent orage qui éclate sur la ville, arrache les arbres et les poteaux électriques qui s'écroulent sur les immeubles, causant de graves incendies ; des trombes d'eaux déversées sur des trottoirs emportent des voitures et des maisons (243).

La naissance non pas d'un seul mais de deux enfants qu'elle portait dans son sein peu avant sa mystérieuse disparition - ce que le peuple apprend à sa grande joie - coïncide alors, d'un point de vue spirituel, avec l'accomplissement de la prophétie. Pour nombreux, soucieux de la voir se traduire, s'accomplir dans le faits, Moutsompa doit physiquement revenir bouter le colonisateur hors de leur terre. Ma Ngudi (mère de jumeaux en kikongo) qui a dû être enlevée par un hélicoptère qu'il lui a envoyé sera à ses côtés.

Le mythe aboutit à la mystification du peuple, pour autant que Moutsompa et Ma Ngudi ne reviennent pas physiquement. Heureusement le peuple finit par comprendre que ce retour est plutôt spirituel. C'est ce que laisse entrevoir la grande manifestation populaire prélude à la chute de l'Administration coloniale. Certains manifestants brandissent de grandes affiches portant les inscriptions des noms de Moutsompa et Ma Ngudi, tandis que d'autres tiennent des palmes vertes à la main ou des branches d'arbres verte, des rameaux, pour symboliser le salut (259), ce qui rappelle là aussi la rentrée triomphale du Christ, le messie, à Jéricho sur le dos d'une ânesse. Le grand jour de la libération est donc synonyme du retour de Moutsompa et Ma Ngudi.

Le mythe permet aussi de comprendre une tranche importante de l'histoire africaine, celle de la décolonisation qui en ferme une page honteuse et ouvre une nouvelle page.

Le nouvel ordre qui s'instaure est malheureusement incompatible au rêve de la majorité des citoyens indépendants.

7.2.2. Le mythe eschatologique

Le mythe eschatologique est surtout inspiré par la Bible chrétienne. La Bible enseigne que plusieurs siècles avant Jésus-Christ, notamment au temps de Noé, un terrible déluge avait « détruit » la terre. Celle-ci avait été débarrassée de toutes ses forces négatives ou forces du mal et seuls Noé, patriarche hébreu, ainsi que sa famille et quelques animaux avaient pu y échapper en s'embarquant dans l'arche construite sur ordre de l'Eternel. Ainsi fut purifié le monde qui devait être régénéré. Ce fut une « première fin du monde ». Comme à cette époque, poursuit la Bible, le monde post-déluge est aussi voué à la destruction. Ce sera la « seconde fin du monde ». Et cette fois-ci elle se réalisera au moyen du feu. La représentation de l'événement est amplifiée par l'imagerie du feu. Il existe en effet une floraison d'images du feu très ancrée dans l'imaginaire collectif. Gaston BACHELARD souligne que le feu a deux valorisations : positive et négative. Pour ce qui est de la valorisation négative, le feu a un caractère diabolique mis en évidence à travers les descriptions littéraires de l'enfer et du diable dans des gravures des tableaux. S'agissant de la valorisation positive, le feu est pris pour un élément purificateur¹. Dans cette optique, le pays de Mankunku en feu tel que décrit reflète l'image d'un monde en situation apocalyptique, d'un monde infernal qu'il fuit car étouffé : Mandala Mankunku, l'analphabète reçoit une simple médaille en guise de reconnaissance et un titre symbolique de héros de l'indépendance. Rien de plus, il est jeté aux mouches. Le nouveau monde n'a plus besoin de lui. L'avenir, l'avenir se trouve espéré dans les intellectuels, les hommes de science comme son petit-fils Lukéni. Mais le feu reflète en même temps l'image d'un monde en plein processus d'auto purification, car le feu purifie tout (suppression des impuretés, de tout ce qui mauvais) : le feu de brousse détruit les monstres ; le feu agricole purifie les guérets, enrichit la terre et éclaire les lieux propices à recevoir la bonne semence.

Toutefois, le feu n'est pas seulement un facteur purificateur, il est également un facteur de progrès. A ce sujet Gaston BACHELARD explique que

tout ce qui change vite s'explique par le feu⁸⁸. Aussi le recours à ce mythe signifie-t-il l'aspiration de DONGALA à une société aux valeurs sûres, où prime l'intérêt général, où chacun a sa place, société fondée sur le modèle de la société primitive Kongo, société dont la civilisation était florissante, ainsi que le montrera l'analyse du mythe symbolique qui suit.

7.3- Le mythe symbolique : mythe sacré du feu

Le mythe symbolique est un mythe bâti sur un symbole. Et le symbole est une représentation figurée, imagée, concrète d'une notion abstraite.

Le mythe symbolique évoqué dans *Le Feu des Origines* est le mythe sacré du feu.

Le feu est le principe de la société primitive, souligne BACHELARD⁸⁹. Le feu originel, feu pur et puissant occupe une place aussi importante dans le fonctionnement de la société primitive. Les Grecs et les Romains antiques attribuèrent au feu une origine divine : ils lui vouaient un culte. Pour eux le feu est un élément divin que Prométhée, dieu créateur et industriel, apporta à l'homme après l'avoir dérobé aux dieux dans un lieu céleste. Or, le feu est très lié à la sidérurgie. Celle-ci reste ainsi indissociable du complexe de Prométhée et expose les hommes à des représailles des dieux. Magie et technique y interviennent donc pour conjurer le mauvais sort. De ce point de vue n'est pas forgeron qui le veut et n'importe comment : « Il y a ceci de commun entre le fondateur, le forgeron et l'alchimiste que tous trois revendiquent une expérience magico religieuse particulière dans leurs rapports avec la substance. Cette expérience est leur

⁸⁸ Gaston, BACHELARD. *La psychanalyse du feu*. Paris : Gallimard, coll. Folio / Essais, 1949, pp.21-31 ; 169-190.

⁸⁹Gaston, BACHELARD, *Ibidem*, p.175.

monopole et le secret s'en transmet par des rites initiatiques des métiers»⁹⁰. Il n'est donc pas étonnant que la société primitive kongo, ayant eu la maîtrise du secret du feu suscite une certaine admiration. Il est incontestablement évident que le feu contribuait au prestige du forgeron qui occupait une place de choix dans la société kongo, pour autant que son caractère sacré donnait à la sidérurgie une dimension mystique qui faisait sa notoriété.

Somme toute, les mythes dont certains naissent avec l'histoire ont une fonction politique et idéologique. Evidemment le romancier s'en sert pour faire revivre et décrypter quelques tranches importantes de l'histoire de tout un peuple et traduire ses idées. Il montre que l'Afrique précoloniale n'était pas une tabula rasa. C'était une société bien « organisée à l'image de celle des fourmies ». Son équilibre tenait à des lois fixées par les ancêtres qui « servaient d'intermédiaires entre Dieu et les hommes. Bien plus, cette société matriarcale fonctionnait sur la base d'un calendrier comportant une semaine de quatre jours, un mois de sept semaines et une année de treize mois. Ce qui facilite la fixation d'un calendrier agricole raisonnable. Enfin, elle pratique, hormis la métallurgie, la sculpture, l'élevage, la pêche, l'agriculture et le commerce. Ce que confirment entre autres les travaux de Léo FROBENIUS et de Maurice DELAFOSSE, ainsi que le souligne KESTELOOT : A la lumière se dissipaient les tares injustement attribuées à la race noire : peuple sans histoire, mentalité primitive, idolâtre, fétichiste...A ces préjugés Frobenius répondait qu'à la fin du Moyen Age, les premiers navigateurs européens découvrirent dans l'ancien royaume du Congo « une foule grouillante habillée de soie et de velours, des grands Etats bien ordonnés et cela dans les moindres détails, des souvenirs puissants, des industries opulentes. Civilisés Civilisés jusqu'à la moelle des os »⁹¹.

⁹⁰ Mircea, ELIADE. *Forgerons et alchimistes*. Paris : Flammarion, « Champs », Nouvelles Editions, 1977 citée par Ange Séverin MALANDA. *Origines de la Fiction et Fiction des Origines chez Emmanuel DONGALA*. La courneuve/Paris : L'Harmattan/Tanawa, 2000, p.34.

⁹¹ Cités par Lilyan, KESTELOOT. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Karthala / AUF, 2001, p.85.

Ainsi lorsqu'on considère la « chaîne idéologique », on note un ensemble de ruptures d'idéologies qui se distancent les unes des autres et dont nombreuses sont démystifiées.

Chapitre IV : Les techniques de démystification et de démythification

Dans l'œuvre de DONGALA s'étalent de faibles ruptures ou ruptures dans la continuité et de fortes ruptures ou ruptures totales qui tiennent naturellement au fait que les idéologies qui se combattent ou qui font concurrence à d'autres s'en distancent.

Du fait de leur sublimation, certaines idéologies présentent des facettes qui occultent leur nature réelle aux yeux des crédules. Mais trahies surtout par les

retombées de leur application, ces idéologies sont finalement démythifiées. « Démythifier un phénomène, un événement, un fait brut, souligne Jean Pierre MAKOUTA MBOUKOU, c'est montrer que les images qu'on en a dressées, les explications qu'on en a proposées sont mensongères, et qu'on a voulu délibérément induire l'esprit en erreur. Pour dissiper efficacement l'erreur ou le mensonge, poursuit-il, la démythification comporte la démythification, car après avoir dénoncé l'erreur, il faut ramener les choses à leurs justes dimensions, à leurs valeurs réelles »⁹².

Ci après nous allons le voir à travers l'analyse de la modalité actancielle, l'analogie et la dérision, le procès, la description ainsi que la répétition.

1-La modalité actantielle

La modalité actantielle désigne l'ensemble des relations que les actants entretiennent entre eux dans le développement de l'action romanesque. En effet, selon les structuralistes, le personnage romanesque est un agent d'une action, l'action étant considérée comme une situation de conflit où les personnages se poursuivent, s'allient ou s'affrontent.

Dans son œuvre, DONGALA crée des personnages archétypes que nous pouvons catégoriser en deux groupes : les forces du mal et les forces du progrès (forces est pris dans un sens physique).

1.1. Les forces du mal

Par forces du mal, il faut entendre les personnages dont les actions vont à l'encontre des intérêts des autres, des peuples, de leurs congénères ou concourent à entraver les démarches entreprises par les forces du progrès. Il

⁹² Jean Pierre, MAKOUTA MBOUKOU. *Introduction à l'étude du roman négro africain de langue française*. Abidjan-Dakar-Lomé. Les Nouvelles Editions Africaines, 2^{ème} éd., 1980, p.247.

s'agit notamment des colons blancs représentés par l'Administrateur du territoire de Mankunku dans *Le Feu des Origines*, le Général Spinoza de même que les Afrikaans représentés par Piet Meyer dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, et de tous les dirigeants capitalistes et socialistes (du socialisme scientifique).

Il faut dire que , dans le fond, l'opposition entre celles-ci et les forces du progrès tourne autour des questions de libertés et de souveraineté, facteurs essentiels de bonheur pour tous. Les colons blancs représentés par l'Administrateur du territoire de Mankunku dans *Le Feu des Origines*, le Général Spinoza de même que les Afrikaans représentés par Piet Meyer dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, qui font main basse sur l'Afrique noire, privent les peuples noirs de leur liberté- liberté de disposer de leur propre terre, liberté de mouvement, liberté de penser, liberté d'être- les maintiennent dans la terreur et s'opposent à l'idée de leur accorder une autonomie. Leur idéologie discriminatoire, infériorisante et aliénante leur procure des gros avantages économiques de même que culturels et assure aussi bien leur grandeur que celle des métropoles.

Quant aux responsables capitalistes, ils sont représentés par Hatha Bastings, le Général Dabanga et le Général Mabouta. Ce sont des dirigeants égoïstes, assoiffés de pouvoir, des bras de l'impérialisme occidental. Ils se comportent en véritables dictateurs. Cela n'est pas étonnant d'autant plus qu'ils arrivent au pouvoir par des voies non démocratiques. Le cas de Dabanga en est une parfaite illustration. Ce dernier réalise un putsch en plein processus électoral, entravant ainsi le cours de la démocratie, car la démocratie c'est la loi. Et la loi, en matière d'élections -relativement au contentieux electoral - stipule que toute contestation de résultats se règle par voie judiciaire.

C'est le même comportement qu'affichent les dirigeants socialistes, notamment ceux qui incarnent le socialisme scientifique. Ceux-ci vont à l'encontre des aspirations de leurs peuples, foulent aux pieds les valeurs qui sous-tendent

l'identité africaine, y favorisant ainsi le développement des antivaleurs, ainsi que nous l'avons déjà dénoté.

Si les forces du mal réussissent, dans certains cas, à empêcher toute action ou à entraver le cours des faits salvateurs, développement et consolidation de la démocratie, achèvement du processus de libération nationale, dans bien de cas elles ne parviennent pas à réaliser allègrement leurs desseins.

1.2. Les Forces du progrès

Les Forces du progrès sont des personnages dont l'action concourt à l'évolution de la société, à la libération, au recouvrement par les peuples de leur liberté et de l'autonomie de leurs « pays ». Il s'agit des personnages qui se distinguent par des actions personnelles, des actions engagées ou entamées à titre individuel par ceux qui font preuve de courage, d'intrépidité. On citera Mankunku et le Directeur du collège d'Ibibiti.

C'est animé par le souci de faire évoluer les mentalités au sein du clan bakongo de Lubituku que Mandala Mankunku entreprend l'action révolutionnaire que nous avons déjà évoquée(cf). Outre cette action qui s'inscrit dans le cadre de la réforme de son « univers traditionnel ». Mankunku joue un rôle de premier plan dans le mouvement de contestation religieux qui en vient à devenir un mouvement de contestation sociale et politique.

Personnage de type moderne, Monsieur le Directeur est le tout premier citoyen à tenir tête au chef de l'Etat dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*. Il dénonce clairement la dictature de son régime et réclame l'instauration de la démocratie dans le pays à travers les tracts qu'il répand dans la bourgade d'Ibibiti, ne sachant pas que par cet acte il déclenchait une révolution populaire.

Tout bien considéré, l'action du Directeur comme celle de Mankunku, de Mayéla dia Mayéla et contribuent au progrès de la société.

Il faut souligner que Dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, c'est le peuple noir qui se soulève contre le régime colonial. Cette révolte est surtout armée. Il s'y réalise une révolution mondiale née de la conscience de tous les Noirs, de tous les dominés . Par la suite, le premier régime post-colonial notamment celui de Bokabar Mabouta est renversé par une révolution sociale dont Mayéla dia Mayéla est évidemment l'instigateur. Ce dernier sera lui-même renversé par l'armée appuyée par une frange de la population.

Dans *Le Feu des Origines*, la révolte de la population contre l'administration coloniale est pacifique.

Dans *Jazz et vin de palme*, plus précisément dans « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati* », il est fait mention d'une révolution populaire. Le peuple renverse ses dirigeants. Et dans « *L'homme* », la situation conflictuelle aboutit à l'assassinat du chef de l'Etat. L'homme, titre de la quatrième nouvelle, en est aussi l'appellation du personnage principal. C'est le fugitif tant recherché par les forces de l'ordre. Il l'est pour avoir assassiné le « prince bien aimé », le président de la république. C'est un homme décrit par le chef des soldats comme un individu de malheur portant une barbe et borgne (JVP : 111). En fait, ce dernier avait mis une barbe postiche, un bandeau noir sur son œil gauche comme un pirate (JVP :12). Le personnage, l'homme, est un de ces héros atypiques qu'on trouve au cinéma occidental, à l'image du célèbre héros cinématographique « zoro », le sauveur, l'homme des situations difficiles qui agit toujours masqué. Quand il se démasque, personne ne le reconnaît. L'homme, inconnu du public, est pris pour un sauveur par son peuple écrasé par la dictature (115). Il réussit l'exploit de pénétrer dans l'enceinte du palais ultra sécurisé. Il trompe la vigilance de la garde prétorienne, de ses mambas noirs et crocodiles, déjoue les pièges des miroirs, pour assassiner froidement le chef de l'Etat et repartir sans être vu, en sortir sans ambages et s'enfuir de la capitale. Il ne se sera

jamais identifié. C'est dans le village où il se réfugie qu'il trouve la mort dans une terrible répression aveugle des « forces républicaines ». Heureusement pour le peuple et malheureusement pour le pouvoir personne ne le saura. Le deuxième père de la nation est sans doute aussi un dictateur, pour autant qu'il se passe pour le fidèle continuateur de l'œuvre de l'ancien chef d'Etat. A cet égard, le cœur d'un peuple écrasé par la dictature bat chaque fois que l'on parle de l'homme (15). L'homme devient ainsi un point de fixation des fantasmes de la population qui escompte encore l'arrivée d'un libérateur, ce libérateur dont l'éventuel surgissement hante le nouveau dictateur.

Dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* par contre, c'est le peuple lui-même qui, jusqu'au bout, se débarrasse de son dictateur.

Au vu de l'opposition pouvoir - société civile qui se solde toujours par la victoire du peuple, DONGALA penche certainement pour une société civile dynamique, qui bouge pour changer les choses, qui se fait justice elle-même. De ce type de société civile se distinguent des hommes et femmes comme Monsieur le Directeur de l'école d'Ibibiti et sa femme. Leur action s'inscrit dans le cadre de la recherche des valeurs de justice, de paix et d'équité dont est foncièrement déficitaire la société. Mais on peut remarquer que ces personnages qui prennent activement part à la révolution, à l'instauration de la démocratie ne portent pas de noms. Par là, l'auteur laisse au public la possibilité de se faire à travers eux une pensée sur tous les héros de la démocratisation de l'Afrique dans l'ombre. Un devoir de mémoire s'impose à tous les Africains, en guise de reconnaissance à l'endroit de toutes ces personnes jetées dans la mer de l'oubli au profit des affirmations la mettant au crédit des Occidentaux qui se la revendiquent comme si un simple discours- celui de la Baule prononcé par le président François Mitterrand suffisait pour changer les choses, aurait suffi pour ce faire.

A l'image de l'homme, le père de Matapari et sa femme sont des symboles de la lutte pour l'avènement du multipartisme en Afrique. M. le Directeur, héros anonyme est comparé à Lumumba, véritable combattant de la liberté. C'est le

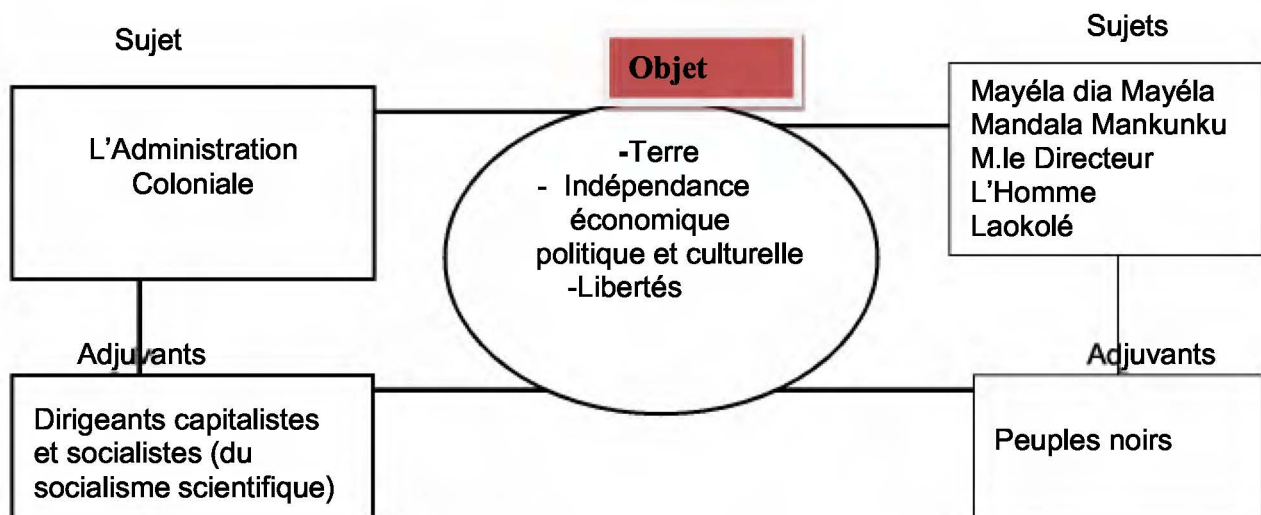
modèle de cadre soucieux de servir loyalement son pays. Ce qui justifie à un certain moment son rejet de toute collaboration avec le régime socialiste se traduisant par le refus de rédiger pour le préfet un beau discours révolutionnaire, un discours fort, un discours lyrique à la gloire du président à l'occasion de sa visite officielle à Ibibiti, visite liée à la célébration du quatorzième anniversaire de la révolution. Vingt cinq ans après la lutte pour l'indépendance, les difficultés endurées par le peuple pour l'obtenir, il était aberrant selon lui d'y être à genoux en train de réciter béatement les louanges du capitaine président arrivé au pouvoir par un coup d'Etat (LPGNE :141). Le dégoût éprouvé à l'égard du système se traduit également par le rejet de l'idée de Boula- Boula de profiter de l'occasion pour prendre sa part du gâteau national en participant à la gestion d'une des sociétés créées par ce dernier. L'arrestation et l'embarquement manu militari du Directeur rappellent bien à Matapari, l'amoureux du cinéma, le tristement célèbre épisode de l'arrestation, le transfèrement, et l'assassinat du charismatique leader politique congolais Patrice LUMUMBA livré à ses assassins par Mobutu, LUMUMBA abattu, torturé, humilié, LUMUMBA dans un camion roulant vers sa mort au Katanga(LPGNE : 277). Cette arrestation ne fait que contribuer à le rendre populaire et à exacerber la colère de la population contre le régime. Sa chute, c'est très bientôt. Les choses vont très vite. La maman de Matapari en tenue de combat est rejointe dans sa cour par une vingtaine de personnes. Un cortège se forme et s'ébranle vers le poste de police. Dans ce cortège auquel se joint Matapari on compte des maîtres d'école primaire, des professeurs de collège solidaires et ses élèves. Remarquable dans sa tenue de femme prête à se battre (corsage et pagne remonté au niveau des genoux), la dame prend la tête des manifestants qu'elle dirige avec bravoure. L'objectif : libérer le détenu. Plusieurs autres personnes se joignent à eux durant la marche sur la prison. Les gens avaient apporté des bougies, des chandelles, des lampes- torches électriques, afin de s'éclairer, se guider dans la nuit. Des chansons fusent des gorges déployées. Elles ne sont interrompues que par des slogans lancés de temps en temps. Donc ils marchent, chantent et lancent des slogans jusqu'à la porte de la prison où, une autre procession les rejoint. Devant le portail, le vieux Bidié, un commerçant d'Ibibiti, entonne l'Internationale, un chant révolutionnaire, soutenu par des centaines de

voix brandissant des flambeaux. C'est avec un défi ironique que le vieux briscard debout devant tous les manifestants lance cet International à la face du parti unique comme pour lui asséner des coups vengeurs. Les « révoltés » exigent la libération du prisonnier. Le sit-in dure jusqu'au matin. Encerclés par les forces de l'ordre voulant les disperser, ces derniers émettent les premiers slogans politiques : « A bas la dictature », « A bas le parti unique », « vive la démocratie » (LPGNE : 271). Le pouvoir est pris de court. Le mouvement jusqu'à ce point social devient politique. Une répression terrible s'abat sur eux : des hommes, des femmes et des enfants essuyent des tirs à balles réelles, des coups de crosse...le détenu est transféré dans une prison de la capitale où va être organisée une gigantesque manifestation populaire pour libérer les prisonniers politiques. Une délégation d'Ibibiti s'y rend. La marche de la « foule digne d'une finale de Mondial de football », estimée à cent mille âmes démarre du rond point du Drapeau Rouge pour la place de la révolution où doit se tenir le meeting. Des bannières, des banderoles. Des slogans, des cris. Mais surtout des mots : des mots qui leur avaient été refusés pendant longtemps, des mots qui leur faisaient perdre leurs emplois, des mots qui, déflaient les fusils et la mort, des mots qui interpellaient l'avenir, des mots qui les rendaient forts, des mots qui les rendaient forts en les prononçant (284). Toutefois, personne n'arrivera à la place de la révolution. Les forces de l'ordre ouvrent de nouveau le feu sur les manifestants. Certaines personnes cherchant à échapper à la mitraille se jettent et se noient dans la petite rivière Madoukou - tsékélé, d'autres meurent écrasés dans le piétinement d'une foule en panique (284-285). Le pays déjà meurtri, ensanglanté enregistre d'autres marches et de morts (286). Très déterminés, les contestataires obtiennent du gouvernement l'instauration de la démocratie.

Le schéma actantiel ci-après permet de comprendre que le rapport pouvoir-individu d'une part et pouvoir-peuple d'autre part n'est qu'un conflit d'intérêts, une opposition sur des questions qui fâchent.

Forces du mal

Forces du progrès



Tout compte fait, la structure actantielle telle que dégagée permet de cerner quelques aspects du combat idéologique de l'auteur : le continent africain est surtout infesté de forces négatives qu'il démasque. Nombre d'entre elles s'en prennent aveuglement aux forces du progrès dont elles tournent en ridicule l'idéologie.

2. L'analogie et la dérision

L'analogie et la dérision participent de la démystification du socialisme africain, bantou ou magrébin. Elles sont notamment employées lorsque Zacharie Konimboua fait remarquer : « (...) le socialisme africain, comme le socialisme bantou ou magrébin ; n'est qu'un serpent de mer aussi fantaisiste que celui de Loch Ness et (que) l'unique socialisme est le socialisme scientifique découvert au XIX^e S par Marx-Engels et perfectionné par Lénine » (JVP : 91). Il y'a ici une véritable démystification dudit socialisme qui paraît être une monstruosité. Cette démystification est accentuée par une certaine dérision concomitante à l'analogie établie entre l'idéologie, le serpent de mer et celui de Loch Ness.

Mais dans *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, la démythification est essentiellement réalisée au moyen de la dérision. C'est ce que dénote ce passage :

(...) Les étudiants qui revenaient d'Europe y passer leurs vacances (avant de repartir) m'ont traité de démagogue. Pauvres enfants ! Ils croient qu'on peut aller directement du livre à la réalité sans aucune méditation quelconque ! Ils sont encore purs, et n'ont pas été souillés par le contact avec le réel...Je leur ai dit que j'allai essayer de développer un socialisme anzikais, ils m'ont dit que le socialisme anzikais ou africain n'existait pas, qu'il n'y avait qu'un socialisme scientifique et que le reste n'était que folklore (329).

Ici, le socialisme africain, bantou ou maghrébin, paraît être une utopie, une démagogie, c'est-à-dire un discours tenu par Mayéla dia Mayéla pour flatter les passions et les préjugés des masses afin de s'attirer une popularité. Le bilan partiel que le pasteur Bidié de l'église protestante kimbanguiste dresse de son action le confirme.

3. La mise au point

Nous pouvons parler de la tragédie du Président Mayéla dia Mayéla comme de la tragédie du roi Christophe, ce roi obsédé par l'ambition d'affermir son royaume en sorte qu'il rayonne sur le plan politique social, économique et culturel, qu'il suscite l'admiration et le respect de tous, mais échoue surtout parce qu'il est incompris par son peuple.

L'obsession de Mayéla dia Mayéla de bâtir une nation libre, indépendante et prospère l'a poussé à prendre des mesures politiques dont nombreuses vont s'avérer contre productives. Ces mesures n'aboutissent pas pour plusieurs raisons. La principale tient au fait que le nouveau Président d'Anzika n'a pas fait suffisamment de pédagogie révolutionnaire à son peuple dans le processus de sa « socialisation ». Visiblement, celui-ci n'a pas beaucoup appris et intériorisé les

aspects de la lutte de tous les jours, les Anzikais ne sont pas restés soudés autour de son idéal. Ceux-ci n'ont pas su l'accompagner dans son combat contre l'impérialisme et le néocolonialisme, pour autant qu'ils n'ont pas apprécié à leur juste valeur quelques unes de ses décisions qui deviennent vite impopulaires. Il y a tout d'abord la nationalisation de toutes les Banques étrangères, puits de pétrole et mines d'uranium qui faisaient la richesse d'Anzika. Cette nationalisation, il aurait dû la réaliser graduellement, peut être en intelligence avec les pays investisseurs et bien d'autres pouvant l'aider dans sa démarche. Il ne fallait peut être pas aussi qu'elle fût totale, car n'allait-elle pas inévitablement fragiliser l'économie ? A la vérité, cette économie pour l'essentiel tenue par des entreprises étrangères allait s'effondrer, du moment que la jeune République ne disposait pas de l'expertise appropriée pour la maintenir en l'état. Quant aux pays investisseurs notamment la France, l'Angleterre et l'Allemagne, la nationalisation porterait un coup à leurs économies respectives tributaires en partie d'intérêts disposées là-bas. Sitôt après la décision, ils n'ont pas tardé à prendre des mesures de rétorsion. Mayéla pour qui la décision devait permettre de reconquérir la souveraineté nationale et en même temps de maîtriser les finances afin de satisfaire les nombreux besoins de la population, pouvait encore se rendre compte que la solidarité occidentale n'était pas un mythe. Cette solidarité, il n'en ignore pas la force, car il l'a déjà mesurée à Litamu lorsque les bombes venant de la France, du Portugal et de l'OTAN s'y déversèrent : « la grande solidarité du monde blanc n'était plus un mythe (...) des avions et des hélicoptères français avec des soldats portugais, sud africains, rhodésiens, déversaient des engins meurtriers qui avaient fait leur preuve au Vietnam (...) la deuxième vague d'avions lançait des bombes incendiaires au napalm » (112). Les guérilleros ne purent pas y résister. Ainsi, l'issue de la seconde confrontation entre le même Occident et le pays qu'il dirige ne lui serait certainement pas favorable. En effet toute une batterie de sanctions économiques et financières est mise en place pour le punir. Les compagnies étrangères imposent un boycott de la production pétrolière d'Anzika. D'où la chute des exploitations et le chômage. La France qui contrôlait la plupart des Banques du pays lui suspendit son aide financière. Peu après, une violente campagne anti-Mayéla est savamment orchestrée dans les journaux occidentaux. Par la suite,

l'Allemagne et la Grande Bretagne suspendent à leur tour le peu d'aide qu'elles lui offraient. Comment pouvait-on s'acharner ainsi sur un petit pays qui ne revendiquait que son droit ? Il fallait à tout prix être riche et industrialisé pour avoir le même droit que les autres. En tout cas, Mayéla, devrait bien intérioriser cette vérité, à ses dépens (343-344).

Des sanctions découle une crise économique et financière. Au fur et à mesure que la crise s'aggrave le peuple perd confiance vis-à-vis de son régime. Des contrebandiers bravant l'interdiction formelle des autorités d'importer l'alcool ainsi que toutes les marques de voitures françaises, anglaises et allemandes apparaissent. Les Etats voisins déjà mécontents des succès de Mayéla et convoitant les richesses naturelles d'Anzika font quant à eux peser une menace d'invasion du pays. Au lieu de mobiliser les masses, de s'appuyer sur elles pour protéger la révolution, Mayéla dia Mayéla crée une milice qui s'illustre malheureusement par des exactions de même que l'insécurité et le désordre qu'elle fait régner sur toute l'étendue du territoire national : « cette milice (...) se scinda en plusieurs bandes souvent rivales... dressant des barrages partout, surpassant les fonctions de la police. Elles tiraient pour un rien soit sciemment, soit par maladresse, il eut de nombreux tués par balles perdues et ...quelques règlements de compte personnels » (UFMPP : 344) ; des hauts fonctionnaires étaient enlevés et assassinés ; des paysans molestés, leurs maisons occupées sous prétexte de contrôler la sécurité du pays. Beaucoup d'autres personnes sont tuées par simple envie, tribalisme et sorcellerie. Après maintes hésitations, le chef suprême des armées décide de faire arrêter les coupables et des procès publics ont lieu. Ils sont diffusés.

Le tissu social se déchire. L'résurgence du tribalisme devient le signe d'échec pour Mayéla. Celui-ci n'a donc pas réussi à l'éradiquer. Cela n'est pas étonnant, dans la mesure où dès le début de son mandat, le tribalisme a été érigé en mode de gouvernement.

Faisant le point de sa présidence, celui-ci reconnaît cette erreur parmi tant d'autres : « faire des dosages subtils tels distribuer des postes proportionnellement à l'importance des tribus, contrebalancer l'armée par la milice et la milice par la police etc., non c'était là mon erreur. »(UFMPP : 383).

De son côté, le Pasteur Bidié fait remarquer à Mayéla : « vous avez perdu, ne vous le dissimulez pas. Dans un pays où tout tourne autour du carriérisme et de l'opportunisme, il est très facile de se proclamer révolutionnaire à reconnaître les vrais des faux » (384). Le père Boniface insinue que Mayéla dia Mayéla n'a pas été un vrai révolutionnaire, ce que semble avouer l'intéressé à Moïse Adilène venu le voir. Il le dit à la suite d'une longue réflexion : « Voyez- vous, notre crise est une crise de connaissance, bien avant d'être une crise de croissance. Je croyais être préparé, or je n'avais pas de théorie cohérente à affuter à améliorer au contact de la réalité pratique. Je parlais, je parlais, j'usais des mots. Mon règne a été celui du confusionnisme » (389). Le prélat évoque à ce sujet des faits illustratifs qui complètent le tableau brossé. Il lui rappelle son rude combat contre la religion kimbanguiste, religion africaine, dont le prophète, Simon Kimbangu, combattit le colonialisme contribuant ainsi à la chute du régime colonial. Pourquoi s'attaquer aux kimbanguistes et laisser tranquilles les catholiques, lorsqu'on sait que l'Eglise catholique qui a cautionné le colonialisme en est le symbole ? C'était une aberration. Mayéla, de toute évidence, est incapable d'abstraction. Son discours écrit dans le journal officiel du parti unique jadis contrôlé par lui l'illustre :

la religion est l'opium du peuple, et la première chose que la révolution anzikaise doit faire est d'extirper ces croyances qui ne sont plus de mise dans un monde moderne. Nous considérons que nous aurons remporté une victoire importante le jour où toutes ces religions importées, y compris leurs avatars locaux, auront disparu d'Anzika. Lorsque le dimanche aucune cloche ne sonnera pour inviter les gens à l'auto intoxication, la bataille pour une prise de conscience politique du peuple aura été gagée. (386)

Mayéla dia Mayéla mettait ainsi toutes les religions, qu'elles soient africaines ou occidentales dans un même sac. Grave erreur de jugement ! La religion

kimbanguiste devait être mise à part, car c'est une religion de libération, une religion progressiste. Son apport a été essentiel dans la consolidation de la révolution socialiste par lui engagée.

La vérité est révolutionnaire, avait dit Lénine. Alors reconnaître que dans cette Afrique, il y avait des prêtres révolutionnaires qui élevaient leur voix contre les dictateurs de leurs pays jusqu'à rejoindre les maquis, reconnaître la réalité d'une Eglise militante et progressiste était aussi une vérité révolutionnaire, lui fit remarquer le Pasteur. Réfuter cela relevait du même obscurantisme étalé par l'Eglise catholique en refusant de croire Galilée, poursuivit-il (UFMPP : 386).

Pour le Pasteur, Mayéla dia Mayéla, dans les faits, ne combattait pas l'Eglise catholique parce qu'elle ne représentait nullement une menace pour son pouvoir et qu'au contraire elle lui permettait de contrôler un grand nombre de ses compatriotes et les éloigner de la vie politique du pays. Par contre, son attitude à l'égard de son Eglise se justifie par son militantisme. Mayéla ne supportait pas la critique. Lorsqu'au cours d'une de leurs réunions, les kimbanguistes le critiquèrent en faisant remarquer qu'il y avait trop d'arrestations arbitraires et des tortures pendant son règne, celui-ci informé de ce qui avait été dit fit, quelque temps après, arrêter et emprisonner ses responsables sous prétexte d'occultisme. Ainsi, Mayéla ne différait plus des autres Présidents dictateurs violant les valeurs africaines : nous sommes en train de perdre en Afrique l'une de nos plus grandes et plus belles traditions : celle du respect de la vie humaine (...) chez nous en Afrique, pour un oui ou pour un non, n'importe quel citoyen peut être arrêté, mis à mort après un jugement sommaire (383).

L'image du défenseur du prétendu socialisme anzikais était ternie. Le public se rend compte qu'entre son idéal politique et la réalité existe un grand fossé. Et lors de ses meetings on huait sur lui, on le conspuait, on l'invectivait.

Un véritable bras de fer était alors engagé entre le gouvernement de Mayéla et une grande partie de sa population et de l'armée soutenant le capitaine

Mouyabi opposé à sa politique. Après une tentative de coup d'état avorté, une situation analogue à celle qui l'a porté au pouvoir se produit : des centaines de manifestants hostiles à son régime avaient pris d'assaut la Maison centrale d'arrêt pour libérer Marius Mouyabi, le gardien de la Maison fut tué. Mouyabi, libéré, prit la tête de ses partisans et se dirigea vers le palais présidentiel. La rencontre entre les deux groupes de manifestants (le groupe soutenant Mayéla et le groupe soutenant Mouyabi) fut sévère, le désordre était complet. Le capitaine Bouzoba, Ministre de la défense, ainsi que maître Moïse Adilène, son célèbre Ministre de la justice, retournèrent leurs vestes sans ambages et se rangèrent du côté de l'opposant.

Face à cette importante transhumance politique, le moral du président se trouva brisé. Sous la pression des manifestants et des militaires hostiles, celui-ci se décida de signer un acte de renoncement au pouvoir, car convaincu que le pouvoir ne valait pas des sacrifices inutiles. C'est là un acte de probité morale, car en Afrique, très rares sont les Présidents qui prennent une telle décision. La plupart s'en tiennent à leur pouvoir même au prix de considérables « bains de sang ». Victime de l'impérialisme occidental et de ses valets, Mayéla dia Mayéla est humilié par le capitaine Bouzoba qui, après l'avoir giflé, salue, au garde à vous, le nouveau Président pour lui certifier publiquement son allégeance.

Mayéla peut tant soit peu s'en vouloir. Sa politique de réconciliation nationale fondée sur un tribalisme positif a échoué. En fait, ce tribalisme quoi que positif, au sens où il visait à « fédérer » et préserver les intérêts de toutes les tribus anzikaises par la participation de leurs représentants à la gestion des affaires publiques et à « cimenter » l'unité nationale, l'a amené à nommer à des postes de responsabilité certains « cadres » aux convictions douteuses qui allaient le trahir en cautionnant le « tribalisme sectaire » de Marius Mouyabi et ses partisans. C'est le cas de Moïse Adilène, ancien Ministre du gouvernement de Bokabar Mabouta. Pouvait-il réellement révolutionner, changer « transfigurer » Anzika avec des ex-dirigeants du régime décrié et renversé par le peuple ? Non : « Il fallait une rupture totale » ! (383).

Toutefois, au regard du mode d'accession au pouvoir de Mouyabi, on peut craindre le retour du pays à un pouvoir sanguinaire identique à celui de Mabouta dont les actes sont décrits dans leur « crudité ».

4. La description

La description a une fonction satirique, pour autant que l'auteur y recourt surtout pour stigmatiser les actes humains. De la sorte, elle permet de prendre la mesure de la barbarie humaine, de la pourriture sociale, pour reprendre l'expression de Jacques FAME NDONGO, l'auteur de *Le Prince et le scribe* : elle participe de la démythification de l'idéologie.

Dans ce sens, la description faite des violences extrêmes du régime Mabouta dénote le vrai visage de son idéologie. On le voit lors de l'opération spectaculaire qu'il organise pour prétendument assainir la moralité de la République comme cela lui était, soutenait-il, indiqué dans un songe qui était revenu trois fois de suite, opération au cours de laquelle plusieurs personnes furent sauvagement maltraitées au point que certaines d'entre elles trouvèrent la mort : le président Bokabar Mabouta inaugura la séance en donnant les premiers coups de bâton, puis il donna l'ordre de commencer, sous les bravos de la foule . Un soldat par homme. Cinq trouvèrent la mort dans cette bastonnade tandis que les autres eurent des membres cassés, des plaies béantes, le sang coulant partout. Ce n'était pas tout. Ils furent, morts comme blessés, exposés en plein soleil sur cette place publique, avec des centaines de grosses mouches s'abattant sur les plaies ouvertes, recouvrant les yeux, rentrant par les trous des nez et des oreilles, alors que les malheureux geignaient de douleur s'ils n'avaient pas la chance d'être évanouis (UFMPP : 349). Mayéla dia Mayéla faisait partie de l'assistance. Il était même assis au premier rang.

L'opération démystifie l'aspect africaniste de son idéologie, celui relatif au retour aux sources de l'authenticité africaine, dans la mesure où l'authenticité africaine, c'est entre autres le respect de l'homme et de ses droits. Comment peut-on prétendre assainir la moralité publique de la sorte ? NON, C'est vraiment une monstruosité.

« Nul ne gouverne innocemment ». Mayéla dia Mayéla l'apprend à ses dépens. La torture comme les assassinats dénoncés sous le régime Mabouta restent collés au sien. Mais qui torture ? Ce sont ses milices, ses hommes. En tant que père de la nation, chef de l'Etat, garant des libertés, des droits constitutionnels, il doit assumer la responsabilité des actes posés par ses partisans. Pourtant il n'en est pas informé, en témoigne sa triste réaction à la question d'un journaliste noir américain, l'un de ses fervents supporters des premières heures : « Mais je ne savais pas qu'on torturait dans les prisons d'Anzika » (UFMPP : 352). Et plus loin, monologuant, il souligne :

Ils ne me croient pas (...); mais après tout, ils ont peut-être raison, l'excuse est par trop facile, personne ne sait jamais rien quand les choses-la se passent. Et pourtant dans mon cas c'était vrai, je ne savais pas qu'on torturait dans mes prisons (Ibidem).

Mayéla admet que ce soit celle pratiquée sous le régime de son prédécesseur ou sous son régime, la torture est la même, elle n'a pas de couleur distincte. Il n'existe vraiment pas de bonne torture ni de mauvaise torture, la bonne pratiquée pour défendre une révolution et la mauvaise pour défendre un Etat bourgeois et réactionnaire. Quoique l'on dise ou que l'on pense, la torture est toute aussi odieuse. On le voit lorsqu'il nous est décrit le célèbre enseignant poète incarcéré parce qu'accusé de complot contre son pouvoir. A peine libéré, ce dernier est invité à se rendre à une conférence de presse présidentielle, une façon pour Mayéla de montrer sa volonté de réconcilier le pays avec lui-même :

Quand le poète entra [dans la salle de conférence] Mayéla dia Mayéla resta bouche bée. Il avait visiblement été torturé : son nez lui faisait mal, il se tenait à peine sur ses jambes enflées et ses pieds saignants, et il était visible qu'on

lui avait fait passer du courant dans ses muscles et ses parties congénitales car le pauvre homme n'était plus q'une loque(351).

L'apôtre du socialisme anzikais a beau clamer son innocence, son opposition à la torture, les faits le démentent mais à tort. En effet les actes qu'il pose consécutivement au cas du cadre torturé et dont les images font le tour du monde témoignent en sa faveur.

A la vue du poète, Mayéla dia Mayéla qui, malgré son engagement révolutionnaire, avait gardé une âme de poète, se reconnaît douloureusement en cet homme persécuté. Les remords qu'il en éprouve le poussent à prendre une décision importante : il signe aussitôt deux décrets, l'un libérant les prisonniers, l'autre désarmant les miliciens, seuls responsables à ses yeux des violences qui sévissent dans le pays, une façon de rebondir, de relancer son régime sur de nouvelles bases. Rien malheureusement ne peut arrêter le cours des violences. Et le régime sali par les atrocités commises est désormais pris pour un « régime voyou », irrespectueux des droits de l'homme. Les intentions et déclarations humanistes de Mayéla sont sérieusement mises à mal. Vu sous cet angle, son socialisme est démenti, démystifié ainsi que l'est le socialisme scientifique par le biais du procédé de la répétition.

5. La répétition

La répétition est l'un des procédés les plus importants de l'esthétique négro africaine. Chez DONGALA, elle se traduit par l'usage répétitif d'un certain nombre de mots et groupes d'images et de types.

Compte tenu de l'importance de ce procédé quant à la démystification idéologique, nous allons nous appesantir sur ses aspects les plus saillants y relatifs.

La répétition des mots impérialisme et néocolonialisme dans l'ensemble de l'œuvre, ainsi qu'on a pu le constater dans nos précédentes analyses, attire l'attention sur la politique occidentale en Afrique, la nature des rapports entre l'Occident et l'Afrique. Ce sont des rapports non basés sur le respect mutuel, la justice, l'équité mais des rapports de dominants-dominés. L'Occident, principal partenaire de l'Afrique pratiquement sur tous les plans maintient par l'aide qu'il lui apporte sa domination sur le continent, car comme le dit un proverbe africain, « la main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit ». Or, il ne peut y avoir d'épanouissement de la personnalité d'un peuple sans liberté ; il ne peut y avoir de véritable progrès bénéfique à un peuple à tous égards sans liberté et souveraineté. C'est la raison pour laquelle l'impérialisme et le néocolonialisme ainsi que l'idéologie qui les sous-tend, notamment le capitalisme, sont vigoureusement combattus. L'hostilité des « cadres africains » à cet égard justifie leur penchant pour le socialisme qui, pour eux, est un humanisme. Et dans les discours, les politiciens socialistes ne cessent de dénoncer ces forces du mal. Aussi les régimes capitalistes, bras de l'impérialisme, du néocolonialisme, sont-ils farouchement combattus par des révolutions militaires ou révolutions socialistes surtout aux premières heures de la période post-indépendance. C'est ainsi que dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*, les quatre premiers présidents de la République sont déchus par des putschs répétitifs (LPGNE : 15).

Dans le même sens, Bokabar Mabouta, dans *Un Fusil à la main, un poème dans sa poche* est chassé du pouvoir par une révolution sociale. Un autre l'est aussi dans *Jazz et vin de palme*, notamment dans « *L'étonnante et dialectique déchéance du camarade de Kali Tchikati* » (17,18). La répétition de ces révolutions est assurément l'expression du chaos social africain et du perpétuel désir de liberté, de paix et de bonheur des peuples.

Le socialisme scientifique, il faut le souligner, est en vogue chez DONGALA, ce qui n'est pas le cas du socialisme africain. En tout cas, l'évocation répétitive du socialisme sous toutes ses formes traduit en fait la longévité de l'expérience du socialisme en Afrique. Certes, tout « socialisme » s'axe sur le

monopartisme, mais la pratique du socialisme scientifique se révèle plus aliénante que celle du socialisme africain. En effet les Présidents qui l'incarnent gèrent leurs pays traditionnellement, comme des chefs de villages. Ce sont des chefs auxquels les dirigés n'ont pas le droit de s'opposer. Ils se croient intouchables, inamovibles, éternels. Ils portent en eux la tare de la conception traditionnelle du temps.

Dans son article « *D'une lune à l'autre, un éternel recommencement* », DONGALA explique qu'il y a une disparité entre la façon dont les Africains conçoivent le temps et celle des Blancs, relativement à ce qu'il dénote à ce sujet dans *Le Feu des Origines*. Chez les Blancs, le temps est mieux organisé, utilisé respecté, alors que chez les Africains il est mal organisé, délimité et utilisé. Dans la société traditionnelle Kongo comme bien d'autres, souligne-t-il, la semaine a quatre jours et chacun de ces jours correspond à un marché situé à un lieu de l'autre. Et chaque marché porte le nom de son jour. L'âge de la personne s'y mesure en saisons de pluies (*mvoula* : temps quotidien ou astronomique en fractions de soleil appelées *ntangu*). Il apparaît clairement qu'on ne sait jamais quand l'heure commence et quand elle finit. Aussi parle-t-on en Afrique actuelle de « l'heure africaine ». Cette conception va à l'encontre de la gestion efficiente du temps basée sur l'horloge. Elle est toujours en décalage avec l'heure occidentale. Cette sorte d'« intemporalité » du temps se dégage aussi à travers cette réponse que Mayéla fait à Monsieur Pontardier qui s'apitoie sur le sort de l'Afrique, dit-il, mal partie :

Nous n'avons pas d'argent, qu'importe, puisque nous avons le temps et l'espace ? Regardez nos amples vêtements, nos grands boubous, nous pouvons y mouvoir largement ; en Afrique tout fini par s'arranger parce que nous avons le temps, nous avons donc une marge d'erreur humaine plus grande, pouvez-vous comprendre cela ? »(295-296).

En Afrique, le temps ne se perd pas. Après le temps, s'est toujours le temps, croit-on. On ne peut donc pas, selon Mayéla, parler de temps tournant en défaveur de l'Afrique. Celui-ci, fort de cette certitude, est optimiste quant à l'amélioration de la situation politique et socio-économique d'Anzika. Cet optimisme est similaire à

celui de Matapari dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles*. L'enfant révolutionnaire croit en un développement fulgurant de son pays, malgré les faux départs enregistrés avec tous les présidents qui l'ont déjà dirigé. La science et la technologie prônées par le professeur Pentium permettront de gagner la bataille du développement, pourvu que le peuple se montre patient et travailleur. La démonstration du théorème de FERMAT qui, pendant plus de trois siècles, a conduit à d'importants travaux en Algèbre et en analyse pour ne être finalement démontré que vers la fin du XX^{ème} siècle, et qui le comble de joie, est un bel exemple de fruit d'un dur labeur et d'une patience indéfectible.

A la vérité, les Africains n'ont pas la maîtrise du temps. Ne parvenant pas à domestiquer correctement le temps qui se mesure avec l'horloge, les guides des révolutions ne parviennent pas à situer, à circonscrire leur action dans le temps. Pas de limitation de mandats, ils volent du temps au temps. Ils s'accrochent au pouvoir qu'ils ne pensent même pas laisser. Ils se font « sese seko » (éternels). D'ailleurs ils se font appeler « bien aimé père éternel », « Président à vie ». Cette longévité calculée d'avance, qu'il s'octroie ou qu'on leur « prête » contribue à la décomposition du système. L'idéologie dégénère et aboutit à une dictature, car il faut créer des conditions artificielles de maintien au pouvoir. L'évocation répétitive de la dictature dans l'œuvre en constitue une preuve.

Le dictateur tel que le présente DONGALA dans toutes ses facettes est le prototype du dictateur noir africain dans toute sa « tropicalité » : confiscation du pouvoir, abus du pouvoir, hédonisme, démagogie, cruauté, etc. Ce dictateur assoiffé de pouvoir n'est pas nommé. On peut donc l'identifier au miroir de nos réalités.

Animé par l'instinct de conservation du pouvoir, le dictateur gouverne par la terreur. Tous les citoyens lui doivent obéissance et fidélité. La moindre tergiversation peut coûter une carrière et parfois même la vie. Le Parti qu'il dirige est tout puissant, il voit tout et contrôle toute chose. La sécurité prime sur le gagne-pain du petit peuple. Et, toujours dans l'optique de garantir sa propre

survie, son régime « fabrique » des tentatives de coups d'Etat pour réaliser des purges, terrifier et réduire au silence ses adversaires potentiels ou supposés. A ce sujet on peut se rappeler du cas Boula Boula, victime de la « malédiction du présumé dauphin en Afrique », lorsque le président le fit cueillir, lui et ses collègues, pour le palais présidentiel où tous passeront plusieurs longues heures d'attente et d'anxiété face aux menaces de mort proférées à leur égard, avant d'être ramenés chez eux.

Le socialisme scientifique devient ainsi un véritable instrument d'oppression. Au nom de la révolution on arrête, on torture, on tue, on emprisonne. Mandala Mankunku le découvre à ses dépens quand, pour avoir omis ses papiers d'identité, il est arrêté par des jeunes militants du régime trop zélés, à quelques pas de sa maison. Il se retrouve en prison avec des jeunes gens qui le taxent d'espion, d'ennemi de la révolution (LFO : 312-313). Désormais la violence faite au Noir ne vient plus seulement du blanc, elle vient également, étonnamment, d'un homme de sa propre maison, de sa propre famille (famille au sens africain) ainsi que le souligne Hélé BEJI⁹³. Le pouvoir ne sert plus la cause de la paix et du progrès. Il n'est plus mis au service de e tout le peuple. La liberté lui est volée. De la sorte, le socialisme scientifique est démystifié : il n'est pas la meilleure voie pour l'émancipation des peuples africains, pour un développement harmonieux de leurs pays.

Démenti au contact de la réalité, il ne l'est pas seulement du point de vue de son matérialisme athée. L'irruption du mystère, les effets produits par les puissances, les forces occultes dans *Jazz et vin de palme* ébranlent les convictions des dirigeants socialistes, champions de la lutte contre les croyances et coutumes traditionnelles. Leur lutte contre la coutume se solde par un échec. Kali Tchikati ayant mesuré la légèreté avec laquelle la question était abordée par les cadres socialistes, conclue au terme de sa désillusion : « on peut y croire ou ne pas y croire...une chose est sûre cependant, l'Afrique a ses mystères (JVP : 44).

⁹³ Hélé, BEJI. *Désenchantement national, Essai sur la décolonisation*. Paris : Librairie Maspéro, 1982, p.33.

Un peu loin il ajoute : « Je n'en doutais plus l'Afrique avait ses mystères »(45). Cette double déclaration sonne comme un véritable avertissement à tous les socialistes, un appel au retour à la « cosmogonie négro africaine ». La sorcellerie et toutes les autres formes de manifestations ou de phénomènes mystiques évoquées en Afrique noire sont réelles. Sinon pourquoi prendre des précautions en allant mettre des œufs au bord des eaux habitées par une mamiwata pour permettre au chef de la révolution de réaliser sagement son spectacle de nage ? Comment aussi expliquer les malheurs qui s'abattent sur Kali Tchikati et qui entraînent sa déchéance ?

Kali Tchikati, défenseur acharné du socialisme scientifique à l'époque où il était encore numéro deux du parti au pouvoir, persécuteur quotidien à la radio des gens qui croyaient à ces choses les traitant d'attardés mentaux et excluant de nombreux autres membres du parti en les accusant de croyances occultes, s'est trouvé humilié et désarmé par des faits qui l'ont progressivement amené à revenir à la réalité.

Le premier fait est lié à son mariage. Fort de son bastion idéologique, il défie ses oncles qui s'opposent à son union avec une jeune belle fille docteur en sociologie parce qu'elle n'est pas de son ethnie. Ceux-ci prononcent des paroles de malédiction à son égard : « tu n'auras pas d'enfants, ta femme ne procréera pas » (JVP : 20). Ces paroles, dirent-ils, allaient s'accomplir et ce malgré son intelligence, son instruction, ses diplômes obtenus au pays des Blancs. Quelques gouttes de vin de palme bues et recrachées en l'air pour être emportées par le vent vers les esprits des mânes, du vin recraché, un tissu rouge noué, encore des paroles incantatoires et la « messe noire » était dite . Deux ans plus tard, le couple n'avait toujours pas d'enfants. Face au spectre de l'opprobre qui entoure la femme stérile en Afrique, sa femme commença à croire fermement à la thèse d'une malédiction venant de sa famille. Après avoir vainement cherché la solution du côté de la religion chrétienne et musulmane, les deux consentent à se tourner vers la médecine moderne. Kali consulte plusieurs médecins qui ne trouvent rien d'anormal qui ne leur permette pas de procréer. Malgré tout, il ne désespère pas.

Au contraire, il demeure déterminé à trouver une raison scientifique à la situation afin de sauvegarder intactes ses convictions idéologiques. Sur son insistance, une explication fallacieuse sera avancée par un médecin allemand consulté en Allemagne : il avait des spermatozoïdes paresseux (23). Kali Tchikati était content. Il tenait enfin l'explication scientifique, donc rationnelle. Malgré cela son épouse se montre dubitative. D'interminables controverses empoisonnent l'atmosphère dans le foyer. Pour sauver son mariage, il décide, sur proposition de cette dernière, de réunir clandestinement sa famille à propos. Il doit donc participer à une cérémonie obscurantiste. Ce qui constituera sa première trahison personnelle du régime et son écart notoire avec le socialisme scientifique. En tout cas la décision est prise. La réunion a lieu. Le couple s'y rend et se repent. Les parents approuvent la repentance et les bénissent tout de même : ayez des enfants, des garçons, des filles, des jumeaux, vin de palme bu et recraché, noix de kola mâchée et recrachée, nœud d'un tissu rouge délié, la malédiction qui pesait sur eux était levée(26). Le mois suivant, la femme était enceinte. Au sortir de cette épreuve, Kali ne rectifie pas son attitude. Il entreprend sa violente campagne antireligieuse et anti animiste à travers le pays.

Le deuxième fait, c'est l'affaire tombale. Un membre du parti unique et sa famille voulaient construire en dur le tombeau de l'un de leur décédé depuis deux ans. Or selon la coutume, cela aurait dû être fait longtemps bien avant. Le mort était fâché du fait que personne ne s'était occupé de lui depuis ce temps écoulé. Sollicitées, les pompes funèbres ne parvinssent pas à localiser la tombe. Personne ne se souvenait de l'endroit où elle se trouvait. Aussi devaient-ils tous, conformément à la tradition, se rassembler et parler au mort pour lui signifier que le retard était dû au fait qu'ils n'avaient pas d'argent et lui demander pardon. La cérémonie se termina par le tir en l'air d'un coup de fusil chargé de *tiya tua mputu*, poudre blanche, pour lui rendre hommage. Quelques minutes plus tard, sa tombe est retrouvée, le mort avait donc accepté leur repentir (28).Lorsque Kali Tchikati l'apprend, il convoque la commission de vérification du parti qui exclue l'éminent cadre pour fétichisme et pratique occulte, alors qu'il tanguait idéologiquement lui

aussi. Il l'avoue : « c'était plus par acharnement que par conviction que j'agissais »(29).

Bien après, il s'ensuit une série de faits ayant rapport avec la mort de son propre père. Quand celui-ci meurt, il se brouille avec son oncle sur l'héritage laissé par le défunt : une maison en dur et une voiture encore en bon état. Il refuse de lui céder la voiture qu'il réclame, soutenant qu'elle doit revenir à la veuve et ses enfants. Il y va droit dans ses bottes faisant fi des menaces à peine voilées de l'oncle. La question divise profondément la famille. L'oncle et ses soutiens quittent le village pour s'installer à un nouvel endroit. Quelques temps après, Kali au volant de ladite voiture fait un accident étrange. Il s'en sort indemne mais le moteur du véhicule se trouve cabossé et tout l'avant endommagé. Ce qui lui est arrivé n'est pas normal. Le véhicule, explique t-il, a été comme attiré, le volant bloqué tout d'un coup et les freins n'obéissaient plus ; curieusement, aucune vitre ne s'est brisée et aucun seul de ses œufs se trouvant dans le coffre ne s'est cassé. Après vérification d'un huissier, aucune panne n'est détectée : les freins sont en bon état et répondent normalement, le volant de même. Par la suite, Kali Tchikati attrape de violentes migraines. Tout le temps des larmes coulent se ses yeux et il ne parvient plus à lire la lettre i. Celui-ci consulte à propos un médecin ophtalmologue et un autre spécialiste du cerveau. Là aussi aucune anomalie n'est révélée. L'explication était bien ailleurs : il avait été mystiquement fusillé et les plombs invisibles logés dans sa tête avaient touché ses nerfs optiques (31-32). Enfin au village où il participe à une partie de chasse dans le Mayombe, il aperçoit un singe sur un arbre. Il vise, arme, tire et ô surprise, à la place de l'animal abattu gît au sol le corps d'une femme sexagénaire. Il panique, tremble : il vient de tuer une personne qu'un sorcier a transformée en singe pour le déstabiliser à l'instar d'autres qui le font en se transformant en panthères. Le puissant membre du parti devient un meurtrier mais n'est pas emprisonné. Ce dernier est hanté même dans ses rêves. Une nuit, réveillé par les miaulements étrangement humains d'un chat gris, il surprend son oncle nu devant sa porte alors que ce dernier était sensé se trouver à cet instant même dans leur village, à cinq kilomètres de la capitale. C'est ainsi que voyagent les sorciers par des avions mystiques. Vivement troublé,

le malheureux se met à hurler, à crier, avant que sa femme et ses voisins alertés n'arrivent à la rescousse. Malheureusement ceux-ci ne voient pas le sorcier ayant disparu ou s'étant rendu invisible. Résolu à le faire sévèrement punir, Kali décide de le faire arrêter pour actes occultes et sorcellerie. Or « pour le pouvoir la sorcellerie et autres manifestations mystiques n'existent pas ». On ne peut donc pas le juger pour des délits inexistant dans le code pénal du pays. Et puis aucune preuve matérielle consistante ne pouvait être brandie contre lui. Critiqué par ses pairs, il devient davantage soucieux d'en finir avec son ensorceleur. Il décide alors de consulter un *nganga* pour le tuer mystiquement mais échoue.

A la lumière de ces faits répétés, l'idéologie socialiste opposée aux croyances et coutumes étouffe le peuple africain dans son être original. Ainsi à l'absence de l'indépendance de l'esprit s'ajoute celle de l'indépendance culturelle, préalables nécessaires à bien d'autres formes d'indépendance : politique, économique et sociale, véritables sources de développement.

Mayéla dia Mayéla a certainement cerné le problème. C'est pourquoi il se propose pour son pays une voie africaine du socialisme. Il part du socialisme scientifique pour inventer ce qu'il appelle le socialisme anzikais. Mais là aussi, l'expérience socialiste débouche sur un échec. A qui incombe la responsabilité de cet échec ? Pourquoi l'échec ?

Les images répétitives ci-après dénotent la recherche de la vérité à ce sujet.

« LE SOLEIL EXPLOSE dans toute sa magnificence ! Eclate soleil, explose donc ! Et nous forts de la vérité vue par nos paupières ouvertes, éblouis, nous aurons marché et marcherons encore sur le dos des non initiés couleurs de terre.... » (UFMPP : 15).

« ECLATE SOLEIL, explose donc ! Et nous forts de la vérité bue par nos pupilles ouvertes, éblouis, nous aurons marché et marcherons encore sur le dos des non initiés couleur de terre... » (UFMPP : 131).

«ECLATE SOLEIL ! Explose donc, et nous forts de la vérité bue par nos pupilles ouvertes, éblouis, nous aurons marché et marcherons encore sur le dos des non initiés couleur de terre... » (271).

« LA HAUT BIEN HAUT, le soleil éclate dans sa magnificence ! Eclate soleil, explose donc ! Et nous forts de la vérité bue par nos paupières ouvertes, éblouis, nous aurons marché et marcherons encore sur le dos des non initiés couleur de terre... » (337).

Par ces métaphores obsédantes qui introduisent le chapitre 1, 6, 14,20 de l'œuvre, l'affaire Mayéla est portée au tribunal de la vérité. Que toute la vérité éclate alors comme éclate le soleil dans sa magnificence. Et les initiés (quand le narrateur dit « nous » il parle de tous les initiés en politique), forts de cette vérité qui illumine leur vision se rendent maîtres de l'arène politique et se servant toujours des non initiés pour parvenir à leurs fins. Déjà Mayéla lui-même, lors d'un discours évoqué au premier chapitre, discours dans lequel il célèbre la victoire du peuple (après la révolution), concluait : « Ah , nous aurons marché et marcherons encore sur le dos des non initiés couleur de terre ! »(19).

L'itinéraire de Mayéla nous rappelle l'itinéraire des grands leaders révolutionnaires anticolonialistes de l'Afrique à l'orée comme au lendemain des indépendances. En guise d'exemples, nous citerons LUMUMBA, Barthélemy BOGANDA, Amilcar CABRAL, Thomas SANKARA. Son histoire tragique fascinera, inspirera tout de même des lecteurs ayant besoin d'un héros, d'un sauveur politique. La fascination des maquisards katangais pour le roman signalée par l'auteur dans la préface le confirme. L'attrait serait renforcé par le sentiment de victimisation, du personnage très évident à travers le comportement des grandes puissances impérialistes vis-à-vis de lui.

Confronté à la réalité du pouvoir, Mayéla commet certes quelques erreurs. Mais la principale raison de son échec c'est l'impérialisme occidental. Son socialisme n'aura pas permis d'en libérer Anzika. Il avoue lui-même, étant encore aux affaires : « Je dirige un pays pillé par le colonialisme et encore soumis aux contraintes du néocolonialisme »(133). Combattu et longtemps après avoir résisté, celui-ci accepte d'abandonner le pouvoir de façon élégante, pour sauver l'unité de son peuple et l'épargner des souffrances. Le putsch qui met un terme à son pouvoir pérennise cet impérialisme.

Arrêté, Mayéla dia Mayéla est emprisonné. Que va-t-il lui advenir ? Les images qui suivent contribuent à entretenir la tension dramatique. Dans le premier chapitre, Mayéla est présenté dans sa cellule de prison où il est détenu depuis six mois. Il porte une si longue barbe rongant la plus grande partie de son visage, de longs cheveux crépus complètement ébouriffés. Il est persuadé d'être arrivé à la fin. Prêt à mourir. Il s'attend à être exécuté. Fortement troublé, il tourne et se retourne dans sa cellule avant de s'affaler dans son lit. On peut imaginer son cœur battre au rythme des pas cadencés des soldats dans le couloir précédés des tintinnabulations des clés de la sentinelle approchant de sa porte. Au fur et à mesure que le bruit augmente, son angoisse augmente aussi.

Dans le sixième chapitre, Mayéla dia Mayéla, encore dans sa cellule attend la mort apeuré. Des tintinnabulations approchent. De temps en temps le gardien fait racler ses clés contre les barreaux d'autres cellules. Il se lève, se remet à marcher.

Dans le quatorzième chapitre, Mayéla dia Mayéla toujours en prison entend la clé du « garde chiourne » s'enfoncer dans la serrure. Abattu par la peur, il s'écroule dans son lit. Monologuant, Mayéla dia Mayéla se reconforte et se décide à affronter la mort courageusement. Moïse Adilène, le nouveau commissaire du gouvernement de Marius Mouyabi lui fait visite.

Dans le vingtième chapitre, le garde chiourne arrive pour ouvrir la porte de la cellule. Il cherche à enfoncer la clé dans la serrure. Ce n'est pas la bonne. Il change. Les tintinnabulassions du trousseau de clés qui rythment les derniers instants de la vie du détenu le font sursauter. Le garde trouve enfin la bonne clé.

Tous ces chapitres identiques sont conclus par le chapitre 25 qui leur ressemble, même s'il n'est pas chapeauté par la même image. La clé tourne deux fois. C'est le moment fatidique. Quelques réflexions et souvenirs. Mayéla semble prendre conscience du non sens de son existence. C'est l'absurde. Il n'a eu aucune femme dans sa vie, aucun enfant sinon des amis, des camarades. Il n'a rien possédé, rien acheté d'aussi important : « ...Je m'en vais-je n'ai rien laissé sur cette terre, j'ai écrit un livre politique, les mémoires d'un guérillero mais cela ne restera non plus, ils le brûleront...j'ai commencé une révolution...j'ai essayé...Me suis-je trompé partout ? » (UFMPP : 392). Certitudes et doutes s'enchaînent. Le politicien et son socialisme semblent n'être qu'une parenthèse dans l'histoire du continent africain en général et d'Anzika en particulier. Faire de la politique n'aurait peut-être pas été pour lui un bon choix. Il aurait dû se faire écrivain. Et de cette façon, l'artiste ne mourrait jamais aussi longtemps que le monde existerait : « J'aurai dû devenir...romancier, poète et témoigner de mon temps comme ces conteurs et griots africains qui nous ont légué notre histoire. Au XXI^{ème} siècle, les élèves, les étudiants, auraient gardé une image même floue, même partielle de cette moitié du XX^{ème} siècle... » (392). Sereinement, le condamné à mort au nom de la révolution s'avance vers le poteau d'exécution : « au poteau ! au poteau ! »(394).

Abandonné par le peuple, ses ministres et même les Organisations internationales de défense des droits de l'homme dont les réactions ont été timides, les dirigeants des pays qu'il a eus à soutenir dans leur lutte pour l'émancipation, Mayéla trouve consolation dans le fait qu'il retrouvera bientôt Meeks, Kapinga, le vieux Marobi et le docteur Nkoua de l'autre côté. Se refusant d'obéir à l'ordre du peloton derrière lui, il court, ne se retourne pas pour la regarder. Il reçoit des balles au dos mais se moque de ses bourreaux. Pour lui, la

voie de l'au-delà est déjà ouverte. Il perçoit des arbres, une montagne sur laquelle il veut se tenir afin de dominer le monde et lui crier pourquoi la révolution qu'il a incarnée a échoué. Là-haut, il dansera la révolution aux sons des trompettes d'Armstrong, du saxophone de Bird et de Coltrane, ces Noirs américains qui ont écrit leurs noms sur les pages de l'histoire de la révolution noire aux U.S.A., au son des tam-tams bakongo et yakomas avec Meeks, Marobi, Nkoua, Kapinga, Mandela. Ainsi même mort, sa voix retentira en échos dans le monde (396).

Loin d'être une source de bonheur pour tous, et loin d'être incarné par des véritables dirigeants magnanimes, le socialisme est source de quelques malheurs.

Tout compte fait, l'analyse de la structure actancielle, de l'analogie et de la dérision, de la description, de la mise au point et de la répétition dénote que dans l'œuvre de DONGALA s'opère une véritable démythification aussi bien du socialisme scientifique que du socialisme bantou, anzikais ou africain. En les démythifiant, DONGALA dénote, contrairement aux élites africaines au pouvoir qui les ont choisis comme voies pour le développement de leurs jeunes Etats, que le socialisme scientifique n'était l'idéologie appropriée aux visées de développement et le socialisme à l'africaine non mûri pour cela. L'évocation de cette triste expérience est l'expression du désenchantement de tous les déçus de ces systèmes.

Au terme de la troisième partie de notre travail, nous retiendrons que DONGALA met son écriture au service de l'idéologie en ayant recours à la fois à des procédés de l'esthétique négro africaine et occidentale.

Conclusion

En définitive, l'analyse que nous venons de faire de l'idéologie et l'écriture dans l'œuvre romanesque d'Emmanuel DONGALA s'est fondée sur trois parties structurant notre étude.

Dans la première partie intitulée l'idéologie créatrice d'Emmanuel DONGALA, il était question de mettre en relief les idées qui sous-tendent la création littéraire chez notre auteur.

Le premier chapitre a porté sur les fonctions que le romancier assigne à la littérature. Pour lui, tout écrivain doit écrire pour aider les hommes à comprendre le réel et les conscientiser. Dans cette optique, l'exploration des données paratextuelles révèle son intention de présenter aux lecteurs sa vision du monde sur la réalité africaine en général avant, pendant et après la colonisation. Elle laisse aussi transparaître sa volonté d'évoquer les combats idéologiques qui marquent les différentes étapes de son histoire, afin qu'il prenne conscience de ses différents enjeux : l'idéologie à l'origine de la colonisation ; les idéologies à la base de la lutte contre la colonisation, en l'occurrence le messianisme, le nationalisme, et le socialisme scientifique en vogue à l'instar de la démocratie qui le supplante au début des « années 90 ». Il s'y profile aussi

son dessein de faire la promotion d'une idéologie du renouveau social et politique mondial. Mais DONGALA ne s'intéresse pas seulement au sort des Africains.

Le deuxième chapitre consacré à l'humanisme et à l'universalisme de l'auteur dénote que son idéologie se nourrit aussi des apports de plusieurs auteurs de races et nationalités variées. Par le fait qu'il soit à la croisée de diverses influences, le romancier s'assume comme citoyen du monde, humaniste. Son humanisme débouche sur un universalisme qui justifie son attachement au socialisme scientifique dans le contexte des luttes pour l'émancipation des peuples opprimés par les colonisateurs et impérialistes occidentaux à travers le monde, qu'il se propose d'évoquer dans ses livres. Mais sa pensée politique évolue avec le temps, au regard des réalités nationales et internationales. Son projet littéraire se fonde aussi sur sa volonté de promouvoir le réformisme sur lequel s'étend notre réflexion dans le troisième chapitre. Les différentes idéologies politiques de l'auteur, celle des « années 70 » et celle venant après, influent logiquement sur son idéologie littéraire qui reste engagée.

Engagé, Emmanuel DONGALA aborde de façon critique les problèmes de son temps. Il s'agit des problèmes qui concernent principalement les négro-africains, dans l'environnement négro-africain. Son œuvre apparaît comme un lieu de préoccupations idéologiques très diversifiées. Elle montre la vie politique africaine dans ses aspects même les plus secrets. Effectivement on y prend, avec beaucoup d'honnêteté, la mesure de la dégénérescence des idéologies et la postulation des protagonistes pour la plus grande « authenticité ».

Ainsi, dans la deuxième partie, nous nous sommes employé à dénoter comment cet engagement se manifeste dans ses récits, sur le plan thématique. D'où son intitulé : Emmanuel DONGALA : la vision critique des idéologies et des hommes du pouvoir. Nous y avons réparti les idéologies en deux catégories : les idéologies non politiques et les idéologies politiques.

Quatre chapitres en constituent l'ossature. Le premier a surtout trait à la période précoloniale et à des idéologies non politiques qui la marquent : le

traditionalisme bien de fois associé au libéralisme après l'indépendance et le progressisme. Ici, l'écrivain DONGALA s'emploie -c'est là un des aspects de son combat idéologique- à rétablir la vérité de l'histoire sur la situation du continent. La période d'avant la pénétration coloniale est, dans l'ensemble, perçue par l'auteur comme une période de quiétude et de bonheur tranquille. La société coloniale est une société attachée à ses valeurs en dépit du trouble occasionné par les négriers et Colonisateurs blancs. Le débat idéologique au cœur de la « cité », autour notamment du traditionalisme et du progressisme incarnés, chacun en ce qui le concerne par l'ancienne et nouvelle génération des kongos. Cela témoigne de ce que cette société traditionnelle d'avant l'intrusion coloniale a connu une civilisation magnifique qui a su résoudre les problèmes des individus ainsi que l'a davantage dénoté l'analyse du mythe sacré du feu dans la troisième partie. Ce n'était donc pas une société peuplée par des sauvages, des imbéciles ; un monde baignant dans le noir d'où les Colons et leurs alliés religieux sont venus sortir les Noirs. Cela prouve évidemment que la mission civilisatrice et la nécessité de christianisation du monde noir pour le salut des âmes ne sont que des prétextes invoqués par les Colonisateurs pour justifier leur entreprise. Qu'à cela ne tienne, le peuple noir pourvu d'intelligence prendra ses responsabilités face à cela : il combattra la colonisation jusqu'à sa dernière énergie.

Il nous a paru, de ce fait, logique de consacrer le deuxième chapitre à l'examen des prétextes à la colonisation, la mission civilisatrice et l'évangélisation pour le salut des âmes, de même que la dynamique de la décolonisation. L'idéologie coloniale, il faut le souligner, est faite d'un amalgame du capitalisme, de l'expansionnisme, de la religion chrétienne et du racisme. Les vraies raisons justificatives de la colonisation sont d'ordre économique et politique. Source de dépoétisation de l'Afrique, elle a pour fondement le capitalisme monopoliste et la volonté expansionniste des grandes puissances occidentales. Le capitalisme, en tant que mode d'organisation économique, induit inéluctablement l'exploitation de l'homme par l'homme et un mode de vie à l'occidental, aidé, qu'on le veuille ou non par la religion chrétienne. Le peuple africain n'hésite pas

à les rejeter. Il adhère massivement à la religion africaine, notamment au moutsonpisme et au kimbanguisme. Cette religion révolutionnaire favorise la montée du nationalisme, induit l'option idéologique politique gauchiste chez les jeunes politiciens africains.

Le troisième chapitre traite spécifiquement des idéologies politiques liées à l'indépendance et à l'après-indépendance : le socialisme scientifique, le socialisme africain, le socialisme africain, « la démocratie tout court » et la démocratie africaine.

Le socialisme scientifique, nous l'avons montré, est une idéologie présente dans la quasi-totalité de l'œuvre. Elle prône un pouvoir populaire, un rejet des systèmes d'exploitation, un développement social harmonieux et une totale libération de l'homme de l'obscurantisme : centralisme politique ; lutte contre le néocolonialisme, l'impérialisme, le capitalisme, la social-démocratie et le social-impérialisme ; « guerre » contre la religion et les traditions, même celles qui sont propres à l'Afrique. Cette expérience s'avère décevante dans l'ensemble. Les seuls succès que le socialisme scientifique permet d'enregistrer le sont dans le cadre de la démarche de la libération nationale (quête de l'indépendance). Il faut signifier que les masses, pas vraiment encadrées par les politiciens, ne connaissaient assurément pas grand-chose de cette idéologie au départ. A partir du moment où elles prennent conscience du fait que leur révolution est confisquée, elles se lancent dans une nouvelle révolution. Motivée par cette raison, ladite révolution l'est aussi par des idées nouvelles, notamment celles recommandant vivement l'adoption d'un socialisme à l'africaine. Tout n'est pas mauvais dans le socialisme scientifique. Il s'agit de prendre ce qui y est positif. Son intention humaniste proclamée est louable, mais il s'agit de la concrétiser. Le socialisme africain repose lui aussi sur l'instauration d'un pouvoir populaire et sur la bonne gouvernance ainsi que la lutte contre les systèmes d'exploitation et les antivaleurs pouvant entraver le progrès. Mais il se différencie du premier par le fait qu'il exige le respect des réalités africaines. Cette différence est également perceptible dans la démarche : elle procède à une forte promotion de la

participation des masses, qui y adhèrent considérablement, au développement. Porteur de beaucoup d'espoirs, le socialisme africain occasionne, les deux premières années de son application, le développement du pays et l'amélioration des conditions de vie du peuple. Malheureusement on constate surtout, même si le régime de Mayéla commet quelques erreurs du reste pardonnables, que le visionnaire souffre d'une incompréhension de la part de son peuple qui ne le suit plus dès qu'apparaissent les premières difficultés économiques et sociales occasionnées par l'impérialisme occidental.

Méticuleux observateur de l'histoire, « homme de son temps », le romancier DONGALA, donne largement à lire au lecteur sa vision de l'expérience socialiste en Afrique pour lui faire comprendre que la lutte pour la seconde indépendance n'a pas aboutie, car tous les efforts allant dans ce sens sont supplantés par l'hyper force du capitalisme monopoliste. Celui-ci continue à imposer à l'Afrique qui a du mal à impulser un développement harmonieux au service de ses peuples.

Après avoir expérimenté le socialisme africain, l'Afrique choisit de faire l'expérience de la démocratie sous la pression directe de ses peuples. On part de l'idée de l'instauration d'une démocratie à l'occidentale pour finalement fonder une démocratie à l'africaine qui, en plus du multipartisme, de la liberté d'expression et d'entreprendre puis du choix par le peuple souverain de ses propres dirigeants, exige un mode de gestion des affaires qui tienne compte des valeurs traditionnelles africaines : amour, solidarité primitive, participation collective à la prise des décisions, à la gestion.

Les multiples maux dont souffre la société africaine ont amené DONGALA à porter également un regard critique sur l'élite politique africaine qu'il tient pour principale responsable du chaos socio-économique et politique qui prévaut en Afrique. Ce regard est scruté à la loupe dans le quatrième chapitre intitulé : la classe politique et l'absence d'éthique. En premier lieu ont été analysées les tares de l'élite au pouvoir : l'arrivisme, le carriérisme, le détournement de deniers

publics, la corruption, le trafic d'influence, le snobisme, la mégalomanie et le fétichisme. En second lieu ont été examinées les pratiques électorales auxquelles se livrent habituellement tous les politiciens africains : le dilettantisme, la démagogie, le tribalisme, la fraude et la violence. Notre auteur fustige clairement leurs comportements, leur mode d'exercice du pouvoir, la dictature policière, qui aboutit à la confiscation des droits et libertés et ces différentes pratiques électorales peu orthodoxes qui empêchent le développement.

Emmanuel DONGALA est incontestablement un écrivain engagé.

Dans la troisième partie de l'étude qui a pour titre Emmanuel DONGALA : une écriture au service du combat idéologique, il était question de dénoter comment cet engagement se traduit dans l'écriture. A l'occasion, on a cerné certaines constantes qui se sont dégagées de l'analyse des idéologies.

Nous avons subdivisé ladite partie en quatre chapitres. Le premier a porté sur les techniques narratives. Le romancier emploie plusieurs techniques narratives : la narration à la première personne, la narration à la troisième personne ; l'adoption du héros picaresque, du prisme narratif et du récit en puzzle qui traduisent sa volonté de présenter méticuleusement au public les réalités vécues.

Le deuxième chapitre a été consacré à la langue dongalienne. Le romancier utilise un lexique varié constitué surtout des mots et expressions de la langue espagnole et anglaise ; du petit nègre, du français classique, des néologismes et des congolismes ; pour désigner les idéologies, exprimer les convictions idéologiques de ses personnages comme sa propre idéologie. Au-delà du fait, l'usage de toutes ces langues dénote bien qu'Emmanuel est un métis culturel, qu'il est pour le dialogue des cultures. Les idéologies se lisent dans des phrases explicatives, interrogatives et exclamatives. Il faut aussi noter, à propos de la langue, l'alternance dans ses récits des registres familier, médian et soutenu qui lui permet de se situer au niveau de ses personnages pour exprimer

diverses idées et produire ainsi l'effet du réel. Il y'a chez DONGALA une recherche accrue du style. On y trouve les marques du Nouveau roman dont l'apport se traduit aussi par l'usage, bien de fois, d'un langage impudique qui contribue à dévoiler crument la réalité, participe de l'exhibitionnisme sexuel et de la pornographie souvent inhabituels dans le roman négro africain traditionnel : ce sont les traits du nouveau roman africain, qui traduisent la rupture entre la génération des écrivains du chaos et ses aînés de la négritude. Son langage est aussi teinté d'images tirées de la tradition africaine. Les références à la tradition sont fréquentes : en plus des images et hormis le mythe, nous notons à propos, des proverbes et contes qui agrémentent le discours et véhiculent la sagesse africaine : le roman dongalien est une véritable alchimie de genres. Bien plus, l'écrivain congolais fait usage de diverses tonalités pour traduire leurs émotions, sentiments et impressions qui se dégagent des faits : les tonalités comique, épique, pathétique et tragique. Soucieux de redonner sa place à l'Afrique, de faire entendre sa voix, DONGALA dénonce de façon badine l'attitude des grandes puissances vis-à-vis de cette Afrique qu'on n'a longtemps ignorée dans la recherche des solutions durables aux problèmes du monde. Ce dernier rejette l'unilatéralisme, encourage le multilatéralisme. Toujours pour exprimer les idées, il fait recours à des temps commentatifs et narratifs notamment le présent, le futur et le passé - composé ; l'imparfait, le passé-simple et le plus-que -parfait. Ce qui lui permet de narrer et, en même, de commenter pour mieux faire comprendre quelques aspects des idéologies et leurs implications.

Le romancier ne se contente pas simplement de présenter les idéologies. Il montre qu'elles sont « sublimées », valorisées par ceux qui les portent. C'est ainsi que le troisième chapitre a été consacré aux techniques de mythification et de création des mythes qui en découlent. Nous avons mis en lumière les différentes représentations, images que leurs défenseurs en donnent ou font valoir dans le cadre des oppositions de pensées, des luttes pour le pouvoir, par le biais des procédés bien choisis à ce sujet. Il s'agit notamment du dialogue, de la composition en abyme qui, comme le prisme narratif et le récit en puzzle, est une technique phare du Nouveau roman, de l'énumération, de l'exagération, de la

caricature, du discours et de l'allusion ainsi desdits mythes auxquels s'ajoutent ceux incorporés dans le texte par allusion : le mythe de la supériorité du blanc et de l'infériorité du noir , le mythe messianique bâti autour de Moutsompa et Santu a Tandu le mythe eschatologique et le mythe sacré du feu . Quoiqu'elles soient toutes des tremplins, la plupart de ces idéologies mythifiées présentent plusieurs facettes. D'une part, le traditionalisme, le progressisme, le nationalisme, le messianisme, la démocratie africaine et, dans une certaine mesure, le socialisme scientifique, le socialisme africain paraissent être des facteurs unificateurs, des idéologies humanistes. Dans le même sens, l'idéologie coloniale est considérée comme salvatrice pour les Noirs. D'autre part, on passe ces idéologies, excepté le traditionalisme, pour des facteurs de progrès. Mais l'expérience des options idéologiques politiques nationales se révèle peu reluisante. Aucune d'entre elles ne satisfait durablement les besoins de l'homme qui « vogue » dans un univers sans repères sûrs au point que DONGALA aspire à un retour à un monde aux valeurs sûres, à une société bâtie sur le modèle de la société primitive kongo : quoiqu'elles aient des retombées positives, surtout pour ceux qui les adoptent et s'en servent, l'image véhiculée de chacune d'elle est démentie par les faits que peut constater la majorité. Cela justifie le quatrième chapitre dans lequel nous avons vu comment, par des procédés convenants, nombre de ces idéologies sont démystifiées. Il a été relevé en réalisant l'analyse de la modalité actantielle que le rapport individu-pouvoir et pouvoir-peuple pendant et après l'indépendance est marqué par un conflit d'intérêts, une opposition sur des questions qui fâchent : la terre, l'indépendance, la liberté, etc.

Il y a conflit soit parce qu'ils ne partagent pas la même vision soit parce que le peuple, suite à ce qu'il constate, se fait à l'idée que leurs idéologies sont des impostures. L'analogie, la dérision, la description, la mise au point et la répétition ont laissé voir que l'idéologie coloniale a surtout desservi le continent noir, qu'elle ne l'a pas servi. Le socialisme africain est jugé inconsistant aux yeux de ceux qui la combattent. Pour eux, ce n'est qu'une copie déformée du vrai socialisme, une idéologie rétrograde ou opposée au vrai progrès. Ce socialisme de même que le socialisme scientifique dégénèrent à un stade donné de leur

application. Ils deviennent, à l'instar de l'idéologie colonialiste qui se révèle dans sa vraie nature, des instruments d'oppression masquant une situation intolérable.

Il serait opportun de rappeler que notre préoccupation dans ce travail de recherche consistait à répondre à la question centrale ci-après : quel rapport y a-t-il entre l'idéologie et l'écriture dans l'œuvre romanesque d'Emmanuel DONGALA ?

Après analyse, nous pouvons une fois encore réitérer qu'Emmanuel DONGALA est un écrivain engagé. Ses romans constituent des armes à travers lesquelles il véhicule des idées engagées que son écriture informe fonctionnellement.

Emmanuel DONGALA recourt à la fois aux procédés de l'esthétique occidentale et négro africaine. Il met en exergue « l'esthétique » des métis.

Nous pouvons ainsi confirmer notre hypothèse selon laquelle il existe, chez DONGALA, une étroite relation entre l'idéologie esthétique et l'écriture qui se traduit par le fait que son œuvre romanesque est nourrie d'idées qui transparaissent aussi dans son écriture.

Le débat idéologique mené dans l'œuvre est très intéressant. Quelle idéologie finalement pour le bien-être de l'homme ? Cette question, nous venons de le constater, semble trouver diverses réponses plus ou moins appropriées selon les contextes socio-historiques. Malheureusement la satisfaction qu'elles procurent chaque fois est éphémère. L'Afrique se trouve de ce fait dans une sorte d'impasse. Le désir de l'auteur de retourner au modèle social primitif ne nous paraît pas être la meilleure solution si ce retour doit être complet. Ladite société ne semble pas être un modèle en tous points. D'ailleurs, DONGALA lui-même ne marche pas sur les pas de ses aînés de la négritude qui en ont fait la promotion d'une image idyllique. Il met à nu un certain nombre de contradictions : violences, comportement bien de fois déloyal du « nganga », un de ses piliers, pourtant sensé être un homme intègre, quelques rites sans valeur réelle. A la vérité, les

politiciens se sont déjà largement inspirés de sa réalité pour arriver à fonder le socialisme africain et la démocratie africaine. On a tout essayé. Seule la démocratie africaine n'est pas évaluée dans son application, car elle reste un projet à l'état. C'est pour nous une voix à explorer, bien que toute idéologie et toute politique qu'elle inspire ne manquent pas d'imperfection. Elle conviendrait puisque l'Afrique traditionnelle, dans son mode de fonctionnement. connaît des formes d'organisation démocratiques. L'homme africain s'y retrouverait sans ambages. Son adoption et son application exigent, pour obtenir les résultats escomptés, une probité morale et un grand sens de responsabilité de la part des dirigeants et dirigés.

Index

Les chiffres renvoient aux pages.

Cet index mentionne les noms des auteurs cités directement et indirectement dans l'étude, mis à part Emmanuel DONGALA lui-même.

ACHEBE (40,211)
BAEHLER (6,238)
BARTHES (8, 19, 106,111,116)
BÉJI (262)
BIYAOULA (53)
CHEMAIN (10)
CESAIRE (56)
DEHON (17,209)
DELAFOSSÉ(240)
DIENG (203)
DOSSOU-YOVO (7,8)
ELIADE (200,213)
ELGOSY (159)
FANON (139,176)
FROBENIUS (240)

GASSAMA (135)
GENETTE (107,112,115)
GIDE (42)
GIRARDET (42)
GREVISSE (191,192,197)
HAZOUMÉ (102)
KONE(27)
KOUROUMA(27)
KESTELOOT (2,3,24,53,134,237)
LÉVI-STRAUSS (102)
LEFEBVRE (102)
MALANDA (118,216)
MAKOUTA –MBOUKOU (115,18,136,238)
MALONGA (42,178)
MINEKE (106)
MONENEMBO(20,111)
MOORE (6)
NIOSSOBANTOU (18)
NDOUMAÏ (4,143)
NAUMANN(4,145)
PARAVY (3)
POPOV (6)
POULET (10)
PREVOST (32)
RICOEUR (6)
SEKOU(68)
SOUFFRANT(72,74,211)
STENGERS (211)
SINDA (230)
SENGHOR (2,55)
TRAORE (71,75)
TOURE (79,107)

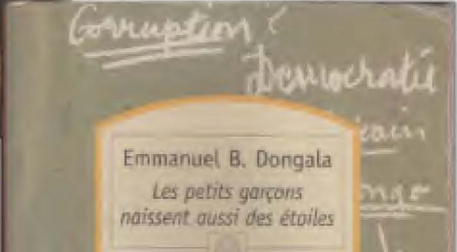
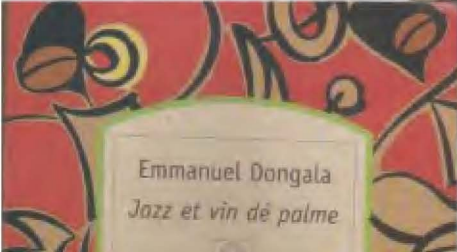
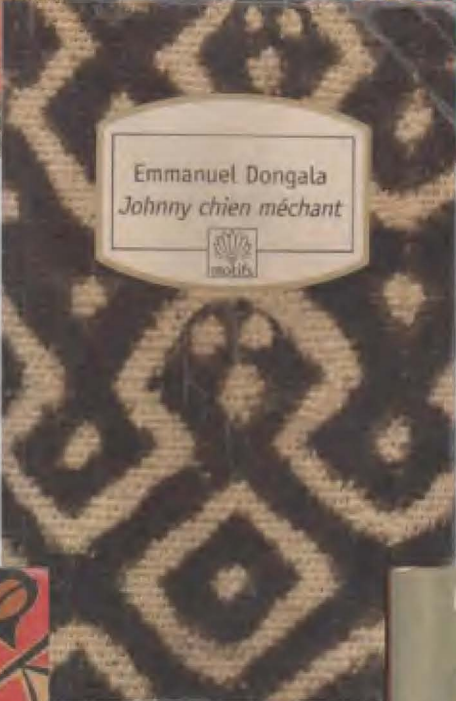
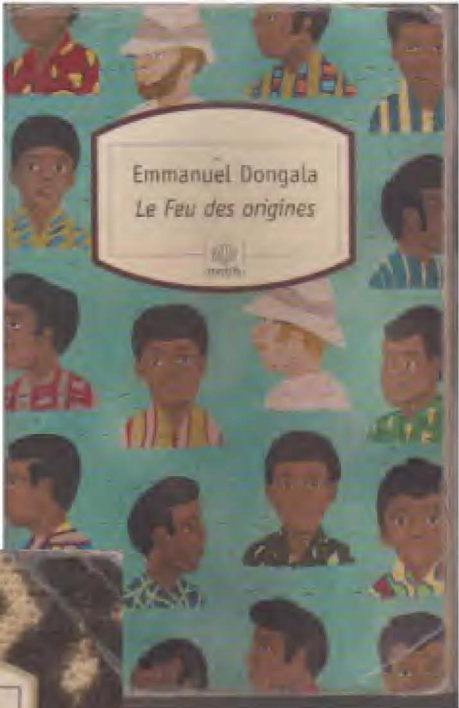
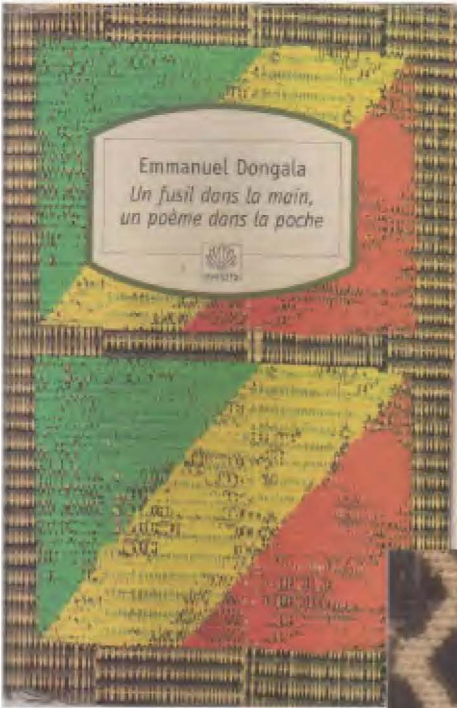
TROLLET-NDIAYE(227)

ZIÉGLER (204,225)

WEINRICH (186).

Annexes

COUVERTURES DES OUVRAGES



Emmanuel, DONGALA : l'homme et l'œuvre

Questions - Réponses

Le 27 février 2008 Emmanuel DONGALA répondait à un questionnaire que nous lui avons soumis via son adresse électronique (edongala@simons-rock.edu).

Emmanuel DONGALA, vous êtes surtout connu comme romancier. Avez - vous des textes poétiques et dramatiques inédits ?

-Oui, j'ai écrit beaucoup de pièces de Théâtre inédites. Lorsque j'étais à Brazzaville, je dirigeais une troupe théâtrale qui s'appelait Le Théâtre de L'Eclair. J'ai écrit des textes qui ont été joués mais jamais publiés. La seule pièce de moi publiée est « *La Femme et le colonel* » qui a été jouée un peu partout en Afrique par le troupe de Eric Mampouya et qui a été jouée en Italie, à Gênes (Teatro di Genoa), deux étés de suite (2006 et 2007) sous le titre « *La dona e il colonelo* ». J'ai publié plusieurs textes de poésie mais j'en ai aussi d'inédits.

J'ai appris sur Internet que vous aviez été fait Chevalier des Lettres et des Arts en France. Qu'en est -il exactement ?

C'est juste une décoration parmi d'autres données par le Ministère français de la Culture . Elle n'a aucune importance.

Comment l'écrivain DONGALA part-il du réel à la fiction ?

Difficile à répondre. Mais je ne pars pas toujours du réel. On peut partir de l'imagination la plus folle pour montrer la réalité. Ma nouvelle « Jazz et vin de palme » par exemple est une science-fiction. Elle part des extraterrestres pour montrer la stupidité des hommes.

Le thème de la politique et avec lui la figure récurrente du dictateur est au cœur même de votre œuvre. Avez-vous fait, ne serait-ce que pendant un temps donné de la politique politicienne ?(Vous paraissez maîtriser le sujet).

Pas du tout. Je n'ai même pas été conseiller d'un homme politique. C'est peut-être pour cela que je peux parler des politiciens en toute liberté et acuité car je les examine comme un entomologiste regarde les insectes à la loupe.

Mme Lilyan KESTELOOT avec qui je discute souvent de vous me fait remarquer que vous faites partie de la génération des écrivains novateurs africains, celle qu'elle dénomme « Les écrivains du chaos »(du moins par rapport à vos quatre dernières publications).Qu'elle est votre conception actuelle de l'engagement en Afrique ?

Au départ, l'engagement était une idéologie .Tout écrivain africain ou du Tiers-monde devait être engagé. Ce n'est plus le cas. Si je suis engagé, c'est un engagement personnel face aux problèmes du temps présent (société civile, démocratie, Sida...) et non pas un engagement idéologique ou politique qui serait un carcan.

Quel bilan faites-vous des années d'expérience socialiste en Afrique ?

Il n'y a qu'à lire « Jazz et vin de palme » et « Les petits garçons naissent aussi des étoiles » pour savoir ce que j'en pense.

J'ai fortement été impressionné par votre « badinage expressif » lorsque j'ai lu pour la première fois *Jazz et vin de palme*. Il y est évoqué l'invasion de la terre par des extraterrestres. Aucune puissance occidentale (même pas les grands rivaux américains et russes) ne parviendra à y remédier. Etonnant ! La solution viendra de l'Afrique. Mais le président sud-africain disparaîtra mystérieusement. Lorsqu'on tient compte du contexte de parution du texte marqué par l'Apartheid et la guerre froide même si d'aucuns parlent de dégel dans les relations internationales, on est fondé de croire que vous mettez en question l'ordre mondial du moment. Vous semblez augurer un nouvel ordre mondial où l'Afrique allait avoir voix au chapitre, où elle devrait être considérée par ses interlocuteurs comme un partenaire sérieux à respecter, mais également une Afrique débarrassée de ses vieux démons. Qu'en dites-vous ?

Notre combat-celui d'autres écrivains et moi -a toujours été de redonner sa place à l'Afrique, de faire entendre sa voix. Même les pères fondateurs de notre littérature, la génération de la Négritude, s'y attelaient déjà même si c'était sous une forme plus idéologique que la nôtre.

8. *Le Feu des Origines*. Pourquoi ce titre ? Que vouliez-vous suggérer à travers celui-ci ?

La quête du premier matin du monde, du temps où nous le péché n'existait pas et où nous étions un avec le cosmos (Trop philosophique n'est-ce pas ?)

Mandala Mankunku, Ma ngudi la Sainte et Moutsompa qui réapparaît dans *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* sont-ils des personnages historiques réels ?

Oui ,mais des personnages retravaillés par l'imaginaire de l'écrivain.

L'histoire de nganga Mankunku, Ma ngudi et Moutsompa est-elle tirée de la tradition kongo ? N'est-ce pas des mythes Kongos que vous avez travaillés à votre manière ? Si oui, la relation entre ces mythes et l'histoire du « Kongo au Congo indépendant » est-elle effective ? Et compte tenu de ses savoirs, Mankunku est un savant traditionnel. Aviez-vous l'intention de « balayer d'un revers de la main » la théorie de la table rase combattue par les écrivains de la Négritude ?

J'ai puisé dans le mythe Kongo bien sûr, mais je n'en tire aucune conclusion quant au Congo actuel. Le Congo actuel n'est pas le royaume kongo. Le Congo actuel est une fabrication de la colonisation où des peuples divers doivent apprendre à vivre ensemble, à s'aimer, à coopérer pour former une nation viable au 21^e siècle.

Quel est votre projet littéraire ?

Je travaille sur un roman que j'espère bientôt terminer.

MOTS PLURIELS

No 24. juin 2003.

<http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2403ed3.html>

A L'ECOUTE D'EMMANUEL DONGALA

© Emmanuel Dongala et Eloïse
Brezault

A propos de *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* et autres romans

Un entretien avec Emmanuel DONGALA

Réalisé par Eloïse BREZAULT

Paris III (Sorbonne Nouvelle)

Cet échange a eu lieu à New York en 2001.



Emmanuel DONGALA est né en 1941, de père congolais et de mère centrafricaine. Il est aujourd'hui professeur de chimie à Bard College dans l'état de New York et de littérature africaine francophone à Simon's Rock College, dans le Massachusetts. Il a publié cinq ouvrages : **Un Fusil dans la main, un poème dans la poche** (roman, 1973), **Jazz et vin de palme** (nouvelles, 1982), **Le Feu des origines** (roman, 1987), **Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles** (roman, 1988), et **Johnny Chien Méchant** (roman, 2002).

Email: [\[edongala@simons-rock.edu\]](mailto:edongala@simons-rock.edu)

Quand cet entretien a été réalisé à New York, Emmanuel DONGALA était en train d'écrire **Johnny Chien Méchant** (publié en 2002 par Le Serpent à plumes). Nous n'avons donc pas pu interroger l'auteur sur ce roman en gestation mais ses propos éclairent néanmoins ce nouvel ouvrage d'un jour intéressant. **Johnny Chien Méchant** reprend plusieurs thèmes évoqués par l'auteur dans ses romans précédents : l'enfance, la relation au savoir et le questionnement de l'Histoire. Il ouvre aussi de nouvelles pistes: la présence des enfants-soldats au sein des guerres civiles, le rôle de l'action humanitaire en Afrique etc.. Comparé à **Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles**, le ton de **Johnny Chien Méchant** a changé : l'humour - véhiculé par la naïveté de Matapari - s'est envolé au profit d'une vision beaucoup plus austère. Toutefois, dans un continent victime de guerres civiles dont personne ne comprend le sens, l'avenir appartient à ceux et celles qui, comme la jeune Laokolé, triomphent de l'adversité grâce à une force de caractère exemplaire et affirment leur humanité au coeur même d'une société en proie aux massacres et à l'arbitraire.

On retrouve un narrateur-enfant dans plusieurs romans contemporains : "Allah n'est pas obligé" d'Ahmadou Kourouma, "L'aîné des orphelins" de Tierno Monémbo...

Oui, c'est assez curieux... Ce regard de l'enfant arrive de manière assez subite et au même moment dans la littérature africaine contemporaine.

Vous-même, pourquoi avez-vous choisi de raconter "Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles" par l'intermédiaire d'un enfant ?

Je voulais raconter les problèmes que connaissait l'Afrique, à l'époque où j'écrivais, à savoir la dictature, la corruption... Or je me suis rendu compte que ces thèmes avaient déjà été traités dans de nombreux romans comme ceux d'Ahmadou KOUROUMA, de Tierno MONENEMBO, de Sony LABOU-TANSI... Comment donc renouveler ces sujets et les traiter différemment? J'ai donc choisi l'astuce de faire raconter les faits par un petit garçon, Matapari, qui a un regard

neuf et amusant sur la situation de son pays ... On a déjà beaucoup écrit sur les corruptions et les dictatures... En utilisant le regard de Matapari, j'essayais donc de renouveler le thème en lui apportant une certaine fraîcheur.

Matapari est un troisième enfant qui vient au monde un jour après ses frères jumeaux ; il est presque oublié dans le ventre de sa mère...

Oui, Matapari, c'est le gars qu'on n'attendait pas. J'ai pris les jumeaux car dans ma société, la place des jumeaux est bien codifiée : ils ont des noms particuliers... Mais le troisième enfant n'est pas prévu. Peut-être parce que cela n'arrive pas souvent ! En choisissant cet enfant inattendu, qui n'a pas sa place dans le monde, je trouvais que c'était un bon point de départ pour commencer mon récit.

De plus, Matapari naît le jour de la fête nationale et du vingtième anniversaire du jour de l'indépendance du pays. Serait-il également le symbole d'un monde qui finit - celui des indépendances - pour entrer dans celui des dictatures ?

J'ai choisi le vingtième anniversaire de l'indépendance pour faire l'impasse sur tout ce qui s'est passé au Congo avant cette date car je ne voulais pas revenir sur la lutte anti-coloniale ou les Indépendances... Cela avait déjà été dit... Par contre, ces thèmes filtrent un peu à travers ce que l'oncle Boula-Boula et le grand-père racontent à Matapari. Mais l'enfant est au-delà de ces combats. Il est né bien après ! Matapari appartient au monde moderne de l'Internet et de la télévision.

Matapari a été élevé aux séries télévisées américaines et japonaises! Un monde que l'on n'a pas l'habitude de voir dans les romans africains.

Oui, c'est vrai... Et pourtant, en Afrique, les enfants connaissent tous ces films grâce aux clubs vidéos qui remplacent les cinémas. Ils ont vus tous les films de karaté ou d'action comme "Rambo" et bien d'autres...*(Rires)* C'est vraiment une culture bien présente là-bas ! Les gens, y compris les enfants, ont tellement "intériorisé", comme disent les sociologues, cette culture importée par les médias

que lorsque nous avons eu une guerre civile au Congo, les différentes factions qui se battaient avaient des noms comme Ninja, Cobra, etc.

Dans "Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles", vous dressez en effet un portrait de la société africaine contemporaine, mais à la naissance de Matapari, sont présents le vieux prêtre arrivé tout droit de l'ère coloniale, le marabout et la guérisseuse Mama Kossa. Est-ce aussi cela le monde moderne : le marabout, la guérisseuse, le prêtre qui viennent côtoyer Internet et les ordinateurs ?

Oui, c'est le monde dans lequel les Africains vivent. Et c'est tellement vrai que, quand il y avait le Marxisme au Congo - ce qu'ils appelaient le Socialisme scientifique - officiellement, on ne croyait pas aux ancêtres, on était athée. Mais quand il y avait des nominations au bureau politique du parti, ces mêmes dirigeants allaient consulter le soir des féticheurs pour que leur nom se retrouve sur la liste ! (*Rires*) On vit donc dans un monde syncrétique de la science et de l'irrationnel... ça n'a pas changé !

A un moment donné, Matapari se promène dans les rêves d'autrui... Il peut même les modifier. Et ce passage m'a fait penser au *spirit-child* Azaro dans le roman de Ben Okri, "The famished Road". Dans l'œuvre de Ben Okri le "merveilleux" est constamment présent, le monde des ancêtres et celui des vivants sont toujours en relation. Dans votre roman, l'épisode des rêves est le seul moment où le merveilleux transparaît : Matapari pourra même détourner les rêves de ses frères (p.47-48). Mais c'est un moment très bref car le don de Matapari s'arrêtera là. Il redevient bien vite un enfant comme tous les autres. On a l'impression que vous n'avez pas voulu continuer sur cette voie...

C'est absolument juste ce que vous dites là. Je ne voulais pas continuer dans cette voie. Je préférais rester dans ce monde de la modernité, des médias et de l'Internet. Mais j'ai introduit cet épisode des rêves pour montrer que l'enfant avait des visions, qu'il pouvait voir des choses que les autres ne voyaient pas, qu'il avait donc un regard particulier.

Votre roman "Le Feu des Origines" s'inscrivait dans le contexte du mythe et "Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles" semble s'en éloigner. Y a-t-il toutefois un rapport entre ces deux romans ? Serait-ce les deux pans d'un diptyque ?

Oui, ces deux livres sont liés en ce sens qu'ils développent une recherche de la connaissance et une lecture profonde de l'univers qui nous entoure, bien que cette lecture soit beaucoup plus scientifique et moderne dans **Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles**, **Le Feu des Origines** propose une lecture plus cosmique, plus holistique, plus mystique du monde, malgré la rencontre finale de Mankunku et du physicien. Matapari est dans la tradition du physicien, du chimiste ; Mankunku a choisi une autre voie ! Mais ces deux livres cherchent à sonder les mystères de l'homme et de l'univers.

Est-ce que l'écoute d'un monde non-visible représente une réaction aux discours politiques du « socialisme scientifique » qui prônent la raison à outrance, sans véritablement comprendre le monde ?

Ces discours politiques n'écoutent pas le monde, ils sont tout à fait artificiels alors que la réalité du monde, c'est tout ce qui entoure Matapari. Dans **Jazz et vin de palme**, une de mes nouvelles parle de la déchéance d'un homme du parti : ce dernier conclut son récit par l'idée que l'Afrique a ses mystères et qu'on ne peut pas tout expliquer...

A l'opposé, le personnage du père dans "Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles" est le type même de l'homme qui s'en remet toujours à la science pour toutes sortes d'explications.

Oui, et à un moment donné, quand le père est libéré de prison et qu'il retrouve sa famille, il se jette immédiatement dans des revues scientifiques car on vient de résoudre le Théorème de Fermat. Et à ce moment-là, Matapari se demande si son père n'exagère pas un peu trop : « Est-ce qu'il n'y aurait que cette vie de l'esprit qui compte à ses yeux ? ». Le père en fait quelque fois trop, il oublie l'humanité autour de lui.

Pourquoi cette importance du Théorème de Fermat dans le roman ?

Parce que c'était une question qui a beaucoup importé aux scientifiques et aux mathématiciens pendant 200 ou 300 ans et que cette énigme très importante venait tout juste d'être résolue au moment où j'écrivais le livre. Le grand-père dit à son petit-fils : « Essaie de découvrir ce qui se cache derrière l'univers ». Le père, lui, essaie de percer les mystères de l'univers à sa manière en utilisant le théorème de Fermat.

Le père de Matapari, malgré ses allures de savant fou, est un des seuls personnages du roman à rester intègre face à la mise en place de la dictature. D'un côté, il est obnubilé par des problèmes scientifiques qui n'ont pas grand rapport avec la vie de tous les jours (comme cette résolution du Théorème de Fermat) mais de l'autre, il ne cesse de combattre pour que son pays soit libre Serait-ce pour vous l'exemple d'un nouvel homme africain ou même de l'Homme tout court ?

Le père de Matapari est pour moi l'image de ce que doit être l'homme tout court. C'est comme cela qu'on devrait être, mais la réalité, c'est Boula-Boula qui l'incarne. Les gens qui réussissent dans ce monde sont comme Boula-Boula et non comme le père de Matapari. Si on me demandait : « Qui, dans ce roman, devrait être un modèle pour Matapari ? », je ne sais pas quelle serait la réponse ! S'il faut réussir dans le monde tel qu'il est, c'est peut-être sur Boula-Boula que Matapari devrait prendre exemple. Mais s'il s'agit d'un monde idéal tel que moi je le rêve, je dirais que le modèle serait le père. Malheureusement, le monde est plein de Boula-Boula et ce sont eux qui réussissent ! (*Rires*)

Mais il y a des Boula-Boula qui atteignent des sommets de bêtises quand ils parlent aux gens...

Absolument, mais d'un autre côté, ils savent toujours rebondir, ils sont toujours là où il faut, ils s'en sortent toujours. Et c'est comme cela que fonctionnent beaucoup de politiciens en Afrique.

Boula-Boula serait-il aussi emblématique d'une certaine altération d'un discours politique qui ne veut plus rien dire ?

Oui, il incarne tout cela. C'est cela la réalité de ces hommes politiques : ils brassent du vide mais ils font marcher le monde, ils font marcher l'Afrique, malheureusement ! C'est pour cela que je pense que des gens comme Boula-Boula sont hélas très réalistes.

Mais vous en parlez avec humour : plusieurs passages sont particulièrement savoureux comme l'épisode du guerrier qui vient combattre l'impérialisme (p.118-119) ou le procès de Boula-Boula, mascarade politique à la limite de l'absurde (p.162...).

Avec l'humour, on peut dire beaucoup de choses qu'on ne pourrait pas dire autrement. Et surtout, les personnes qui ne vous auraient pas écouté ou lu, vous écouteront si vous y mettez un peu d'humour. Même les gens dont on se moque au départ vont écouter ce que vous dites parce que c'est drôle, bien qu'après ils se rendent compte de ce qui a été dit ! Et cela peut les faire réfléchir. Alors que si l'on écrit de manière beaucoup plus directe, ces mêmes personnes repousseront la critique sans l'avoir écoutée. Je pense que l'humour est très efficace. J'ai toujours à l'esprit un dicton des Noirs-Américains qui dit : "Nous rions pour ne pas pleurer". L'humour permet une mise à distance de la réalité, un certain décalage. On ne se prend pas au sérieux, tout en disant des choses sérieuses.

L'avantage d'avoir choisi le regard de l'enfant, c'est l'humour qui découle tout naturellement de l'écart entre son regard et le nôtre. Je n'ai pas eu d'efforts à faire, par exemple, pour raconter la scène où Matapari est sous le lit et prend son oncle en flagrant délit d'adultère. Ce qu'il voit est tout à fait normal, il raconte la scène au premier degré mais nous, adultes, nous comprenons tout autre chose !

Pas d'humour par contre lorsque vous évoquez la thématique des procès, un thème auquel vous revenez d'ailleurs dans tous vos livres : Après le procès de Mayéla dans "Un fusil dans la main, un poème dans la poche", le procès de Mankunku dans "Le feu des origines", le procès du père Likibi dans une

nouvelle de "Jazz et vin de palme", on assiste au procès de Boula-Boula dans votre dernier roman...

Je viens d'un pays, le Congo, où malheureusement on a fait beaucoup de mal à des gens innocents - on les a fusillés - à partir de procès truqués. Cela m'a tellement traumatisé que je l'ai écrit dans mes livres. Mais maintenant, je crois que je m'en suis enfin débarrassé. Je ne ferais plus de procès dans mes romans !
(Rires) Je me souviens d'un pauvre chauffeur de taxi qui passait au mauvais endroit, au mauvais moment (pendant un coup d'état) : il a été arrêté parce qu'il transportait un homme, apparemment impliqué dans le coup d'état. Or il ne connaissait cette personne ni d'Eve ni d'Adam et pourtant il a été fusillé. Cela m'a beaucoup marqué.

A travers ces procès, vous fustigez donc une certaine parole politique au service d'un pouvoir autoritaire.

Oui, je critique cette manière très autoritaire et très fausse de s'exprimer.

Dans votre premier roman, "Un Fusil dans la main un poème dans la poche", vous écrivez : "*Mayéla dia Mayéla (...) croyait à la parole. (...) La parole n'était-elle pas un don, un souffle réservé aux seuls privilégiés ?*" (p.13) Mais c'est cette même parole qui condamnera Mayéla à la mort. La parole politique est-elle toujours vouée à l'échec ?

Il y a eu un moment en Afrique où la parole était très importante. Rien que la prise de parole avait énormément de poids. C'est elle qui a permis à la lutte anti-colonialiste de démarrer. Avoir la liberté de parole a été une grande conquête ! C'est ce dont ont parlé les premières générations d'écrivains africains. Chinua ACHEBE me disait l'autre jour que s'il a commencé à écrire, c'est en réaction contre une certaine littérature anglo-saxonne qui, à l'époque, parlait de sa société à sa place. Ça l'avait beaucoup choqué. C'était l'époque des LUMUMBA et de ceux qui ont libéré les Africains en reconquérant la parole. De nos jours, je pense que les écrivains doivent passer à autre chose.

Abdourahman WABERI qui me disait, à ce sujet, que maintenant la nouveauté dans la littérature africaine, c'était que l'écrivain n'était plus représentatif d'un pays, qu'il n'était plus rattaché à la seule politique, mais qu'il parlait de lui-même en ayant son propre discours sur le monde. Qu'est-ce que vous en pensez ?

J'adhère absolument à ce point de vue. Il y avait avant une littérature de combat, de l'engagement, une littérature politique. Maintenant, l'écrivain n'écrit même plus pour le "peuple" comme il pouvait le dire avant (*Rire*)! Qu'est-ce que le peuple maintenant ? L'écrivain parle en son nom. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il va ignorer les problèmes politiques ou sociaux. Non, ce n'est pas vrai car nous vivons dans une société politique. Et c'est à chaque écrivain de voir ce qu'il peut faire.

Henri LOPES, par exemple, ne veut même pas qu'on dise qu'il est écrivain africain, il se considère comme écrivain, un point c'est tout. Moi, je serais plutôt dans la thèse opposée en disant que je suis un écrivain africain. J'écris à partir de l'Afrique et si ce que j'écris à partir de cette même Afrique est digne d'un écrivain, cela va transcender justement mon point de départ ! **Le Feu des Origines** a été traduit en japonais, en danois, en espagnol, en norvégien tandis que **Les Petits Garçons...** va sortir incessamment en hébreu et en thaï - ce que je n'aurais jamais cru possible ! (*Rires*) Si un éditeur a pris la peine d'acheter les droits et de traduire le roman, c'est que cela peut parler à d'autres sociétés. On écrit par rapport à soi et on ne représente plus un peuple. C'est la grande différence avec le passé !

Dans "Le Feu des origines", vous écrivez : "un peuple ne peut pas vivre sans mémoire" (p.50). Face à cette affirmation, Mankunku veut perpétuer le savoir de son "vieux mentor" (Lukeni) et tenter d'"inventer quelque chose, un code, des signes" (p.50), Mankunku serait-il cet écrivain de la mémoire collective ?

Dans les sociétés occidentales où l'écriture est là depuis longtemps, on a un magasin où l'on peut puiser et regarder le passé. Chez nous, c'était la mémoire, la parole, l'oralité jusqu'à récemment. L'histoire de Mankunku se passe au temps de la colonisation où la mémoire collective est importante : c'est cela qui fait vivre tout

un peuple, même si quelque fois cette mémoire est inventée, truquée, tronquée... Tous les peuples ont et inventent une mémoire collective à partir de laquelle ils se définissent.

Est-ce à dire que l'écrivain a un « devoir de mémoire » ?

Je ne crois pas. Un écrivain n'est ni un historien, ni un journaliste. Il crée une réalité et s'il le fait bien les gens s'y retrouveront. Mais je ne pense pas qu'il ait un devoir de mémoire.

N'a-t-on pas le devoir de montrer à nos enfants comment faire pour ne pas reproduire les vieux modèles ?

Oui, une des tâches de l'écrivain, c'est de mettre en exergue, d'éclairer les zones d'ombre que les gens ne verraient pas... Mais encore une fois, ce n'est pas un travail d'historien. Certains pensent que l'Histoire nous montre comment ne pas refaire les mêmes erreurs que par le passé. Je ne le pense pas, je ne crois pas que l'Histoire nous enseigne quoi que ce soit dans ce sens-là car l'Histoire arrive à des circonstances précises. Il n'y a jamais deux moments historiques identiques. L'Histoire nous dit simplement qu'il y a toujours eu plusieurs choix. C'est la leçon que nous pouvons tirer de tout cela. Et l'écrivain, en mettant en évidence des choses qui sont cachées, peut aider à une prise de conscience, non parce qu'il le fait délibérément mais parce qu'il crée une réalité imaginaire qui peut aider à la compréhension du monde réel.

Certes, mais la littérature peut entretenir des rapports étroits avec l'Histoire. Pensons notamment aux romans qui sont sortis sur le Rwanda et qui posent le problème des rapports fiction/Histoire. Boubacar Boris Diop disait à ce sujet que l'imaginaire l'avait amené dans "Le cavalier et son ombre", à dire des bêtises sur le Rwanda et que maintenant il préférerait se méfier de l'imaginaire et faire une littérature qui soit plus de l'ordre du témoignage.

Je crois que c'est un choix. Pour ma part, c'est l'inverse qui se passe. Je pars de la réalité autour de moi et je crée mon imaginaire. Je lisais des réflexions très

intéressantes d'un homme de théâtre anglais, Edward BOND, qui disait que c'est l'imaginaire qui crée l'humanité et cet imaginaire est la cinquième dimension - il y a les trois dimensions de l'espace, une quatrième dimension qui est le temps et c'est l'imaginaire, cette cinquième dimension, qui crée l'humanité : seul l'homme peut dire que quelque chose est inhumain, en référence à son imaginaire, ce qui n'est pas le cas du chien qui par exemple ne peut pas dire que quelque chose est "anti-chien" car il n'a pas cet imaginaire qui le définit comme il définit le monde des humains !¹ Le roman sur lequel je travaille actuellement englobe un peu tout ce qui se passe en Afrique actuellement comme le Rwanda ou la guerre civile au Congo. Mais ce n'est pas un témoignage, sinon je ferais un essai ! Le roman, pour moi, c'est la fiction, c'est l'imaginaire...

Alors, pensez-vous que la parole, et par là l'écriture et le roman ont un pouvoir quelconque dans le monde actuel ?

Oui et non ! (*Rires*)

Oui parce que la parole a ébranlé les grands empires, elle a créé ces petites fissures qui ont grandi, peu à peu, pour laisser la liberté s'engouffrer. Donc la parole a été importante et elle l'est toujours dans les dictatures, elle permet de témoigner (*Rires*) comme on le disait tout à l'heure !

Mais il arrive un moment où la parole ne veut plus rien dire, ce qui est parfois le cas dans les sociétés occidentales, comme aux Etats-Unis par exemple : la parole n'a plus de poids. C'est un peu le problème auquel nous faisons face maintenant en Afrique. Avant les années 1990, sous les dictatures, il suffisait d'écrire quelque chose sur ou en réaction contre le pouvoir pour devenir célèbre. Maintenant que la parole est libre, on peut dire n'importe quoi... Le métier d'écrivain devient donc plus difficile et par là même plus intéressant car l'écrivain doit mettre du poids dans les mots qu'il utilise.

¹Edward BOND, "Quand les fictions ont la force de la réalité. *L'humanité, l'imagination et la cinquième dimension*" in *Le Monde diplomatique*, Janvier 2001, pp.26-27.

Pourquoi écrivez-vous ?

C'est une question difficile ! (*Rires*) La première réponse qui me vient à l'esprit, c'est que j'aime écrire. Quand des gens viennent me voir en me disant qu'ils ont eu plaisir à lire mes textes, je suis content car j'ai permis à ces personnes de saisir un peu mieux le sens de la vie et de l'apprécier un peu plus. J'ai l'impression d'avoir contribué, à mon modeste niveau, à faire quelque chose qui peut toucher d'autres personnes. Ce ne sont pas de grands projets de transformation du monde ! (*Rires*) Donner à certains l'envie de vivre et de mieux saisir ce qu'il y a autour de nous !!! Oui, voilà pourquoi j'écris...C'est une toute petite ambition, mais déjà très difficile à réaliser.

Un projet plus modeste que celui de Mayéla dans "Un poème dans la main, un fusil dans la poche" ...

Un projet qui correspond aussi à mon évolution personnelle. Dans les années 1960, on croyait que l'Histoire était de notre côté, que nous allions changer le monde : l'écriture était un combat, la plume une arme. C'est ce que je croyais ! Et cette vision un peu simpliste et manichéenne du monde transpire dans ce roman. En regardant ce qui se passe 20 ans après, je suis un peu surpris par la naïveté que j'avais, mais cela fait partie de l'Histoire ! Et en fait, je crois que c'est cela le danger de l'écrivain : un roman vieillit s'il y a trop de choses actuelles et politiques. Mais j'ai beaucoup appris avec ce livre ! C'était un premier roman où je voulais tout mettre : c'était une époque où le fond de l'air était rouge de révolution ! Ce roman a eu beaucoup de succès auprès des jeunes : au Katanga, les guerriers qui combattaient Mobutu dans les maquis lisaient ce livre, ils se demandaient si j'avais été moi aussi dans un maquis. Or je ne sais même pas tenir un fusil ! (*Rires*) Ce livre a inspiré des gens ! C'est le pouvoir insoupçonné de l'écriture. Philip Roth m'a dit un jour en parlant du Journal d'Anne Frank : "on ne sait pas ce que peut faire l'écriture ; qui aurait pensé que le journal qu'Anne Frank écrivait pendant la guerre aurait un tel échos ?" Voilà pourquoi j'écris, pour ce pouvoir insoupçonné de l'écriture.

Quelle place accordez-vous à l'intellectuel africain ? Tierno Monémbo disait à ce sujet : "*les intellectuels africains sont des sous-produits occidentaux, ils sont complètement impuissants devant leur propre réalité.*" Et Tierno Monémbo brosse un portrait peu flatteur de ces hommes, dans "Les Crapauds-brousse", par exemple. Dans votre dernier livre, le père de Matapari est une sorte d'intellectuel qui, par contre, ne semble pas à côté des réalités de son pays.

Moi aussi j'étais de l'avis de Tierno MONENEMBO et maintenant je commence à changer d'opinion. Qui sont donc les intellectuels africains ? Mais c'est nous tous! (*Rires*), c'est moi, c'est Tierno! Nous nous déchargeons de nos responsabilités en disant : "les autres, ces intellectuels africains..." Je commence à prendre un peu de recul par rapport à cette idée : il faut des intellectuels africains. Mais dans le même temps, il faut que ces intellectuels africains prennent la mesure des choses, qu'ils prennent leurs responsabilités. Il est vrai que les intellectuels ont pu être "*des sous-produits occidentaux*" parce que dans leur propre pays, ils ne font rien et dès qu'ils en ont les moyens, ils s'en vont. La preuve, c'est que je suis à New York ! (*Rires*) Les intellectuels africains, c'est nous tous.

Pour prendre mon cas - qui n'a rien d'exemplaire, c'est plutôt anecdotique au contraire ! - je suis l'un des premiers étudiants africains à être venu étudier aux Etats-Unis. Des cinq étudiants d'Afrique francophone à venir aux Etats-Unis, j'ai été le seul à rentrer au Congo. J'ai étudié aux Etats-Unis et j'ai travaillé en France où j'aurais pu rester également, mais j'ai préféré repartir au Congo. J'ai fait toute ma carrière là-bas et je ne suis parti qu'en 1997 pour des raisons vraiment de peur physique d'être tué ! J'ai donc essayé. Je ne suis pas heureux à 100% d'être ici car j'ai choisi la solution facile, j'ai eu la chance de pouvoir partir, mais que dire des dizaines de milliers d'enfants qui sont là-bas, sans pouvoir sortir. Il faut bien faire quelque chose sur place, et qui va le faire, si ce ne sont ces intellectuels africains dont on dit tant de mal.

Je crois que nous, qui nous croyons supérieurs aux autres intellectuels africains, nous avons été trop durs. Nous sommes tous dans le même bateau, il y a des

choses qu'on peut faire ensemble, au lieu de crier "Haro, haro", ce que nous avons fait jusqu'ici ! Cela ne résout rien. Un écrivain du Nigeria, Femi OSOFISAN, disait dans une interview à la BBC : "le plus grand problème pour moi, c'est l'isolement ! Je suis seul dans mon pays... Avec qui discuter ? Tous mes amis intellectuels sont partis aux Etats-Unis ou en Angleterre ! C'est le vide !" C'est vrai que certains intellectuels sont comme cela, mais en même temps, c'est trop facile d'en rester là. Qu'est-ce qu'un intellectuel ? Les écrivains sont des intellectuels, on appelle intellectuels les hommes politiques... bref, tout cela est vaste et compliqué ! les hommes politiques, on les appelle des intellectuels, les professeurs sont des intellectuels. Bref, tout cela est vaste et compliqué !

Vous êtes aujourd'hui un écrivain de l'exil. Est-ce que le fait de vivre hors de votre pays modifie votre rapport à la réalité de ce même pays dans votre écriture ?

Je n'avais pas écrit en exil, jusqu'à présent... Et c'est maintenant, véritablement, que je suis en train de travailler mon premier roman en exil. Je me rends compte qu'il y a des problèmes : je me suis toujours dit qu'un écrivain peut écrire partout car c'est l'imagination qui travaille ; or j'avais toujours écrit mes livres pendant que je vivais en Afrique. C'est la première fois où j'écris un roman hors de l'Afrique et, je me rends compte qu'il me manque quelque chose... L'atmosphère... Tout est dans mon imagination, alors qu'en Afrique, je sortais de mon imagination et j'allais dans le réel - et l'un renforçait l'autre ! Ici, aux Etats-Unis, je dois dépendre entièrement de mon imagination et c'est la première fois que cela m'arrive. La présence physique en Afrique m'apportait effectivement quelque chose... C'est ma première expérience d'écrivain hors de mon pays ! (*Rires*)

Bibliographie

I. Romans d'Emmanuel DONGALA

Un Fusil dans la main, un poème dans la poche. 1973, 2003, Paris : Groupe Privat/Le Rocher/Motifs n°189, 3^e éd., 2005, 395 p.

Jazz et vin de palme. 1982, 1996. Paris : le Rocher Privat/ Le Serpent à Plumes/Motifs n°39, 3^e éd., 2005,205p.

*Le Feu des Origines.*1987, 2001. Monaco :Alphée/Le serpent à plumes/Motifs n°139, 3^e éd., 2004, 324 p.

Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles. 1998. Paris : Le Serpent à plumes/ Motifs n°112, 2^e éd., 2000, 396 p.

Johnny Chien Méchant. Paris : Groupe Privat/Le Rocher/Motifs n°211, 2^e éd., 2007, 456 p.

II. Articles d'Emmanuel DONGALA

« *Coucou, revoilà les tirailleurs sénégalais* ». *Peuples noirs, Peuples africains* 5, 1978, pp. 51-59

« *Littérature et société : ce que je pense* ». *Peuples noirs, Peuples africains* 9, 1979, pp.56-64

« *D'une lune à l'autre, un éternel commencement* ». *Croissance* 428, 1999, pp.24-26.

III. Etudes consacrées aux publications d'Emmanuel DONGALA

III .1.Articles

BESTMAN, Martin. « Structure narrative et aventure révolutionnaire dans *Un Fusil dans la main, un poème ans la poche* ». *Peuples noirs, Peuples africains* 30, 1982, 138-58 ; 31, 1983, pp.79.85

CHEMAIN, Arlette. « *Une écriture plusieurs fois renouvelée : Emmanuel DONGALA* ». *Notre Librairie* 92.93, 1988, pp. 134.35.

CHEMLA, Yves. « *Johnny Chien Méchant d'Emmanuel DONGALA* ». *Notre Librairie* 150, 2003, p .199.

III.2. Ouvrage

MALANDA, Ange Séverin. *Origines de la Fiction et Fiction des Origines chez Emmanuel DONGALA*. La Courneuve / Paris : l'Harmattan/Tanawa, « Critiques littéraires », 2000, 197 p.

IV-Théorie littéraire

IV.1. Articles

ACHEBE, Chinua. « *The Role of the Writer in a new Nation* » in *African writers on African Writing*, KILLIAM G.D Londres, 1973,pp 7.13

CHEMAIN, Arlette. « *Quelle critique littéraire ?* ». *L'enseignement des littératures à l'université*, colloque organisé par le Département de littératures et civilisations Africaines de l'Université Marien NGOUABI de Brazzaville du 23 au 24 janvier, 1981. s. I et s.d : 28-39.

KONE, Amadou. « *Le rôle de l'écrivain dans l'Afrique contemporaine* » in *Littératures Africaines*, essais réunis par Ambroise KOM.

IV.2.Ouvrages

BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris : le Seuil, 1957, 233p.

..... *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : le Seuil 1972, 197 p.

BRUNEL, Pierre. *La critique littéraire*. Paris Presses universitaires de France,
« QSJ », 2003, 371 p.

BLACHERE, Jean Claude et FALL Sow, *Les genres littéraires par les textes,
Méthodes critiques et expression théâtrale*. Dakar. Abidjan : les
Nouvelles Editions Africains, 1977, 378 p.

BLANCHOT, Maurice. *L'espace littéraire*. Paris : Gallimard, 2002, 376p.

RAVOUX RALLO, Elisabeth. *Méthodes de critique littéraire*. Paris : Armand
colin / VUEF, 2002,207 p.

KESTELOOT, Lilyan. « *Esthétique africaine et critique littéraire* in *Colloque sur
la littérature et l'esthétique négro africaine*. Abidjan – Dakar, les
Nouvelles Editions Africaines, 1979, pp.303-309.

V. Etudes critiques

V .1. Articles

BARTHES, Roland. « *L'effet du réel* » dans *Littérature et réalité*, dir. par
GENETTE, Gérard et TODOROV, TZVETAN. Paris : Le
Seuil, 1982, pp. 81-90

COUSSY, Denise. « *Une grande fresque sociale* ». *Notre Librairie* 140(2000) :
82-83.

DEVESA, Jean Michel. *Jean MALONGA et le mythe d'Afrique sans classes* In *Jean MALONGA, écrivain congolais (1907-1985)*. Paris : l'Harmattan, 1994, p.121-126.

DJANGONE BI (N.) et OKAFOR (R.). « *Chinua ACHEBE et la recherche d'une esthétique négro-africaine* » in *Colloque sur l'esthétique négro-africaine*. Abidjan-Dakar : Les NEA, 1979, 337-356.

DIENG, Madior. « *La composition en abyme dans trois romans sénégalais (Ô Pays, mon beau peuple de Sembène Ousmane, buur Tillen de Cheik Aliou NDAO et Karim d'Ousmane Socé)*. In *Colloque sur la Littérature et l'esthétique négro-africaine*, Dakar- Abidjan Lomé : NEA, 1979, p.189-210.

FONKOUA, Romuald. « *Dix ans de littérature africaine : pouvoir, société et écriture* ». *Notre librairie* 103(1990) : 71-77

.....« *Mythe, épopée et histoire africaine* ». *Littérature africaine et histoire*. S. .I, *Nouvelles Editions du sud*, 1991 pp. 38-45.

.....« *Observations sur la nouvelle génération d'écrivains africains* ». *Ethiopiennes* 78 (2007) :

MOURALIS, Bernard. « *La révolte contre le pouvoir colonial et la religion dans la fiction négro africaine de langue française* in *Littérature africaines* n°8, 49-54.

NDACHI, TAGNE, David. « *La guerre des camps* ». *Notre Librairie*, *Littérature Camerounaise*, n°99 oct. déc, 1989, pp. 123-128

NIOSOBANTOU, Dominique. « *Réalisme et symbolisme dans Sans tam-tam de Henri LOPES* » dans *Henri LOPES : Une écriture d'enracinement et d'universalité*, dir. par BOKIBA André Patient et Yila Antoine,

publication du Département des langues et littératures Africaines de l'Université Marien NGOUABI de Brazzaville. Paris : l'Harmattan, 266p.

RIFFATERRE, Michael. « *L'illusion référentielle* » in *Littérature et réalité*, dir. par GENETTE, Gérard et TODOROV, Tzvetan. Paris : Le Seuil, 1982, pp. 90-118.

TCHIVELA, Tchichelle. « *Le réalisme merveilleux de la légende de M'pfoumou Ma Mozono* » in Jean MALONGA, *écrivain congolais (1907-1985)*. Paris : l'Harmattan, 1994 pp. 121-126.

V.2. Ouvrages

BACHELARD, Gaston. *La psychanalyse du feu*. Paris: Gallimard, 1949, 190p.

BACRY, Patrick. *Les Figures de styles et autres procédés stylistiques*. Paris : Belier, 1992,335p.

BERGEROT, Franck. *Le jazz dans tous ses états, histoire, styles, foyers, grandes Figures*. Larousse / VUEF, 2001,276p.

CLAVREUIL, Gérard. *Erotisme et littératures : Afrique noire, caraïbes, Océan Indien*. Paris : Acropole, 1987,233p.

DEHON, Claire. *Le réalisme africain : le roman francophone en Afrique subsaharienne*. Paris : l'Harmattan, 2002,409p.

DIALLO, Boubacar. *Réalités et romans guinéens de 1953 à 2003*, Doctorat d'Etat de Lettres Modernes, Université Cheikh ANTA DIOP de Dakar, 2006, 556 p.

- DOSSOU-YOVO, Noël. *Individu et société dans le roman négro Africain d'expression anglaise de 1939 à 1986* (tome 2). Paris : l'Harmattan, 1998, 213-447.
- ELO, DACY (présentation). *L'actualité de Frantz FANON, Actes du Colloque de Brazzaville*. Paris : Karthala, 1986, 347 p.
- ENO BELINGA, Samuel. *Comprendre la littérature orale africaine*. Yssy- Les Molineaux : Editions Saint Paul, 1978, 143p.
- FRAZER, James. *Mythes sur l'origine du feu* traduit de l'anglais *Myths of the origin of fire* par G.M. Michel Drucker. Paris : Petite bibliothèque Fayot, 1991, 244p.
- FAME NDONGO, Jacques. *Le prince et le scribe*. Paris : Berger-Levrault, 1998, 338p.
- GENETTE, Gérard. *Figures III*. Paris : le Seuil, 1972.
- GODARD, Roger. *Trois poètes congolais : Maxime NDEBEKA, J.Baptiste TATI LOUTARD, T.U tam'si*. Paris GREVISSE, Maurice. *Précis de grammaire française*. Paris: DUCULOT, 1969, 291 p.
- KANE, Mohamadou. *Roman Africain et tradition*. Abidjan – Dakar : les NEA, 1982, 230p.
- KESTELOOT, Lilyan. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Karthala /AUF, 2001, 366 p.
- KODIA RAMATA, Noël. *Mer et écriture chez TATI LOUTARD : de la poésie à la prose*. Paris : Editions Connaissances et Savoirs, 2006, 116 p.

- LUCKACS, Georg. *La signification actuelle du réalisme Critique*. Paris : Gallimard, 1978,278p.
- MAKHILY, Gassama. *Kuma, interrogation sur la littérature nègre de langue française*. Dakar- Abidjan : les Nouvelles Editions Africaines, 1978, 343 p.
- MAKOUTA. MBOUKOU, Jean Pierre. *Introduction à l'étude du roman négro africain de langue française*. Dakar. Abidjan, Les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal, 1978.
- MATESO, Locha. *La littérature africaine et sa critique*. Paris : ACCT et Karthala, 1986,399 p.
- MBOCK, Charly- Gabriel. *Comprendre Ville Cruelle d'Eza BOTO*. Paris : les classiques africains, 1992, 96 p.
- MBANGA, Anatole. *Les procédés de création dans l'œuvre de Sony Labou Tansi : systèmes d'interaction dans l'écriture*. Paris : l'Harmattan, 1996, 282 p.
- MELONE Thomas .*Chinua ACHEBE et la tragédie de l'histoire*. Paris : Présence Africaine, 1973, 310 p.
- MIDIOHOUAN, Guy Ossito. *L'utopie négative d'Alioum FANTOURE, essai sur Le Cercle des Tropiques*. Paris : Silex, 1984, 98 p.
- MOURICEAU Annie et ROUCH, Alain. *Une œuvre, un auteur : Le monde S'Effondre de Chinua ACHEBE*. Dakar : les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal, 1983.

NAUMANN, Michel. *Les nouvelles voies de la littérature africaine et de la libération (une littérature « voyoue »)*. Paris : l'Harmattan, 2001, 150p.

NGAL, Georges. *Création et rupture en littérature africaine*. Paris : l'Harmattan, coll. « critiques littéraires », 1994, 129 p.

NGANDU NKASHAMA, Puis. *Comprendre la littérature africaine écrite en langue française*. Issy-Les Moulineaux : Saint Paul, 1979, 125p.

NOUREINI, Tidjani Serpos. *Aspects de la critique africaine*. Paris : Silex / halo, 1987, 288 p.

PARAVY, Florence . *L'espace dans le roman africain francophone (1970-1990)*. Paris : l'Harmattan, 1999, 391p.

RICOEUR, Paul. *L'idéologie et l'utopie*, Myriam Revault d'Allonnes traducteur. Paris : le Seuil, coll « points », sous coll. Essais, 2005, 410 p

SCHIPPER De LEEW, Minéké. « *Le je africain : pour une typologie des écrits à la première personne* in *Autobiographies et récits de vie en Afrique*, vol 13. Paris : l'Harmattan, vol.1. Septembre 1991, 173p.

..... *Le blanc vu d'Afrique, le blanc et l'Occident au miroir du roman négro-africain de langue française*. Yaoundé Editions CLE, 261 p.

SONFO, Alphamoye. « *Le roman : essai d'esthétique romanesque* in *Colloque sur la littérature et l'esthétique négro-africaine*. Abidjan-Dakar : Les Nouvelles Editions Africaines, 1979, 139.150.

SOUFFRANT, Claude. *Une négritude socialiste, religion et développement chez J. Roumain, J. –S Alexis, Langstone Hugues*. Paris :

l'Harmattan, 1978, 238 p.

TATI LOUTARD - Jean Baptiste *Anthologie de la littérature congolaise.*

Yaoundé : Clé, 1978,253p.

.....et MAKITA Philippes. *Nouvelle Anthologie de la littérature congolaise.* Paris : Hatier international, 2003, 318p.

TODOROV, Tzvetan. *Théories du symbole.* Paris : le Seuil, coll. Poétiques, 1977, 286p.

WAUTHIER, Claude. *L'Afrique des Africains, inventaires de la négritude.* Paris : le Seuil, 3è édition, 361p.

WEINRICH, Harald. *Le temps.* Paris : le Seuil , 1973 ,336p.

VI. Ouvrages d'intérêt général

VI.1. Articles

BAH, Henri. « *La responsabilité de l'enseignement dans une Afrique en crise* ». *Ethiopiennes* 79 (2007) : 199-219.

SENGHOR, Léopold Sédar. « *La voie africaine du socialisme, nouvel essai de définition* » in *Liberté 2. Nation et voie africaine du socialisme.* Paris : Le Seuil, 1971, pp. 283-314.

.....*Marxisme et humanisme* » in *Liberté 2. Nation et voie africaine du socialisme.* Paris : le Seuil, 1971 pp. 29-44

VI.2.Poésie

MAKITA, Philippe. *Sandales retournées*. Paris : St-germain-Dèsprès, 1971,
31 p.

TATI LOUTARD - Jean Baptiste. *L'envers du soleil*. Paris : l'Harmattan, coll.
Afrique noire 1978, 74p.

VI. 3.Romans

ACHEBE, Chinua. *Le Démagogue*, traduit de l'anglais « *A man of the people* »
par A. DIOP. Abidjan-Dakar : Les Nouvelles Editions
Africaines, 1977,219p.

BA, Mariama. *Un Chant écarlate*. Dakar : Les Nouvelles Editions Africaines du
Sénégal, 2005, 316 p.

DIOP, Boubacar Boris. *Le Temps de Tamango*. 1981, 2002. Paris : Groupe Privat /
Le Rocher/Motifs n°158, 3^e éd., 2006 181 p.

FANTOURE, Mohamed Alioum. *Le cercle des Tropiques*. Paris : Présence
Africaine, 1972, 311 p.

GIDE André. *Voyage au Congo*. Paris : Gallimard, 1927 et 1928, 554 p.

GNALI, Aimé Mambou. *Béto na Béto : le poids de la tribu*. Paris : Gallimard,
2011,114p.

KOUROUMA, Amadou. *Allah n'est pas obligé*. : Editions du Seuil, 2000,213p

LABOU TANSI, Sony. *La vie et demie*. Paris : Le Seuil, 1986, 204p.

LOPES, Henri. *Sans tam.tam*. Yaoundé : Clé, 1977, 215 p.

.....*Le Pleurer-Rire*. Paris : Présence Africaine, 2003, 371 p.

MABANCKOU, Alain. *Les Petits Fils nègres de Vercingétorix*. Paris : Le Serpent à Plumes, 2008, 248 p.

MALONGA, Jean. *La Légende de M'Pfoutou Ma Mazono*. Paris : Présence Africaine, 1954, 155 p.

M'FOUILOU, Dominique. *Un vent d'espoir sur Brazzaville*. Paris : l' Harmattan, coll. Encre noires, 1991, 205 p.

MONENEMBO, Thierno. *L'ainé des orphelins*. Paris : Editions du Seuil, 2000, 156p.

TROLLET- NDIAYE, Marielle. *Femme blanche, Afrique noire*. Paris : Grasset/ Fasquelle, 2005,374p.

VIII.4.Essais

BEJI, Hélé. *Désenchantement national, essai sur la décolonisation*. Paris : librairie Maspero, 1982,155p.

CESAIRE, Aimé. *Discours sur le colonialisme suivi de discours sur la négritude*. Paris : Présence Africaine, 1955 et 2004,92p.

ELGOZY, Georges. *L'humour, essai, tout un art de vivre*. Paris : De Noël ,1979 ,268 p.

FANON, Frantz. *Les damnés de la Terre*. Paris : Editions la découverte, 1985, 238 p.

FREUD, Sigmund. *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Edition Payot, 441 p.

GIRARDET, Raoul. *Mythes et mythologies politiques*. Paris : Le seuil, 1986,204p.

HIGOUNET, Charles. *L'écriture*. Paris : coll. « QSJ », 1969,134p.

HAZOUME, Guy Landry. *Idéologies tribalistes et nations en Afrique, le cas dahoméen*. Paris : Présence Africaine, 1972,230p.

KOUADIO, Boni. *Discours sur l'impérialisme*. Abidjan - Riviera : PUCI, 2006,79 p.

MVENG, Englebert (Sous la dir. de) : *La spiritualité et libération en Afrique*. Paris : l'Harmattan, 1987, 29 p.

NDAKI, Grégoire. *Crises, mutations et conflits politiques au Congo Brazzaville*. Paris : l'Harmattan, 1997, 207 p.

N'DA, Paul. *Pouvoir Lutte de Classes, idéologie et milieu intellectuel*. Paris : Le Seuil, Coll. Pointes, 410 p.

POPOV, Youri. *Economie politique et problèmes de l'Afrique*. BAIKOV, Igor, traducteur. Moscou : Editions de l'Agence de presse Novosti, 1982,213 p.

SINDA, Martial. *Le Messianisme Congolais et ses incidences politiques suivis de Les Christs noirs* par BASTIDE Roger. Paris : Payot, 1972, 390p.

TEGUEZEN, Joseph. *L'action politique et l'éthique de la responsabilité*.

Ethiopiennes 78 (2007) : 167-83.

TOURE, Ben Yacine. *Afrique : L'épreuve de l'indépendance*. Paris : Presses
Universitaire de France, 1983, 159p.

ZIEGLER, Jean. *Main basse sur l'Afrique, la recolonisation*. Paris : Le Seuil,
1980, 290 p.

VI. Sources Internet :

<http://www.arts.uwa.edu.au/Motspluriels/MP.dhtml>

<http://www.MWINDA.org/article/sembene.html>

www.arts.uwa.edu.au/motspluriels/mp2403ed3.html

<http://lesfrancophonies.com/maison-des-auteurs/dongala-emmanuel>

<http://www.encyclopedia.com/doc/1g1-30218462.html>

[http : www.centrenationaldulivre.fr/emmanuel-dongala](http://www.centrenationaldulivre.fr/emmanuel-dongala)

www.aplettres.org/jazz-etvin-de-palme.htm

TABLE DES MATIERES

Dédicace.....	I
Remerciements.....	II
Resumé de la thèse	III

Mots et groupes de mots clés	IV
Glossaire.....	V
Sommaire.....	VI
Introduction	1
Première partie : l'idéologie créatrice d'Emmanuel DONGALA.....	12
chapitre I : les fonctions de la littérature :décrypter le réel et conscientiser les hommes	14
1. Décrypter le réel.....	15
2. Conscientiser les hommes.....	21
chapitre II : l'humanisme,l'universalisme et le socialisme scientifique.....	25
1. L'humanisme et l'universalisme	25
2. Le socialisme scientifique.....	34
Chapitre III : le réformisme pour le bien-être universel.....	38
1.Le multilatéralisme.....	38
2.Le renouveau social.....	40
Deuxième partie : Emmanuel DONGALA: la vision critique des idéologies et des hommes du pouvoir.....	45
Chapitre I : le traditionalisme et le progressisme.....	46
1.Le traditionalisme : respect de l'équilibre des Anciens et retour à l'authenticité africaine.....	46
2.Le progressisme : réforme du système traditionnel.....	50
chapitre II : les prétextes à la colonisation et la dynamique de la décolonisation.....	54
1.Les prétextes à la colonisation : la mission civilisatrice et la religion chrétienne pour le salut des âmes.....	55
2.La religion messianique et la montée du nationalisme	66
Chapitre III : les idéologies politiques.....	70
1.Le socialisme scientifique.....	71
1.1.Pouvoir populaire et rejet des systèmes d'exploitation.....	72
1.2.Développement social et libération de l'homme de l'obscurantisme.....	76
2. Le socialisme africain.....	76
2.1. Primat des valeurs religieuses et morales.....	76
2.2. Pouvoir populaire et bonne gouvernance.....	79

2.3. Lutte contre les dangers.....	80
2.3.1. L'impérialisme et le néocolonialisme, dangers venant de l'extérieur.....	80
2.3.2. Les dangers internes : Le tribalisme, la gabegie financière, l'ineptie et la violation des droits de l'homme.....	82
3. La « démocratie tout court » : liberté d'association, multipartisme, liberté d'expression.....	84
4. La démocratie africaine.....	85
4.1. Respect des traditions africaines.....	85
4.2.Pluralisme et libéralisme.....	86
Chapitre IV : la classe politique et l'absence d'éthique.....	87
1. Les tares de l'élite au pouvoir.....	87
1.1.L'arrivisme, le carriérisme et le détournement de deniers publics.....	87
1.2.La corruption et le trafic d'influence.....	89
1.3.Le snobisme et la mégalomanie.....	90
1.4.Le fétichisme	93
2. Les pratiques électorales.....	95
2.1-Le dilettantisme.....	95
2.2.La démagogie.....	99
2.3.Le tribalisme.....	102
6.La fraude et les violences.....	105
Troisième partie : une écriture au service du combat idéologique.....	109
Chapitre I : les techniques narratives.....	111
1.La narration à la première personne.....	111
2.La narration à la troisième personne.....	115
3.L'adoption du héros picaresque.....	117
4.Le prisme narratif.....	124
5. Le temps du récit.....	132
Chapitre II : la langue.....	136
1.Le lexique.....	137
1.1. Les mots et expressions de la langue espagnole, anglaise	137
1.2.Les mots et expressions de la langue française.....	139
1.2.1.Le petit nègre ou forofifon naspa.....	139

1.2.2.Le français classique.....	141
1.3.Les mots et expressions des langues maternelles.....	151
1.4.Les néologismes.....	157
2.Les tonalités textuelles.....	157
2.1. La tonalité comique ou le badinage expressif.....	158
2.2.La tonalité pathétique.....	153
2.3.La tonalité tragique.....	169
2.4.La tonalité épique.....	171
3.Les énoncés phrastiques.....	172
3.1.Les phrases explicatives.....	172
3.2.Les phrases interrogatives.....	175
3.3.Les phrases exclamatives.....	177
4.Les registres de langue.....	181
4.1.Le registre familier/relâché.....	181
4.2.Le registre médian ou standard.....	182
4.3.Le registre soutenu/oratoire.....	186
5.Les temps verbaux.....	189
5.1.Les temps du groupe I.....	187
5.1.1.Le présent de l'indicatif.....	187
5.1.2.Le futur- simple.....	190
5.1.3.Le passé composé.....	191
5.2.Les temps du groupe II.....	192
5.2.1. L'imparfait.....	192
5.2.2. Le passé simple.....	195
5.2.3.Le plus que parfait.....	197
Chapitre III : les techniques de mythification et de création de mythes.....	199
1.Le dialogue.....	200
2.La composition en abyme.....	203
3.L'énumération.....	205
4.L'exagération.....	206
5.La caricature.....	209

6.Le discours et l'allusion.....	210
7.Les mythes.....	225
7.1.Le mythe psychologique : mythe de la supériorité du Blanc et de l'infériorité du Noir.....	226
7.2.Les mythes religieux.....	228
7.2.1.Le mythe messianique	228
7.2.2.Le mythe eschatologique.....	234
7.3.Le mythe symbolique : mythe sacré du feu.....	235
Chapitre IV : Les techniques de démythification et de démythification.....	238
1.La modalité actantielle.....	236
1.1.Les forces du mal.....	239
1.2.Les forces du progrès.....	240
2.L'analogie et la dérision.....	246
3.La mise au point.....	252
4.La description.....	255
5.La répétition.....	266
Conclusion	278
Index.....	280
Annexes.....	284
Bibliographie.....	300